

~~122~~

2014





32
BIBL NAZ
Emmanuel III

RACE

DE MARIMIS

135

NAPOLI

Race Pt. Manning A 134







328

OEUVRES

MESLÉES.

DE MONSIEUR

DE SAINT-ÉVREMONT.

TOME TROISIÈME.

OEUVRES

MESTLÉS.

DE MONSIEUR

DE SAINT-ÉREMONT.

TOME TROISIÈME.

OEUVRES MESLÉES.

DE

MR. DE SAINT-EVREMONT.

Nouvelle Impression augmentée de Plusieurs
Pièces curieuses.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM.

Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M. DC. XCIX.

OF THE

M E S S E S

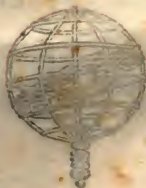
三

2022年11月11日

[Faint, illegible handwritten text]

517000 1000000

DATE RECEIVED BY 31102



А. И. С. Т. Е. Р. Я. В. А.

the 15 August.

ἡ ἁγία τριὰς ὁμοούσιος καὶ ὁμοῦς

Mr. D.C. XCI.



OEUVRES MESLE'ES.

A MONSIEUR
LE MARE'CHAL
DE CREQUY,

*Qui m'avoit demandé en quelle situation étoit
mon esprit, & ce que je pensois sur toutes cho-
ses.*

QUAND nous sommes jeunes, l'o-
pinion du monde nous gouverne,
& nous nous étudions plus à estre
bien avec les autres qu'avec nous.
Arrivez enfin à la vieillesse, nous
trouvons moins précieux ce qui est étranger,

& rien ne nous occupe tant que nous-mêmes qui sommes sur le point de nous manquer.

Il en est de la vie comme de nos autres biens; tout se dissipe quand on pense en avoir un grand fond: l'économie ne devient exacte que pour menager le peu qui nous reste. C'est par là qu'on voit faire aux jeunes gens comme une profusion de leur estre, quand ils croient avoir longtemps à le posséder. Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus prests de nous perdre.

Autrefois mon imagination errante & vagabonde se portoit à toutes les choses étrangères: aujourd'hui mon esprit se ramène au corps, & s'y unit davantage. A la vérité ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison, c'est par la nécessité du secours & de l'appuy mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques plaisirs: mais j'ay perdu tous les sentimens du vice sans sçavoir si je dois ce changement à la foiblesse d'un corps abatu, ou à la moderation d'un esprit devenu plus sage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse plus qu'aux avantages de ma vertu, & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjoûir.

En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma raison la force de soumettre mes mouvemens, s'ils n'ont pas celle de se soulever; & quelque sagesse dont on se vante en l'âge où je suis, il est mal-aisé de connoître si les passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoi-qu'il en soit, dès-lors que nos sens ne sont plus touchez des objets, & que l'ame n'est plus émue par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence: mais l'indolence n'est pas sans douceurs, & songer qu'on ne souffre point de mal est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joye. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs: si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'estre constant: car la constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir; & elle est véritablement comme une nouvelle gëme à ceux qui souffrent.

Les esprits s'aigrissent à résister, & au lieu de

se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde: sans la résistances ils n'auroient que le mal qu'on leur fait: par elle ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présens: je garde ma sagesse pour le temps où je n'ay rien à endurer. Alors par des reflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ay pas, & trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, & la sagesse est communément le fruit de l'expérience: mais quand on attribue cette vertu aux vieilles gens, ce n'est pas à dire qu'ils la possèdent toujours. Ce qui est de certain, c'est qu'ils ont toujours la liberté d'estre sages, & de pouvoir s'exempter avec bienséance de toutes les gesses que l'opinion a scû introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont.

La raison a quasi tout fait dans les premières institutions: la fantaisie a quasi tout gagné sur elle dans la suite. Or la vieillesse seule a le droit de rappeler ce que l'une a perdu, & de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moy, je me tiens scrupuleusement aux véritables devoirs. Je rebute ou admet les imagi-

ginaires selon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaisent : car en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse également, de rejeter ce qui me déplaît, & de recevoir ce qui me contente.

Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'avantage pour ceux dont je me détache, que pour moy qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile que je perdrais à me dévouer plus long temps à eux inutilement.

De tous les liens, celuy de l'amitié est le seul qui me soit doux ; & n'estoit la honte qu'on ne répondît pas à la mienne, j'aimerois par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas.

Dans un faux sujet d'aimer, les sentimens d'amitié peuvent s'entretenir par la seule douceur de leur agrément. Dans un vray sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine par le seul interest de son repos.

Une ame seroit heureuse, qui pourroit se refuser toute entiere à certaines passions, & ne seroit seulement que se permettre à quelques autres. Elle seroit sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie. Elle desireroit sans ardeur, espéreroit sans inquietude, & jouïroit sans transport.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de
l'in-

L'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît: sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, & à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas.

Celuy de la sagesse est doux & tranquille. Elle regne en paix sur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des sujets que la vertu avoit à combattre comme ennemis.

Je puis dire de moy une chose assez extraordinaire & assez vraie, c'est que je n'ay quasi jamais senty en moy-même un combat interieur de la passion & de la raison. La passion ne s'opposoit point à ce que j'avois resolu de faire par devoir; & la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir.

Je ne prétens pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange; je conseille au contraire, que j'en ay esté souvent plus vicieux. Ce qui ne venoit point d'une perversité d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisoit agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime.

Il est certain qu'on connoist beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression,

sion, quand on les sent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lorsqu'on est jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laisse pas bien examiner ce que nous sentons nous-mêmes.

La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainsi parler, à se répandre. La multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à soy, ou pour le plus à un petit nombre d'amis qui s'unissent à nous davantage.

C'est cette humeur-là qui nous retire insensiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'assiduité & l'éloignement. Il nous vient ensuite quelque honte de montrer un vieux visage parmi des jeunes gens, qui loin de prendre pour sage notre sérieux, se moquent de nous, de vouloir paroître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie & de la gayeté.

Ne nous flatons pas de nôtre bon sens : une folie enjouée le sçaura confondre ; & le faux d'une imagination qui brille dans la jeunesse, fera trouver ridicules nos plus délicates conversations. Si nous avons de l'esprit, allons en faire un meilleur usage dans les entretiens particuliers : car on se soutient mal dans la foule

par les qualitez de l'esprit contre les avantages du corps.

Cette justice que nous sommes obligez de nous faire, ne nous doit pas rendre injustes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ny loier avec importunité le temps dont nous étions, ny accuser sans cesse avec chagrin celuy qui leur est favorable. Ne crions point contre les plaisirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choses agreables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Nôtre jugement doit toujours estre le même. Il nous est permis de vivre, & non pas de juger selon nôtre humeur. Il se forme dans la mienne je ne sçay quoy de particulier, qui me fait moins considerer les magnificences par l'éclat qu'elles ont; que par l'embarras qu'elles donnent.

Les spectacles, les festes, les assemblées ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant : Elles me rebuttent des incommoditez qu'il faut essuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuster. L'abondance me degoute dans le repas; & ce qui est fort recherché me paroît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui est plus

plus rare : mais je veux du choix dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

J'aime le plaisir de la lecture autant que jamais pour dépendre plus particulièrement de l'esprit, qui ne s'affoiblit pas comme les sens. A la vérité, je cherche plus dans les Livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit.

A mesure que j'ay moins de temps à pratiquer les choses, j'ay moins de curiosité à les apprendre. J'ay plus de besoin du fonds de la vie que de la maniere de vivre, & le peu que j'en ay s'entretient mieux par des agrémens que par des instructions. Les Livres Latins m'en fournissent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau sans me dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de Livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit ; & le bon goût, pour me servir de la façon de parler des Espagnols, se rencontre ordinairement dans les écrits des personnes considérables. J'aime à connoître dans les Epîtres de Cicéron, & son caractère & celui des gens de qualité qui luy écrivent. Pour luy il ne se défait jamais de son art de Rétorique, & la moindre recommandation qu'il fait au meilleur des amis, s'insinue aussi artificieusement

ment que s'ils vouloit gagner l'esprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde.

Les Lettres des autres n'ont pas la finesse de ces détours ; mais , à mon avis , il y a plus de bon sens que dans les siennes , & c'est ce qui me fait juger le plus avantageusement de la grande & generale capacité des Romains de temps-là.

Nos Auteurs font toujours valoir le siècle d'Auguste par la consideration de Virgile & d'Horace , & peut-estre plus par celle de Mœcenas qui faisoit du bien aux gens de lettres , que par les gens de lettres mêmes.

Il est certain neantmoins que les esprits commençoient alors à s'affoiblir aussi bien que les courages. La grandeur d'ame se tounoit en circonspection à se conduire , & le bon discours en politesse de conversation : encore ne sçai-je à considerer ce qui nous reste de Mœcenas , s'il n'avoit pas quelque chose de mou qu'on faisoit passer pour délicat.

Mœcenas estoit le grand favory d'Auguste , l'homme qui plaisoit & à qui les gens polis & spirituels tâchoient de plaire. N'y a t-il pas apparence que son goût regloit celui des autres ; qu'on affectoit de se donner son tour , & de prendre autant qu'on pouvoit son caractère ?

Auguste luy-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa Latinité. Ce que nous voyons de Terence, ce qu'on disoit à Rome de la politesse de Scipion & de Lælius, ce que nous avons de César, ce que nous avons de Cicéron, la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle *sales, lepores, venustates, urbanitas, amenitas, festivitas, jucunditas*; tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher en d'autre temps que celui d'Auguste le bon & agreable esprit des Romains, aussi bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toutes choses; & c'est ce qui me fait croire que ceux de son temps ne l'avoient pas: Car son bon goût consistoit principalement à trouver ridicule celui des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fausses manieres dont il se moquoit, la justesse de son sens ne nous paroistroit pas aujourd'huy si grande.

Le siecle d'Auguste a esté celui des excellens Poètes; je l'avoue; mais il ne s'en suit pas que c'ait esté celui des esprits bien faits.

La Poësie demande un genie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt c'est le langage des Dieux, tantôt c'est le langage des foux, rarement celui d'un hon-

nesté

neste homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choses, & c'est la réalité seule qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de galant à faire agreablement des vers; mais il faut que nous soyons bien maîtres de nostre genie, autrement l'esprit est possédé de je ne sçai quoy d'estranger qui ne luy permet pas de disposer assez facilement de luy-même.

Il faut estre sot, disent les Espagnols, pour ne pas faire deux vers, il faut estre fou pour en faire quatre. Si tout le monde veritablement s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages dont la lecture nous donne un plaisir fort délicat: mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poètes de profession. D'ailleurs ceux qui sont capables de ces grands travaux ne résisteront pas à la force de leur genie pour ce que je dis, & il est certain que parmy les Auteurs, ceux-là s'abstiendront seulement de faire beaucoup de vers, qui se sentiront plus gênez de l'infelicitée de leur nature que de mes raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poètes pour nôtre plaisir, comme de grands Mathematiciens pour nôtre utilité: Mais il suffit pour nous de nous bien connoître à leurs ouvrages, & nous
n'a-

n'avons que faire de rêver solitairement comme les uns, n'y d'épuiser nos esprit à méditer toujours comme les autres.

De tous les Poëtes, ceux qui font des Comedies devroient estre les plus propres pour le commerce du monde; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les sentimens & les passions des hommes.

Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une Poësie qui ramene toujours les comparaisons de l'Aurore, du Soleil, de la Lune & des Estoilles. Nos descriptions d'une mer calme & d'une mer agitée ne representent rien que celles des Anciens n'ayent beaucoup mieux représenté.

Aujourd'huy ce ne sont pas seulement ces mêmes idées que nous donnons, ce sont encore les mêmes expressions & les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le chant des oiseaux que je ne me prepare au bruit des ruisseaux; les Bergers sont toujours couchez sur des fougères, & on voit moins les bocages sans les ombrages dans nos vers, qu'au veritable lieu où ils sont. Or, il est impossible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux: ce qui n'arrive pas dans les Comedies où nous voyons représenter avec plaisir les mêmes choses que nous pouvons faire,

re, & où nous sommes touchez par des mouvemens semblables.

Un discours où on ne parle que de bois, de rivières, de prez, de campagnes, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux : mais ce qui est de l'humanité, les penchans, les tendresses, les affections, cela trouve naturellement au fond de nôtre ame à se faire sentir; la même nature les produit & les reçoit, & ils passent aisément des hommes qu'on représente en ceux qui voient représenter.

Ce que l'amour a de délicat me flatte, ce qu'il a de tendre me sçait toucher ; & comme l'Espagne est le pais du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire dans les Auteurs Espagnols des aventures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs amans que je ne serois sensible à la mienne, si j'estois capable d'en avoir encore ; l'imagination de ces amours me fait trouver des mouvemens pour luy que je ne trouve pas pour moi-même.

Il y a peut-estre autant d'esprit dans les autres ouvrages de cette Nation que dans les nôtres; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la reserve de celuy de Cervantes en Don Quichot, que je puis lire toute ma vie sans en estre dégoûté un seul moment. De

De tous les Livres que j'ay jamais lus, Dom Guichot est celuy que j'aimerois mieux avoir fait : Il n'y en a point à mon avis qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût de toutes choses. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre. Cervantes a trouvé le moyen de se faire connoistre l'homme le plus entendu & le plus grand connoisseur que l'on se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchez du monde pour les especes; & dans leurs especes, les plus naturels.

Quevedo paroist un Auteur fort ingenieux, à la verité, mais je l'estime plus d'avoir voulu brusler tous les Livres quand il lisoit Dom Guichot, que de les avoir sceu lire.

Je ne me connois pas assez aux vers Italiens pour en goûter la délicatesse ou en admirer la force & la beauté; je trouve quelques histoires de cette Langue au dessus de toutes les modernes, & quelques traitez de Politique au dessus même de ce que les Anciens ont écrit.

Pour la morale des Italiens, elle est pleine de *concetti* qui sentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon sens formé par de profondes réflexions.

J'ay une curiosité fort grande pour tout ce qui se fait de beau en François, & un grand dégoût

goût de mille Auteurs qui semblent n'écrire que pour se donner la réputation d'avoir écrit. Je n'aime pas seulement à lire pour me donner celle d'avoir beaucoup lû, & c'est ce qui me fait tenir particulièrement à certains Livres où je puis trouver une satisfaction assurée.

Les Essais de Montagne, les Poësies de Malherbe, les Tragedies de Corneille, & les Lettres de Voiture se sont établies comme un droit de me plaire pendant toute ma vie.

Montagne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulièrement l'homme ; les jeunes & les vieux aiment à se trouver en luy par la ressemblance des sentimens. L'espace qui sépare ces deux âges les éloigne de la nature pour se donner aux professions, & ils trouvent alors dans Montagne moins de choses qui leur conviennent. La science de la guerre fait alors l'occupation du General ; la politique, du Ministre ; la Theologie, du Prélat ; & la Jurisprudence, du Juge.

Montagne revient à nous quand la nature nous y ramène, & qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce que l'on est, rappelle le Prince comme ses sujets, de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche & plus sensible de la personne.

J'en'écris point cecy par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expression du sentiment que je forme de moy-même, que je ne ferois par des pensées secrètes, & par des réflexions interieures.

L'idée qu'on a de soy par la simple attention à se considerer au dedans, est toujours un peu confuse. L'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit après s'estre présentée à nos yeux.

D'ailleurs l'opinion flateuse de nôtre mérite perd la moitié de son charme si-tôt qu'elle se produit; & les complaisances de l'amour propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, & de la honte pour une vanité aussi follement conceüe que judicieusement quittée.

Pour égaler Malherbe aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne de luy. Nous luy ferions injustice de le faire ceder à qui que ce fût: mais il souffrira pour l'honneur de nôtre jugement, que nous le fassions ceder à luy-même.

On peut dire à peu près le semblable de

Corneille. Il seroit au dessus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit esté fort au dessous de luy en quelques-unes de ses pieces. Il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs mediocre. Ce qui n'est pas excellent en luy me semble mauvais : moins pour estre mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a sçû donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez pour luy de nous plaire légèrement, il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos esprits, ils employeront leurs lumières à connoître avec dégoût la difference qu'il y a de luy à luy-même.

Il est permis à quelques Auteurs de nous émouvoir simplement. Ces émotions inspirées par eux sont de petites douceurs assez agréables, quand l'on n'attend rien au de-là de s'attendrir. Avec Corneille, nos ames se préparent à des transports : si elles ne sont enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur.

Il est mal-aisé de charmer éternellement, je l'avoué : mal-aisé de tirer un esprit de sa situation, quand il nous plaist, d'enlever une ame hors de son assiette. Mais Corneille, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loy de le faire toujours. Qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour luy, il laissera admirer des
beau-

beautez qui ne luy sont communes avec personne.

Je pardonnerois aussi peu à Voiture un grand nombre de Lettres qu'il devoit avoir supprimées, si luy-même les avoit fait mettre au jour : mais il estoit comme ces pères également bons & discrets, à qui la nature laisse de la tendresse pour leurs enfans, & qui aiment en secret ceux qui n'ont point de merite, pour n'exposer pas au public par cette amitié la reputation de leur jugement.

Il pouvoit donner tout son amour à quelques-uns de ses ouvrages : car ils ont je ne sçai quoy de si ingenieux & de si poly, de si fin & de si agreable, qu'ils font perdre le goût des sels Attiques, & des urbanitez Romaines ; qu'ils éfacent tout ce que nous voyons de plus spirituel chez les Italiens, & de plus galant chez les Espagnols.

Nous avons quelques pieces particulieres en François d'une beauté admirable. Telle est l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre par Monsieur de Meaux. Il y a dans ce Discours un certain esprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur sans le connoistre, autant que l'ouvrage, après l'avoir lû. Il imprime son caractère en tout ce qu'il dit ; de sorte que sans l'avoir jamais vû, je passe aisement de l'ad-

miration de son discours à celle de sa personne.

Je ne suis pas moins touché de l'ouvrage que ce Prelat a fait sur l'Histoire universelle. Que de profondeur dans ses reflexions! Que de bon sens! Quelle pureté de raison! Quelle étendue d'esprit ne faut-il pas avoir pour embrasser, d'une même veüe, tant d'évenemens arrivez en des lieux & en des tems si éloignez? Quelle justesse pour les accorder comme il fait, & en tirer des conséquences si avantageuses à la véritable Religion?

Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujourns le plus sensible. Le commerce des femmes meourniroit le plus doux, si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laissoit la peine de se deffendre de les aimer. Je souffre neanmoins rarement cette violence, à mesure que mon âge leur donne du dégoût pour moy, la connoissance me rend délicat pour elles; & si elles ne trouvent pas en ma personne de quoy leur plaire, par une espee de compensation, je me satisfais d'elles aussi malaisément.

Ily en a quelques-unes dont le mérite fait assez d'impression sur mon esprit, mais leur beauté se donne peu de pouvoir sur mon ame; & si j'en suis touché par surprise, je réduis
bien-

bientôt ce que je sens à une amitié douce & raisonnable qui n'a rien des inquietudes de l'amour.

Le premier mérite auprès des Dames c'est d'aimer; le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable; si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des loüanges; car au défaut des Amans à qui tout cede, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de se plaire davantage.

Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes, leur ame est ennemie de cette langueur, ou faites vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles de quoy s'aimer mieux: car enfin il leur faut de l'amour, de telle nature qu'il puisse estre, leur cœur n'est jamais vuide de cette passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage.

On en trouve à la vérité qui peuvent avoir de l'estime & de la tendresse même sans amour, on en trouve qui sont aussi capables de secret & de confiance que les plus fideles de nos amis.

J'en connois qui n'ont pas moins d'esprit & de discretion que de charme & de beauté:

mais ce sont des singularitez que la nature par dessein ou par caprice se plaît quelque-fois de nous donner, & il ne faut rien conclure en faveur du général par des endroits si particuliers & des qualitez si détachées. Des femmes si extraordinaires semblent avoir emprunté le mérite des hommes; & peut-estre qu'elles font une espece d'infidelité à leur sexe, de passer ainsi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la conversation des hommes, j'avoüe que j'ay esté autrefois plus difficile que je ne suis, & je pense y avoir moins perdu du costé de la délicatesse que je n'ay gagné du costé de la raison. Je cherchois alors des personnes qui me plussent en toutes choses. Je cherche aujourd'huy dans les personnes quelque chose qui me plaise.

C'est une rareté trop grande que la conversation d'un homme en qui vous trouviez un agrément universel, & le bon sens ne souffre pas une recherche curieuse de ce qu'on ne rencontre quasi jamais. Pour un plaisir délicieux qu'on imagine toujours, & dont on jouit trop rarement, l'esprit malade de délicatesse se fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie.

Ce n'est pas, à dire vray, qu'il soit impossible

ble de trouver des sujets si précieux : mais il est rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favorise. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux pais étrangers, qui faisoit toute ma joye. La mort m'en a ravi la douceur : & parlant du jour que mourut Monsieur Daubigny, je diray toute ma vie avec une verité funeste & sensible.

*Quem semper acerbum ; semper honoratum , sic,
Dii , voluistis habebō.*

Dans les mesures que vous prendrez pour la societé, faites état de ne trouver les bonnes choses que separément : faites état même de démêler le solide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de sens, la science & le ridicule. Vous verrez ensemble ces qualitez, non seulement chez des gens que vous puissiez choisir ou éviter, mais chez des personnes avec qui vous aurez des liaisons d'intérest ou d'autres habitudes aussi nécessaires.

J'ay pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui lassé quelquefois de l'heureuse facilité de son génie, se jettoit sur des matieres de science & de Religion, où il faisoit voir une ignorance ridicule.

Je connois un des plus sçavans hommes de l'Europe, & de qui vous pouvez apprendre

mille choses ou curieuses ou profondes, en qui vous trouverez neantmoins une credulité imbecile pour tout ce qui est extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute creance.

Ce grand maistre du Théâtre, à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs sentimens, qu'à leur esprit & à leur vertu: Corneille qui se faisoit assez entendre sans le nommer, devient un homme commun lors qu'il s'exprime pour luy-même. Il ose tout penser pour un Grec, ou pour un Romain: un François ou un Espagnol diminuë sa confiance; & quand il parle pour luy, elle se trouve tout-à-fait ruinée. Il preste à ses vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il se deffend l'usage de son propre bien, comme s'il n'estoit pas digne de s'en servir.

Si vous connoissez le monde parfaitement, vous y trouverez une infinité de personnes recommandables par leurs talens, & aussi méprisables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils fassent toujours un bon usage de leur merite, & qu'ils ayent la discretion de vous cacher leurs defauts. Vous leur verrez souvent un dégoût pour leurs bonnes qualitez, & une complaisance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'est à vôtre discernement de faire le choix qu'ils

qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de vôtre adresse de tirer le bien qui s'y trouve, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en pais étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, & aussi heureux à le goûter, que si j'avois toujours esté en France. J'ay rencontré des personnes d'autant de merite que de consideration, dont le commerce a sçû faire le plus doux agrément qui me reste dans la vie. J'ay connu des hommes aussi spirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien.

J'ay connu quelques Ambassadeurs si delicats, qu'ils me paroissent faire une perte considerable autant de fois que les fonctions de leur employ suspendoient l'usage de leur merite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'honnêtes gens qu'en nôtre Cour; que la molesse des pais chauds, & une espece de barbarie des pais froids, n'en laissoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement: mais à la fin j'ay conu par experience qu'il y en avoit par tout, & si je ne les ay goûtez assez tost, c'est qu'il est difficile à un François, à moins que par une longue habitude, de pouvoir goûter ceux d'un autre pais que le sien.

Chaque nation a son merite, avec un certain tour qui est propre & singulier à son genie. Mon discernement, trop accoutumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui luy estoit étranger. Pour voir toujours imiter nos modes dans les choses exterieures, nous voudrions artirer l'imitation jusques aux manieres que nous donnons à nôtre vertu.

A la verité, le fond d'une qualité essentielle est par tout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent ; & ceux parmy nous qui donnent le plus à la raison, y veulent encore des agrémens pour la fantaisie.

La difference que je trouve de nous aux autres dans ce tour qui distingue les nations ; c'est qu'à parler veritablement nous nous le faisons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractere dont ils ne se défont quasi jamais.

Je n'ay guère connu que deux personnes en ma vie, qui pûssent bien réussir par tout le monde ; mais diversement. L'un avoit toute sorte d'agrémens. Il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens singuliers, pour les bizarres même ; & il sembloit avoir dans son naturel dequoy plaire à tous les hommes. L'autre avoit tant de belles qualitez, qu'il pouvoit s'assurer d'avoir l'approbation en tous les

les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier estoit insinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les inclinations. Le second avoit quelque fierté, mais on ne pouvoit pas luy refuser son estime. Pour achever cette difference, on se rendoit avec plaisir aux insinuations de celuy-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir résister à l'impression du mérite de celuy-cy. J'ay eu avec tous les deux une amitié fort étroite, & je puis dire que je n'ay jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre qui ne fût à estimer.

Quand je suis privé du commerce des gens du monde, j'ay recours à celuy des sçavans; & si j'en rencontre qui sçachent les belles Lettres, je ne crois pas perdre beaucoup, de passer de la délicatesse de nôtre temps à celle des autres siècles. Mais rarement on trouve des personnes de bon goût : ce qui fait que la connoissance des belles Lettres devient en plusieurs sçavans une érudition fort ennuyeuse.

Je n'ay point connu d'homme à qui l'Antiquité soit si obligée qu'à Monsieur Waller. Il luy preste sa belle imagination, aussi bien que son intelligence fine & delicate : en sorte qu'il entre dans l'esprit des Anciens non seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé :
mais

mais pour embellir encore leurs pensées.

J'ay vû depuis quelques années un grand nombre de critiques, & peu de bons juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaist en rien. Ils font un mystere de sçavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui merite veritablement d'estre entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser delicatement, ils ne peuvent entrer dans la delicateffe du sentiment, ny dans la finesse de la pensée. Ils réussiront à expliquer un Grammairien; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même esprit: mais ils ne prendront jamais celui d'un honnête homme des Anciens; car le leur y est tout-à-fait contraire.

Dans les Histoires, ils ne connoissent ny les hommes ny les affaires: ils rapportent tout à la Chronologie; & pour nous pouvoir dire quelle année est mort un Consul, ils negligeront de connoître son genie, & d'apprendre ce qui s'est fait sous son Consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'Oraisons, César qu'un faiseur de Commentaires. Le Consul, le General leur échappent: le genie qui anime leurs ouvrages

ges n'est point apperçû, & les choses essentielles qu'on y traite ne leur sont point connues.

Il est vray que j'estime infiniment une critique du sens, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent ouvrage de Machiavel sur les Décades de Tite-Live; & telles seroient les reflexions de Monsieur de Rohan sur les Commentaires de César, s'il avoit pénétré plus avant dans ses desseins, & mieux expliqué les ressorts de sa conduite. J'avouëray pourtant qu'il a égalé & surpassé peut-estre la pénétration de Machiavel dans les remarques qu'il a faites sur la clemence de César aux guerres civiles. Mais on voit que sa propre expérience en ces sortes de guerres luy a fourny beaucoup de lumieres pour ces judicieuses observations.

Après l'étude des belles Lettres, qui me touche particulièrement, j'aime la science de ces grands Jurisconsultes, qui pourroient estre des Législateurs eux-mêmes; qui remontent à cette premiere justice qui regla la société humaine; qui connoissent ce que la nature nous laisse de liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la nécessité de la politique.

C'est dans l'entretien de Monsieur . . .
qu'on

qu'on pourroit trouver ces instructions avec autant de plaisir que d'utilité. C'est de Hobbes, ce grand genie d'Angleterre, qu'on pourroit recevoir ces belles lumieres : mais avec moins de justesse, pour estre un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que si Grotius vivoit presentement ; on pourroit apprendre toutes choses de cè sçavant universel, plus recommandable encore par sa raison que par sa doctrine. Ses Livres à son defaut éclaircissent aujourd'huy les difficultez les plus importantes ; & si la justice seule estoit écoutée, ils pourroient regler toutes les nations dans les droits de la paix & de la guere. Celuy de *jure belli & pacis* devoit faire la principale étude des Souverains, des Ministres & de tous ceux generalement qui ont part au gouvernement des peuples.

Mais cette science du droit qui descend aux affaires des particuliers, n'en devoit pas estre ignorée. On la laisse pour l'instruction des gens de robbe, & on la rejette de celle des Princes comme honteuse, quoyqu'ils ayent à donner des Arrests à chaque moment de leur regne, sur la fortune, la liberté & la vie de leurs sujets.

On leur parle toujours de la valeur, qui
ne

ne ſçait que détruire, & de la liberalité, qui ne fait que diſſiper, ſi la juſtice ne les a réglées. Il eſt vray qu'il faut appliquer, pour ainſi dire, l'enſeignement de chaque vertu au beſoin de chaque naturel : inspirer la liberalité aux avares : animer du deſir de la gloire ceux qui aiment le repos, & retenir autant qu'on peut les ambitieux dans la regle de la juſtice. Mais quelque diverſité qui ſe trouve dans leurs genies, la juſtice eſt toujours la plus neceſſaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, auſſi bien qu'en ceux à qui elle eſt rendue.

Cen'eſt point une contrainte qui limite le pouvoir d'un Prince, puisqu'en la rendant à autrui il apprend à ſe la rendre à luy-même, & qu'il ſe la fait volontairement, quand nous la recevons de luy neceſſairement par ſa puiffance.

Jene vois point de Prince dans l'Histoire qui ait eſté mieux inſtruit que le grand Cyrus. On ne ſe contentoit pas de luy enſeigner exactement tout ce qui regardoit la juſtice, mais on luy en faiſoit encore pratiquer les leçons ſur chaque choſe qui ſe preſentoit : de ſorte qu'en même temps on imprimoit dans ſon eſprit la ſcience de la juſtice, & on formoit dans ſon ame l'habitude d'eſtre juſte.

L'in-

L'institution d'Alexandre eut quelque chose de trop vaste: on luy fit tout connoistre dans la nature, excepté luy seulement. Son ambition ensuite alla aussi loin que sa connoissance; & après avoir voulu tout sçavoir, il voulut tout conquérir. Mais il y eut peu de regle dans ses conquestes, & beaucoup de désordre dans sa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers & à luy-même.

Tous les hommes en general ne sçauroient se donner trop de preceptes pour se rendre justes; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'estre pas.

C'est la justice qui a ébably la société, & qui la conserve: sans la justice nous serions encore errans & vagabonds; & sans elle nous impetuositiez nous rejetteroient bien-tôt dans la première confusion dont nous sommes heureusement sortis. Cependant au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous sentons gésnez de l'heureuse sujettion où elle nous tient, & soupirons encore pour une liberté funeste qui produiroit le malheur de nôtre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit nombre des justes, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne se porte encore à faire de bon-

bonnes œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un principe de justice.

En effet , si vous examinez tout le bien qui se pratique parmy les hommes , vous trouverez qu'ils le font presque toujours par le sentiment d'une autre vertu. La bonté , l'amitié , la bienveillance en font faire : la charité court au besoin du prochain ; la liberalité donne , la generosité sçait obliger. La justice qui devroit entrer en tout , est rejetée comme une fâcheuse ; & la necessité seulement luy fait donner quelque part en nos actions.

La nature cherche à se complaire dans ces premieres qualitez , où nous agissons par un mouvement agreable : mais elle trouve une secrete violence en celle-cy , où le droit des autres exige ce que nous devons , & où nous nous acquittons plutôt de nos obligations , qu'il ne demeurent redevables de nos bienfaits.

C'est par une aversion secrete pour la justice , qu'on aime mieux donner que de rendre , & obliger que de reconnoistre. Aussi nous voyons que les personnes liberales & genereuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La justice a une regularité qui les gêne , pour estre fondée sur un ordre constant de la raison , opposé aux

impulsions naturelles, dont la libéralité se ressent presque toujours.

Il y a je ne sçay quoy d'héroïque dans la grande libéralité aussi bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme au dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au de-là du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinez par quelque accident de la fortune sont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'est un malheur dans la condition humaine à quoy tout le monde est sujet, mais ceux qui tombent dans la misère par une vaine dissipation s'attirent plus de mépris que de pitié, parce que c'est l'effet d'une sottise particulière dont chacun se tient exempt par la bonne opinion qu'il a de luy-même.

Ajoutez à cela, que la nature souffre toujours un peu dans la compassion, & pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la veue du misérable. Toutes choses considérées, c'est assez aux particuliers d'être bienfaiteurs.

Com-

Comme il ne faut pas que ce soit par une facilité de naturel qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir, je méprise une foiblesse que l'on appelle mal-à propos libéralité, & ne hais pas moins ces humeurs vaines qui ne font jamais aucun plaisir que pour avoir celui de le dire.

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit; car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui taist la grace qu'il a receüe est un méconnoissant qui ne la meritoit pas. Celui qui publie celle qu'il a faite la tourne à injure, montrant le besoin que vous avez de luy à votre honte.

J'aime qu'un honneste homme soit un peu délicat à recevoir, & sensible à l'obligation qu'il a receüe: j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnoissance de ceux qui sont obligez. Quand il attend quelque retour vers luy du bien qu'il a fait, ce n'est plus une libéralité, mais une espece de trafic que l'esprit d'intereit a voulu introduire dans les graces.

Il est vray qu'il y a des hommes que la nature a formez purement ingrats: l'ingratitude fait le fond de leur naturel: tout est ingrat en eux, le cœur ingrat, l'ame ingrate. On les aime,

& ils n'aiment point : moins pour estre durs
& insensibles, que pour estre ingrats.

C'est l'ingratitude du cœur qui de toutes les ingrattitudes est la plus contraire à l'humanité : car il arrive à des personnes généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'amitié a des nœuds qui unissent, & non pas des chaînes qui lient : & sans avoir quelque chose de fort opposé à la nature, il n'est pas possible de résister à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

L'ingratitude de l'ame est une disposition naturelle à ne reconnoître aucun bien fait, & cela sans considération de l'intérêt : Car l'esprit d'avarice empêche quelquefois la reconnaissance, pour ne pas laisser aller un bien que l'on veut garder. Mais l'ame purement ingrate est portée d'elle-même sans aucun motif, à ne pas répondre aux obligations qu'elle reçoit.

Il y a une autre espèce d'ingratitude fondée sur l'opinion de nôtre mérite, où l'amour propre représente une grace que l'on nous fait comme une justice que l'on nous rend.

L'amour de la liberté a ses ingrats, comme l'amour propre a les siens. Toute la sujettion qu'il sçait permettre est seulement pour les

Loix :

Loix : ennemy d'ailleurs de la dépendance , il hait à se souvenir des obligations qui luy font sentir la superiorite du bienfaiteur. De là vient que les Républicains sont ingrats, Il leur semble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à l'ingratitude.

Brutus se fait un mérite de sacrifier un sentiment de reconnoissance à celui de la liberté. Les bienfaits luy devinrent des injures lorsqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire il pût tuer un bienfaiteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible au gré des partisans de la reconnoissance. Vertu admirable à l'égard des deffenseurs de la liberté.

Comme il y a des hommes purement ingrats par les veritables sentimens de l'ingratitude, il y en a de purement reconnoissans par un plein sentiment de reconnoissance. Leur cœur est sensible non seulement au bien qu'on leur fait , mais à celui qu'on leur veut ; & leur ame est portée d'elle mesme à reconnoistre toutes sortes d'obligations.

Suivant les diversitez qui se trouvent dans la reconnoissance aussi bien que dans l'ingratitude, il y a des ames basses qui se tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs vaines qui ne se tiennent obligées de rien.

Si l'amour propre a ses ingrats présomptueux, la défiance de mérite a d'imbéciles reconnoissans qui reçoivent pour une faveur particulière la pure justice qu'on leur rend.

Cette défiance de mérite fait le penchant à la sujettion ; & ce penchant à la sujettion fait une autre sorte de reconnoissance, Ceux-cy embarrassés de la liberté, & honteux de la servitude, se font des obligations qu'ils n'ont pas : pour se donner un pretexte honneste de dépendance.

Je ne mettray pas au nombre des reconnoissans, certains misérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Non-seulement ils servent, mais dans la servitude ils n'osent envisager aucun bien. Tout ce qui n'est pas même rigueur est pour eux un traitement assez favorable : ce qui n'est pas injure leur semble bienfait.

Il me reste à dire un mot d'une certaine reconnoissance des gens de la Cour, où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligez à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de grace qu'ils n'ont point receüe, ils gagnent l'esprit des personnes qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir.

Cet

Cet art de reconnoissance n'est pas bien assurément une vertu : mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas deffendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands à leur tour se servent d'un art aussi délicat pour s'empêcher de faire les graces, que peur estre celuy des courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & se plaignant toujours des ingrats sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte specieux de n'obliger qui que ce soit.

Mais laissons ces affectations de reconnoissance, & ces plaintes mysterieuses sur les ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à desirer dans la prétention & dans la distribution des bienfaits. Je désirerois en ceux qui les prétendent, moins d'adresse que de mérite; & en ceux qui les distribuent, moins d'éclat que de générosité.

La justice a des égards sur tout dans la distribution des graces: elle sçait régler la liberalité de celuy qui donne, & considère le mérite de celui qui reçoit.

La générosité avec toutes ces circonstances est une vertu admirable: sans la justice c'est le mouvement d'une ame véritablement noble, mais mal réglée; ou une fantaisie libre & glo-

rieuse qui se fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir à la raison.

Il y a tant de choses à examiner touchant la distribution des bienfaits, que le plus seur est de s'en tenir toujours à la justice, consultant la raison également sur les gens à qui l'on donne. Mais parmy ceux qui ont dessein même d'estre justes, combien y en a-t-il qui ne suivent que l'erreur d'un faux naturel à récompenser & à punir ? Quand on se rend aux insinuations, quand on se laisse gagner aux complaisances, l'amour propre nous fait voir comme une justice la profusion que nous faisons envers ceux qui nous flattent ; & nous récompensons des mesures artificieuses dont on se sert pour tromper nôtre jugement, & surprendre le foible de nôtre volonté.

Ceux-là se trompent plus facilement encore, qui font de l'austerité de leur naturel une inclination à la justice. L'envie de punir est ingénieuse en eux à trouver du mal en toutes choses. Les plaisirs leur sont des vices, les erreurs des crimes. Il faudra se défaire de l'humanité pour se mettre à couvert de leur rigueur. Trompez par une fausse opinion de vertu, ils croyent châtier un criminel, quand ils se plaisent à tourmenter un misérable.

Si la justice ordonne un grand châtiment,

(cc

(ce qui est nécessaire quelquefois) elle se proportionne à un grand crime : mais elle n'est ny sévère ny rigoureuse. La sévérité & la rigueur ne sont jamais d'elle : à le bien prendre : elles sont de l'humeur de ceux qui pensent la pratiquer. Comme ces sortes de punitions sont de la justice sans rigueur, le pardon en est aussi en certaines occasions, plutôt que de la clemence. Dans une faute d'erreur, pardonner c'est une justice à nôtre nature défectueuse.

Je pourrois descendre à beaucoup d'autres singularitez qui regardent la justice, mais il est tems de venir à la Religion, dont le soin nous doit occuper avant toutes choses.

De la façon que l'on m'a vû vivre jusques icy, on ne croira pas aisément que je préfère le soin du salut à toutes choses. Je puis dire néanmoins que la pensée de l'autre monde n'occupe personne plus sérieusement que j'en ay esté toujours occupé. C'est à faire aux insensés de compter sur une vie qui doit finir à toute heure.

La simple curiosité nous feroit chercher avec soin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous sommes trop chers pour consentir à nôtre perte toute entière. L'amour propre résiste en secret à l'opinion de nôtre anéantissement. La volonté nous fournit sans cesse des

désirs d'estre toujours : & l'esprit intéressé en sa propre conservation aide à ce désir de quelque lumière dans une chose d'elle-même fort obscure.

Cependant le corps qui se voit mourir sûrement, comme s'il ne vouloit pas mourir seul, prête des raisons pour envelopper l'esprit dans sa ruine ; mais l'ame qui sçait que son action est indépendante des organes, sent bien qu'elle peut subsister sans eux.

Pour penetrer dans une chose si cachée, j'ay appelé au secours de mes réflexions les lumières des anciens & des modernes ; j'ay voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'immortalité de l'ame ; & après avoir tout lû avec attention la preuve la plus sensible que j'aye trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le désir éternel que j'ay de toujours estre.

Je voudrois bien n'avoir jamais lû les Meditations de Monsieur Descartes. L'estime où est parmy nous cet excellent homme m'auroit laissé quelque croyance de la démonstration qu'il nous promet, mais il m'a paru plus de vray-semblance, que de vérité, dans les preuves qu'il en apporte ; & quelque envie que j'aye d'estre convaincu par ses raisons, tout ce que je puis faire en sa faveur & en la mienne, c'est de demeurer dans le même état où j'estois auparavant.

J'ay

J'ay passé d'une étude de Métaphysique à l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'est si chère, je n'ay vû chez les Grecs & chez les Romains qu'un culte superstitieux d'idolâtres, ou une invention humaine politiquement établie pour gouverner les hommes. Il ne m'a pas esté difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne sur toutes les autres, & tirant de moy tout ce que je puis pour me soumettre respectueusement à la foy de ses Mystères, j'ay laissé goûter à ma raison avec plaisir la plus pure & la plus parfaite morale qui fût jamais.

Dans la diversité des créances qui partagent le Christianisme, la vraye Catholicité me tient à elle autant par mon élection, si j'avois encore à choisir, que par l'habitude & par les impressions que j'en ay receuës.

Ce que nous appellons aujourd'huy les Religions, n'est, à le bien prendre, que difference dans la Religion, & non pas Religion différente. Je me réjouis de croire plus sainement qu'un hérétique: cependant, au lieu de le haïr pour la difference d'opinion, il m'est cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer toujours par quelques choses. Vous n'inspirerez jamais l'amour de la réunion, si vous n'ô-

tez la haine de la division auparavant. On peut se chercher comme sociables, mais on ne revient point à ses ennemis.

Outre la difference de doctrine en certains points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un esprit particulier qui les distingue. Celuy de la Catholique va singulierement à aimer Dieu, & à faire de bonnes œuvres. Nous regardons ce premier Estre comme un objet souverainement aimable, & les ames tendres sont touchées des douceurs & agréables impressions qu'il fait sur elles.

Les bonnes œuvres suivent necessairement ce principe; car si l'amour se forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en usage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a seulement à craindre, c'est que la source de cet amour qui est dans le cœur, ne soit altérée par le mélange de quelque passion toute humaine.

Il est à craindre aussi qu'au lieu d'obéir à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de nôtre fantaisie des manières de le servir qui nous plaisent. Mais si cet amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur.

La joye interieure des ames dévotes vient d'une assurance secrette qu'elles pensent avoir d'estre

d'estre agréables à Dieu ; & les vrayes mortifications, les saintes austéritez sont d'amoureux sacrifices d'elles-mêmes.

La Religion P. R. dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le sentiment de la prédestination qu'elle n'oseroit quitter pour ne se démentir pas, laisse une ame languissante, sans affection & sans mouvement, sous prétexte de tout attendre du Ciel avec soumission. Elle ne cherche donc pas à plaire, elle se contente d'obéir ; & dans un culte exact & communelle fait Dieu l'objet de sa régularité plutôt que de son amour. Pour tenir la Religion dans sa pureté, les Calvinistes veulent réformer tout ce qui paroît humain : mais souvent ils retranchent trop de ce qui s'adresse à Dieu, pour vouloir trop retrancher l'homme de ce qui part de l'homme.

Le dégoût de nos cérémonies les fait travailler à se rendre plus purs que nous. Il est vray qu'estant arrivez à cette pureté trop sèche & trop nue, ils ne se trouvent pas eux-mêmes assez devots ; & les personnes pieuses parmy eux se font un esprit particulier qui leur semble surnaturel, dégoûtées qu'elles sont d'une régularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux sortes d'esprits en matiere de Religion. Les uns vont à augmenter les choses
éta-

établies ; & les autres à en retrancher toujours. Si l'on fuit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'extérieur, & de la couvrir de certain dehors qui n'en laissent pas voir le fond véritable. Si l'on s'attache aux derniers, le péril est qu'après avoir retranché tout ce qui paroît superflu, l'on ne vienne à retrancher la Religion elle-même.

Quoique la Catholique ait beaucoup de choses extérieures, rien n'empêche les gens éclairés de la connoître telle qu'elle est sous ses dehors.

La Réformée n'en a pas assez, & son culte ordinaire ne se distingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'est pas tout-à-fait permise, la difficulté empêche le dégoût, & la dispute forme une chaleur qui l'anime. Où elle est la maîtresse elle produit seulement l'exaëtitude du devoir ; comme feroit le gouvernement politique, ou quelques autres obligations.

Pour les bonnes mœurs, elles ne sont chez les Huguenots que des effets de leur foy & des sujets de leur croyance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens sont obligez à bien croire & à bien vivre, mais la manière de nous exprimer sur ce point est différente ; & quand ils disent que les bonnes œuvres sont des œuvres

vres mortes sans la foy, nous disons que la foy sans les bonnes œuvres est une foy morte.

Ceux qui ont établi la réformation ont accusé nos scandales & nos vices; & aujourd'hui nous faisons valoir contre eux les bonnes œuvres.

Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage présentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confessons la nécessité de la créance, mais la charité a esté ordonnée par Jesus-Christ; & la doctrine des préceptes est encore plus clairement énoncée, que celle des Mystères. La Foy est obscure, mais la Loy est très-nettement exprimée. Ce que nous sommes obligez de croire est au dessus de l'intelligence de beaucoup de personnes: mais ce que nous avons à faire est à la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumières pour bien agir; nous en voulons pour sçavoir trop, & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sçay que la contemplation des choses divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du monde: mais souvent ce n'est que pure spéculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain.

L'esprit intemperant dans le désir de sçavoir.

se porte à ce qui est au dessus de la nature, & cherche ce qu'il y a de plus secret en son Auteur, moins pour l'adorer que par une vanité & une curiosité de tout connoître.

Ce vice est bien-tôt suivy d'un autre. La curiosité fait naître la présomption; & aussi hardis à définir qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une science comme assurée de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement & de la volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas. Nous pouvons religieusement tout observer, & nous ne le voulons point. Soyons justes, charitables, patiens par le principe de nôtre Religion, nous connoissons & nous obéissons ensemble.

Je laisse à nos scavans à confondre les erreurs des Calvinistes, & il me suffit d'être persuadé que nous avons les sentimens les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'esprit des deux Religions est fondé différemment sur de bons principes, selon que l'une envisage la pratique du bien plus étendue, & que l'autre fait une regle plus précise d'éviter le mal.

La Catholique a pour Dieu une volonté agissante, & une industrie amoureuse, qui cherchent

chent éternellement quelque secret de luy plaire. La Huguenote toute en circonspection & en respect, n'ose passer au de-là du précepte qui luy est connu, de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de credit à la fantaisie.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine. Comme les raisonnemens sont infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait. Mais si laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontions sans passion à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse.

Que nos Catholiques fixent ce zèle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes. Que les Huguenots sortent de leur régularité paresseuse, & animent leur langueur sans rien perdre de leur soumission à la Providence. Faisons quelque chose de moins en leur faveur. Qu'ils fassent quelque chose de plus pour l'amour de nous. Alors sans songer au libre arbitre, ny à la predestination, il se formera insensiblement une véritable règle pour nos actions, qui sera suivie de celle de nos sentimens.

Quand nous serons parvenus à la reconciliation de la volonté sur le bon usage de la vie,

elle produira bien-tôt celle de l'entendement sur l'intelligence de la doctrine. Faisons tant que de bien agir ensemble, & nous ne croirons pas longtemps séparément.

Je conclus de ce petit discours, que c'est un mauvais moyen pour convertir les hommes que de les attaquer par la jalousie de l'esprit. Un homme défend ses lumières; ou comme vrayes, ou comme siennes; & de quelque façon que ce soit, il forme cent oppositions contre celuy qui le veut convaincre.

La nature donnant à chacun son propre sens, paroist le luy avoir attaché avec une secrète & amoureuse complaisance. Il peut se soumettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il est: il peut s'avouer inférieur en courage & en vertu: mais il a honte de se confesser assujetty au sens d'un autre; & sa repugnance la plus naturelle est de reconnoistre en qui que ce soit une superiorité de raison.

Le premier avantage de l'homme c'est d'être né raisonnable: nôtre première jalousie c'est de voir qu'un autre le veuille estre plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes conversions qui se sont faites, nous trouverons que les âmes ont esté touchées, & les entendemens peu convaincus. C'est dans le

cœur que se forme la première disposition à recevoir les vérités Chrétiennes.

Aux choses qui sont purement de la nature, c'est à l'esprit de concevoir, & sa connoissance procède de l'attachement aux objets. Aux surnaturelles, l'âme s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, sans que nous le puissions comprendre.

Le Ciel a mieux préparé nos cœurs à l'impression de la grace, que nos entendemens à celle de la lumière. Son immensité confond notre petite intelligence. Sa bonté a plus de rapport à notre amour. Il y a je ne sçay quoy au fond de notre âme qui se meut secrètement par un Dieu que nous ne pouvons connoître; & de-là vient que pour travailler utilement à la conversion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puissions leur inspirer nos mouvemens, car dans une dispute de Religion l'esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit que trop. Mais dans une habitude douce & pieuse il est aisé à l'âme de faire sentir ce qu'elle sent.

A bien considérer la Religion Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumières de notre esprit, pour la tourner sur les mouvemens de notre cœur. Aimer Dieu &

son prochain, la comprend toute, selon S. Paul. Et qu'est-ce autre chose, que nous demander la disposition de nôtre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celuy des hommes ? C'est nous obliger proprement à vouloir faire par les tendresses de l'amour ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des loix, & ce que la morale nous prescrit par un ordre austère de la raison.

La charité nous fait assister & secourir, quand la justice nous défend de faire injure. Celle-cy empêche l'oppression avec peine, quand celle-là procure avec plaisir le soulagement.

Avec les vrais sentimens que nôtre Religion nous inspire, il n'y a point d'infidélité dans l'amitié : il n'y a point d'ingrats dans les bienfaits. Avec les bons sentimens un cœur agréé innocemment les objets que Dieu a rendus aimables ; & ce qu'il y a d'innocent en nos amours est ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Regardez l'homme dans la société civile: si la justice luy est nécessaire, vous verrez qu'elle luy est rigoureuse. Dans le pur état de la nature, sa liberté aura quelque chose de farouche ; & s'il se gouverne par la morale, sa propre raison aura de l'austerité. Toutes les

autres Religions remüent dans le fond de son ame des sentimens qui l'agitent, & des passions qui le troublent. Elles soulèvent contre la nature des craintes superstitieuses, ou des zèles furieux : tantôt pour sacrifier ses enfans, comme Agamemnon : tantôt pour s'immoler soy-même, comme Decius. La seule Religion Chrétienne appaise ce qu'il y a d'inquiet : elle adoucit ce qu'il y a de feroce : elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non seulement avec nos amis & nos proches, mais avec les indifferens & en faveur même de nos ennemis.

Voilà quelle estoit la fin de la Religion Chrétienne, & quel en estoit autrefois l'usage. Si l'on en voit d'autres effets aujourd'huy, c'est que nous luy avons fait perdre les droits qu'elle avoit sur nôtre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De là est venuë la division des esprits sur la creance, au lieu de l'union des volontez sur les bonnes œuvres : en sorte que ce qui devoit estre un lien de charité entre les hommes, n'est plus que la matiere de leurs contestations, de leur jalousie & de leur aigreur.

De la diversité des opinions on a vû naistre celle de partis, & l'attachement aux partis a produit les revoltes & les guerres. Plusieurs

milliers d'hommes ont përy à contester de quelle maniere on prenoit au Sacrement ce qu'on demëuroit d'accord d'y prendre. C'est un mal qui durera toujours, julques à ce que la Religion repasse de la curiosité de nos esprits à la tendresse de nos cœurs; & que rebutée de la folle présomption de nos lumieres, elle aille retrouver les doux mouvemens de nôtre amour.

DU POEME DRAMATIQUE.

J'AY autant de vénération pour l'Antiquité qu'homme du monde. Il n'y a personne qui admire plus ses grands génies : mais je connois la différence qu'il y a de leur tems au nôtre. La Religion & la Politique sont changées. Des Dieux qui entroient si avantageusement dans leurs ouvrages, ne scauroient entrer en ceux que nous faisons aujourd'huy. Les maximes du gouvernement, le naturel des peuples; les humeurs, les inclinations & les manieres sont tout autres. Et si nous voulons suivre exactement ces preceptes renouvellez avec tant de soin, & ordonnez avec tant d'empire, nous gâterons bien des Tragedies, & ferons toujours d'aussi méchans Poëmes que ceux que nous aurons faits. Le merveilleux
des

des Anciens est fort peu du goût de nôtre siècle.

Les Dieux & les Déeses cansoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Théâtre ; par leurs haines & par leurs amitiés , par leurs vengeances & par leurs protections ; & de tant de choses surnaturelles , rien ne paroissoit fabuleux au peuple , dans l'opinion qu'il avoit d'une société familière entre les Dieux & les hommes.

Les Dieux agissoient presque toujours par des passions humaines. Les hommes n'entreprenoient rien sans le conseil des Dieux , & n'exécutoient rien sans leur assistance. Ainsi dans ce mélange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les Dieux nous manquent , & nous leur manquons : & si voulant imiter les Anciens en quelque façon , un Auteur introduisoit des Anges & des Saints sur nôtre Scène , il scandaliseroit les dévots comme profane , & paroîtroit imbécile aux libertins.

Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théâtre fussent confondus , & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens ce qu'on debite avec autorité dans les Eglises à tous les peuples.

D'ailleurs, ce feroit donner un grand avantage aux libertins, lesquels pourroient tourner en ridicule à la Comedie, les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soumission, & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la reverence des personnes qui les disent.

Mais posons le cas que nos Docteurs abandonnent toutes les matieres saintes à la liberté du Théâtre, faisons ensorte que les moins devots les écouënt avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises; il est certain que de la doctrine la plus saine, des actions les plus Chrétiennes, & des veritez les plus utiles, on fera les Tragedies du monde qui plairont le moins.

L'esprit de nôtre Religion est directement opposé à celui de la Tragedie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le Theatre.

Quel zèle, quelle force le Ciel n'inspire-t-il pas à Néarque & à Polieucte? Et que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre à ces heureuses inspirations?

L'amour & les charmes d'une jeune épouse chèrement aimée, ne font aucune impression sur l'esprit de Polieucte. Les considerations
de

de la politique de Felix, comme moins touchantes, font aussi bien moins d'effet.

Insensible aux prières & aux menaces, Polieucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre. Néanmoins ce qui eût fait le plus beau Sermon du monde, faisoit une misérable Tragedie, si les entretiens de Pauline & de Sévère, animez d'autres sentimens & d'autres passions, n'eussent conservé à l'Auteur la réputation que les vertus Chrétiennes de nos Martyrs luy eussent ôtée.

Le Théâtre perd tout son agrément dans la représentation des choses saintes, & les choses saintes perdent beaucoup de la religieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le Theatre.

A la vérité, les Histoires du vieux Testament s'accommoderoient beaucoup mieux à nôtre Scène. Moïse, Samson, Josué y feroient tout un autre effet que Polieucte & Nearque. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque chose de plus propre pour le Théâtre. Mais il me semble que les Prestres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Histoires sacrées, dont ils remplissent leurs conversations ordinaires, leurs Livres & leurs Sermons. Et à parler sainement, le passage de la

mer rouge , si miraculeux ; le Soleil arrêté dans sa course , à la priere de Josué ; & les armées défaites par Samson avec une mâchoire d'asne ; toutes ces merveilles , dis-je , ne seroient pas crûes à la Comedie , parce qu'on y ajoute foy dans la Bible : mais on en douteroit bien-tôt dans la Bible , parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes & solides raisons , il faut nous contenter des choses purement naturelles , mais extraordinaires ; & choisir en nos Héros des actions principales qui soient receuës dans nôtre créance comme humaines , & nous donnent de l'admiration comme rares & élevés au dessus des autres. En deux mots , il ne nous faut rien que de grand , mais d'humain : dans l'humain éviter le mediocre : dans le grand , le fabuleux.

Or ne craignons pas que faute de Dieux , de Déeses , d'Oracles & de Devins , nous ne puissions parvenir à la sublimité de l'ancienne Tragédie ; car si nous avons l'ame haute , & l'esprit sublime ; l'idée de nos Héros nous fournira tout ce qui nous est nécessaire pour la grandeur des sentimens , & pour la hauteur des pensées.

Je ne veux pas comparer la Pharsale à l'*Æneïde* ;

neïde; je connois la juste différence de leur valeur: mais à l'égard de l'élevation, Pompée, César, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour Lucain; que n'ont fait pour Virgile Jupiter, Mercure, Junon, Vénus & toute la suite des autres Déeses & des autres Dieux.

Les idées que nous donne Lucain des grands hommes sont véritablement plus belles & nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des Immortels. Celui-cy a revêtu ses Dieux de nos foiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes: celui-là élève ses Héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des Dieux.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros: dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable sentiment, je croy que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux avec leurs Oracles & leurs Devins.

C'estoit par ces Dieux, ces Oracles & ces Devins qu'on voyoit regner au Théâtre un esprit de superstition & de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux; & à
con-

considérer les impressions ordinaires que faisoit la Tragédie dans Athènes sur l'ame des spectateurs, on peut dire que Platon estoit mieux fondé pour en défendre l'usage, que ne fut Aristote pour le conseiller : car la Tragédie consistant, comme elle faisoit, aux mouvemens excessifs de la crainte & de la pitié, n'estoit-ce pas faire du Théâtre une école de frayeur & de compassion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les perils, & à se désoler de tous les malheurs ?

On aura de la peine à me persuader qu'une ame accoutumée à s'effrayer sur ce qui regarde autrui, puisse estre dans une bonne assiette sur les maux qui la regardent elle-même.

C'est peut-estre par là que les Athéniens devinrent si susceptibles des impressions de la peur, & que cet esprit d'épouvante inspiré au Théâtre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les armées.

A Sparte & à Rome, où le public n'exposoit à la veüe des citoyens que des exemples de valeur & de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier & hardy dans les combats, que ferme & constant dans les calamitez de la République.

Depuis qu'on eut formé dans Athènes cet art de craindre & de lamenter, on mit en usa-

ge à la guerre ces malheureux mouvemens qui avoient esté comme appris aux représentations.

Ainsi l'esprit de superstition causa la déroute des armées; & celuy de lamentation fit qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il falloit y chercher quelque remede.

Mais comment n'eût-on pas appris à se désoler dans cette pitoyable école de commiseration. Ceux qu'on y representoit estoient des exemples de la derniere misere, & des sujets d'une médiocre vertu.

Telle estoit l'envie de se lamenter, qu'on exposoit bien moins de vertus que de malheurs, de peur qu'une ame élevée à l'admiration des Héros ne fût moins propre à s'abandonner à la pitié pour un misérable; & afin de mieux imprimer les sentimens d'affliction aux spectateurs, il y avoit toujours sur le Théâtre des Chœurs de Vierges ou de vieillards, qui fournissoient à chaque événement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens: mais il crut y apporter assez de remede en établissant une certaine purgation que personne jusqu'icy n'a entendue, & qu'il n'a pas bien comprise luy-mê-

même, à mon jugement. Car y a-t-il rien de si ridicule que de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guérison? que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on luy fait faire sur le honteux état où elle s'est trouvée?

Entre mille personnes qui assisteront au Théâtre, il y aura peut-estre six Philosophes qui seront capables d'un retour à la tranquillité par ces sages & utiles méditations: mais la multitude ne fera point ces réflexions judicieuses; & on peut presque assurer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théâtre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconveniens dans nos représentations, que dans celles de l'Antiquité, puisque nôtre crainte ne va jamais à cette superstitieuse terreur, qui produiroit de si méchans effets pour le courage.

Nôtre crainte n'est le plus souvent qu'une agreable inquietude qui subsiste dans la suspension des esprits, c'est un cher interest que prend nôtre ame aux sujets qui attirent son affection,

On peut dire, à peu près, la même chose de la pitié à nôtre égard, Nous la dépouil-
lons

lons de toute sa foiblesse , & nous luy laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain.

J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand homme malheureux : j'aime qu'il s'attire la compassion , & qu'il se rende quelquefois maître de nos larmes : mais je veux que ces larmes tendres & généreuses regardent ensemble ses malheurs & ses vertus , & qu'avec le triste sentiment de la pitié nous ayons celui d'une admiration animée , qui fasse naître en nôtre âme comme un amoureux desir de l'imiter.

Il nous restoit à mêler un peu d'amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous ôter micux ces noires idées que nous laissoit l'ancienne par la superstition & la terreur.

Et dans la vérité , il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble & de généreux qu'un honneste amour.

Tel se peut abandonner lâchement à l'insulte d'un ennemy peu redoutable , qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant.

Les animaux les plus foibles & les plus timides ; les animaux que la nature a formez pour toujours craindre & toujours fuir , vont fièrement au devant de ce qu'ils craignent le plus,

plus, pour garantir le sujet de leur amour.

L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la vérité, nos Auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette belle passion, qu'en ont fait les Anciens de leur crainte & de leur pitié: car, à la réserve de huit ou dix pieces où ses mouvemens ont esté ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les amans & l'amour ne se trouvent également défigurez.

Nous mettons une tendresse affectée où nous devons mettre les sentimens les plus nobles. Nous donnons de la molesse à ce qui devroit estre le plus touchant; & quelquefois nous pensons exprimer naïvement les graces du naturel, lorsque nous tombons dans une simplicité basse & honteuse.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits amans, nous en faisons des Princes ridicules; & à force de plaintes & de soupirs, où il n'y auroit ny à se plaindre ny à soupirer, nous les rendons imbécilles comme amans & comme princes.

Bien souvent nos plus grands Héros aiment en Bergers sur nos Théâtres, & l'innocence d'une espèce d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si

Si une Comédienne a l'art de se plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous luy donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité; & parce qu'elle plaist mieux quand elle est sensible, elle aura par tout indifferemment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf; quelquefois tendre, quelquefois douloureux; sans prendre garde à ce qui desire de la naïveté, de la tendresse & de la douleur; & cela vient de ce que voulant par tout de l'amour, nous cherchons de la diversité dans les manieres, n'en mettant presque jamais dans les passions.

J'espère que nous trouverons un jour le véritable usage de certe passion, devenue trop ordinaire. Ce qui doit estre l'adoucissement des choses, ou barbares, ou trop funestes; ce qui doit toucher noblement les ames, animer les courages, & élever les esprits, ne sera pas toujours le sujet d'une petite tendresse affectée, ou d'une imbécille simplicité.

Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux Anciens, & sans un amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour nôtre siècle, on ne fera point des Tragédies de Sophocle & d'Euripide les modeles des pieces de nôtre tems.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eu ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des Athéniens : mais qui pourroit traduire en François, dans toute sa force, l'Oedipe même, ce chef-d'œuvre des Anciens, j'ose assurer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeste, plus opposé aux vrais sentimens qu'on doit avoir, & plus remply de ce qui peut choquer une personne raisonnable.

Notre siècle a du moins cet avantage sur le leur, qu'il y est permis de haïr librement les vices, & d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les Dieux caufoient les plus grands crimes sur le Theatre des Anciens, les crimes captivoient le respect des spectateurs, & on n'osoit pas trouver mauvais ce qui estoit abominable.

Quand Agamemnon sacrifie sa propre fille, & une fille tendrement aimée, pour apaiser la colère de ses Dieux, ce sacrifice barbare fut regardé comme une pieuse obéissance, & le dernier effet d'une religieuse soumission.

Que si on conservoit en ce tems-là les vrais sentimens de l'humanité, il falloit murmurer contre la cruauté des Dieux en impie ; & si l'on vouloit estre dévot envers les Dieux, il

falloit estre cruel & barbare envers les hommes, il falloit faire comme Agamemnon la dernière violence à la nature & à son amour.

Tantum Religio potuit suadere malorum,
dit Lucrèce sur ce sacrifice barbare.

Aujourd'huy nous voyons représenter les hommes sur le Théâtre sans l'intervention des Dieux; plus utilement cent fois pour le public & pour les particuliers: car il n'y aura dans nos Tragédies, ny de scélérat qui ne se déteste, ny de Héros qui ne se fasse admirer.

Il y aura peu de crimes impunis, peu de vertus qui ne soient récompensées. Avec les bons exemples que nous donnons au public sur le Théâtre, avec ces agréables sentimens d'amour & d'admiration, discrètement ajoutés à une crainte & à une pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que désire Horace;

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
Ce qui ne pouvoit jamais estre selon les règles de l'ancienne Tragédie.

Je finiray par un sentiment hardy & nouveau. C'est qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choses, une grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette sorte d'admiration quelque ravissement pour l'esprit; le courage y est élevé; l'ame y est touchée.

DU MERVEILLEUX QUI SE
trouve dans les Poèmes des Anciens.

SI l'on considère le merveilleux des Poèmes de l'Antiquité, dégagé des beaux sentimens, des fortes passions, des expressions nobles, dont les ouvrages des Poètes sont embellis; si on le considère destitué de tous ornemens, & qu'on vienne à l'examiner purement par luy-même, je fus persuadé que tout homme de bon sens ne le trouvera guère moins étrange que celui de la Chevalerie: encore le dernier est-il plus discret en ce point, qu'on y fait faire aux diables & aux Magiciens toutes les choses pernicieuses, sales & deshonnêtes. Au lieu que les Poètes ont remis ce qu'il y a de plus méchant & de plus infame au ministère de leurs Déeses & de leurs Dieux.

Ce qui n'empêche pas toutefois que les Poèmes ne soient admirez, & que les Livres de Chevalerie ne paroissent ridicules. Les uns admirez pour l'esprit & la science qu'on y trouve: les autres trouvez ridicules pour l'imbécillité dont ils sont remplis.

Le merveilleux des Poèmes soutient son extravagance fabuleuse par la beauté du discours, & par une infinité de connoissances

exquises qui l'accompagnent. Celuy de la Chevalerie décrédite encore la folle invention de sa fable par le ridicule du stile dont il semble se revêtir.

Mais quoiqu'il en soit, le fabuleux du Poëme a engendré celuy de la Chevalerie; & il est certain que les diables & les enchanteurs causent moins de mal en celuy cy, que les Dieux & leurs ministres en celuy-là.

La Déesse des Arts, de la Science, de la Sagesse, inspire une fureur insensée au plus brave de tous les Grecs, & ne luy laisse recouvrer le sens qu'elle luy avoit ôté, que pour le rendre capable d'une honte qui le porte à se tuer luy-même par désespoir.

La plus grande & la plus prude des Immortelles favorise de honteuses passions, & facilite de criminelles amours.

La même Déesse employe toutes sortes d'artifices pour perdre des innocens, qui ne devoient en rien se ressentir de son couroux.

Il ne luy suffit pas d'épuiser son pouvoir & celuy des Dieux qu'elle a sollicité pour perdre *Ænée*, elle corrompt celuy du Sommeil pour endormir infidèlement *Palinure*, & faire en sorte qu'il puisse tomber dans la mer, comme cette trahison l'y fit tomber, & l'y fit périr.

Il n'y a pas un des Dieux, en ces Poëmes qui ne cause aux hommes les plus grands malheurs, ou ne leur inspire les plus grands forfaits. Il n'y a rien de si condamnable icy bas qui ne s'exécute par leur ordre, ou s'autorise par leurs exemples. Et c'est une des choses qui a le plus contribué à former la secte des Epicuriens : & à la maintenir.

Epicure, Lucrèce, Pétrone ont mieux aimé faire des Dieux oisifs qui jouissent de leur nature immortelle dans un bienheureux repos, que de les voir agissans & funestement occuper à la ruine de la nostre.

Epicure même a prétendu s'en faire un mérite de sainteté envers les Dieux, & de-là est venue cette sentence que Bacon a tant admirée :

Non Deos vulgi negare profanum, sed vulgi opinionones Deus applicare profanum.

Or je ne dis pas qu'il faille rejeter les Dieux de nos Ouvrages ; moins encore de ceux de la Poësie, où ils semblent entrer plus naturellement que dans les autres.

Ab Jove principium Musa.

Je demande autant que personne leur intervention : mais je veux qu'ils y viennent avec de la sagesse, de la justice & de la bonté, non pas comme on les y fait venir d'ordinaire ; en

fourbes & en aflaffins Je veux qu'ils y viennent avec une conduite à tout régler, non pas avec un dérèglement à tout confondre.

Peut-estre qu'on fera passer tant d'extravagances pour des fables & des fictions qui tombent dans les droits de la Poësie. Mais quel art, ou quelle science peut avoir un droit pour l'exclusion du bon sens ? S'il ne faut que faire des vers pour avoir privilège d'extravagances, je ne conseilleray jamais à personne d'écrire en prose, où l'on devient ridicule aussitôt qu'on s'éloigne de la bienfiance & de la raison.

J'admire que les anciens Poëtes ayent esté si scrupuleux pour la vrai semblance dans les actions purement humaines, & qu'ils n'en ayent gardé aucune dans celle des Dieux. Ceux même qui ont parlé le plus sagement de leur nature n'ont pû s'empêcher de parler extravagamment de leur conduite.

Quand ils établissent leur estre & leurs attributs, il les font immortels, infinis, toutpuissans, tout sages & tout bons. Mais du moment qu'ils les font agir, il n'y a foiblesse où ils ne les assujétissent, il n'y a folie ou méchanceté qu'ils ne leur fassent faire.

On dit communément deux choses qui paroissent opposées, & que je croy toutes deux vé-

véritables: l'une, que la Poësie est le langage des Dieux; & l'autre, qu'il n'y a rien de plus fou que les Poëtes.

La Poësie qui exprime fortement les grandes passions des hommes; la Poësie qui peint avec une vive expression les merveilles de l'Univers, élève les choses purement naturelles, comme au dessus de la nature par une sublimité de pensées, & une magnificence de discours, qui se peut appeller raisonnablement le langage des Dieux.

Mais quand les Poëtes viennent à quitter ces mouvemens & ces merveilles pour parler des Dieux, ils s'abandonnent au caprice de leur imagination dans une chose qui ne leur est pas assez connue, & leur chaleur n'estant pas soutenuë d'une juste idée, au lieu de se rendre, comme on le croit, tout divins, ils se font les plus extravagans de tous les hommes. On n'aura pas de peine à se le persuader, si l'on considère que leur espece de Théologie fabuleuse & ridicule est également contraire à tout sentiment de Religion, & à toute lumière du bon sens.

Il y a eu des Philosophes qui ont fondé la Religion sur la connoissance que les hommes pouvoient avoir de la divinité par leur raison naturelle. Il y a eu des Législateurs qui se
sont

sont dits les interprètes de la volonté du Ciel, pour établir un culte religieux sans aucune entremise de la raison. Mais de faire comme les Poètes un commerce perpétuel, une société ordinaire, & si on le peut dire, un mélange des hommes & des Dieux, contre la Religion & la raison, c'est assurément la chose la plus hardie & peut-être la plus insensée qui fut jamais.

Il reste à sçavoir si le caractère du Poème a la vertu de rectifier celui de l'impiété & de la folie. Mais je ne pense pas qu'on donne tant de pouvoir à la force secrète d'aucun charme: Ce qui est méchant est méchant partout: ce qui est extravagant ne devient sensé nulle part.

Pour la réputation du Poète, elle ne rectifie rien, non plus que le caractère du Poème. Le discernement ne se dévoue à personne. Il ne trouvera pas bon dans l'Auteur le plus célèbre ce qui effectivement est mauvais. Il ne trouvera pas mauvais dans un Ecrivain médiocre ce qui en effet est bon.

Parmy cent belles & hautes pensées un bon juge en démêlera une extravagante qu'aura poussé le génie dans sa chaleur, & qu'une imagination trop forte aura sçû maintenir contre des reflexions mal assurées. Au contraire, dans

le cours d'une infinité de choses outrées, ce même juge admirera certaines beautés où l'esprit malgré son impétuosité s'est permis de la justesse.

L'élévation d'Homère & ses autres belles qualitez ne m'empêcheront pas de reconnoître le faux caractère de ses Dieux; & cette agréable & judicieuse égalité de Virgile, qui sçait plaire à tous les esprits bien faits, ne me cachera pas le peu de mérite de son *Ænée*.

Si parmy tant de belles choses dont je suis touché dans Homère & dans Virgile, je ne laisse pas de connoître ce qu'il y a de défectueux, parmy celles qui me blessent dans Lucain pour estre trop poussées, ou qui m'ennuyent pour estre trop étendues, je ne laisseray pas de me plaire à considérer la juste & véritable grandeur de ses Héros. Je m'attacheray à goûter mot-à-mot toute l'expression des secrets mouvemens de César, quand on luy découvre la teste de Pompée; & rien ne m'échappera de cet inimitable discours de Labiénus & de Caton, quand il s'agit de consulter, ou de ne consulter pas l'Oracle de Jupiter Ammon sur la destinée de la République.

Si tous les Poëtes de l'Antiquité avoient parlé aussi dignement des Oracles de leurs Dieux, je les préférerois aux Théologiens &
aux

aux Philosophes de ce tems-là, & c'est un endroit à servir d'exemple en cette matiere à tous les Poëtes.

Vous voyez dans le concours de tant de peuples qui viennent consulter l'Oracle d'Ammon, ce que peut l'opinion publique où le zèle & la superstition se mêlent ensemble.

Vous voyez en Labiénus un homme pieux & sensé, qui unit à la sainteté envers les Dieux la considération qu'on doit avoir pour la véritable vertu des gens de bien.

Caton est un Philosophe religieux, défait de toute opinion vulgaire, qui conçoit, des Dieux, les hauts sentimens qu'une raison pure & une sagesse élevée en peuvent former.

Tout y est Poétique, tout y est sensé; non pas Poétique par le ridicule d'une fiction ou par l'extravagance d'une hyperbole, mais par la noblesse hardie du langage, & par la belle élévation du discours. C'est ainsi que la Poësie est le langage des Dieux, & que les Poëtes sont sages. Merveille assez grande, & plus grande de ne l'avoir scû trouver dans Homère, ny dans Virgile, pour la rencontrer dans Lucain.

DE LA RETRAITE.

ON ne voit rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer pour la retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur ame trop assujettie à leur humeur se dégoûte du monde par son propre ennuy : car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent aussi peu la solitude que le monde, s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer : C'est un défaut attaché en quelque façon à la vieillesse : mais il n'est pas impossible à un homme sage de s'en garantir.

Un homme sage, qui connoît en toutes choses le véritable bien, tire les secours & les agrémens qu'elles ont, dans la retraite comme dans la société.

Une raison essentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous sommes vieux, c'est qu'il faut prévenir le ridicule où nous tombons avec l'âge.

Si nous quittons le monde à propos, on y conservera l'idée du mérite que nous aurons eu. Si nous y demeurons trop, on aura nos défauts

defauts devant les yeux ; & ce que nous ferons devenus éfacera le souvenir de ce que nous aurons esté. D'ailleurs c'est une honte à un honneste homme de traîner les infirmités de la vieillesse dans une Cour où la fin de ses services a fait celle de ses interêts & de son mérite.

La nature nous redemande pour la liberté quand nous n'avons plus rien à espérer pour la fortune. Voilà ce qu'un sentiment d'honnêteté, ce que le soin de nôtre réputation, ce que le bon sens, ce que la nature exige de nous.

Mais le monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourny du plaisir tant que nous avons esté capables de le goûter. Il y auroit de l'ingratitude à luy estre à charge quand nous ne pouvons luy donner que du dégoût.

Quant à moy, je me résoudrois à vivre dans le Convent, ou dans le desert ; plutôt que de donner une espèce de compassion à mes amis ; & à ceux qui ne le sont pas la joye malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est qu'on ne s'aperçoit pas quand on devient imbecille ou ridicule.

Il ne suffit pas de connoître que l'on est tombé tout-à-fait, il faut sentir le premier qu'on tombe, & prévenir en homme sage
la

la connoissance publique de ce changement.

Ce n'est pas que tous les changemens qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant, je l'avoüe : mais parmy les pertes que nous faisons il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages.

Si après avoir perdu mes passions, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs, & plus de discrétion dans mon procédé.

A l'égard des autres, si mon imagination diminuë, je n'en plairay pas tant quelquefois, mais j'en importuneray moins bien souvent. Si je quitte toute compagnie, je seray moins dissipé. Si je reviens des grandes compagnies à la conversation de peu de gens, c'est que je sçauray mieux choisir.

D'ailleurs nous changeons parmy des gens qui changent aussi bien que nous : infirmes également, ou sujets du moins aux mêmes infirmités. Ainsi je n'auray pas honte de chercher en leur présence des secours contre la foiblesse de l'âge, & je ne craindray point de suppléer par l'art à ce qui commence à me manquer par la nature.

Une plus grande précaution contre l'injure du tems, un ménagement plus soigneux d'une

d'une santé devenue plus foible ne scandalisera point les personnes raisonnables ; & on ne se doit point soucier de celles qui ne le sont pas.

A la verité, ce qui déplaist dans les vieilles gens n'est pas un soin trop affecté de leur propre conservation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde , s'ils avoient la même considération pour autrui. Mais l'autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscrétion ; car ils choquent mal-à-propos les inclinations de ceux même qui compatissent le plus à leur foiblesse , que le long usage de la vie leur ait désappris à vivre parmy les hommes , n'ayant que de la rudesse , de l'austérité & de l'opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur , de la docilité & de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroist de la vertu : ils mettent au rang des vices tout ce qu'ils ne sçauroient faire ; & contrains de suivre la nature en ce qu'elle a de fâcheux , ils veulent presque toujours s'opposer à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

C'est une humeur envieuse qui hait chez les autres le bien que nous n'avons plus , ou une humeur purement chagrine qui dispose l'esprit à trouver tout mauvais.

Il n'y a point de tems où l'on doive étudier

dier son humeur avec plus de soin que dans la vieillesse ; car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnuë.

Un jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaist de sa violence : mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu même ; & se plaisent en leurs défauts par la fausse ressemblance qu'ils ont avec de louables qualitez.

En effet , à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs , croyant s'animer justement contre les vices. Le sérieux leur paroist du jugement ; le flegme , de la sagesse : & de-là vient cette autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout. Le chagrin leur tient lieu d'indignation contre le mal ; & la gravité , de suffisance.

Le seul remède , quand nous en sommes venus jusques-là , c'est de consulter nôtre raison dans les intervalles où elle est dégagée de nôtre humeur ; & si nous trouvons par ses lumières la connoissance de nos défauts , nous devons chercher dans ce peu de force qui nous reste la résolution de les dérober à la veüe des hommes. La sagesse alors est de les cacher , & ce seroit un loïn superflu que de travailler à s'en défaire.

C'est

C'est donc là qu'il faut mettre un tems entre la vie & la mort, & choisir un lieu propre à le passer devotement, si l'on peut, sagement du moins : ou avec une dévotion qui donne de la confiance : ou avec une raison qui promette du repos.

Quand la raison qui estoit propre pour le monde, est, pour ainsi dire, usée, il s'en forme une autre pour la retraite, qui de ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous sçait rendre véritablement sages pour nous-mêmes.

De toutes les retraites que nous pourrions faire quand nous sommes vieux, je n'en trouverois point de préférables à celles des Convens, si leur règle estoit moins austère.

Il est certain que la vieillesse évite la foule par une humeur délicate & retirée, qui ne peut souffrir l'importunité ny l'embarras. Elle évite encore avec plus de soin la solitude, où elle est livrée à ses propres chagrins, & à de tristes & de fâcheuses imaginations. La seule douceur qui leur reste est celle d'une honneste société. Et quelle société luy conviendrait mieux qu'une société Religieuse, où les assistances humaines se donneroient avec plus de charité, & où les vœux seroient tous unis pour demander à Dieu les secours qu'on ne

peut attendre raisonnablement des hommes ?
..... J'avoue qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-cy connoissent les vanitez du monde d'où ils sont sortis. Ce sont de véritables gens de bien, & de véritables dévots qui épurent les sentimens de la morale par ceux de la piété. Ils vivent non seulement exemts du trouble des passions, mais dans une satisfaction d'esprit admirable. Ils sont plus heureux à ne desirer rien, que le plus grand Roy à posséder tout.

..... Je souhaiterois que nous eussions des sociétés établies, où les honnestes gens se pussent retirer commodement après avoir rendu au public tout le service qu'ils estoient capables de luy rendre. Quand ils y seroient entrez par le soin de leur salut, par le dégoût du monde: ou par un désir de repos, qui succéderoit aux diverses agitations de la fortune, ils pourroient goûter la joye d'une retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honneste & agreable conversation.

Pour moy, je m'y passerois volontiers des choses délicieuses, à un âge où le goût des délices est quasi perdu: mais je voudrois les commoditez dans un tems où le sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse, à mesure qu'il devient plus exquis pour ce
qui

qui nous plaît, ou moins tendre pour ce qui nous touche.

Ces commoditez désirables à la vieillesse, doivent estre aussi éloignées de l'abondance qui fait l'embaras, que du besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée, je voudrois une frugalité propre & bien entendue.

J'ay connu autrefois une personne qui avoit la teste remplie de l'imagination de ces retraites. „ Que l'on vivroit heureux, disoit-il, en „ quelque société où l'on ôteroit à la fortune „ toute la juridiction qu'elle a sur nous ! Nous „ sacrifions à cette fortune, nos biens, nô- „ tre repos, nos années, peut-estre inutilement ; „ & si nous venons à posséder ses faveurs, „ nous en payons une courte jouissance, quel- „ quefois de nôtre liberté, quelquefois de nô- „ tre vie. Mais quand nos grandeurs dure- „ roient autant que nous, elles finiroient au „ moins avec nous-mêmes. Et qu'ont fait „ de leur grandeur ces grands favoris qui n'ont „ jamais vû interrompre le cours de leur for- „ tune ? Ne semblent-ils pas n'avoir acquis „ tant de gloire, & amassé tant de biens que „ pour se préparer le tourment de ne sçavoir „ les quitter, ny les retenir ? C'estoient là ses sentimens ordinaires ; & ce Courtisan agréa-
ble,

ble, dont la conversation faisoit la joye la plus délicate de ses amis, se laissoit posséder entièrement à ces sortes de pensées, quelquefois judicieuses, & toûjours tristes.

J'avoüe qu'il y a des tems où il n'est rien de si sage que de se retirer: mais tout persuadé que j'en suis, je me remets à la nature de ma retraite, beaucoup plus qu'à ma raison.

C'est par ses mouvemens qu'au milieu du monde je me retire aujourd'huy du monde même. J'en suis encore pour ce qui m'y plaît: j'en suis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour, je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent, & aux conversations qui m'ennuyent. Chaque jour, je cherche un doux commerce avec mes amis, & fais mes délices les plus cheres de la délicatesse de leur entretien.

De la façon que je vis, ce n'est ny une société pleine, ny une retraite entiere: c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode davantage. Ainsi je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la vieillesse, & sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir.

*Lorsque nous approchons du fatal monument,
La nature se plaît à vivre innocemment;
Et la mesme autrefois qui déregloit la vie.*

D'un

D'un doux & saint repos nous inspire l'envie.

Il n'est plus de beaux jours

Quand il n'est plus d'amours.

Mais nôtre esprit défait de son ardeur première,

Garde pour son couchant une douce lumière,

Qui nous fait oublier cette belle saison

Par les derniers plaisirs que donne la raison:

N O U V E L L E.

DA NS le tems que Monsieur de Comminges estoit Ambassadeur pour le Roy Très-Chrétien auprès du Roy de la Grand' Bretagne, il vint à Londres un Médecin qui se disoit Irlandois: lequel passoit pour un grand Philosophe & un grand faiseur de prodiges, selon l'opinion des credules & sa propre persuasion; & la maniere dont il se prenoit à guérir les malades le faisoit soupçonner en plusieurs endroits d'estre Magicien.

Quelques personnes de qualité ayant prié Monsieur de Comminges de le faire venir chez luy pour voir quelque'un de ces prodiges, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa curiosité naturelle, que par complaisance pour eux. Il fit donc avertir le prétendu Magicien de venir chez luy

Au bruit qui se répandit par tout de cette nouvelle, l'hostel de Monsieur de Comminges fut bien-tost remply de malades; qui venoient chercher dans une pleine confiance leur guérison.

L'Irlandois se fit attendre quelque tems; & après avoir esté impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie.

Monsieur de Comminges se préparoit à l'examiner profondément, esperant bien se pouvoir étendre à son plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans Elmond & dans Bodin: mais il ne le pût faire, à son grand regret; car la foule devient si grosse, & les infirmes se presserent si fort pour estre guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Médecin Irlandois rapportoit toutes les maladies aux Esprits, & toutes les infirmités estoient pour luy des possessions.

Le premier qu'on luy présenta estoit un homme accablé de gouttes & de certains rhumatismes dont il luy avoit esté impossible de se guérir. Ce que voyant nostre faiseur de prodiges, *J'ay vû, dit-il, cette sorte d'Esprits en Irlande il y a longtems. Ce sont Esprits aquatiques, qui*

apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps. Esprit malin qui as quitté le séjour des eaux pour venir affliger ce corps misérable, je te commande d'abandonner ta demeure nouvelle, & de t'en retourner à ton ancienne habitation. Cela dit, le malade se retira; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques.

A la vérité, il estoit de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques & malades d'imagination, quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. Esprit aérien, dit l'Irlandois, retourne dans l'air exercer ton métier pour les tempestes, & n'excite plus de vents dans ce triste & malheureux corps.

Ce malade fit place à un autre inquieté, selon l'opinion du Médecin, d'un simple lutin, qui n'auroit pas la force de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroissent pas; & faisant un souris à l'assemblée, Cette sorte d'Esprits, dit-il, affligent peu souvent, & divertissent presque toujours.

A l'entendre, il n'ignoroit rien en matière d'Esprit. Il sçavoit leur nombre, leur rang, leurs noms, leurs emplois, & toutes les fonctions auxquelles ils estoient destinez; & il se vantoit familièrement d'entendre beaucoup

mieux les intrigues des démons, que les affaires des hommes.

Vous ne sçauriez croire à quelle réputation il parvint en très-peu de tems. Catholiques & Protestants venoient le trouver de toutes parts, & vous eussiez dit que la puissance du Ciel estoit entre les mains de cet homme. lorsqu'une aventure où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la contrée, mariez ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu contre certains Esprits de discorde, disoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maison.

C'estoit un bon Gentilhomme, âgé de quarante cinq ans, qui sentoit assez & sa naissance & son bien. Il me semble que j'ay la Demoiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente ans, & paroissoit bien faite de sa personne : mais on pouvoit déjà voir à son visage, qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans les traits de sa beauté. J'ay nommé l'époux le premier pour la dignité du rang, la femme voulut néanmoins parler la première ; soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son Esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie naturelle à son sexe de parler.

J'ay

J'ay un mary; dit-elle, le plus honneste homme du monde, a qui je donne mille chagrins, & qui ne m'en donne pas moins à son tour, Mon intention seroit de bien vivre avec luy, & je le ferois, toujours, si un esprit étranger, dont je me sens saisir à certain moment, ne me rendoit si fière & si insupportable, qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes agitations cessées, je reviens à ma douceur naturelle, & je n'oublie alors aucun soin, ny aucun agrément pour tâcher de plaire à mon époux: mais son demon le vient posseder quand le mien me laisse; & ce mary qui a tant de patience pour mes transports, n'a que de la fureur pour ma raison, hélas! Et je n'ay pas moins à souffrir de luy, que luy de moy, Là se tût une femme en apparence assez sincère, & le mary qui ne l'estoit pas moins, commença son discours de la façon qu'il s'ensuit.

Quelque sujet que j'aye de me plaindre du diable de ma femme, je luy ay du moins l'obligation de ne luy avoir pas appris à mentir; & il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-véritable. Tout le tems qu'elle me paroist agitée je suis patient, mais aussi-tôt que son Esprit la laisse en repos, le mien m'agite à son tour; & avec un nouveau courage & de nouvelles forces dont je me trouve animé, je luy fais sentir le plus fortement qu'il m'est possible la dependance d'une

femme & la supériorité d'un mary. Ainsi nôtre vie se passe à faire le mal, ou à l'endurer : ce qui nous rend de pire condition que les plus misérables. Voilà nos tourmens, Monsieur ; & s'il est possible que vous y sçachiez quelque remède, je vous conjure de nous en delivrer. La cure d'un mal aussi étrange que le nôtre ne sera pas celle qui vous fera le moins d'honneur.

Ce ne sont icy lutins ny farfadets, dit l'Irlandois, ce sont Esprits du premier ordre, & de la légion de Lucifer : démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance, & fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs, pour-suivit il en se tournant vers l'assemblée, que je regarde un peu dans mes Livres ; car j'ay besoin de paroles qui ne soient pas du commun. Là-dessus il se retira dans un cabinet pour y feüilleter ses Livres & ses papiers ; & après avoir rejeté cent formules comme trop foibles contre de si grands ennemis, il tomba enfin sur une capable, à son avis, de confondre & de chasser tous les diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration se fit sur luy-même ; car les yeux commencèrent à luy rouler en la teste avec tant de grimaces & de contorsions, qu'il pouvoit paroître le malade à ceux qui venoient chercher son secours.

Après

Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts , il les fixa à la fin sur ces bonnes gens, & les frapant tous deux d'une baguette qui ne devoit pas estre sans vertu, *Allez, Démons, dit-il, allez, Esprits de dissention, exercer la discorde dans l'enfer, & laissez rétablir par vôtre départ l'heureuse union que méchamment vous avez rompue.* Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus possédez, & haussant un peu le ton de sa voix, *Je vous entens murmurer, Démons, de l'obéissance que vous estes forcez de me rendre: mais deussiez-vous en crever, il faut partir, Partez, partez.* Et vous, mes amis, allez goûter en joye le repos dont vous estes privez depuis longtems. C'en est assez, Messieurs, je vous jure que je suis tout en suëur du travail que m'a fait la résistance de ces diables obstinez. Je pense bien avoir eu affaire à deux mille Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne m'ont pas donné tant de peine que ceux-cy.

Comme après cela l'Irlandois se retira, tout le monde sortit de la maison, & nos bonnes gens retournèrent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'estoit fait en leur faveur.

Retournez qu'ils furent en leur maison, tout

tout leur parut agréable par un changement d'esprit qui mit une disposition nouvelle dans leurs sens. Ils trouvèrent un air riant en toutes choses. Ils se regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquoient pas pour exprimer leur amour. Mais, vains plaisirs, qu'il faut peu se fier à vôtre durée ; & que les personnes nées pour l'infortune se réjouissent mal-à-propos , quand il leur arrive un petit bonheur !

Telle estoit leur douceur lorsqu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner sa joye de celle qu'ils recevoient de leur guérison.

Ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde ; & les complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus , le mary commença une conversation fort raisonnable sur l'heureux état où ils se trouvoient après le misérable où ils avoient esté. Nôtre épouse, ou pour faire admirer des choses merveilleuses, ou pour se plaire aux malignes, s'étendit avec agrément sur les tours que son démon luy avoit inspiré pour tourmenter son mary. Surquoy le mary jaloux de l'honneur du sien, ou de sa propre autorité, luy fit entendre Que c'estoit trop parler de choses passées, dont le souvenir luy estoit fâcheux. Il
,, ajoû-

„ajouta, qu'en l'état où il se trouvoient ré-
„tablis, elle ne devoit plus songer qu'à l'obeis-
„sance qu'une femme devoit à son époux;
„comme il ne songeroit de son côté qu'à user
„legitimement de ses droits; pour rendre leur
„condition aussi heureuse à l'avenir, qu'elle
„avoit esté jusques-là infortunée.

La femme offensée du mot d'obeir, & plus encore de l'ordre de se taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le mariage, disant, Que les diables n'estoient pas si loin qu'ils ne pussent estre rappelés, en cas que cette égalité fût violée.

Cette amie dont j'ay parlé, discrète & judicieuse autant que personne de son sexe, luy representoit sagement le devoir des femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où estoient obligez les maris. Mais sa raison au lieu de l'adoucir, ne failant que l'irriter davantage, elle devint plus insupportable qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma femme*, reprit le mary, *les diables n'estoient pas si loin qu'ils n'ayent pu estre rappelés, ou plutôt vous avez esté si chère au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on luy avoit fait de vous quitter. Je suis trop foible pour avoir affaire moy seul contre vous & contre luy: ce qui m'oblige à me retirer, expose*
que

que je suis à des forces si dangereuses. Et moy je me retire, dit-elle, avec cet Esprit qui ne me veut pas quitter. Il sera de mechante humeur, s'il n'est plus traitable qu'un mary si fâcheux & si violent. Puis se tournant vers son amie, Avant que de me retirer, luy dit-elle, je suis bien aise de vous dire, Madame, avec franchise, que j'attendois toute autre chose de vôtre amitié, & de l'intérêt que vous deviez prendre en celui d'une femme contre la violence d'un mary. C'est une chose bien étrange de me voir insulter par celle qui me devoit soutenir, Adieu, Madame, adieu Vos visites font beaucoup d'honneur, mais on s'en passera bien, si elles sont aussi peu favorables que celle-cy.

Qui fut bien étonnée, ce fut la bonne & trop sage Dame, instruite par sa propre expérience, que la sagesse même a son excez, & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de sa raison avec les personnes qui n'en ont point.

Vous pouvez juger qu'elle ne demeura pas longtems seule dans un logis où l'on ne parloit que de démons, & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la dernière extravagance.

Le mary passa le reste du jour & toute la nuit dans sa chambre, honteux de la joye qu'il avoit eüe, chagrin du present,

& livré à de fâcheuses imaginations pour l'avenir.

Comme l'agitation de la femme avoit esté beaucoup plus grande, elle dura moins aussi; & revenue assez tôt à son bon sens, elle fit de tristes reflexions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens sans demander raison à celui de discorde, de la ruine de ses intérêts & de ses plaisirs: Cet Esprit qui regne plus encore chez les femmes, & particulièrement les nuits, qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses; enforte que la bonne épouse rendue purement à la nature, alla trouver son époux dès qu'il fut jour, pour rejeter tous les désordres passez sur une puissance étrangère, qui n'avoit rien de naturel ny d'humain. *Je connois, disoit-elle, dans le bon intervalle où je suis présentement, que nos Esprits ne se sont pas rendus au commandement de l'Irlandois; & si vous m'en croyez, mon cher trop malheureux mary, nous retournerons luy demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mary abatu de chagrin, comme il estoit, n'eût pas résisté à une injure, jugez s'il ne fût pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amour-

amoureux retour. *Pleurons, mon cœur, luy dit-il, pleurons nos communs malheurs, & allons chercher une seconde fois le remède que la première n'a sçû nous donner.*

La femme fut surprise agréablement de ce discours, car au lieu d'un fâcheux démon dont elle attendoit les insultes, elle trouva heureusement un homme attendry, qui la consola du mal qu'elle avoit sçû faire, & qu'il avoit eu luy-même à supporter.

Ils passèrent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles confiances, & après avoir mis ensemble tout leur espoir en la vertu du Médecin, ils retournèrent à l'hôtel de Monsieur de Comminges chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine estoient-ils entrez dans la maison, que l'Irlandois les apperçut, & les appelant assez haut pour estre entendu de tout le monde; *Venez, leur dit-il, publier les merveilles qui se sont opérées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute puissante qui vous a délivrez de l'esclavage malheureux dans lequel vous gemissiez.*

La femme répondit aussi-tôt sans consulter, Que pour le témoignage qu'il demandoit, ils estoient obligez de le rendre à l'opiniâtreté des

des démons, & non pas à la vertu. *Car en vérité, vénérable Père, ajouta-t-elle, depuis vôtre belle opération ils nous ont tourmentez, comme par dépit, plus violemment que jamais.*

Vous estes des incrédules, s'écria le bon Irlandois animé d'un grand couroux, ou des ingrats pour le moins, qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Approchez icy, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice:

Quand ils se furent approchez, il examina exactement tous les traits de leur visage. Il observa particulièrement leurs regards, & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impression de ces Esprits, *Vous avez raison, dit-il, tout confus & repentant, vous avez raison, ils ne sont pas délogez encore. Ils estoient trop enracinez dans vos corps: mais ils y tiendront bien, si je ne les en arrache par la vertu des paroles que je vais proferer.*

Quittez, race maudite, un séjour de repos trop doux pour vous, & allez frémir pour jamais en des lieux où habitent l'horreur, la rage & le désespoir.

C'en est fait, mes amis, vous estes assurément delivrez: mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois monter à tout le monde, & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.

Ce fut là que nos patients crûrent estre à
Tom. III. G la

la fin de tous leurs maux : ce jour leur parut comme le premier de leur mariage, & la nuit fut attenduë avec la même impatience que celle de leurs nôces l'avoit esté autrefois. Elle vint cette nuit tant désirée : mais hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs !

Le trop d'amour fait la honte des amans, & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une aventure

Où l'excez des desirs

Fait manquer les plaisirs.

Heureusement pour le mary, la femme accusa les démons innocens ; & le Médecin si fameux ne fut plus, à son égard, qu'un pauvre Hibernois qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux, à l'exemple des Espagnoles qui s'imputent, en ces rencontres, la faute de leurs amans, pour estre persuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ny foiblesse de la nature, ny puissance de maléfice.

Ainsi la femme qui accusoit le mary en toute autre chose, lorsqu'il estoit le plus innocent, le justifie quand il a le plus failli à son égard, aimant mieux attribuer un manque d'amour en luy, à un manque d'appas en elle, que

que d'envisager nettement un vray défaut ruineux pour jamais à ses plaisirs.

Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa beauté, elle rappela bien-tôt en son esprit la malice des démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois qui n'avoit sçû les en délivrer.

Il y a longtemps, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit esté inspirée, il y a longtemps que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je connois bien que nous attendrions vainement de luy nôtre guérison; mais ce n'est pas assez d'estre détrompez, la justice nous oblige à détromper les autres aussi bien que nous; & à faire connoître au public la vanité de ces charlatans.

Mamie, reprit le mary, il n'y a rien de si vray que le malheur de cette nuit est un pur ouvrage de nos démons. L'Irlandois s'estoit voulu moquer d'eux, ils ont voulu se moquer de luy & de nous, à leur tour. Nous me connoissez, & je me connois; naturellement ce que vous sçavez n'a pû estre, & voilà ce que les conjurations nous ont valu. Au reste, mamie quand vous ferez vos reproches à ce beau Médecin, prenez garde de ne pas descendre à aucune particularité de cette nature; & qu'il ne vous échappe rien, je vous prie, qui nous soit honteux. Tous secrets de famille doivent estre cachez.

mais celui-ey doit se révéler moins que pas un autre.

La femme estoit prête à s'offenser de se voir soupçonnée d'une telle indiscretion : mais pour ne pas rebrouïller les choses qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de se taire si à propos, que l'Irlandois seul auroit à se plaindre de son procédé

On cherche ordinairement la nuit pour cacher sa honte, le jour parut icy pour la dissiper ; & ces pauvres gens qui n'estoient pas encore bien remis de leur malheur, se tournèrent avec le Soleil, qui réjouït tout, à l'espérance d'un meilleur succez pour l'avenir.

Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré, & après un petit déjeûné & un peu de conversation pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marchèrent en paix & en bonne union vers la maison où ils avoient esté deux fois avec confiance, & d'où ils estoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils y apprirent que l'Irlandois estoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monsieur d'Aubigny.

C'estoit ce Nonfieur d'Aubigny si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fut jamais. Voicy donc quelques uns des prodiges que je remarquay à S. James,

mes, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prevention que Monsieur d'Aubigny.

Déjà les aveugles pensoient voir la lumière qu'ils ne voyoient pas; déjà les sourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point; déjà les boiteux croyoient aller droit, & les perclus retrouvoient en imagination le premier usage de tous leurs membres. Une forte idée de la santé avoit fait oublier aux malades leurs maladies; & l'imagination qui n'agissoit pas moins dans les curieux, que dans les malades, faisoit aux premiers une fausse veüe, de l'envie de voir, comme aux seconds, de l'envie de guérir, une fausse guérison.

Tel estoit le pouvoir de l'Irlandois sur nos esprits. Telle estoit la force de nos esprits sur nos sens. Ainsi l'on ne parloit que de prodiges; & ces prodiges partoient d'une si grande autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec soumission, tandis que quelques illuminez n'osoient les rejeter par connoissance.

La connoissance timide & assujettie respectoit l'erreur impérieuse & autorisée: l'ame estoit foible où l'entendement estoit sain; & ceux qui voyoient le mieux en ces cures imaginaires n'osoient déclarer leurs véritables

bles sentimens parmy un peuple prévenu & enchanté.

Tel estoit le triomphe de l'Irlandois, quand nôtre couple fendit la presse courageusement pour luy venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte, luy dit la femme, d'abuser le peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais? Tu avois ordonné à nos démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres, se moquant également de nôtre sottise crédulité, & de ton imbécille impuissance.*

Le mary continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusques à luy refuser le nom d'imposteur, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit pas.

Le Médecin perdit la parole en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable. & ce redoutable pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des Esprits, devint à rien si tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître; surpris, interdit, confus, il se retira, & sortit par la porte de derrière.

Sa confusion mortifia extrêmement l'as-

sem-

semblée, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ny qu'il laisse avec plus de peine & de regret.

Pour Monsieur d'Aubigny, il mit bientôt le Médecin au rang des autres qu'il avoit essayez, résolu de s'en tenir désormais à ceux du pays, sans s'empreser pour des nouveaux venus, parce qu'ils sont étrangers.

Tout le monde se retira honteux de s'estre laissé abuser de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Nos mariez glorieux & triomphans jouissoient des douceurs de la victoire, sans plus songer aux démons; & Monsieur d'Aubigny, qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le merveilleux à l'instant même, pour se donner le plaisir du ridicule avec moy, sur ce qui estoit arrivé.

A un éclat de rire qui me prit, le mary tourna la teste du côté où nous estions, & appercevant Monsieur d'Aubigny, il vint civilement luy faire excuse d'avoir entrepris ce qu'il avoit fait chez lui sans luy en avoir demandé la permission. Monsieur d'Aubigny luy répondit plus civilement encore, le remerciant non seulement d'avoir désabusé le public, mais de l'avoir aussi détrompé luy-même.

La femme se mêla aussi-tôt à la conversation; ce qui ne la rendit pas moins agreable: car quoiqu'elle fût extravagante en effet, c'estoit une espèce d'extravagance qui ne venoit pas tant de son esprit, que de son humeur. Il n'en parut aucune dans son entretien. & nous ne parlions plus que de bagatelles enjouées, quand Monsieur d'Aubigny leur tint un discours le plus grave du monde, & auquel je me serois le moins attendu.

Je suis un homme reconnoissant, leur dit-il, & je serois un ingrat si je ne vous tirois de vôtre erreur, après l'obligation que je vous ay de m'avoir tiré de la mienne. Est-il possible que vous pensiez avoir véritablement des demons? Comme si ce n'estoit pas assez de vos propres esprits à vous tourmenter, & qu'il fallût autre chose qu'un long mariage à vous donner le trouble ou depuis certain tems vous avez vécu. Il n'y a point d'homme qui n'ait quelquefois de la peine à se souffrir. Le plus sage s'ennuye de luy-même, après s'estre ennuyé des autres. Et vous voulez qu'un époux & une épouse, quasi toujours d'esprits différens & de différentes humeurs, puissent vivre éternellement ensemble, sans degout, sans chagrin & sans disputes? Croyez-moy, Messieurs, de cent mariez que je vois venir, il y en a quatre-vingt-dix, pour le moins, qui sont possédez sans aucuns diables, de même facon que vous. La difference que j'y trouve c'est qu'ils
souf-

souffrent leur mal avec patience, & le cachent avec discretion, quand vous importunez du vôtre l'enfer & les cieux, en accusant les démons innocens de vôtre malheur, & allant chercher des principes surnaturels dans une chose aussi naturelle que celle-là.

Ce fut un grand prodige que le changement d'esprit du mary & de la femme. Au discours de Monsieur d'Aubigny, ils se regardoient avec étonnement, honteux d'avoir esté leurs diables eux-mêmes, & de ne trouver pour toute possession que la contrariété de leurs humeurs.

Le mari fut le premier qui revint de sa confusion pour rendre mille graces à Monsieur d'Aubigny de leur avoir donné la connoissance de leur infortune. *Mais, reprit la femme, cette connoissance nous rend elle moins malheureux? Et n'aurons nous pas besoin de remède contre le tourment du mariage, ainsi que nous pensions en avoir contre celui des demons?*

Comme je voyois Monsieur d'Aubigny, tout prest à dire quelque chose de plaisant sur un sujet qui l'estoit assez, je voulus luy conserver le mérite d'une gravité qui ne luy estoit pas ordinaire. Je pris donc la parole aussi-tôt.

De tous les remèdes qu'on peut chercher contre un

fâcheux mariage, je n'en sçay point, leur-dis je, de plus seur, ny de plus sagement pratiqué, que celui de ne se croire pas plus malheureux que les autres, & de demeurer dans cette erreur; en cas qu'on se trompe en cela. Vous en croirez mieux un proverbe Anglois, que les raisons que je pourrois vous dire. Le voicy.

Malheureux est en ce monde celui qui vit sans estre trompé.

Pour voir, Messieurs, jusqu'où va l'agrément de la tromperie, c'est que le plus grand de vos ennemis se rend agréable quand il vous trompe; & le meilleur de vos amis vous détrompe rarement que vous n'en soyez offensé.

Monsieur d'Aubigny lassé de son sérieux, voulut mettre fin à l'entretien; & après les civilitez ordinaires des séparations, chacun s'en retourna à son logis, le plus satisfait du monde.

Monsieur d'Aubigny eut depuis une confidence fort particuliere avec la femme; & malgré l'ordre du mariage de bien cacher les secrets de la famille, elle luy conta tout ce qui s'estoit passé dans leur imaginaire possession.

L E T T R E

A MONSIEUR

D' O L O N N E.

AUssi-tôt que je scus vôtre disgrâce je me donnay l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaisir ; & je vous écris présentement pour vous dire qu'il faut éviter au moins le chagrin dans le tems où il n'est pas en nôtre pouvoir de goûter la joye.

S'il y a d'honnestes gens au lieu où vous estes, leur conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus. Et si vous n'y en trouvez pas, les Livres & la bonne chère vous peuvent estre d'un grand secours, & d'une assez douce consolation.

Je vous parle en maistre qui veut donner des leçons, non pas que je présume beaucoup de la force de mon esprit ; mais je pense avoir quelque droit à prendre l'autorité sur les nouveaux disgraciez par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs,

Par

Parmy les Livres que vous choisirez pour votre entretien à la campagne, attachez vous à ceux qui font leurs effets sur votre humeur par leur agrément, plustôt qu'à ceux qui prétendent de pouvoir fortifier votre esprit par leurs raisons. Les derniers combattent le mal : ce qui se fait toujours aux dépens de la personne en qui le combat se passe. Les premiers le font oublier ; & à une douleur oubliée il n'est pas difficile de faire succéder le sentiment de la joye.

La morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne conscience ; & j'ay vû sortir de son école des gens graves & composez qui donnoient un tour fort ridicule à la prud'homie.

Les vrais honnestes gens n'ont que faire de ces leçons. Il connoissent le bien par la seule justesse de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il n'y ait de certaines occasions où son aide n'est pas à rejeter. mais où l'on peut avoir besoin de son aide, on se passeroit bien de ces occasions.

Si vous estiez réduit à la nécessité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de lire Sénèque, & de l'imiter : encore aimerois-je mieux me laisser aller à la nonchalance
de

de Pétrone, que d'étudier une fermeté que l'on n'acquiert pas sans beaucoup d'effort.

Si vous estiez d'humeur à vous dévouër pour la patrie, je vous conseillerois de ne lire autre chose que la vie de ces vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le bien de leur país : mais en l'état où vous estes il vous convient de vivre pour vous ; & de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de vôtre vie.

Or cela estant comme il est, laissez-là toute étude de sagesse qui ne va pas à diminuër vos chagrins, ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la constance dans Sénèque, & vous n'y trouverez que de l'austérité. Plutarque sera moins gênant : cependant il vous rendra grave & sérieux plus que tranquile.

Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'une autre. Mais cet homme avec toutes ses foibles connoissances, utiles dans la bonne fortune pour la modération, n'a que des pensées tristes & affligeantes qui contribuent à l'abattement dans la mauvaïse.

Que les malheureux ne cherchent donc pas dans les Livres à s'attrister de nos misères, mais à se réjouir de nos folies. Et par cette raison vous préférerez à la lecture de Sénèque,
de

de Plutarque & de Montagne, celle de Lucien, de Pétrone & de Dom Guichot. Je vous recommande sur tout Dom Guichot, Quelque sentiment d'affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement au goût de la joye.

Vous me direz peut-estre que je n'ay pas esté d'une humeur si enjouée dans mes malheurs, que je le paroïs dans les vôtres; & qu'il est malhonnette de donner toutes les douleurs à ses maux, lorsqu'on garde son indifférence & sa gayeté même pour ceux de ses amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, si j'en usois de la sorte: mais je puis dire avec vérité, que je ne suis guères moins sensible à votre exil que vous-même; & la joye que je vous conseille est à dessein de m'en attirer quand je vous auray vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes malheurs, si je vous y ay paru plus triste que je ne vous paroïs aujourd'huy, ce n'est pas que je le fusse en effet. Je croyois que les disgrâces exigeoient de nous la bienveillance d'un air douloureux; & que cette mortification apparente estoit un respect dû à la volonté des supérieurs, qui songent rarement à nous punir sans dessein de nous affliger. Mais sçachez que sous de tristes dehors & une contenance mortifiée, je me

me suis donné toute la satisfaction que j'ay sçu trouver en moy-même, & tout le plaisir que j'ay pû prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la morale, je serois ridicule moy-même si je continuois un discours si sérieux: ce qui me fait passer à des conseils moins gênans que des instructions.

Accommodez autant qu'il vous sera possible votre goût à votre santé; c'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable & le nécessaire en deux choses qui ont esté presque toujours opposées.

Pour ce grand secret, néanmoins, il ne faut qu'estre sobre & délicat; & que ne doit-on pas faire pour apprendre à manger délicieusement, aux heures du repas; ce qui tient l'esprit & le corps dans une bonne disposition à toutes les autres.

On peut estre sobre sans estre délicat; mais on ne peut jamais estre délicat sans estre sobre. Heureux qui a les deux qualitez ensemble! Il ne separe point son régime d'avec son plaisir.

N'épargnez aucune dépense pour avoir des vins de Champagne; fussiez-vous à deux cens lieues de Paris. Ceux de Bourgogne ont perdu

du tout leur credit avec les gens de bon goût, & à peine conservent-ils un reste de vieille réputation chez les Marchands.

Il n'y a point de Province qui fournisse d'excellens vins pour toutes les saisons que la Champagne. Elle nous fournit le vin d'Ay, d'Avenet, Doüillé jusqu'au Printems, Tefsy, Sellery pour le reste de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfère de tous les vins sans me laisser aller à des modes de goûts qu'introduisent les faux délicats, je vous diray que le bon vin d'Ay est le plus naturel de tous les vins, le plus sain, le plus épuré de toute senteur de terroir, & d'un agrément le plus exquis par son goût de pêche qui luy est particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts.

L. X. C. V F. I & H. VIII. avoient tous leur propre maison dans Ay pour y faire plus curieusement leurs provisions. Parmy les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à demeurer, avoir du vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs soins.

Ayez peu de curiosité pour les viandes rares, & beaucoup de choix pour ce qu'on l'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui sera ny trop ny trop peu fait, ny trop consommé, le préférer pour un ordinaire

naire à tous les autres ; tant pour la justesse de son goût que pour l'utilité de son usage.

Du mouton tendre & succulent, du veau de bon lait, blanc & délicat, la volaille de bon suc, moins engraislée que nourrie, la caille grasse prise à la campagne, un phaisant, une perdrix, un lapin, qui sentent bien chacun dans leur goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire en différentes faisons les délices de votre repas. La gelinote de bois est estimable sur tout pour son excellence, mais peu à conseiller où vous estes & où je suis, par la rareté.

Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvé de l'arrière-ban, louez le lièvre, le cerf, le chevréuil, le sanglier, & n'en mangez point : que les canards & les cercelles s'attirent la même louange. De toutes les viandes noires, la seule becassine sera sauvée en faveur du goût, avec un léger préjudice de la santé.

Que tous les mélanges & compositions de cuisine, appelez ragoûts ou hors d'œuvre, passent auprès de vous pour des espèces de poisons. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal : si vous en mangez beaucoup il n'est pas possible que leur

poivre, leur vinaigre & leurs oignons ne ruinent à la fin votre goût & n'altèrent bien-tôt votre santé.

Les sauces toutes simples que vous ferez vous-même, ne peuvent rien avoir de mal-faisant.

Le sel & l'orange sont l'assaisonnement le plus général & le plus naturel.

Les fines herbes sont plus saines & ont quelque chose de plus exquis que les épices : mais elles ne sont pas également propres à toutes choses. Il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accoutument le mieux, & les dispenser avec tant de discrétion, qu'elles relèvent le propre goût de la viande sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des vins, & de la condition des viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du goût & de la santé.

Que la nature vous incite à boire & à manger par une disposition secrète qui se fait légèrement sentir, & ne vous y presse pas par le besoin.

Où il n'y a point d'appetit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, & la plus agréable de nous dégoûter.

Où il y a de la faim, la nécessité de manger

ger est une espèce de mal qui en cause un autre après le repas , pour avoir fait manger plus qu'il ne faut.

L'appetit prépare, pour ainsi dire, de l'exercice à notre chaleur dans la digestion : l'avidité luy prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toujours dans une disposition agréable, c'est de ne souffrir ny trop de vuide ny trop de réplétion ; afin que la nature n'ait jamais à se remplir avidement de ce qui luy manque, ny à se soulager avec empressement de ce qui la charge.

Voilà tous les conseils que mon expérience a sçu fournir pour la lecture & pour la bonne chère. Je ne veux pas finir sans toucher un mot de ce qui regarde l'amour.

Si vous avez une maîtresse à Paris, oubliez-la le plutôt qu'il vous sera possible ; car elle ne manquera pas de changer, & il est bon de prévenir les infidèles.

Une personne aimable à la Cour y veut estre aimée, & là où elle est aimée elle aime à la fin.

Celles qui conservent de la passion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent ; & la continuation de leurs amours pour les absens est moins un honneur à leur constance, qu'une honte à leur beauté.

Ainsi, Monsieur, que vôtre Maîtresse en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon sens vous la doit faire quitter comme trompeuse, ou comme méprisée.

Cependant, en cas que vous voyez quelque jour à la fin de vôtre disgrâce, vous ne devez pas en mettre à vôtre amour. Les courtes absences animent les passions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que se tourne vôtre esprit, ne luy donnez pas un nouveau poids par la gravité des choses trop serieuses. La disgrâce n'a que trop de sa propre pesanteur.

Faites en vôtre exil, ce que Pétrone fit à sa mort. *Amove res serias quibus gravitas & constantia gloria peti solet. Tibi, ut illi, levia carmina & faciles versus.*

Il y en a que leur malheur a rendu dévots par un certain attendrissement & par une pitié secrète qu'on a pour soy, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. J'ai jamais disgrâce ne m'a donné cette espèce d'attendrissement.

La nature ne m'a pas fait assez sensible à mes propres maux. La perte de mes amis pourroit me donner de ces douceurs tendres, & de ces tristesses délicates dont les sentimens de dévotion se forment avec le tems.

Je

Je ne conseillerois jamais à personne de résister à la dévotion qui se forme de la tendresse, ny à celle qui nous donne de la confiance.

L'une & l'autre touchent l'ame agréablement, & assurent à l'esprit un doux repos : mais tous les hommes & particulièrement les malheureux doivent se défendre avec soin d'une dévotion superstitieuse qui mêleroit sa noirceur avec celle de l'infortune.

*SUR LA COMPLAISANCE
que les femmes ont en leur beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux belles personnes que la complaisance qu'elles ont en leur beauté. Elles se plaisent autant qu'on leur puisse plaire. Elles sont les premières à se trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'amour propre flatte seulement ; & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet. Le second vient du dehors, ou attiré par une secrète sympathie, ou receû par la violence d'une amoureuse impression.

L'un est un bien qui ne fait que plaire, mais toujours un bien, & qui dure autant que la beauté. L'autre sçait toucher davantage, mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée que la complaisance de la beauté a sur le mouvement de la passion, vous pouvez ajouter encore, qu'une belle femme se portera plutôt à la conservation de sa beauté, qu'à celle de son amant: moins tendre qu'elle est pour un cœur assujetty, que vaine & glorieuse de ce qui peut luy donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse estre sensible pour cet amant: mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que de ruiner ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sçay quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on aime. Votre amour vous tient lieu d'amant dans la douleur; & de là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

Mainard qui me console, excite ma colère:

Et ce repos est un bien que je crains.

Mon deuil me plaît, & me doit toujours plaire,

Il me tient lieu de celle que je plains.

Il n'en est pas ainsi de la perte de la beauté.

Cette perte est une pleine amertume dans vos
pleurs:

pleurs, & vous ôte l'espérance d'aucun plaisir pour le reste de votre vie.

Avec votre beauté il n'y avoit point d'infortune dont vous ne pussiez vous consoler : sans votre beauté il n'y a point de bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout le souvenir de ce que vous avez esté fera vos regrets : par tout la veüe de ce que vous estes fera vos chagrins.

Le remède seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez. Et quel remède pour une femme qui est adorée, de revenir d'une vanité si chère à la raison ! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernières larmes que se réservent les beaux yeux c'est pour se pleurer eux-mêmes, quand ils seront éfacez de tous les cœurs. Le seul qui soupire encore pour une beauté perdue c'est celui d'une misérable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour consoler une grande Reine de la perte d'un grand Roy son époux, veut luy faire honte de l'excès de son affliction, par l'exemple d'une Reine désespérée qui se prit au fort, dit aux astres des injures, & accusa les Dieux de la mort de son mary.

*Qui dit aux Astres innocens,
 Tout ce que fait dire la rage,
 Quand elle est maîtresse des sens.*

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'impieté pût estre assez forte dans une ame outrée de douleur, il garde pour sa dernière raison à luy représenter l'intérest de ses appas, comme s'il n'y avoit plus aucun remède à son mal que la considération du tort qu'elle fait à sa beauté.

*Que vous ont fait ces beaux cheveux,
 Dignes objets de tant de vœux,
 Pour endurer vôtre colère;
 Et devenus vos ennemis,
 Recevoir l'injuste salaire
 D'un crime qu'ils n'ont point commis?*

Il pardonnoit aux femmes d'estre insensées, & il ne leur pardonnoit pas de s'estre renduës moins aimables. C'est le crime dont il prétend avec moins de peine leur faire horreur.

Les vouloir rappeler à la raison, c'est peu de chose. Leur mettre devant les yeux l'intérest de leur beauté, c'est tout ce qu'il s' imagine de plus fort contre l'opinâtrerie de leur deuil; & il ne connoist rien au de-là qui puisse estre capable de les guérir.

Pour connoître jusques où va cet attachement

ment des femmes à leur beauté, il le faut considérer dans les plus retirées & les plus solitaires.

Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît: mais dans une indifférence de toutes choses elles se flattent secrètement de se trouver encore assez agréables.

Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes fortes d'austérité; & si par hasard elles se regardent dans un miroir, vous les entendez soupirer de se voir changées. Elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur visage, & ne peuvent souffrir la veüe de leur visage défiguré.

La nature qui peut consentir à se laisser détruire elle même par un sentiment d'amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre changement de la beauté par un mouvement d'amour propre dont elle ne se défait point.

En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses appas luy seront chers. Ils luy seront chers dans la maladie; & si la maladie va jusques à la mort, le dernier soupir est moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté.

L E T T R E

A MONSIEUR

LE COMTE DE B. R.

VOus me demandez ce que j'ay fait à la campagne, & si pour n'avoir pas trouvé des conversations agréables, j'ay pris grand plaisir à m'entretenir moy-même. Je vous diray sans affectation, que je tâche à me divertir par tout où je suis. Chaque pais a ses raretez, qu'on apprend avec satisfaction; & les lieux les plus sauvages ont leurs plaisirs, quand on est capable de les prendre.

Il faut que toutes choses me déplaisent au moment que je me réduis à la méditation: car, à parler sainement, nous nous sommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long & trop sérieux avec nous-mêmes.

La solitude a cela qu'elle nous imprime je ne sçay quel air triste & funeste par la pensée ordinaire de notre condition. Etrange état où se trouve l'homme? Pour vivre heureux il faut faire peu de reflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soy; & parmy les
plai.

plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres maux.

Les divertissemens ont esté ainsi nommez pour la diversion qu'ils font des objets fâcheux aux choses plaisantes & agréables. Ce qui montre assez combien il est difficile de venir à bout de la dureté de nôtre condition par aucune force d'esprit, & que par adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

En effet, choisissiez l'ame la plus ferme, peut-elle digérer sans chagrin la connoissance de ce que nous sommes, & de ce que nous devons devenir? Pour moy, je le croy presque impossible. Mais quand par une longue habitude, ou une forte raison, nous en serions venus jusques au point de regarder indifferemment tant d'objets fâcheux, pour le moins nous donneroient-ils une humeur austère éloignée de tout sentiment de plaisir, & de l'idée même de la joye.

Il n'appartient qu'à Dieu de se considérer, & de trouver en luy-même sa felicité & son repos. A peine scaurions-nous jeter les yeux sur nous, sans y rencontrer mille defauts qui nous forcent de chercher ailleurs ce qui nous manque.

La gloire, la reputation, la fortune sont de

de grands secours contre les rigueurs de la nature & les miseres de la vie. Aussi la sagesse ne nous a-t-elle esté donnée que pour régler ces biens; & nôtre conduite, toute considérable qu'elle est, on la trouve d'un foible usage parmy les douleurs & dans les approches de la mort.

J'en connois qui s'y préparent par les réflexions les plus judicieuses du monde, & par les desseins les mieux concertez : mais il arrive presque toujourns que la douleur renverse ces belles résolutions au besoin, qu'une fièvre les jette dans l'extravagance, ou que faisant toutes choses hors de saison, ils conçoivent des tendresses pour la lumière quand il faut se résoudre à la quitter,

*Tel de ces discoleurs qui prêchent la confiance,
Ressemble au libertin.*

*Qui demandoit à Dieu trois ans de pénitence,
Sur le point de sa fin.*

A parler de bon sens, toutes les circonstances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La foiblesse, la résolution, les larmes, l'indifférence, tout est égal au dernier moment; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus eux-mêmes.

Il n'y a rien qui puisse effacer l'horreur de ce pas.

passage, que de se persuader fermement une autre vie; & tournant son esprit à la confiance, se mettre dans une assiette à tout espérer, & à ne rien craindre.

A la vérité, il est impossible de ne pas faire quelques reflexions sur une chose si naturelle. Il y auroit même de la molesse de n'oser jamais y penser.

Il en est de même de la tristesse & de toutes sortes de chagrins. C'est une chimère de vouloir s'en défaire absolument. D'ailleurs ils sont quelquefois legitimes; & je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines occasions.

L'indifférence est honteuse en quelques disgraces. La tendresse sied bien dans le malheur des amis fidèles: mais la douleur doit être rare & promptement apaisée.

Après avoir observé la pluspart des gens qui recherchent leurs plaisirs, j'en ay trouvé de quatre sortes, dont je pense avoir eu tous les sentimens. Les sensuels, les emportez, les voluptueux & les délicats.

Les sensuels s'attachent plus grossièrement à ce qu'il y a de plus naturel, & comme les autres animaux se laissent aller à leurs simples appetits.

Ce qui touche les voluptueux fait une impression

pression sur les sens, qui va jusques à l'ame. Je n'entens pas cette ame intelligente d'où viennent les lumieres de la raison: mais une ame plus mêlée avec le corps, que les passions font languir, & qui peut estre chatouillée de toutes les voluptez.

Les emportez ont les sens plus vifs, & l'ame plus violente: sensibles à l'impression, & pleins d'ardeur en leurs mouvemens.

L'esprit a plus de part au goût des délicats, qu'à celui des autres. C'est d'eux que nous viennent les inventions & le raffinement dans le luxe: sans eux la galanterie seroit inconnue, la Musique rude, les repas mal propres & grossiers. C'est à eux que nous devons *l'erudito. luxu* de Petrone, & tout ce que la politesse de nôtre siècle a trouvé de plus exquis. Mais il faut avouer que s'ils sont ingénieux pour les plaisirs des autres, ils sont fertiles en dégoûts pour eux mêmes, & dans l'idée qu'ils ont de la perfection des choses, trop difficiles à se contenter.

J'ay fait d'autres observations sur les objets qui nous plaisent, & il me semble y avoir remarqué des différences assez particulieres.

Il y a de légères impressions qui ne font que éfleurer l'ame, pour le dire ainsi, éveiller ses sentimens, la tenir présente aux chose agréables,

bles, où elle s'arreste avec complaisance, sans aucun soin. Cela s'appelle agrément assez conforme à l'humeur des plus honnestes gens, qui mêlent cette sorte de plaisir à leurs plus sérieuses occupations.

J'en trouve une autre, que les Anciens ont nommée *mollities*, une impression mole & voluptueuse, qui flatte, & chatoüille les sens, & se répand délicieusement sur l'ame. De là naît une certaine paresse qui dérobe insensiblement à l'esprit sa vivacité & sa vigueur: de sorte qu'en estant une fois charmez, nous nous défaisons mal-aisément d'une si douce nonchalance.

Les sujets piquans se font sentir d'une façon toute contraire. Ce sont eux qui frappent les sens: l'ame en est blessée; & cela va jusques à donner de l'ardeur & de l'inquietude à l'esprit.

Mais le dernier degré du mérite des objets est le touchant, qui pénètre jusques au fond du cœur, excite ce qu'il y a de plus beau dans nos sentimens, & remüe ce que nos mouvemens ont de plus tendre.

Il est difficile d'en bien parler; & il n'y a point d'expression qui ne soit au dessous de ce que ressentent les personnes qui sont touchées. Au de-là, ce sont les transports & des défail-

lan-

lances qui arrivent dans le peu de proportion qui se rencontre entre les objets & l'ame qui en reçoit l'impression, soit que ne pouvant plus nous contenir, nous soyons comme enlevés à nous-mêmes par une espece de ravissement : ou qu'accablez d'un excès de plaisir, nous venions à succomber.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois suivre toutes les differences qui se rencontrent en cette matiere. Il est juste de choisir ce qu'on trouve le plus conforme à son goût, à son inclination, ou à son génie.

Que les personnes gayer cherchent le divertissement & la joye ; que les indifferens se contentent de l'agrément ; que les délicats raffinent sur les choses les plus recherchées ; que les ames passionnées se laissent toucher aux objets tendres, pourvû que la raison en bannisse le désordre, & en corrige les excès.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les plaisirs. Il me reste à toucher quelque chose de l'esprit revenu chez soy & remis, comme on dit, en son assiette.

Nous ne sommes pas toujours occupez de nos passions, & il est à craindre qu'au lieu de goûter la liberté, l'inutilité du repos ne nous jette dans quelque ennuy. Cependant le tems qu'on se rend ennuyeux par son chagrin, n'est pas

pas moins compté que le plus doux de la vie ; & ces heures tristes que nous voudrions passer avec tant de précipitation , contribuënt autant à remplir nos jours , que celles qui nous échappent à regret.

Je ne suis point de ceux qui s'amuse à se plaindre de leur condition , au lieu de songer à l'adoucir.

Fâcheux entendement, tu nous fais toujours craindre :

Malheureux sentiment, tu nous fais toujours plaindre.

Triste souvenir dont je me sens blessé ?

Pourquoy tiens tu le mal après qu'il est passé ?

Faut-il rendre aux malheurs ce pitoyable hommage

De sentir leur atteinte , ou garder leur image ,

De nourrir ses douleurs , & toujours se punir

D'une peine passée , ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans leurs murmures , & je tâche à tirer quelques douceurs des mêmes choses dont ils se plaignent.

Je cherche dans le passé des souvenirs agréables , & des idées plaisantes dans l'avenir. Si je suis obligé de regretter quelque chose , mes regrets sont plutôt des sentimens de tendresse que de douleur.

Si pour éviter le mal il faut le prévoir de nécessité , ma prévoyance ne va gueres jusqu'à la crainte. Je veux que la connoissance de ne rien sentir qui m'importune , & que la re-

flexion de me voir libre & maître de moy, m'apportent la volupté spirituelle du bon Epicure. J'entens cette agréable indolence qui n'est pas, comme s'imagine le vulgaire, un état sans douleur & sans plaisir : mais le sentiment d'une joye pure & délicate, que donne le repos de la conscience & la tranquillité de l'esprit.

Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop longtems. On passe aisément de ces joyes secrètes aux chagrins intérieurs; & il ne faut pas moins d'économie dans la jouissance de nos propres biens, que dans l'usage des étrangers. Qui ne sçait que l'ame s'ennuye d'estre toujours en la même affiete, & qu'elle perdrait à la fin toutes ses forces, si elle n'estoit réveillée par les passions?

Pour vivre heureux il faut faire peu de réflexions sur la vie : mais sortir souvent comme hors de soy; & parmy les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres maux.

*Tircis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours.
Qui sçait vivre icy-bas, qui suit ses destinées,
Se laisse aller au tems, insensible à son cours,
Et compte ses plaisirs, plutôt que ses années.*

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent.
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes :
Et son esprit charmé d'un repos innocent ,
Connoist peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour luy qu'un tendre souvenir.
Il se fait du present un agréable usage ,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir ,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.
Il sçait , quand il luy plaist , modérer ses desirs ,
Tenir ses passions sous la loy la plus dure ;
Et tantôt sa raison facile à ses plaisirs ,
Seconde le penchant qu'inspire la nature.

La faveur est un bien qui luy semble assez doux ;
La gloire a des appas qui touchent son envie.
Cependant il les voit sans en estre jaloux ,
Et les assujettit au repos de sa vie.
Il vit loin du scrupule & de l'impiété ,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre.
Il mêle l'innocence avec la volupté.
Et regarde les cieux sans dédaigner la terre.
Quand il faut obéir à la rigueur du sort ,
Il ne murmure point contre une loy si rude ,
Mais de ces vains discours qui combattent la mort ,
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.

L E T T R E

A. M. J. G. E. C. D. P.

JE ne sçay comme vous reconnoistrez les services que je vous rends. L'ingratitude est grande en ce siècle-cy. Mais je vous puis assurer que depuis quatorze ans de nôtre connoissance je n'ay jamais soutenu l'intérêt de mon amy avec tant de vigueur qu'en cette occasion.

Quelque sujet que vous ayez donné à Mademoiselle de Leuville de se plaindre de vous, elle parle de vôtre action avec beaucoup de modestie, & sans considérer que vous luy avez manqué de parole, elle auroit assez de générosité pour vous justifier, si elle trouvoit lieu de le faire. Mais la droite raison de Monsieur de Rouville plus tranchante que les couteaux de Catelouze, taille & coupe de tous côtez : en sorte que moy qui vous parle, j'ay déjà reçu plus de vingt blessures dont je pense que j'auray bien de la peine à me guérir.

Il fit hier la généalogie de vôtre Maison, il est vray que tous les morts luy sont fort obligez. Deux cens ans avant Louis de la Trimouille

moûille il trouva des gens considérables dans votre race. Les alliances, les dignitez, les Gouvernemens, les grandes Charges, les grands fonds de terre, ny furent pas oubliez. Mais de là il vous fit voyager en coche.

Pour pousser l'affaire à bout il entra dans l'intérêt de Monsieur de B.D. & soutint Monsieur du Tillet avec des raisons si apparentes, que toute la compagnie se rendit en sa faveur, Faites le délicat, à votre retour, au choix des gens, & vous trouverez à qui parler.

Monsieur de la Rochefoucault dit la même chose que j'avois dite auparavant, que c'estoit une copie de Monsieur de S. grand original de son côté, comme vous l'estes aussi du vôtre. Il croyoit que vos manieres devoient estre différentes.

L'amitié de Monsieur le Commandeur de Souvré a quelque délicatesse qui ne me déplaist point, & il ne peut souffrir qu'après une conversation de quatre heures & une confiance de plusieurs années, vous ayez pû luy cacher bien finement ce beau voyage.

Ne me faites pas parler de Monsieur le Commandeur de J. Les cornes me viennent à la teste de voir ce que je vois. Monsieur J. dans le coche! N'en parlons pas davantage, il est de nos amis; mais vous ne trouverez pas mau-

vais que je passe des gens du monde aux barbons qui font un bruit effroyable.

On raisonna plus hier sur vôtre départ, qu'on ne fit sur la mort de Guillemot. M. B. après quelque petit haussement d'épaule, parla de l'équipage qu'il mène à Bourbon, & de la façon qu'il a vécu toute sa vie.

Il y a longtems que je suis des amis de Monsieur J. reprit M. B. fort obligeamment. Si j'avois sçu cela, je luy aurois offert un carosse & six chevaux. Le gros des barbons murmuroit; & B. B. après avoir fait de nouvelles protestations d'aller à pied tant qu'il vivroit, engagea son honneur & sa parole, de n'entrer jamais dans le carosse d'Orleans.

L'affaire devint insensiblement très-facheuse; & sans Monsieur M. qui rompit la conversation, je ne sçavois plus que dire. Tout d'un coup il se leva, & d'une voix dont l'autorité est reconnüe, *Messieurs, Messieurs, on ne me fait point de plaisir de parler de mon beau-père. Tout me plaît de mon beau-père, jusqu'à son voyage. Il est fort bien en coche. Ce qu'il en fait il le fait par un principe de modestie. Ainsi, Messieurs, pour l'amour de Dieu, qu'on ne me parle plus de mon beau-père.*

Ce peu de mots imposa silence aux plus échauffez. Chacun rentre dans sa coquille;
&

& tous reconnoissent qu'ils ne font que bâtons.

Pour moy, je m'en allay changer de chemise, si las & si fatigué de vous avoir defendu, que je ne crois pas me pouvoir remettre de trois semaines.

Je ne sçay si Monsieur de V. a voulu paroître de vos amis, ou s'il a quelque raison secrette de défendre le carosse d'Orleans: mais il a parlé de vous & de cette voiture avec tant d'éloquence, que la harangue qu'il fit au Mans pour la députation aux Etats, n'en approchoit point. Il est vray que le succès n'en a pas esté plus heureux: car il n'a persuadé personne. La seule difference est qu'il n'a perdu pas une voix; & la raison de cela, si je ne me trompe, c'est que vous n'en aviez pas une

L E T T R E

A Monsieur D. L.

Vous me laissâtes hier dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres.

Il n'est pas besoin de vous nommer les Auteurs, vous sçavez qu'ils estoient tous deux fort intéressés à maintenir leur party, B. ayant peu d'obligation à la nature de son génie, & N. pouvant dire sans estre ingrat, qu'il ne doit son talent ny aux Arts ny aux Sciences.

Cela vint sur le sujet de la F. D. G. qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup N. se leva, & ostant son chapeau d'un air ridicule, *Messieurs*, dit-il, si la F. D. G. n'avoit sçu que les coutumes de son pays, elle y seroit encore. Pour avoir appris nôtre Langue & nos manieres, pour s'estre mise en état de réüssir huit jours en France, elle a perdu tout ce qu'elle avoit. Voila ce qu'ont produit sa science & ses belles lumieres que vous nous vantez.

B. voyant choquer la F. D. G. qu'il estime tant, & les bonnes Lettres qui luy sont si chères, perdit toute considération, & commençant son discours par un serment, *Il faut estre bien injuste*, reprit-il, d'imputer à la F. D. G. comme un crime la plus belle action de sa vie. Pour vôtre aversion aux Sciences, je ne m'en étonne point: ce n'est pas d'aujourd'huy que vous les avez méprisées. Si vous aviez lû les Histores les plus communes, vous sçauriez que sa conduite n'est pas sans exemple. C. V. n'a pas esté moins
ad.

admirable par la renonciation de ses Etats, que par ses conquestes. Diocletian n'a-t-il pas quitté l'Empire, & Sylla le pouvoir souverain? Mais toutes ces choses vous sont inconnues, & c'est folie de disputer avec un ignorant. Au reste, où me trouverez-vous un homme extraordinaire qui n'ait eu des lumieres & des connoissances exquis?

A commencer par Monsieur le Prince, il alla jusqu'à César; de César au grand Alexandre; & l'affaire eût esté plus loin, si N. ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire.

Vrayment, dit-il, vous nous en contez bien avec votre Cesar & votre Alexandre. Je ne sçay s'ils estoient sçavans ou ignorans, cela ne m'importe guères: mais je sçay bien que de mon tems on ne faisoit étudier les Gentilshommes que pour estre d'Eglise; encore se contentoient-ils le plus souvent du Latin de leur Breviaire. Ceux qu'on destinoit à la Cour ou à l'Armée, alloient honnestement à l'Académie. On apprenoit à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à joüer du Luth, à voltiger, un peu de Mathématiques, & c'estoit tout. Vous aviez en France mille beaux gens-d'armes galans hommes. C'est ainsi que se formoient les D. T. les B. & les M. Du Latin! De mon tems, d'homme d'honneur, le Latin eût des-honné un

Gentilhomme, Je connois les grandes qualitez de M. L. P. & suis son serviteur : mais je vous diray que le dernier C. D. M. sçeut maintenir son crédit dans les Provinces, & sa consideration à la Cour, sans sçavoir lire. Peu de Latin, vous dis-je & de bon François.

- Il fut avantageux à N. que le bon homme eût la goutte, autrement il eût vangé le Latin par quelque chose de plus pressant que la colére & les injures.

Enfin la contestation s'échauffa tout de nouveau, celui-cy resolu, comme Sidias, de mourir sur son opinion, celui-là soutenant le party de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté; quand un P. charitable voulut accommoder le différent; ravvy de trouver une si belle occasion pour faire paroistre son sçavoir & son esprit. Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur, trois fois il sourit en homme du monde à nôtre agréable ignorant, & lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cetté sorte.

Je vous diray, Messieurs, je vous diray, que la science fortifie la beauté du naturel, & que l'agrément & la facilité de l'esprit donne des grâces à l'érudition. Le génie seul, sans règle & sans art,

art est comme un torrent qui se précipite avec impetuosité. La science sans naturel ressemble à ces compagnes sèches & arides, qui sont désagréables à la veüe. Or, Messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal-à propos: de rétablir l'union où vous avez jeté le divorce. La science n'est autre chose qu'une parfaite connoissance; l'art n'est rien qu'une règle qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur, s'adressant à N. que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, & faire vanité d'un naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de la perfection? Et vous, Monsieur de B. renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit, pour vous rendre esclave de préceptes importuns & de connoissances empruntées?

Il faut finir la conversation, reprit brusquement N. J'aime encore mieux sa science que le grand discours que vous nous faites. Pour le moins il est Laconique; & je ne vous entens pas mieux que luy.

Le bon homme qui n'estoit pas irréconciliable, s'adoucit aussi tôt; & pour rendre la paix à N. il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du P.

L E T T R E

A Mademoiselle L.

QUELQUE violente que soit mon amitié, elle me laisse assez d'esprit pour vous écrire avec moins d'empchement que de coutume. Et à vous dire vray, j'ai quasi honte de vous envoyer des soupirs de campagne, qui n'ont ny la douceur ny la délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hasarde, & que je vous fasse souvenir de moy dans un tems où tout le monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entreveuë de vôtre sainte mère & de toute vôtre pieuse famille n'ait esté accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette mère des larmes civiles & respectueuses, comme une fille bien née. Mais vous sçavez trop le monde pour donner de véritables tendresses aux charins des prudes, dont la vertu n'est qu'un artifice pour vous priver des plaisirs qu'elles regrettent.

C'est assez d'avoir obéy une fois, & sacrifié vôtre repos à une complaisance que peut-estre vous ne luy deviez pas. Elle est injuste, après
avoir

avoir exigé de vous une si dure obéissance, de vouloir régler vos inclinations, & contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaist, & non point ce qui est permis. Et si pour aimer il faut demander congé à vos parens, de l'humeur que je les connois, assurez vous que vos amours seront rares dans vôtre vie.

Mais peut-estre que je vous fais un discours fort inutile, & qu'en l'état où vous estes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-estre que vous suivez les avis que je vous donne, en vous moquant des reprimandes de vôtre mère. Que sçais-je si cette pauvre mère, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts; & si pour empêcher une amitié naissante elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une personne éloignée?

J'ai sujet de me louer de vôtre fermeté jusques icy: mais je doute qu'une idée le puisse disputer longtems contre un visage, & un souvenir contre des conversations. J'ay trop d'inquiétude pour laisser plus longtems à ceux qui vous voyent l'avantage de la présence. Il n'y a point d'affaires qui m'empêchent de me rendre bien-tôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion,

four-

souvenez-vous de tous les sermens par lesquels vous m'avez juré de m'aimer toute votre vie.

AUTRE LETTRE

A la même personne.

Vous vous imaginez que je vous hay ; & si vous consultez la raison que j'en puis avoir , vous croyez que je vous hay furieusement. Mais si vous songez au pouvoir que vous avez toujours eu sur mon esprit , vous jugez bien qu'il ne dépend pas de moy de vous haïr ; & je vous avoue , à ma honte , que je vous aime encore après tous les outrages que vous m'avez faits.

La différence de votre procédé au mien est assez extraordinaire. Vous me voulez mal de m'avoir quelque obligation ; & je vous souhaite toutes sortes de biens , malgré les mauvais traitemens que je reçois de vous. Pardonnez-moy les injures que vous me faites, oubliez ce que j'ay fait pour vous ; & vous vous ôterez les sujets que vous avez de me haïr.

Commençons donc , s'il vous plaît , une amitié toute nouvelle , où il n'entre ny re-
pro-

proche, ny justification, ny démêlé, ny raccommodement. Le seul sujet de la mienne est que vous estes tout-à-fait aimable: celui de la vôtre doit estre l'opinion que vous avez, ou que je vous prie d'avoir, que je suis assez honneste homme.

Excusez ma vanité. La pratique des Gascons n'en peut pas donner moins; & pourvû que je m'en tienne là, nous en sommes quittes vous & moy à fort bon compte. Je vous promets de ne les pas imiter en toutes choses, & particulièrement en celles où vous pouvez avoir interest.

L E T T R E

A Mademoiselle O.

JE me souviens qu'allant à l'armée je vous priay d'aimer le C. D. B. si j'estois assez malheureux pour y mourir. En quoy je suis si bien obéy, que vous ne le haïssez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous estes ponctuelle à garder mes ordres; & si je continuë à vous donner la même commission, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec grand soin.

Vous

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable douleur ; & dans la connoissance que vous avez de ma passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un rival sans jalousie. Mais peut-estre ne sçavez-vous pas que si je n'ose me plaindre de vous , pour vous aimer trop , je n'oserois me plaindre de luy , pour ne l'aimer guères moins. Et s'il faut de nécessité me mettre en colère , apprenez-moy contre qui je me dois fâcher davantage : ou de luy qui m'enlève une maîtresse : ou de vous qui me volez un amy.

Quoiqu'il en soit , ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ay trop de passion pour donner rien au ressentiment ; & ma tendresse l'emportera toujours sur vos outrages. J'aime le perfide, j'aime l'infidèle, & crains seulement qu'un amant sincère ne soit mal avec tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie, une maniere de liaison inconnue ; & par un mystère assez nouveau , que son amitié , la vôtre & la mienne ne soient plus qu'une même chose.

L E T T R E

A Mademoiselle D. D.

JE pensois que vous m'aviez oublié; mais par une conduite plus fine & plus ingénieuse vous me traitez comme si vous ne faisiez que commencer à me connoître.

A vous dire le vray, je n'ay jamais vû Lettre si civile. & qui oblige si peu que la vôtre; & vous avez trouvé avec moy une indifférence si délicate, que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin, n'y m'en louer sans sottise.

Générosité, gratitude, obligation, sont les moindres mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moy seul tous les termes qui entrent dans les complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelques sentimens d'amitié.

Il faut avoüer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mère. Je pensois d'abord recevoir une marque de son souvenir. Outre cela. Madame, ce jargon pitoyable de l'accablement de vos malheurs ne vous convient point, & sent tout-à-fait le génie d'une personne mystérieusement désolée.

Rem. III.

K

Pour

Pour vous, qui n'avez jamais fait la Comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choisissiez pour me donner les apparences d'une si belle misère? Ne suis-je plus au monde que pour être confident de vos chagrins & de vos douleurs étudiées?

Comme vous ne me ferez jamais si indifférente que je vous le suis, j'ay demandé de vos nouvelles à M. N. qui m'a dit que vous dansiez depuis le matin jusques au soir, & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, misérable personne, accablée d'une longue suite de malheurs, pleine de gratitude & de reconnoissance pour ceux qui prennent quelque part à vos misères. Adieu plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter, & que je seray plustôt, toute ma vie, le confident de vos malheurs, que de ne vous être rien du tout.

L E T T R E

A M^{lle} N.

Vous estes sur le point de faire un méchant galant d'un fort bon amy; & je m'apperois que ce que je nommois satisfaction avec vous, devient insensiblement quelque charme. Je ne parle plus de vous tourner en ridicule; & la même personne qui faisoit tant de cas de vos imaginations malicieuses, trouve en vous des qualitez plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premières.

Vous m'aviez toujours paru fort aimable; mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ay bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'amour: car je suis encore en état de n'en point avoir, si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moy ny les beaux sentimens, ny les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C. Que les ruelles en fassent leur profit. Permettez du moins à Madame de N. de définir l'amour à sa fantaisie, & n'en-

viez point les imaginations à ces misérables qui dans les ruines de leur beauté font valoir l'esprit qui leur reste, aux dépens du visage qu'elles n'ont plus.

Peut-estre croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps je suis un des plus déterminez hommes du monde. Ecoûtez ce qui en est. Je suis médiocre en toutes choses, & la nature ny la fortune n'ont rien fait pour moy que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnez à leurs plaisirs; & si j'ose le dire, je hais en quelque sorte les V. V. & les S. S. pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes affaires vont toujours un même train. Jamais le dérèglement ne m'est permis, & il me faut un peu d'économie pour arriver au bout de l'année & passer une nuit d'hiver.

Ce n'est pas que je sois réduit à la dernière nécessité: mais si je veux dire les choses nettement, ma dépense est petite, & mes revenus médiocres.

Voilà quel est l'état de mes affaires: voilà quelle est ma fortune. Dites-moy si avec ces
qua-

qualitez-là je puis devenir v^{otre} amant : ou si je dois demeurer v^{otre} amy.

Pour moy, je suis resolu de prendre le party qu'il vous plaira. Et si je passe de l'amitié à l'amour sans emportement, je puis revenir de l'amour à l'amitié avec aussi peu de violence.

L E T T R E

A Madame de N.

ON m'accuse à tort d'avoir trop de complaisance pour Madame de Mazarin. Il n'y a personne dont Madame de Mazarin ait plus de sujet de se plaindre, que de moy.

Depuis six mois je cherche malicieusement en elle quelque chose qui déplaît, & malgré moy je n'y trouve rien que de trop aimable, & de trop charmant.

Une curiosité chagrine me fait examiner chaque trait de son visage, à dessein d'y rencontrer ou de l'irrégularité qui me dégoûte, ou du désagrément qui me choque. Que je réussis mal dans mon dessein ! Tous les traits ont en elle une beauté particuliere qui ne cède en rien à celle des yeux ; & ses yeux, du con-

sentement de tout le monde, sont les plus beaux yeux de l'univers.

Voicy une chose dont je ne me console point. Ses dents, ses lèvres, sa bouche & toutes les graces qui l'environnent, se trouvent assez confonduës parmy les grandes & les diverses beautez de son visage, si on les compare à ces belles bouches qui sont le charme des personnes qu'on admire le plus. Elles défont, elles éfacent tout ce qui est peu distingué en elles; & ne laissent pas considérer ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres.

La malice de ma curiosité ne s'arreste pas là. Je vais chercher quelque défaut en sa taille; & je trouve je ne sçay quelle grace de la nature répandue si heureusement en sa personne, que la bonne grace des autres ne me paroist plus que contrainte & affectation.

Quand Madame de Mazarin plaît trop dans la négligence, je luy conseille de s'ajuster avec air, espérant que l'ajustement & la parure ne manqueront pas de ruiner les agrémens naturels. Mais à peine elle est parée, que je suis contraint d'avouer qu'on n'a jamais vû à personne un air si grand & si noble que le sien.

Mon chagrin ne s'appaise pas encore. Je la
veux

veux voir dans sa chambre au milieu de ses chiens ; de ses guenons, de ses oyseaux, & je m'attens que le désordre de sa coëffure & de ses habits luy fera perdre l'éclat de la beauté qui nous étonnoit à la Cour. Mais c'est là qu'elle est cent fois plus aimable : c'est là qu'un charme plus naturel donne du dégoût pour tout art & pour toute industrie : c'est là que la liberté de son esprit & de son humeur n'en laisse à personne qui la voit.

Que feroit le plus grand de ses ennemis ? Je luy souhaite une maladie qui puisse miner ses appas : Mais nous sommes plus à plaindre qu'elle dans ses douleurs. Ses douleurs ont un charme qui nous cause plus de mal qu'elle n'en souffre.

Après m'estre laissé attendrir par ses maux, je cherche à luy faire des ennemis, ou à m'en attirer. Je choque à dessein toutes ses opinions : j'excite sa colére dans la dispute, je me fais faire des injustices au jeu : j'insinuë moy-même les moyens de mon oppression, pour me donner le sujet d'un véritable ressentiment. Mais de quoy me sert toute cette belle industrie ? Ses mauvais traitemens plaisent ; au lieu d'irriter ; & ses injures, plus charmantes que ne seroient les caresses des autres, sont autant de charmes qui me lient à ses volontez.

Je passe de son sérieux à sa gayeté. Je la veux voir sérieuse, pensant la trouver moins agréable. Je la veux voir plus libre, pensant la trouver indiscrette. Sérieuse, elle fait estimer son bon sens: enjouée, elle fait aimer son jugement.

Elle sçait autant qu'un homme peut sçavoir
Elle cache sa science avec toute la discrétion
que doit avoir une femme retenue.

Elle a des connoissances acquises, qui ne sentent en rien l'étude employée pour les acquérir. Elle a des imaginations heureuses, aussi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous blesse.

J'ay vû des femmes qui se faisoient des amans par l'avantage de leur beauté, & qui les perdoient par le défaut de leur esprit. J'en ay vû qui nous engageoient pour estre belles & spirituelles ensemble, & qui rebutoient comme indiscrettes, peu seures & intéressées. Avec Madame de Mazarin, passez du visage à l'esprit, des qualitez de l'esprit à celles de l'ame, vous trouverez que tout vous attire, & vous attache, tout vous lie, & que rien ne sçaitroit vous dégager.

On se défend des autres par la raison: c'est la raison qui nous livre, ou qui nous assujettit à son pouvoir. Nôtre amour commence où
finir

finit nôtre raison. Icy nôtre amour ne sçauroit finir que nôtre raison ne soit perdue.

Ce que je trouve de plus extraordinaire en Madame de Mazarin c'est quelle inspire toujours de nouveaux desirs ; & que dans l'habitude d'un commerce continuel elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une passion naissante.

C'est la seule femme pour qui l'on puisse estre éternellement constant , & avec laquelle on se donne à toute heure le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa personne : on change à tout moment pour ses attraits. On goûte en quelque façon cette joye vive & nouvelle qu'une infidélité en amour nous fait sentir.

Tantôt la bouche est abandonnée pour les yeux : tantôt on abandonne les yeux pour la bouche. Les jouës, le nez, les sourcils, le front, les cheveux, les oreilles même, tant la nature a voulu rendre les choses parfaites en ce beau corps, les oreilles s'attirent nos inclinations à leur tour, & nous font goûter le plaisir du changement.

A considérer ses traits séparés, on diroit qu'il y a une secrète jalousie entr'eux, & qu'il ne cherchent qu'à s'enlever des amans. A considérer leur rapport, à les considérer unis &

liez ensemble, on leur voit former une beauté qui ne souffre ny d'inconstance pour elle, ny d'infidélité pour les autres.

C O N V E R S A T I O N

De Monsieur de Saint-Evremond

avec Monsieur d'A***.

AYANT, un jour, raconté à Monsieur d'A***. la conversation que j'avois eüe avec le P. C. Il n'est pas raisonnable, me dit-il, que vous rencontriez plus de franchise parmy les J. que parmy nous. Prenez la peine de m'écouter, & je m'assure que vous ne me trouverez pas moins homme d'honneur que le R. P. dont vous me parlez.

Je vous diray que nous avons de fort beaux esprits qui soutiennent le J. par leurs ouvrages; de vains discoureurs qui, pour se faire honneur d'estre J. entretiennent une dispute continuelle dans les maisons, des gens sages & habiles qui gouvernent prudemment les uns & les autres.

Vous trouverez dans les premiers de grandes lumieres, assez de bonne foy, souvent trop de chaleur, quelquefois un peu d'animosité.

Il y a dans les seconds beaucoup d'entêtement & de fantaisie. Les moins utiles fortifient le party par le nombre; & les considérables luy donnent de l'éclat par leurs qualitez.

Pour les politiques, ils employent chacun leur talent à gouverner la machine par des moyens & par des ressorts inconnus aux particuliers qu'ils font agir.

Ceux qui écrivent ou qui prêchent sur la grace, qui traitent cette question si célèbre & si souvent agitée: ceux qui mettent le C. au dessus des P. qui s'opposent à son I. qui choquent les grandes prétentions de la C. de R. agissent de bonne foy, & sont persuadez effectivement de ce qu'ils disent.

Nos Directeurs se mettent peu en peine des divers sentimens des Docteurs: leur but est d'opposer C. à C. E. à E. de faire un grand party dans l'Eglise, & une grande cabale dans le monde.

Ils font mettre la reforme dans un Convent sans se reformer: ils exaltent la pénitence sans la faire: ils font manger des herbes à des gens qui cherchent à se distinguer par des singularitez, tandis qu'on leur voit manger tout ce que mangent les personnes de bon goût.

Cependant nos politiques ; tels que je vous les dépeins, servent mieux le J. même par leur direction, que nos Ecrivains par tous leurs Livres.

C'est leur conduite sage & prudente qui nous maintient ; & si jamais Monsieur D. G. B. Monsieur de L. Monsieur de C. Monsieur de B. viennent à nous manquer, je me trompe, ou l'on verra un grand changement dans le J. La raison est que nos opinions auront de la peine à subsister d'elles-mêmes. Elles font une violence éternelle à la nature. Elles ostent de la Religion ce qui nous console. Elles y mettent la crainte, la douleur & le désespoir.

Les J. voulant faire des Saints de tous les hommes, n'en trouvent pas dix dans un Royaume pour faire des Chrétiens tels qu'ils les veulent. Le Christianisme est divin : mais ce sont des hommes qui le reçoivent ; & quoique l'on fasse il faut s'accommoder à l'humanité.

Une Philosophie trop austère fait peu de sages : une politique trop rigoureuse, peu de bons sujets : une Religion trop dure peu d'âmes religieuses, qui le soient longtems.

Rien n'est durable qui ne s'accommode à la nature. La grace dont Monsieur A. parle tant, s'y

s'y accommode elle-même. Dieu se sert de la docilité de nôtre esprit, & de la tendresse de nôtre cœur, pour se faire recevoir & se faire aimer.

Il est certain que les Casuistes austères donnent plus d'aversiion pour eux, que pour les pechez. La pénitence qu'ils prêchent fait préférer la facilité qu'il y a de demeurer dans le vice, aux difficultez qu'il y a d'en sortir.

L'autre extrémité me paroist également vicieuse. Je hay les esprits chagrins qui mettent du peché en toutes choses. Je ne hay pas moins les Docteurs faciles & complaisans, qui n'en mettent à rien; qui favorisent le déréglement de la nature, en se rendant partisans secrets des mauvaises mœurs. Entre leurs mains, l'Evangile a plus d'indulgence que la morale: la Religion ménagée par eux s'oppose plus foiblement au crime, que la raison.

J'aime les gens de bien éclairés, qui jugent sainement de nos actions, qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, & nous détournent, autant qu'il est possible, des mauvaises.

Je veux qu'un discernement juste & délicat leur fasse connoître la véritable difference des choses; qu'ils distinguent l'effet d'une passion,
de

de l'exécution d'un dessein ; qu'ils distinguent le vice du crime, les plaisirs du vice ; qu'ils excusent nos foiblesses, & condamnent nos désordres ; qu'ils ne confondent pas des appétits légers, simples & naturels, avec de méchantes & perverses inclinations. Je veux, en un mot, une morale Chrétienne ny trop austère, ny trop relâchée.

L'AMITIE.

LA première amitié qui naît dans le monde, est celle qui se forme dans le sein des familles. L'habitude continuelle d'être toujours ensemble, & de se considérer comme étant de même sang ; les mêmes sentimens dans lesquels on est élevé ; la conformité que l'on a les uns avec les autres ; la communication des secrets, des affaires & des intérêts : toutes ces choses contribuent autant à sa naissance que la nature : elles consacrent pour le moins autant le nom de frère, de sœur & les autres, que le lien du même sang. Car, quelque chose que l'on dise de certains sentimens naturels que l'on a eus à la rencontre de ses parens que l'on ne connoissoit pas enco-

re, il est certain que les exemples en sont ou exagérés ou rares, & que nous en userions les uns avec les autres comme des étrangers, si nous ne nous estions accoutumés à considérer nos proches comme d'autres nous-mêmes. C'est donc là la première liaison de nos cœurs.

Il seroit à désirer que cette première amitié durât toute la vie dans le même état qu'elle est en nos premières années. Mais elle s'affoiblit insensiblement. En premier lieu, par le grand nombre des personnes dont une famille est composée : car c'est un principe certain que l'amitié ne scauroit durer longtems entre plusieurs personnes. De plus, on sort de sa famille pour s'établir dans le monde. On entre par le mariage en de nouvelles alliances : ou par la profession d'une piété particulière on sort de sa maison sans avoir le plaisir d'en adopter une autre. Ainsi on se fait d'un côté, en quelque sorte, une obligation d'oublier ses parens; & de l'autre, un devoir d'en aimer de nouveaux. Que diray-je de l'intérêt qui divise si souvent les familles? Quand même toutes ces choses sont réglées, le seul éloignement où l'on est diminue quelque chose de la première tendresse. En cet éloignement chacun se forme avec le tems des manières particulières, soit pour la
con-

conduite de sa vie, soit pour sa fortune, soit pour le gouvernement de sa famille. Le premier lien d'amitié ne sert presque plus ensuite qu'à s'épargner un peu moins que l'on ne feroit si l'on n'estoit point parens, à avoir un peu plus de curiosité sur leur sujet, & à se mesurer avec assez de soin, pour ne paroistre pas inferieur en rien aux autres.

Cela n'empêche pas que lorsqu'il se rencontre des occasions essentielles de se rendre service, on ne se fasse une gloire de n'y manquer en rien. Ainsi cette premiere amitié qui est tendre dans les premieres années, qui se relâche dans la suite de la vie, paroist néanmoins toujours forte, quand il s'agit de quelque interest important. Et pour moy, je croy que de toutes les amitez c'est celle-cy qu'il faut ménager avec le plus de soin.

Il y a une seconde espèce d'amitié, qui a aussi ses perfections & ses imperfections, comme la premiere dont nous avons parlé. C'est celle qui se trouve entre un mary & une femme, lorsqu'ils sont entrez sans contrainte dans le mariage, & qu'ils y vivent en bonne intelligence. Elle a quelque chose de l'amitié qui est entre le supérieur & l'inférieur, puisque les Loix ont déclaré que les femmes devoient considérer leurs maris comme leurs maistres;

&c

& que l'honnesteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de respect de leurs femmes, que pour s'en désaisir aussi-tôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les Loix & par la Coutume. Quand on vit ensemble de cette manière honneste, on est dans un commerce continüel d'estime; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse; on a le plaisir d'aimer & d'estre aimé; on se fait même une gloire de son amitié. Je croy que c'est ce mélange de tendresse, ce retour d'estime, ou, si vous voulez, cette ardeur mutuelle à se prévenir par des témoignages obligeans, en quoy consiste la douceur de cette seconde amitié. Je ne parle point d'autres plaisirs, qui ne le sont point tant en eux-mêmes, que dans l'assurance qu'il donnent de la parfaite possession des gens que l'on aime. Ce qui me semble si vray, que je ne crains point de dire que si l'on est assuré d'ailleurs de la parfaite tendresse d'une femme, on en peut souffrir la privation aisément; & qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'amitié que comme des marques & des preuves qu'elle est sans reserve. Il est vray que peu de gens sont capables de la pureté de ces sentimens. Aussi ne voit-on guères de parfaite amitié dans les mariages, au moins pour longtems. L'objet des

passions grossieres ne peut soutenir un si noble commerce que l'amitié. Après qu'il en a fait naître & conservé quelque tems l'ombre & la ressemblance, l'indifférence, le mépris & d'autres nouvelles passions, viennent bien-tôt les éfacer. La contrainte même où l'on est de conserver toujours la même société, diminuë quelque chose du prix de la persévérance. On perd peu à peu l'assurance que l'on avoit d'estre aimé : on entre en des défiances, des jalousies & des inquiétudes : on ne peut guères se les cacher, dans la nécessité où l'on est de vivre éternellement ensemble. De-là naissent des soupçons, des plaintes & des querelles. Les enfans sont les seuls liens qui retiennent alors les hommes & les femmes dans leur devoir. Ce sont les gages & les fruits de leur premiere tendresse : c'est un interest qui les lie au moment que leur cœur alloit à la séparation. Mais quand on a parlé de l'amitié, & quand on en parle tous les jours, ce n'est ny de cette premiere, ny de cette seconde que l'on a entendu parler.

C'est d'une espèce toute particuliere. On veut qu'elle ne soit qu'entre deux personnes ; qu'elle soit des années entieres à se former ; que la seule vertu en soit le fondement ; qu'elle dure toujours ; que ce soit une communication par-

parfaite de toutes choses: en un mot, qu'il se fasse de ces deux personnes une métamorphose si générale, qu'elles se transforment mutuellement l'une en l'autre. Les Auteurs triomphent sur ce portrait. Ils luy donnent encore de plus belles couleurs que je ne fais. Cependant je croy pouvoir soutenir sans témérité, que ces habiles Peintres qui nous donnent de si illustres copies de l'amitié; n'en ont jamais vû d'original. Mais enfin on se plaît à exagerer toutes choses. On oublie dès le premier moment que l'on commence un Livre, ou un discours, que l'on est homme, & que l'on parle à des hommes.

Mais aussi il faut éviter de prendre pour amitié, je ne sçay combien de commerces que l'on a dans la vie, qui ne méritent point assurément ce glorieux titre.

Pour estre ensemble de quelque partie de plaisir, pour se trouver quelquefois dans les mêmes conversations, pour se rencontrer souvent ou à la Cour, ou à la Ville, on ne peut pas s'assurer par ces sortes de liaisons d'une amitié un peu forte. Toutes ces choses arrivent ordinairement par un pur hasard: c'est la fortune qui fait naître ces différentes occasions. Quelle part y peut avoir le cœur, que l'intérêt de quelque plaisir? Et cet intérêt-là

L 2

peut-il

peut-il produire une amitié fort parfaite ? Il est vray que l'on aime les gens commodes, plaisans, agréables ; que l'on se trouve avec plaisir où ils sont, & qu'on leur fait un accueil favorable. On a encore des égards plus particuliers pour les gens qui ont la réputation d'avoir des amis, d'estre hommes d'intrigue, & de pouvoir servir dans les occasions. Car de dire des choses plaisantes, & de pouvoir en faire d'utiles, ce sont deux grands moyens d'avoir quelque entrée dans les cœurs les plus inaccessibles.

Mais il n'est pas moins vray que les gens que l'on ne connoist que sur ce pied là, ne doivent pas mettre l'amitié que l'on a pour eux, à une épreuve un peu forte. On ne veut guères acheter le plaisir que donne la conversation d'un bel esprit, & on remet assez ordinairement sur les autres, le soin de servir une personne qui ne fait que nous divertir.

Si l'on y fait un peu de réflexion, on verra que c'est cette espèce d'amitié qui, toute imparfaite & toute commune qu'elle est, ne laisse pas de former une honnêteté sur laquelle on règle sa conduite, & qui est comme le fondement du repos public.

C'est elle qui apprend la maniere de vivre ; & cette maniere de vivre comprend une infinité

té de petis devoirs fans lesquels tout seroit en confusion.

Une amitié plus parfaite est un prodige, dont les exemples sont si rares, qu'on les peut aisément compter.

A. S. A.

MADAME LA DUCHESSE

D E B O U I L L O N.

Nous commençons de murmurer icy contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent un peu trop longtems. Je suis d'avis qu'ils vous rendent avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leurs donnions deux ou trois Isles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur céderois tout l'Océan même. Mais peut-estre avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre Iccur, que de l'Angleterre. On ne quitte pas Madame de Mazarin comme l'on voudroit. Vous estes toutes deux environnées d'enchantemens, de graces & de tout ce qui fait oublier le reste du monde fort aisément.

Moins d'Amours, de Ris & de Jeux
(Cortége de Venus) sollicitoient pour elle
Dans ce différent si fameux
Où l'on déclara la plus belle
La Déesse des agrémens.

Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs
Furent au Tribunal par Mercure conduites.

Chacune étala ses talens

Si le même débat renaîssoit en nos tems,
Le procès auroit d'autres suites,
Et vous & votre sœur emporteriez le prix
Sur les clientes de Paris.

Tous les Citoyens d'Amatonte
Auroient beau parler pour Cypris.

Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux & de Ris,
Vous excellez en mille choses,

Vous portez en tous lieux la joye & les plaisirs.
Allez en des climats inconnus aux Zéphirs,
Les champs se vêtiront de roses.

Mais comme aucun bonheur n'est constant dans
son cours.

Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux
jours.

C'est là que vous sçavez témoigner du courage
Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir:
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage.
Que n'en aviez-vous un qui le sçut prévenir.

On

On m'a mandé que vôtre Altesse avoit esté admirée de tous les Anglois , & pour l'esprit & pour les manieres , & pour mille choses qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux , que les Anglois ne sont pas grands admirateurs. Je me suis seulement apperceu qu'ils connoissent le vray mérite , & en sont touchez.

Vôtre Philosophe a esté bien étonné quand on luy a dit que Descartes n'estoit pas l'inventeur de ce systéme que nous appellons la machine des animaux , & qu'un Espagnol l'avoit prévenu. Quand on ne m'apporteroit aucune preuve de ce fait-là , je ne laisserois pas de le croire , & je ne sçay que les Espagnols qui puissent bâtir un pareil château. Il découvre aussi tous les jours quelque opinion de Descartes répandue de côté & d'autre dans les ouvrages des Anciens : comme celle-cy , qu'il n'y a point de couleurs réelles dans l'univers , & que ce ne sont que de différens effets de la lumiere sur de différentes superficies. Adieu les lis & les roses de nos Amintes. Il n'y a ny peaux blanches, ny cheveux noirs. Nôtre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleurs. Et après cela je feray des vers pour la principale beauté des femmes!

Ceux qui ne seront pas informez de ce que sçait V. A. & de ce qu'elle pourroit sçavoir sans se donner d'autre peine que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie. Mais je leur apprens que tout vous amuse, depuis le cédre jusqu'à l'hyslope.

*Nul Ecrivain de nom ne vous est inconnu.
 Quelque sujet qu'on traite, on est le bien venu.
 Quand on lit devant vous, vos chiens ont beau se
 battre,
 Vous mettez le hola, en écoutant l'Auteur.
 Vous imitez ce Dictateur
 Qui dictoit tout d'un tems à quatre.*

C'estoit, ce me semble, Jules César. Il faisoit quatre différentes Dépêches tout à la fois, sur quatre matieres différentes. Vous ne luy devez rien de ce côté-là; & il me souvient qu'un matin que je vous lisois un ouvrage de Poësie, je vous trouvay attentive, en même tems, à ma lecture & à trois querelles d'animaux qui estoient sur le point de s'étrangler. Vous fistes les trois accommodemens en faisant la critique des vers que je vous lisois. Chacun s'en alla content. Jupiter le conciliateur, & tout le Parnassé ensemble, ne se seroit pas si bien tiré de cette affaire. Qu'on s'imagine

ne

ne par là combien de sortes d'esprit vous avez ;
& jusqu'où vôtre pénétration peut aller , quand
vous n'êtes occupée que d'une chose. Vous
jugez de mille sortes d'ouvrages, & en ju-
gez bien.

Vous sçavez dispenser à propos vôtre estime.

Le pathétique, le sublime,

Le sérieux & le plaisant,

Tout vous duit, l'Histoire & la Fable,

Prose & Vers, Latin & François.

Par Jupiter, je ne connois

Plus rien pour vous de souhaitable.

Entre ceux qu'admet à sa Cour

Celle qui des Anglois embellit le séjour,

Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour.

Anacréon & les gens de sa sorte,

Comme Waller, Saint-Evremond & moy,

Ne se feront jamais fermer la porte.

Qui n'admettroit Anacréon chez soy ?

Qui banniroit Waller & la Fontaine ?

Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi.

Mais verriez-vous aux bords de l'Hyprocrène ?

Gens moins ridez dans leurs vers, que ceux cy ?

Le mal est que l'on veut icy

De plus sévères Moralistes.

Anacréon se tait devant les F.....

Encore que leurs leçons me semblent un peu tristes.

Vous prisez aussi ces Auteurs

Pleins d'esprit, bons Prédicateurs.

Vous en sçavez goûter de plus d'une maniere.

Les Sophocles du tems, & l'illustre Moliere,

Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.

Sur quoy ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacréon, j'ay presque envie d'évoquer son ombre. Mais je pense qu'il vaudra mieux le ressusciter tout-à-fait. J'iray pour cela trouver un Gymnosophe, de ceux qu'on alloit voir Apollonius Thyaneus. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune fille.

Il est vray qu'Anacréon est un peu plus malaisé à ressusciter. J'en viendray toutefois à bout. Madame Dacier l'a déjà fait. Elle a aussi entrepris de ressusciter Térence, & en sortira à son honneur. Vous & Madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, Monsieur Waller, Monsieur de Saint-Evremont, le vieux Grec & moy. Croyez-vous, Madame, qu'on pût trouver quatre Poètes mieux assortis, ny meilleurs patrocinaux de Bacchus & de quelque autre Divinité ?

Il nous fera beau voir parmi de jeunes gens,

Solemniser ce Dieu, chanter & nous ébattre,

Es de fleurs couronnez, ainsi que le Printems,

Faire trois cens ans à nous quatre.

Nous

Nous tâcherons de vous donner une idée du tems où vivoit Anacréon. Après quoy, & que je l'auray renvoyé aux champs Elisées, je vous demanderay mon audience de congé.

Il faudra que je voye auparavant cinq ou six Anglois, & autant d'Angloises. Les Angloises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit.

Je feray souvenir nôtre Ambassadeur de la rue des petits-champs, & de la dévotion que vous avez toujourns eue pour luy. Je le prieray & Monsieur de Bonrepos, de me charger de quelque Dépêche.

Voilà, Madame, à peu près, toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre.

J'avois aussi fait dessein de convertir Madame d'Hervar, Madame de Gouvernet, & Mademoiselle de Lestang; parce que ce sont des personnes que j'honore. Mais on m'a dit que leurs esprits ne sont pas encore assez disposés; & je ne suis bon, non plus que *Perrin Dandin*, que quand les parties sont lassées de contester.

Une chose que je souhaiterois avant toutes choses, ce seroit qu'on me procurât l'honneur de faire la révérence au Monarque. C'est un Prince qui mérite bien qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualitez convenables à un Souverain, & de véritable passion pour la gloi-

gloire. Il y en a peu qui y tendent, quoique tous le dussent faire en ces places-là.

*Ce n'est pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur :
Et Stuard en son Royaume
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un Amant à sa Maîtresse,
Ennemy de la mollesse,
Il gouverne son Etat
En habile Potentat
De cette haute science
L'original est en France.
Jamais on n'a vû de Roy
Qui sçut mieux se rendre Maître ;
Fort souvent jusques à l'estre
Encor ailleurs que chez soy.
L'art est beau ; mais toutes testes
N'ont pas droit de l'exercer.
LOUIS a sçeu se tracer
Un chemin par ses conquestes.
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'Histoire.
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.*

Ces moutons, Madame, c'est vôtre Altesse & Madame de Mazarin. Ce seroit icy le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vô-

vôtre : mais comme ces sortes de parallèles sont une chose un peu délicate, il vaut mieux que je m'en abstienne.

Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ay raison

D'éviter la comparaison.

Tout se peut partager ; mais non pas la louange.

Le plus grand Orateur , quand ce seroit un Ange ,

Ne pourroit contenter , en semblables desseins ,

Deux belles , deux Héros , deux Auteurs , ny deux S.

LA FONTAINE.

L E T T R E

A MONSIEUR

D E L A F O N T A I N E .

SI vous estiez aussi touché du mérite de Madame de Bouillon, que nous en sommes charmez, vous l'auriez accompagnée en Angleterre ; où vous eussiez trouvé des Dames qui vous connoissent autant par vos Ouvrages, que vous estes connu de Madame de la Sabliere par votre commerce & votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitoient fort : mais elles ont ce-
luy

luy de lire une Lettre assez galante & assez ingénieuse pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivoit encore. Madame de Bouillon, Madame Mazarin & Monsieur l'Ambassadeur ont voulu que j'y fisse une espèce de réponse. L'entreprise est difficile, je ne laisseray pas de me mettre en état de leur obéir.

*Je ne parleray point des Rois,
Ce sont ces Dieux vivans que j'adore en silence.
Louez à nôtre goût, & non pas à leur choix,
Ils méprisent nôtre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelque autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'est àes vertus du tems ôter la connoissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits,
Rendant toujours à leur puissance,
A leurs volontez, à leurs Loix,
Une parfaite obéissance.
Sans moy leur gloire a sçû passer les mers,
Sans moy leur juste renommée
Par toute la terre est semée:
Ils n'ont que faire de mes vers.*

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma prose, après avoir lû le bel éloge que vous luy avez envoyé. Je diray pourtant qu'elle a
des

des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait , & sur tout ce qu'elle dit : qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel ; de sçavoir que d'agrément. En des conversations ordinaires elle dispute toujous avec esprit, souvent , à ma honte , avec raison : mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres , & que les délicats même auroient peine à distinguer de la colére dans une personne moins aimable qu'elle est. Je passeray le chapitre de Madame Mazarin , comme celui des Rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, Monsieur , tout grand Poëte que vous estes , à vous former une belle idée ; & malgré l'effort de vôtre esprit, vous ferez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie.

Fictions de la Poësie.

Dans nos chef-d'œuvres inventez,

Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautez.

Loin d'icy figures usées,

Loin comparaisons méprisées :

Ce seroit embellir la lumiere des Cieux,

Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.

Belle Grecque, fameuse Héléne,
 Ne quittez point les tristes bords
 Où regne vôtre ombre hautaine :
 Vous estes moins mal chez les morts,
 Vous ne souffrez pas tant de peine
 Que vous en souffririez à voir tous les trésors
 Que nature d'une main pleine,
 A répandu sur ce beau corps.
 Quand le Ciel vous rendroit vôtre forme première,
 Que vos yeux aujourd'huy reverroient la lumière,
 A quoy vous serviroient & ces yeux & ce jour,
 Qu'à vous en faire voir qui donnent plus d'amour ?
 Vous passez vôtre tems, en vos demeures sombres,
 A conter aux nouvelles ombres,
 Amours, aventures, combats :
 Et les entretenir là-bas
 De la vieille guerre de Troye,
 Qui sert d'amusement au dé faut de la joye.

Mais icy que trouveriez-vous
 Qui n'excitât vôtre courroux ?
 Vous verriez devant vous des charmes,
 Maîtres de nos soupirs & de nos tendres larmes :
 Vous verriez fumer leurs Autels
 De l'encens de tous les mortels ;
 Tandis que morne & solitaire,
 L'ame triste, l'esprit confus,
 Vous vous sauveriez chez Homère,

Et

Et passeriez les nuits avec nos Vossius,
 A chercher dans un Commentaire
 Vos mérites passez, qu'on ne connoitroit plus.

Belle Grecque, fameuse Hélène,
 Ne quittez pas les tristes bords

Où regne votre ombre hantaine,
 Tout regne est bon, & fut. ce chez les morts.

Et vous beutez qu'on loue en son absence,
 Aitraits nouveaux, doux & tendres appas,
 Qu'on peut aimer où Mazarin n'est pas,
 Empêchez-la de revenir en France,
 Par tous moyens traversez son retour:
 Jeunes beutez tremblez au nom d'Hortence

Si la mort d'un époux la rend à votre Cour,
 Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.

A quoy bon tout ce beau discours
 Que vous avez fait sur Helene,
 Combats, aventures, amours,
 Ce tristes bords, & cette ombre hantaine?
 Sans vous donner excuse ny détours,
 Je vous diray, Monsieur de la Fontaine,
 Que tels propos vous sembleroient bien courts
 Si tel objet animoit votre veine.

La règle gêne, on ne la garde plus,
 On mêle Helene avec les Vossius,
 Et bien souvent, de loisir, sans affaires,
 Les Dames dictent à quatre Secrétaires.

*Les premières beautés ont droit au merveilleux,
La basse vérité se tient indigne d'elles:
Il faut de l'incroyable, il faut du fabuleux
Pour les Héros & pour les belles.*

La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez indifférent pour les louanges: mais quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, quelque sévère qu'il soit à luy-même, il ne laisse pas d'estre touché secrettement de ce que vous avez écrit pour luy. Je voudrois que ma Lettre fût assez heureuse pour avoir le même succez auprès de vous.

*Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse:
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens,
Eux, moins que vous de gout & de justesse.*

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire quelque chose de votre morale.

*S'accommoder aux ordres du destin.
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
Du faux Esprit que prend un libertin,
Avec le tems, connoistre la folie,
Et dans les vers, jeu, musique, bon vin;
Passer en paix une innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.*

Mon-

Monfieur Waller, dont nous regrettons la perte, a pouffé la vigueur de l'efprit jufqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

*Et dans la douleur que m'apporte
Ce trifte & malheureux trépas,*

*Je dirois en pleurant que toute Mufe eft morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.*

*O vous, nouvel Orphée, ô vous de qui la veine
Péut charmer des enfers la noire Souveraine,
Et le Dieu fon époux, fi terrible, dit-on,
Daignez, toutpuiſſant la Fontaine,
Des lieux obscurs, où nôtre fort nous meine,
Tirer Waller au lieu d'Anacréon.*

Mais il n'eſt permis de demander ces fortes de foulagemens qu'en Poëſie ; on ſçait qu'aucun mérite n'exempte les hommes de la néceſſité de mourir, & que la vertu d'aucun charme, aucune priere, aucuns regrets, ne peuvent les rendre au monde, quand ils en ſont une fois fortis.

*Si la bonté des mœurs, la beauté du génie
Pouvoient ſauver quelqu'un de cette tyrannie
Que la mort exerce ſur tous,
Waller, vous ſeriez parmi nous
Arbitre délicat, en toute compagnie,
Des plaisirs les plus doux.*

Je passe de mes regrets pour la Muse de
Monsieur Waller à des souhaits pour la vô-
tre.

*Que plus longtems votre Muse agréable
Donne au Public ses ouvrages galans ;
Que tout chez vous puisse estre conte & fable,
Fors le secret de vivre heureux cent ans.*

Il ne seroit pas raisonnable que je fisse tant
de vœux pour les autres, sans en faire quel-
qu'un pour moy.

*Puisse de la beauté le plus parfait modèle,
A mes vers, à mes soins, laisser leurs foibles droits :
Que l'avantage heureux de vivre sous ses loix
Me tienne lieu de mûrite auprès d'elle.*

*Que le feu de ses yeux m'inspire les esprits
Qui depuis si longtems m'ont conservé la vie :
Qu'une secrette ardeur anime mes écrits.
Que me serviroit-il de parler d'autre envie ?*

REPONSE
DE
MONSIEUR DE LA FONTAINE

A Monsieur de Saint-Evremond.

NY vos leçons, ny celles des neuf Sœurs,
N'ont sçu charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs :
Et ne sçaurois rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent & de corps & d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée.
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moy dont l'Orphée estoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,
A vôtre prose & galante & polie.
Deux Déeses, par leurs charmes divers,
Ont d'agrémens vôtre Lettre remplie.
Nul ne s'en doit étonner à mon sens :
Le mal me tient, Horience vous amuse.
Cette Déesse, outre tous vos talens,
Vous est encore une dixième Muse.
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au Printems.

Voila, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussi-tôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois estre reconnoissant. Vous me loüiez de mes vers & de ma morale, & cela de si bonne grace, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

*L'éloge qui vient de vous
Est glorieux & bien doux.
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons Auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ay sçu plaire aux neuf Sœurs.
Cause en partie, & non toute :
Car vous voulez bien sans doute,
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ay profité dans Voiture,
Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sçay qui fut son maître.
Que ce soit qui ce peut estre.
Vous estes tous trois les miens,*

J'oubliois Maître François, dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de Maî-

Maître Vincent, & celui de Maître Clement.
Voilà bien des Maîtres pour un écolier de
mon âge. Comme je ne suis pas fort sçavant
en certain art de railler, où vous excellez,
je pretens aller prendre des leçons de vous
sur les bords de l'Hypocréne. (bien entendu
qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent.)
Nous serons entourez de Nymphes & de
nourrissons du Parnasse, qui recueilleront
sur leurs tablettes les moindres choses que
vous direz. Je les voy d'icy qui apprennent
dans vôtre école à juger de tout avec péné-
tration & avec finesse.

Vous possédez cette science :

Vos jugemens en sont les règles & les loix.

Outre certains écrits que j'admire en silence,

Comme vous adorez Hortence & les deux Rois.

Au même endroit où vous dites que vous
voulez rendre un culte secret à ces trois Puif-
sances, aussi-bien à Madame Mazarin qu'aux
deux Princes, vous me faites son portrait, en
disant qu'il est impossible de le bien faire, &
en me donnant la liberté de me figurer des
beautez & des graces à ma fantaisie; si je suis
si téméraire que d'y toucher, vous défiez en
son nom la vérité & la fable, & tout ce
que l'imagination peut fournir d'idées agréa-
bles

bles & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour, si je me laissois rebuter par de telles difficultez. Il faut vous représenter vôtre Héroïne autant que l'on peut : car vôtre discrétion m'est suspecte, & vôtre zèle ne me l'est pas. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous en conviendrait mieux qu'à moy, que l'on a crû jusqu'icy ne sçavoir représenter que des animaux. Toutefois afin de vous plaire, & pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il est possible, j'ay parcouru le pais des Muses, & n'y ay trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De-là j'ay passé au pais des Graces, où je suis tombé dans le même inconvenient. Les Jeux & les Ris sont encore des galanteries rebatues, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puisse faire est de dire tout simplement que rien ne manque à vôtre Héroïne de ce qui plaît, & de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage ?

Hortence eut du Ciel en partage

La grace, la beauté, l'esprit, ce n'est pas tout ;

Les qualitez du cœur, ce n'est pas tout encore.

Pour mille autres appas le monde entier l'adore,

De-

Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
 L'Angleterre en ce point le dispute à la France.
 Votre Héroïne rend nos deux Peuples rivaux.

O vous, le chef de ses dévots,
 De ses dévots à toute ouurance,
 Faites nous l'éloge d'Hortence.
 Je pourrois en charger le Dieu du double Mont :
 Mais j'aime mieux Saint-Evreumont.

Que dites-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puisque vous voudriez que la gloire de Madame de Mazarin remplît tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allât au delà : Ne dormons vous ny moy, que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons nous Chevaliers de la Table ronde. Aussi-bien est-ce en Angletetre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en nôtre équipage, & au haut de ces deux tentes les deux Portraits des Divinitez que nous adorons.

Aupassage d'un pont, ou sur le bord d'un bois,
 Nos Hérauts publieront ce ban à haute voix.
 Mariane sans pair, Hortence sans seconde,
 Veulent les cœurs de tout le monde.

*Si vous en estes crû , le party le plus fort
Panchera du côté d'Hortence.*

*Si l'on m'en croit aussi , Mariane d'abord
Doit faire incliner la balance.*

Hortence ou Mariane , il y faut venir tous.

Je n'en sçay point de si profane

Qui d'Hortence évitant les coups ,

Ne cède à ceux de Mariane ,

Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur ,

Que sans égard à nôtre ardeur ,

Il fasse le partage. A moins que de deux belles

Il ne puisse accorder les droits ,

Luy dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles

Pour accorder ceux des deux Rois ,

Nous attendrons le retour des feuilles & celui de ma santé. Autrement il me faudroit chercher en litiere les aventures. On m'appellerait le Chevalier du Rhumatisme : nom qui, ce me semble , ne convient guères à un Chevalier errant. Autrefois que toutes les saisons m'étoient bonnes , je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir , & je crains toutes choses.

En ce point seulement je ressemble à l'Amour.

Vous sçavez qu'à sa mère il se plaignit un jour

Du ply d'une feuille de roses.

Ce ply l'avoit blessé. Par quels cris forcenez
Auroit-il expliqué sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senty l'atteinte,
Puny de ceux qu'il a donnez !

C'est dommage que Monsieur Waller nous ait quittez. Il auroit esté du voyage. Je ne devrois peut-estre pas le faire entrer dans une Lettre aussi peu sérieuse que celle-cy. Je croy toutefois estre obligé de vous rendre compte de ce qui luy est arrivé au de-là du fleuve d'oubly. Vous regardez cela comme un songe ; & c'en est peut-estre un. Cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

*Les beaux esprits, les sages, les amans
Sont en debat dans les champs Elisées.
Ils veulent tous dans leurs departemens
Waller pour hoste. Ombres de mœurs aisées,
Pluton leur dit. F'ay vos raisons pesées.
Cet homme sceut en quatre arts exceller :
Amour & vers, sageſſe & beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine ?
Sire Pluton, vous voila bien en peine,
S'il possèdoit ces quatre arts en effet,
Celuy d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter : car quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres ſçait faire.*

Je reviens à ce que vous me dites de ma morale, & suis fort aise que vous ayez de moy l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemy que vous de ce faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je luy donneray la palme du ridicule.

*Rien ne m'engage à faire un Livre,
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste Univers:
Citoyen qui voyant un monde si divers,
Rend à son Auteur les hommages
Que meritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquité, les beaux vers, les doux sons,
Il est vray, sont peu nécessaires:
Mais qui dira qu'ils sont contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joye en diverses façons,
Au sein de ses amis repandre mille choses,
Et recherchant de tout les effets & les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux, sur le bon, sur le beau,
Pourveu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la Nymphe ou la Bergère
N'occupe nôtre esprit & nos yeux qu'en passant.
Le chemin du cœur est glissant.
Sage Saint-Evremond, le mieux est de m'en taire,
Et n'estre plus, sur tout, Chroniqueur de Cythère,*
Lo-

Logeant dans mes Vers les Cloris ,
Quand on les chaste de Paris.
On va faire embarquer ces belles.
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours.
Que maint Auteur pût avec elles
Passer la ligne pour toujours
Ah ! si tu les suivois , tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour appanage ,
Triste fils de Saturne , hôte obstiné d'un lieu ,
Rhûmatisme , va-t-en. Suis-je ton héritage ?
Suis-je un Prélat ? Croy-moy , consens à nôtre adieu.
Déloge enfin , ou dis que tu veûx estre cause
Que mes vers , comme toy , deviennent mal plaisans-
S'il ne tient qu'à ce point , bien-tôt l'effort des ans ,
Sans ton secours , fera cette métamorphose.
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toy.
Sagé Saint-Evremond , vous vous moquez de moy.
De bonne heure , est-ce un mot qui me convienne en-
core ?
A moy qui tant de fois ay vû naître l'Aurore ,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment que je voy qui m'attend ;

Madame de la Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous estes souvenu d'elle , & m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous , & que j'obtiendray plus aisé-

aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, Monsieur, & vous prie de croire que personne n'est plus véritablement à vous que moy qui suis votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

CARACTÈRE

DE MADAME

LA COMTESSE D'OLONNE.

JE ne pense pas estre plus heureux à votre caractère, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur réputation. Jusqu'icy nous n'avons point vû de beautez si achevées, qui ne soient allées chez eux pour y chercher de certaines graces, ou pour s'y défaire de quelques défauts. Vous seule, Madame, estes au dessus des arts qui sçavent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais sans vous avoir beaucoup intéressée; & fait perdre autant d'avantages à une personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne les sont pas.

Si

Si vous n'estes guères obligée à la Peinture, vous l'estes encore moins à la curiosité des ajustemens. Vous ne devez rien ny à la science d'autrui, ny à votre propre industrie, & pouvez en repos vous remettre à la nature des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses, je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plupart des femmes ne sont agreables que par les agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer, cache des défauts. Tout ce que l'on vous oste de votre parure, vous rend quelque grace; & vous avez autant d'intérêt à revenir purement au naturel, qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuseray point à des louanges générales, aussi vieilles que les siècles. Le Soleil ne me fournira point de comparaison pour vos yeux, ny les fleurs pour votre teint. Je pourrois parler de la régularité du visage, de sa délicatesse, des traits, des agrémens de la bouche; de ce cou si poly & si bien tourné; de cette gorge si bien formée; mais au de là des plus curieuses observations, il y a mille choses en vous à penser, qu'on ne peut bien dire, & mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense.

Croyez-moy, Madame, ne confiez le soin de vôtre gloire à personne, car assurément vous n'estes jamais si bien qu'en vous-même. Paraissez au milieu des Portraits & des caractères, & vous défaits toutes les images qu'on scauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire c'est que vous ayez comme ramassé en vous les charmes divers des différentes beautés: ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui pique, ce qui touche.

Votre caractère proprement n'est point un caractère particulier, mais celui de toutes les autres. Tel a résisté à des beautés fieres, qui s'est laissé gagner à des beautés délicates. La délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la fierté.

Vous seule estes le foible de tout le monde. Les emportez y trouvent le sujet de leurs transports: les âmes passionnées, leur tendresse & leur langueur. Esprits différens, diverses humeurs, tempéramens contraires, tout est sujet à vôtre empire. Dans cette confusion vous faites le malheur des personnes d'entre deux âges, & vous troublez le repos des plus tranquilles, & la raison des plus avisés.

Ceux qui n'estoient nez ny pour donner ny
pour

pour recevoir de l'amour, conservent la première de ces qualitez, & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos amis & la passion de vos amans : qu'on ne sçauroit vous admirer sans intérêt : que le jugement des simples spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

Pardon, Madame. Il manqueroit quelque chose à votre gloire si vous l'estiez toute votre vie : une fois seulement vous pouvez quitter l'indifférence. Mais pour vous faire perdre le sentiment où vous estes de n'aimer rien, il faudroit trouver des sujets dignes de vous. S'il en est, Madame, je ne doute point qu'attirez par vos charmes, & dégoûtez de ceux des autres, ils ne soupirent bien-tôt pour vous ; & alors souvenez vous que la fierté a des bornes, qu'au de-là ce n'est que rudesse d'esprit, & dureté de sentiment.

Jusqu'icy j'ay rendu une partie de ce que je devois à votre beauté, & ce n'est pas une de vos moindres loüanges que j'aye pû vous loüer si longtems. Presentement il est juste que je me donne quelque chose à moy-même, & qu'en parlant de votre esprit & de votre humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne diray que des vérités; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes défavantageuses, je commenceray par les charmes de votre conversation, qui ne cèdent en rien à ceux du visage.

Oùy, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire naître en France, comme en Espagne, quelque aventure de la belle invisible.

On n'a jamais vû tant de politesse qu'en vos discours, ce qui est surprenant : rien de si vif, & de si juste : des choses si heureuses & si bien pensées. Au reste l'intelligence fine, & la vivacité du sens égale à celle de l'esprit.

Mais finissons des louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelques véritables qu'elles soient; & préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ay trouvé à redire en vous.

Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ay pas moins eu à le découvrir. Il m'a falu faire des recherches profondes; & après une étude fort difficile, voicy les défauts que j'ay remarquéz.

Je vous ay vû souvent trop estimer des gens médiocres; & dans certaines docilités qui véritablement ne vous durent guères, vous

soumettez votre jugement à celui de beaucoup de personnes peu éclairées.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement, vous paroît à la fin délicat sans raison; & quand vous venez à guérir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre humeur, que par les réflexions de votre esprit.

Quelquefois, Madame, par un mouvement contraire, pour penser trop, vous passez la vérité du sujet, & les opinions que vous vous formez sont des choses plus fortement imaginées, que solidement conçues.

Pour vos actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalitez qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'opinion des fots, & le chagrin de ceux que votre mérite fait vos ennemis.

Les femmes, vos ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille avantages que vous avez reçus de la nature. Il y a des occasions où nous sommes obligez de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en feroient faire.

Je finiray par vos inégalitez, dont vous fai-

tes vous-même une agréable peinture. Elles sont facheuses à ceux qui les souffrent. Pour moy, j'y trouve quelque chose de piquant; & je vois, quand on se plaint plus de l'humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la personne.

Quoiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y sçauroit prendre de mesure. On vous désoblige aisément sans y penser; & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplu.

Croyez-moy, Madame, il faudroit estre bien heureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juste pour les prendre.

Ce que l'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux que de vous aimer; mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les observations d'un spectateur qui, pour juger de vous plus sainement a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a esté de vous éviter autant qu'il a pû, encore n'est ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a veüe; & ce remède ailleurs infailible n'apporte pas une sûreté entiere sur votre sujet.

Peut-estre me direz-vous, qu'un homme qui

a des sentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaist, je n'en auray point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas avantageux, ne sçauroit subsister qu'en votre absence : car, pour repeter ce que j'ay déjà dit, paroissez, Madame, au milieu des portraits & des caractères, & vous déferez toutes les images qu'on sçauroit donner de vous.

LE ET, T. R. B.

*Ecritte à Madame la Comtesse d'Olonne : en luy
envoyant son Caractère.*

JE vous envoie votre caractère, qui vous explique le sentiment général, & vous apprend, si vous ne le sçavez, qu'il n'y a rien en France de si beau que vous. Ne soyez pas si rigoureuse à vous-même, que de vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des Dames se laissent persuader aisément, & reçoivent avec plaisir de douces erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une vérité.

Outre l'opinion publique, le jugement de Madame de Longueville est pour vous. Rendez-vous y sans scrupule, & vous croyez hardiment, puisqu'elle le croit, la plus belle chose qu'on ait jamais vüe.

De votre beauté, Madame, je passe aux maux qu'elle cause aux malades, aux mourans qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable, au contraire, si vous suivez mon conseil, il en coûtera la vie à quelque malheureux. Il y a trop longtemps que les Poëtes & les faiseurs de Romans nous entretiennent de fausses morts: je vous en demande une véritable; & ça vous sera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter.

Après cela qu'on me traite de confident du Chevalier, & qu'il revienne avec les troupes qu'il a levées dans le pais de Liège, pour voir si je me trouveray à leur teste. Je suis dans l'intérêt de vos rigueurs, c'est à dire dans celui de mon amy, malgré les conseils du caractère.

Ce n'est pas qu'à le bien prendre il y ait rien qui ne luy soit avantageux: car vous conseiller d'aimer des sujets dignes de vous, c'est vous réduire à l'impossible, & proprement vous conseiller de n'aimer jamais;

Ainsi,

Ainsi, Madame, par des voyes détournées je me trouve plus rigoureux que la vieille Madame ***.

Il me reste à vous entretenir de la hardiesse que j'ay eue de vous trouver des défauts. Je n'ay pû m'en empêcher, autrement c'eût esté aller contre les règles du caractère, dont la perfection consiste à bien démêler les bonnes & les mauvaises qualitez.

En tout cas, je suis plus à plaindre que vous. Il ne vous faut souffrir qu'un quart-d'heure à les entendre; & j'ay passé des nuits entieres à les découvrir. C'est les premieres difficultez de cette nature que j'aye jamais rencontrées; & pour marque d'un mérite fort extraordinaire, écrivez en grosses lettres..... a trouvé mes louanges faciles & naturelles. La censure luy a fait de la peine sur mon sujet.

L. E. T. T. R. E.

A. Monsieur D. B.

JE ne sçay pas pourquoy vous admireriez mes vers, puisque je ne les admire pas moy-même : car vous devez sçavoir qu'au senti-

ment d'un grand Maître en l'art Poétique, le Poète est toujours le plus touché de son ouvrage. Pour moy, je reconnois beaucoup de fautes dans le mien, que je pourrois corriger si l'exactitude ne faisoit trop de peine à mon humeur, & ne consumoit trop de tems à une personne de mon âge.

D'ailleurs j'ay une excuse que vous recevrez, si je ne me trompe. Les coups d'essay ne sont pas souvent des chefs-d'œuvres; & les louanges que je donne au Roy, estant les premières véritables & sincères que j'ay données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi.

Les vôtres pour moy ont une ironie ingénieuse, dans laquelle, je me suis vû si grand maître autrefois, que le Maréchal de Clérambaut ne trouvoit que moy capable de vous disputer le mérite de cette figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage, & qui est autant votre serviteur que je le suis.

Vous me voyez assez en garde contre le ridicule, & malgré toutes mes précautions je ne laisse pas de me laisser aller agréablement aux louanges que vous me donnez sur mon goût. Vous avez intérêt qu'il soit bon, juste & déli-

cat ;

cat ; car l'idée du vôtre, que je conserve tous-jours, règle le mien.

Le miracle d'amour que je vis à Bourbon, est le miracle de beauté que je vois à Londres. Quelques années qui luy sont venues luy ont donné plus d'esprit, & ne luy ont rien ôté de ses charmes.

*Beaux yeux, de qui l'éclat feroit cacher sous l'onde
Ceux qu'on en vit sortir pour faire aimer le monde,
Je ne m'étonne point que cent & cent malheurs.*

Ne vous coûtent jamais une goutte de pleurs.

Ce n'est pas au malheur à vous donner des larmes :

On ne les connoist point où regnent tant des charmes.

Si vous avez, beaux yeux, des larmes à jeter.

C'est l'amour seulement qui vous les doit coûter.

Pour les attentats que vous me conseillez, je suis peu en état de les faire ; & elle est moins en humeur de les souffrir. S'il me faut faire veiller les nuits entières, on ne me donne pas quarante ans. S'il faut faire un long voyage avec le vent & la pluye, quelle fanté que celle de Monsieur de Saint-Evremont ! Veux-je approcher ma teste de la sienne, sentir ses cheveux, & baiser le bout de l'oreille : on me demande si j'ay connu Madame Gabrielle, & si j'ay fait ma cour à Marie de Médicis.

pier me manque. Je vous prie de me mettre au rang des amis solides, immédiatement après Monsieur de Canaples. Miracle d'amour est votre servante.

E L O G E

D E

M A D A M E D E ***.

J'Entreprends aujourd'hui une chose sans exemple, j'entreprends de faire l'Oraison funèbre d'une personne qui se porte mieux que son Orateur. Cela vous surprendra, Messieurs. Mais, s'il est permis de prendre soin de son tombeau, d'y mettre les inscriptions, & de donner plus d'étendue à notre vanité, que la nature n'en a voulu donner à notre vie: si tous les vivans peuvent se destiner le lieu où ils doivent estre lorsqu'ils ne vivront plus: si Charles-Quint a fait faire ses funérailles, & a assisté deux ans durant à son service: trouverez-vous étrange, Messieurs, qu'une Beauté plus illustre par ses charmes, que ce grand Empereur par ses conquêtes, veuille jouir du bonheur de sa mémoire, & entendre pendant sa vie ce qu'on pourra dire d'elle après sa mort?

Que

Que les autres tâchent d'exciter vos regrets pour quelque morte, je veux attirer vos larmes pour une mortelle, pour une personne qui mourra un jour par le malheur nécessaire de la condition humaine, & qui devrait toujours vivre par l'avantage de ses merveilleuses qualitez.

Pleurez, Messieurs, & n'attendant pas à regretter un bien perdu donnez vos pleurs à la funeste pensée qu'il la faudra perdre. Pleurez, pleurez. Quiconque attend un malheur certain se peut déjà dire malheureux.

Hortence mourra, cette merveille du monde mourra un jour. L'idée d'un si grand mal mérite vos larmes.

*Vous y viendrez à ce triste passage,
Hortence, hélas ! vous y viendrez un jour
Et perdrez-la ce beau visage
Qu'on ne voit jamais sans amour.*

Détournons nôtre imagination de la mort sur sa naissance, pour dérober un moment à nôtre douleur. Si nous la voyons venir au monde, nous songerons bien-tôt qu'elle en sortira.

Hortence de Manchini est née à Rome d'une illustre Famille. Ses parens ont toujours esté considérables, mais quand ils auroient tous
gou-

gouverné des Empires , ils ne luy auroient point apporté autant d'éclat qu'elle leur en donne.

Le Ciel a formé ce grand ouvrage sur un modèle inconnu au siècle où nous sommes. A la honte de notre tems , il a voulu donner à Hortence une beauté de l'ancienne Grèce , & une vertu de la vieille Rome. Laissons écouler son enfance sans nous y arrêter dans ce discours.

Son enfance a eu cent naïvetés admirables : mais rien d'assez important pour notre sujet. Je vous demande , Messieurs , des larmes : je vous demande de l'admiration. Pour les obtenir , j'ay des malheurs & des vertus à vous représenter.

Le Cardinal Mazarin ne fut pas longtems sans connoître les avantages de sa belle nièce ; & pour faire justice aux graces de la nature , il destina Hortence à porter son nom , & à posséder ses richesses.

Après sa mort , elle avoit des charmes qui pouvoient engager des Rois à la rechercher par amour , & des biens capables de les y obliger par intérêt. Mais quel besoin aviez-vous , Madame , de devenir Souveraine ? Votre beauté ne vous fait-elle pas par tout régner ? Il n'y a point de peuples qui n'ayent une soumission

volontaire au pouvoir de vos charmes : point de Reine qui ne porte plus d'envie à votre personne , que vous n'en pouvez porter à sa grandeur.

*Vous estes admirée en cent & cent climats.
Toutes les nations sont vos propres Estats.
Et de petits esprits vous nomment vagabonde,
Quand vous allez regner en tous les lieux du monde.*

En effet , quel país y a-t-il qu'Hortence n'ait pas vû ? Quel país a-t-elle vû qui ne l'ait pas admirée ? Rome a eu pour elle autant d'admiration que Paris. Cette Rome de tous tems si glorieuse , & plus vaine de l'avoir donnée au monde , que d'y avoir produit tant de Heros. Elle croit qu'une beauté si extraordinaire est préférable à toute valeur , & qu'il y a plus de conquestes à faire par ses yeux , que par les armes de ses citoyens.

L'Italie vous fera éternellement obligée , Madame , de l'avoir défaite de ces règles importunes qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte , de luy avoir osté une science de formalité , de cérémonie , de civilité concertée , d'égards méditez qui rendent les hommes insupportables dans la société même.

C'est

C'est Hortence qui a banny toute grimace & toute affectation, qui a ruiné cet art du dehors qui règle les apparences, cette étude de l'extérieur qui compose les visages.

C'est elle qui a rendu ridicule une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique sans affaire & sans intérêt, occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve.

C'est elle qui a introduit une liberté douce & honneste, qui a rendu la conversation plus agréable, les plaisirs purs & plus délicats.

Une fatalité l'avoit fait venir à Rome, une fatalité l'en a fait sortir.

Madame la Connétable voulut quitter Monsieur son mary, & en fit confidence à sa sœur. La sœur, toute jeune qu'elle estoit, luy représenta ce qu'auroit pû représenter une mère pour l'empêcher. Mais la voyant résolue à l'exécution de son dessein, elle suivit par amitié celle qui n'avoit pû estre détournée par prudence, & partagea avec elle le danger de la fuite, les craintes, les inquietudes, les embarras qui suivent de pareilles résolutions.

La fortune qui peut beaucoup dans nos entreprises, & plus encore dans nos aventures, a fait errer Madame la Connétable de nations en nations, & l'a jetée enfin dans un Convent à Madrid

La raison conseilla le repos à Hortence; & un desir de retraite l'obligea à établir son séjour à Chambéry. Là elle a trouvé en elle-même par ses reflexions, dans le commerce des sçavans par les conférences, par les Livres, & par ses observations, ce que la Cour ne donne point aux Courtisans, où pour estre trop occupez des affaires, ou trop dissipéz par les plaisirs.

Trois ans entiers Hortence a vécu dans Chambéry, toujours tranquille, jamais obscure. Quelque desir qu'elle ait eu de se cacher, son mérite luy établit malgré elle un petit empire, & luy fit une cour de sa retraite.

En effet elle commandoit à la Ville & à tous les pais d'alentour. Chacun reconnoissoit avec plaisir les droits que la nature luy a donnez; & celui qui en avoit sur tous les autres par sa naissance, les eût oubliez volontiers, pour entrer dans la même sujettion où entroient ses peuples.

Les plus honnestes gens quittoient la Cour, & négligeoient le service de leur Prince, pour s'appliquer particulièrement à celui d'Hortence; & des personnes considérables des pais éloignez se faisoient un prétexte du voyage d'Italie pour l'aller voir.

C'est une chose bien extraordinaire d'avoir pu

pû établir une Cour à Chambéry ; c'est comme un prodige, qu'une Beauté qui avoit voulu se cacher en des lieux presque inaccessibles, ait fait plus de bruit dans l'Europe, que toute l'Europe ensemble.

Les plus belles personnes de chaque nation avoient le déplaisir d'entendre toujours parler d'une absente. Les femmes les plus aimables avoient une ennemie secrète qui ruinoit toutes les impressions qu'elles pouvoient faire. C'estoit l'idée d'Hortence, qu'on conservoit précieusement aux lieux où on l'avoit vüe, & qu'on se formoit avec plaisir en ceux où elle n'avoit pas esté.

Telle estoit la conduite d'Hortence ; telle estoit sa condition, quand la Duchesse d'Yorck, sa parente, passa par Chambéry pour aller trouver le Duc son époux.

Le mérite de la Duchesse, sa beauté, son esprit, sa vertu donnoient envie à Hortence de l'accompagner : mais ses affaires ne le permirent pas. Il falut remettre le voyage à un autre tems. La curiosité quelle avoit de voir une grande Cour qu'elle n'avoit pas vüe, la fortifioit dans cette pensée : la mort du Duc de Savoye la détermina.

Ce Prince avoit eu pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit
ad-

admirée à Turin , & cette admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de Savoye pour amour. Une impression jalouse & chagrine produisoit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée.

Il n'en falut pas davantage pour obliger Hortence à sortir d'un pais où la nouvelle Regente estoit absoluë. S'éloigner de Madame de Savoye, & s'approcher de Madame la Duchesse d'York ne fut qu'une même resolution.

Hortence se déclara à ses amis, lesquels n'oublierent rien pour l'en détourner : mais ce fut inutilement. On n'a jamais vû tant de larmes. Elle ne fut pas insensible à la douleur que l'on avoit à son départ. Des personnes touchées si vivement la sûrent toucher. Cependant la résolution estoit prise , & malgré tous les regrets elle voulut partir.

Quel autre courage que celui d'Hortence eût fait entreprendre un voyage si long , si difficile & si dangereux ?

Il luy falut traverser des nations sauvages, & des nations armées : adoucir les uns, & le faire respecter des autres.

Elle n'entendoit la Langue d'aucun de ces peuples : mais elle estoit entendue. Ses yeux ont un langage universel qui la font entendre de tous les hommes.

Que de montagnes, que de forests, que de rivières il falloit passer ! Qu'elle essuya de vents, de néges, de pluyes ! Et que les difficultez des chemins, que la rigueur du tems, que des incommoditez si extraordinaires firent peu de tort à sa beauté !

Jamais Héléne ne parut si belle qu'estoit Hortence. Elle avoit l'air, l'habit & l'équipage d'une Reine des Amazones : elle paroissoit également propre à charmer & à combattre.

On eût dit qu'elle alloit donner de l'amour à tous les Princes qui estoient sur son passage, & commander à toutes les troupes qu'ils commandoient.

La premiere de ces choses eût dépendu d'elle, mais ce n'estoit pas son dessein. Elle fit quelque eslay de la seconde ; car les troupes recevoient ses ordres plus volontiers que ceux des Généraux.

Après avoir fait plus de trois cens lieües, arrivée enfin en Hollande, elle ne demeura à Amsterdam que le tems qu'il faut pour voir les raretez d'une Ville si singuliere & si renommée. Sa curiosité satisfaite, elle partit pour la Brille, où elle s'embarqua pour l'Angleterre.

Il manquoit à ce voyage une tempeste extraordinaire.

traordinaire. Il en vint une qui dura cinq jours. Tempeste aussi furieuse que longue, qui fit perdre conseil & résolution aux matelots; & aux passagers, toute espérance.

Hortence fut seule exemte de lamentation : moins importune à demander au Ciel qu'il la conservât, que soumise & resignée à ses volontez. Il estoit arresté qu'elle verroit l'Angleterre. Elle y aborda, & se rendit à Londres en peu de tems.

Tous les peuples avoient une grande curiosité de la voir : les Dames une plus grande alarme de son arrivée.

Les Angloises, qui estoient en possession de l'empire de la beauté, la voyoient passer à regret à une étrangère; & il est assez naturel de ne perdre pas sans chagrin la plus douce des vanitez.

Un intérêt si considerable les sceut unir. Les ennemies furent reconciliées : les indifférentes se recherchèrent; & les amies voulurent se lier plus étroitement encore. C'est la première conspiration que j'ay vûë en Angleterre. Conspiration aussi malheureuse contre la beauté d'Hortence, que la dernière contre les armées du Roy de France,

Les confédérées prévoyoit bien leur malheur : mais ne voulant pas l'avancer, elles se

préparèrent à défendre un intérêt qui leur estoit plus cher que celui de la patrie.

Hortence n'avoit pour elle que ses charmes & ses vertus. C'estoit assez pour ne rien apprehender.

Après avoir gardé la chambre, moins pour se remettre des fatigues de son voyage, que pour se faire faire des habits, elle parut à Wite-Hal.

*Astres de cette Cour, n'en soyez point jaloux.
Vous pârutes alors aussi peu devant elle,
Que mille autres beautés avoient fait devant vous.*

Depuis ce jour l'on ne luy disputa rien en public : mais on luy fit une guerre secrète dans les maisons : & tout se reduisoit à des injures cachées, qui ne venoient pas à sa connoissance, ou à de vains murmures qu'elle méprisa.

On vit une chose bien extraordinaire. Celles qui s'estoient le plus déchaînées contr'elle furent les premières à l'imiter. On voulut s'habiller, on voulut se coëffer comme elle : mais ce n'estoit ny son habillement ny sa coëffure. Car sa personne fait la grace de son ajustement ; Et celles qui tâchent de prendre son air & son ajustement, ne sçauroient rien prendre de sa personne.

On

On peut dire d'elle ce qu'on a dit de feuë Madame. *Tout le monde l'imite, & personne ne luy ressemble.*

Pour ce qui regarde les hommes, elle se fait des sujets de tous les honnestes gens qui la voyent. Il n'y a que les méchans goûts & que les faux esprits qui puissent défendre contre elle un reste de liberté. Heureuse des conquestes qu'elle fait ! Plus heureuse de celles qu'elle ne fait pas !

Hortence n'est pas si-tost arrivée en quelque lieu, quelle y établit une maison qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde. On y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soy, & plus respectueusement qu'à la Cour.

Il est vray qu'on y dispute souvent, mais c'est toujours avec plus de lumieres que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matieres : plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits.

Le jeu qu'on y joue est peu considérable, & le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les visages, ny la crainte de perdre, ny la douleur d'avoir perdu. Le désintéressement va si loin en quelques-uns, qu'on leur

reproche de se réjouir de leur perte, & de s'affliger de leur gain.

Le jeu est suivi des meilleurs repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France pour les délicats ; tout ce qui vient des Indes pour les curieux ; & les mets communs deviennent rares par les goûts exquis qu'on leur donne.

Ce n'est pas une abondance qui fait craindre la dissipation. Ce n'est point une dépense tirée qui fait connoître l'avarice ou l'incommodité de ceux qui la font.

On n'y aime pas une économie laide & triste qui se contente de satisfaire aux besoins, & ne donne rien au plaisir. On aime un bon ordre qui fait trouver tout ce que l'on souhaite, & qui en ménage l'usage, afin qu'il n'y puisse jamais rien manquer.

Il n'y a rien de si bien réglé que cette maison. Mais Hortence répand sur tout je ne sçay quel air aisé, je ne sçay quoy de libre & de naturel qui cache la règle. On diroit que les choses iroient d'elles-mêmes, tant l'ordre est secret & difficilement appercéu.

Qu'Hortence change de logis, on ne connoist point quelle en ait changé. La différence des lieux est insensible. Par tout où elle est on ne voit qu'elle ; & pourvû qu'on la trouve,
on

on trouve tout. La nouveauté, le changement ne se font pas remarquer. Elle seule nous attire & nous retient.

On ne fait plus de visites. Ces devoirs, ces égards pour toute autre que pour elle, sont une gêne. Les plus réguliers se reprochent secrètement de luy dérober le tems des considérations de famille. On ne vient jamais assez tost : on ne se retire jamais assez tard. On se couche avec regret de l'avoir quittée ; & on se lève avec désir de la voir.

Mais quelle est l'incertitude de la condition humaine ! Dans le tems qu'Hortence se porte le mieux, dans le tems qu'elle jouïssoit innocemment de tout le plaisir que l'inclination recherche, & que la raison ne défend pas ; qu'elle goûtoit la douceur de se voir aimée & estimée de tout le monde ; que celles qui s'estoient opposées à son établissement se trouvoient charmées de son commerce ; qu'elle avoit comme éteint l'amour propre dans l'ame de ses amies, chacune ayant pour elle les sentimens qu'il est naturel d'avoir pour soy. Dans le tems que les vaines & les plus amoureuses d'elles-mêmes ne dispuoient rien à sa beauté ; que l'envie se cachoit au fond des ames ; que tout chagrin contr'elle estoit secret, ou trouvé ridicule dès qu'il commençoit à paroître

stre. Dans ce tems heureux une maladie extraordinaire la surprend; & nous avons esté sur le point de la perdre, malgré tous ses charmes, malgré toute nôtre admiration & nôtre amour.

Vous périssiez, Hortence, & nous périssions. Vous, de la violence de vos douleurs: nous, de celle de vôtre affliction. Mais c'estoit bien plus que de s'affliger: c'estoit sentir tout ce que vous sentiez: c'estoit estre malade comme vous. Des inégalitez bisarres vous approchoient tantôt de la mort, tantôt vous appelloient à la vie. Nous estions sujets à tous les accidens de vôtre mal; & pour apprendre de vos nouvelles il n'estoit pas besoin de demander comment vous estiez, il ne falloit que voir en quel état nous estions.

Loüé soit Dieu, ce Dispensateur universel des biens & des maux. Loüé soit Dieu, qui vous a renduë à nos vœux, & qui vous redonne à vous même. Vous voilà vivante, & nous vivans: mais nous ne sommes pas encore remis de la frayeur du danger que nous avons couru, & il nous en reste une triste idée qui nous fait concevoir plus vivement ce qui arrivera de vous un jour.

La nature défera ce bel ouvrage qu'elle a pristant de peine à former. Rien ne l'exemte-

ra de la loy funeste où nous sommes tous assujettis.

Celle qui s'est si fort distinguée des autres durant sa vie, sera confondue avec les plus misérables à sa mort.

Et tu te plains, génie ordinaire, mérite commun, beauté médiocre; & tu te plains de ce qu'il te faut mourir. Ne murmures point injuste. Hortence mourra comme toy. Un tems viendra, & pût-il ne venir jamais ce tems malheureux! Un tems viendra qu'on pourra dire de cette merveille,

*Elle est poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires.*

Rien ne l'en a sçu parer.

Apprenez, âmes vulgaires,

A mourir sans murmurer.

Il me semble que les Oraisons funébres ne finissent point sans laisser quelque consolation aux Auditeurs. Après avoir attiré leurs larmes pour une personne qui vient de quitter la terre, on nous dit qu'elle est au Ciel, afin que l'idée de son bonheur forme en nous quelque sentiment de joye.

Passons, passons de la douleur au plaisir.

Nous avons pleuré de ce qu'Hortence s'estoit vüe sur le point de mourir : réjouiïssons-nous de la voir vivante. Nôtre Souveraine se porte bien. Que nous faut-il davantage ? Qu'avons-nous de plus à desirer ?

- Il y a peu de regnes dont on ne se louë dès qu'ils sont achevez. Les chaînes les plus légères sont pesantes pour ceux qui les portent. Elles ne paroissent aisées qu'à ceux qui ne les ont plus. Votre regne subsiste, Madame, & on le benit. Il dure, & je souhaite qu'il dure toujours. Vos sujets se trouvent heureux sous vôtre empire. Il n'y en a pas un qui ne regardât sa liberté comme le plus grand des malheurs.

Réjouiïssons-nous, nôtre Souveraine est vivante, & nous vivons. Vivre est le premier de nos biens : vivre pour elle en est un plus grand. C'est le plus doux & le meilleur usage de nôtre vie.

R E F L E X I O N S

SUR LA DOCTRINE

D' E P I C U R E.

PERSONNE n'ignore que la plupart des hommes blâment Epicure, & rejettent sa doctrine, non seulement comme indigne d'un Philosophe: mais encore comme dangereuse à un citoyen. Ils publient par tout, qu'un homme est vicieux dès qu'il est de ses disciples; que ses opinions sont opposées aux bonnes mœurs; & font ainsi tomber son nom dans l'opprobre & dans l'infamie.

Cependant les Stoïciens, qui estoient ses plus grands ennemis, ne l'ont jamais traité si mal. Ils l'ont combattu sans l'outrager; & les Livres qu'ils nous ont laissez, témoignent encore en plusieurs endroits l'estime singulière qu'ils avoient pour luy.

D'où vient cette extrême difference? Et pourquoy ne sommes-nous plus de l'opinion des sages? Il est très-aisé d'en donner la raison. C'est que nous ne faisons pas comme eux.

eux. Nous ne nous informons de rien ; nous nous tenons à ce qu'on nous dit. Sans nous instruire de la nature des choses ; nous-estimons que les meilleures sont celles qui ont le plus d'exemples & le plus d'approbateurs ; & nous ne suivons point la raison ; mais seulement la ressemblance. Nous retenons nos erreurs, parce qu'elles sont autorisées de celles des autres. Nous aimons mieux croire que juger ; & nous sommes si injustes, que nous croyons que l'antiquité d'une opinion est un titre suffisant pour nous autoriser à la défendre, même contre la raison.

C'est donc là une des causes qui ont fait tomber Epicure dans la haine publique, & qui ont poussé presque tous les hommes à l'effacer du nombre des Philosophes. On l'a condamné sans le connoître : on l'a banny sans l'écouter ; & on n'a pas même voulu s'éclaircir de son bon droit.

Mas, à mon avis, le premier & le plus raisonnable sujet qu'ont eu les hommes de mépriser sa doctrine, c'a esté la vie de quelques libertins, qui ayant abusé du nom de ce Philosophe, ont ruiné la réputation de sa secte.

Ces gens ont donné à leurs vices l'inscrip-

scription de sa sagesse. Il ont corrompu sa doctrine par leurs mauvaises mœurs, & se sont jettés en foule dans son party, seulement parce qu'ils entendoient qu'on y louoit la volupté.

Tout le mal est qu'ils n'ont pas voulu sçavoir quelle estoit cette volupté & ces loüanges: Qu'ils se sont contentés de son nom en général: Qu'ils l'ont fait servir de voile à leurs débauches; & qu'ils ont cherché l'autorité d'un grand homme pour appuyer les désordres de leur vie. De sorte qu'au lieu de profiter des sages conseils de ce Philosophe, & de corriger leurs vicieuses inclinations dans son école, ils y ont encore perdu le seul bien qui leur restoit, à sçavoir la honte de faillir.

Ils en sont venus jusqu'à louer les actions desquelles ils rougissoient auparavant. Ils ont fait gloire des vices qu'ils avoient cachez; & enfin ils ont suivy sans aucune honte la volupté qu'ils avoient apportée avec eux, & non pas celle qu'on leur vouloit enseigner.

Cependant le monde a jugé sur les apparences; & voyant que ces gens qui se disoient Philosophes estoient extrêmement débauchez; qu'ils faisoient une profession publique de leurs crimes; qu'ils citoient Epicure pour autoriser leur

leur oisiveté, leur impureté & leur gourmandise ; il n'a point fait de difficulté de prononcer que la doctrine de ce Philosophe estoit très-pernicieuse , & de comparer ses disciples aux plus sales animaux de la nature.

Epicuri de grege porcorum.

Les affaires d'Epicure seroient en très-mauvais état, si quelques personnes désintéressées n'avoient pris le soin de le reconnoître, & ne s'estoient séparés de cette multitude qui a toujours eu des sentimens opposez à ceux des sages.

Il s'est donc trouvé des gens qui se sont informez de la vie de ce Philosophe, & qui sans s'arrêter à la croyance du vulgaire ny à l'écorce des choses, ont voulu pénétrer plus avant, & ont rendu des temoignages fort authentiques de la probité de sa personne, & de la pureté de sa doctrine.

Ils ont publié à la face de toute la terre, que sa volupté estoit aussi sévère que la vertu des Stoïciens; & que pour estre debauché comme Epicure, il falloit estre aussi sobre que Zénon.

Et en effet il n'est pas croyable qu'un homme auquel sa patrie éleva plusieurs statuës : duquel les amis occupèrent les Villes de la Gré-

Grèce : qui aimoit le culte des Dieux , & le bien de son país : qui avoit de la pieté pour ses parens , de la libéralité pour ses frères , & de la douceur pour ses esclaves : que sa modestie empêchoit de se mêler de la République ; & qui ordinairement ne vivoit que d'eau & de pain : Il n'est pas , dis-je , croyable que cet homme eût donné des préceptes de la débauche , ny qu'il eût enseigné à ses disciples la pratique des vices qu'il abhorroit naturellement.

Au contraire , comme si cet excellent homme avoit appréhendé que le titre qu'il donnoit à sa Philosophie ne servist aux mauvaises inclinations , & que les hommes ensuite ne calomniaissent la volupté dans laquelle il mettoit le souverain bien : comme s'il avoit prévu l'injuste aversion des siècles suivans , & le dérèglement de ceux qui abuseroient de sa doctrine ; il a eu le soin luy-même d'en faire l'Apologie. Il a expliqué combien la volupté dont il parloit estoit sobre & austère.

Au reste , je ne prétens point qu'on m'en croye , en cela , sur ma parole : je vais produire une de ses Lettres , dans laquelle chacun peut apprendre son véritable sentiment. Voicy comment il s'en explique. C'est à Ménécée qu'il écrit.

Encore que nous disions, mon cher Ménécée, que la volupté est la fin de l'homme, nous n'entendons pas parler de voluptez sales & infames, de celles qui viennent de l'intempérance & de la sensualité. Cette mauvaise opinion est des personnes qui ignorent nos préceptes, ou qui les combattent; qui les rejettent absolument, ou qui en corrompent le vrai sens.

On peut voir par ce seul fragment, combien il a eu soin de défendre l'innocence de sa doctrine contre la calomnie & l'ignorance; qu'il a bien prévu qu'il n'y avoit que ces deux choses capables de le décrier; & qu'en effet, ce sont elles, comme nous avons dit, qui l'ont perdu de réputation parmy la plus grande partie du monde.

Sa vie même, quoique sage & sobre, n'a pas laissé d'estre noircie par une infinité de médisances & d'invectives: mais ceux qui l'ont écrite, après avoir rapporté les calomnies de ses ennemis, les ont incontinent réfutées, & l'on n'a point fait l'histoire de ce Philosophe, que l'on n'aye fait à même tems son Apologie.

Comme mon dessein n'est point de vous entretenir de ses actions, mais seulement de défendre sa volupté: je vous remettray à Diogène - Laërce pour le récit de sa vie, & je me
conten-

contenteray de philosopher avec vous sur la nature de cette volupté qui luy a fait tant d'ennemis ; & nous examinerons si elle est telle qu'il faille ôster du nombre des gens de bien ceux qui la défendent, & qui la suivent.

Vivre selon la nature , & ne sentir aucune douleur ; c'est ce qu'Epicure appelle vivre voluptueusement. Il me semble qu'en cela il n'y a rien à condamner : qu'une semblable vie n'a point besoin de censure, & que la sévérité de toutes les Républiques ne l'a jamais desapprouvée.

Suivre la nature, c'est suivre la raison. Les bornes qu'elle nous a prescrites sont celles de l'innocence. Il n'y a rien en elle que d'équitable & d'égal.

Ce n'est point d'elle que l'avarice est venue : elle avoit caché l'or dans les entrailles de l'élément le plus vil : nous l'y avons esté arracher.

Elle n'a point esté cause de l'ambition qui nous tourmente : elle nous met au monde & nous en ôte tous également.

Nous ne différons les uns des autres qu'autant que nous la corrompons.

Est-ce elle, à vôtre avis, qui conseille les délices ? Les Poètes mêmes qui ont mis des défauts jusques dans le Ciel, pour faillir avec exemple, & qui ont fait Jupiter méchant, afin

qu'ils le pûssent estre, ne l'ont osé dire. Ils ont conservé sa pureté toute entière, & n'ont point mis dans la description de son siècle le luxe des autres qui l'ont suivy.

Ecoutez-les parler. Ils vous diront que le gland estoit alors la nourriture des hommes, que les rivières étanchoient leur soif, qu'ils demeuroient dans des cavernes, qu'ils n'avoient point d'habits qui les deffendissent du froid, & qu'ils suivoient la nature en toutes leurs actions.

Je veux bien que les choses ne se soient pas passées ainsi, & que les premiers habitants de la terre n'aient jamais vécu dans cette simplicité dénuée, qui convient bien plus à la stupidité des bestes, qu'à la politesse des hommes. Les Poètes ont porté les choses un peu trop loin : mais au moins nous ont-ils voulu faire connoître que nos excez ne viennent pas de la nature, qu'elle ne nous les conseille point, que ce n'est point elle qui dit,

*Alas Phasiacis petita colobis,
Atque Afræ volucres placent palato,
Quod non sunt faciles.
Qu'elle n'a point inventé,
Tous ces vains équipages.
D'habillemens de pourpre & de suite de pages.*

Et qu'enfin c'est nous qui abusons des dons du Ciel, & des avantages qu'elle nous fait.

Quoy donc pour vivre selon la nature il faudra s'abstenir des choses qu'elle a soumises à l'homme, & dont elle nous a rendus les maîtres? Je ne dis pas cela: j'estime plustôt qu'on doit en user, pourvû que ce soit selon la nature.

Il faut se servir des choses de sorte que l'on s'en puisse aisément passer. Il en faut estre le maître, & non pas l'esclave. Il ne faut pas nous impatienter pour leur possession, ny nous désespérer pour leur perte. Jouissons en paisiblement lorsque l'occasion s'en offrira: mais ne la cherchons pas avec inquietude & avec travail.

Il n'y a point de condition qui ne soit bienfaisante au sage. De cette sorte je ne blâmeray jamais un Philosophe pour habiter un Palais, mais bien pour ne pouvoir se contenter d'une cabane. Je ne seray pas scandalisé de le voir sous les vêtements des Rois, s'il n'en a point l'ambition.

Qu'Aristipe possède les richesses de Crésus, n'importe. Il les jettera quand elles l'incommoderont.

Que Platon soit à la table de Denis le Tyran, il n'y mangera quelquefois que des olives.

U Nous ne blâmons pas la possession des biens, nous en blâmons la servitude.

12 Ce n'est pas la pauvreté qui nous fera sages. Elle peut bien ôster l'envie de commettre certaines fautes : il y en a d'autres où elle ne sçau- roit remédier.

13 Les haillons des Cyniques ne contribuent rien à la tranquillité ny à la modestie.

L'ambition suivit Diogène jusques dans son tonneau ; & ce fut là qu'il eut l'audace de com- mander à Alexandre, le plus superbe de tous les hommes.

14 Tout ce qui vient de nous sera indifférent, si nous avons la moderation de l'ame, c'est- à-dire si nous sommes sages, & si nous suivons la nature

15 Il est vray qu'il y a plus de peine à la suivre dans l'abondance, que dans la nécessité ; & que nôtre modération est bien moins à l'épreuve des amorces de l'abondance, que des aiguillons de l'adversité : mais aussi y a-t-il bien plus de gloire à les surmonter, & la perte des fausses joyes assure bien mieux la possession des vérita- bles.

16 On ne ressent pas la félicité qui ne coûte rien, & de laquelle on est redevable au hasard. Il faut que la sagesse nous la donne : il faut quel- quefois que la peine nous mène à la volupté.

Un

Un homme qui seroit dans la lice aux jeux Olympiques pour combattre, s'il ne se présentoit personne, pourroit bien estre couronné: mais pour cela il ne seroit point victorieux,

Ce sont les orages & les tempestes qui donnent de la réputation aux Pilotes; & si la chasteté de Pénélope n'avoit esté éprouvée, on pourroit peut-estre dire d'elle, *Il ne luy a manqué que des corrupteurs.*

Ne fuyons donc point le monde, ne fuyons point la Cour: ne nous cachons point au desert, d'où la Philosophie retira les premiers hommes.

Possédons les richesses, ne refusons pas d'entrer dans les Charges publiques. Si nous sommes sages, nous jouirons de ces choses sans aucun danger: nous marcherons heureusement parmy ces écueils: nous regarderons tout cela avec un visage indifférent. Et si on nous l'oste, nous témoignerons en n'y rejettant pas les yeux, que nous les méprisons, & que nous n'y estions pas attachés.

Il est honteux au sage de fuir, & d'estre plus foible que des desirs qui n'estant pas selon la nature, n'ont aucun crédit que celui que l'opinion des hommes leur donne.

Voilà quelle est en partie la volupté des

Epicuriens, voilà ce qu'ils appellent vivre selon la nature, voilà leur doctrine & leurs sentimens.

Voyez maintenant si cette opinion mérite la haine des hommes, & si on a sujet de la mépriser. Voyez si cette volupté favorise les débaüches & les excès, & s'il y a rien de plus sombre & de plus chaste qu'elle.

Demandez-vous à Epicure ce que c'est que vivre voluptueusement? Il vous répondra, *Que c'est n'avoir point d'attachement pour les choses du monde: Que c'est résister au mauvais desirs: Que c'est mépriser les honneurs: Que c'est se rendre maître de la fortune: Que c'est en un mot posséder absolument la paix & le repos de l'esprit.*

C'est là que tendent tous ses préceptes, c'est là que l'on rencontre la volupté, & c'est là en effet que nous la devons chercher: non pas dans la satisfaction des sens, ny dans l'émotion des appetits.

Elle est trop pure pour dépendre du corps. La raison en est la maîtresse, elle en est la règle, les sens n'en sont que les ministres: & ainsi quelques délices que nous espérons dans la bonne chère, dans les plaisirs de la vue, dans les parfums & dans la musique, si nous n'approchons de ces choses avec une a-

me tranquille, nous serons trompés, & nous nous abuserons d'une fausse joye, & nous prendrons l'ombre du plaisir pour le plaisir même.

Brûlons, si vous voulez, tout le bois de l'Arabie heureuse: enfermons-nous avec Vénus: vivons de Nectar & d'Ambrisie: jouissons de la volupté que les Poëtes ont imaginée. Tout cela aura de l'amertume pour nous, si nous sommes en inquiétude; & nôtre chagrin nous forcera de nous plaindre au milieu de ces douceurs.

Je veux vous donner un exemple de ces choses: & vous montrer combien on est incapable de la volupté lorsque l'on a l'esprit dans le trouble.

Vous avez lu le festin que Tigellinus fit à Néron; & vous pouvez vous souvenir de cette grande débauche, de laquelle le luxe & la renommée ont duré jusques à nôtre siècle. Il semble que ç'ait esté le dernier effort de la somptuosité & de la délicatesse; & que la sensualité n'ait pû aller plus loin. On choisit l'étang d'Agrippa pour ce festin extraordinaire. On le fit sur une barque superbe, laquelle tirée par quantité d'autres sembloit se mouvoir insensiblement. Toutes ces barques paroissoient enrichies d'or & d'yvoire: les rameurs estoient

autant de beaux garçons, ou, pour mieux dire, autant d'amours. L'Océan avoitourné le poisson de ce repas; & les Provinces de l'Empire la diversité des viandes. En un mot, l'abondance y estoit égale à la délicatesse. Je ne parle point des maisons infames élevées sur la rive de l'étang, & qui furent remplies de femmes de grande condition. Je ne parle point des Courtisanes qu'on y vit toutes nues. La nuit même servit au plaisir de cette débauche: ses ténèbres furent combattues par une infinité de lumières; & son silence agréablement troublé par l'harmonie de plusieurs concerts.

¶ Voulez-vous sçavoir maintenant si Néron prit plaisir à toutes ces choses, & s'il sortit satisfait de ce banquet? Il ne faut que vous imaginer qu'il y porta la mémoire de ses crimes; & les remords de sa conscience. Vous n'aurez pas de peine à conclure, que le désespoir l'y accompagna; qu'il y souffrit comme le criminel le plus coupable, & qu'encore que son extérieur eût l'appareil d'un Triomphe, il se joua dans son ame une sanglante Tragedie.

¶ S'il eût de la joye, ce fut de celles des Bacchantes. Il fut obligé de son plaisir à sa fureur ou à son yvrognerie; & ne fut heureux qu'autant qu'il ne fut point raisonnable.

Je

Je dis la même chose de tous ceux qui l'accompagnoient : car je m'imagine que ny Sénèque, ny Trascaus Poëtus, ny Bareas Soranus, qui vivoient selon la nature parmy la corruption de leur siècle, n'estoient point du nombre des conviez. Il n'y avoit sans doute que ceux qu'une vie semblable luy faisoit aimer : qui luy conseilloyent ses crimes, qui en estoient les exécuteurs, & devant lesquels il pouvoit ne pas rougir.

Une assemblée de telles gens n'avoit garde d'estre heureuse. On n'y eût pas pû trouver un seul homme sain. La volupté ne pouvoit entrer dans des esprits gâtez & corrompus par toutes sortes de débauches & d'excès.

Quemvis media erue turba.

Aut ob avaritiam aut misera ambitione laborat.

Hic nuptarum insanit amoribus, hic puerorum.

Enfin ils estoient livrez à toutes les passions qui troublent le repos de l'ame, & par conséquent il n'estoient pas en état de goûter la volupté dont nous parlons.

Je souhaiterois qu'Epicure se fût trouvé à cette débauche ; & qu'aux yeux de l'Univers il eût dit son opinion. Je m'assure qu'il auroit déclaré la vérité devant Néron même : qu'il n'auroit pas appréhendé la mort qu'il tenoit indifférente ; & je m'imagine qu'il eût parlé en

cette maniere. O malheureux Prince! combien es-tu abusé de croire que la volupté se trouve dans tes excès. Elle en est autant éloignée que tu l'es de la félicité de la vie. Tu traînes ton malheur en tous les endroits où tu vas; & quoy que tu fasses, tu ne sauras te dérober un moment à ta conscience. Couvres, si tu veux, ta table de mets encore plus exquis que ceux qu'on y mange: bois les vins les plus délicats de la Grèce & de l'Italie: souilles-toy après dans tout ce que la débauche peut inventer de plus abominable: tu n'y trouveras rien qui te satisfasse; & quand ton corps sera bien rempli, ton esprit cherchera encore la volupté. Ce ne sont pas ces choses qui rendent la vie heureuse, c'est la Prudence: c'est elle qui cause le souverain bien: c'est elle qui t'apprendra à régler tes desirs selon la nature; & c'est dans cette règle que tu trouveras ce que tu ne saurois rencontrer dans tes desordres. Si quelque chose te manque, tourne les yeux vers cette commune mère, elle te donnera de quoy te contenter aisément. La soif te presse-t-elle? Elle a mis par tout des ruisseaux & des fontaines, où tu pourras te désaltérer. Est-ce la faim? Il n'y a point de lieu au monde où tu ne rencontres des fruits pour vivre. Si tu n'es satisfait de ces choses, tu ne le seras jamais de tous tes excès. La volupté n'est que la privation de la douleur. Consulte ta faim & ta soif,

sois, elles te feront trouver des délices dans la simplicité de la nature, & l'eau & le pain te tiendront lieu du meilleur repas dont tu te souviennes, lorsque tu en auras besoin. Maintenant tu n'es pas en cet état: tu ne laisses pas à ton estomach le tems de digérer les viandes; ton impatience amasse tous les jours des cruditez: elle avance le tems de cette mort qui te donne tant d'apprehensions. Ainsi tu fais des festins sans y sentir de plaisir, parceque tu contrains la nature, tu la forces d'obéir à tes desirs, mais sçaches qu'ils luy sont contraires, & que les débordemens de ton corps obscurcissent la lumiere de ta raison. Ne te proposes donc pas de goûter les voluptez que tu t'imagines: il n'y en a point que dans les plaisirs permis de la nature. L'ambition des sujets aspire aux Couronnes. S'ils devenoient Rois, ils voudroient estre seuls Monarques des monde. Estant Monarques, ils souhaiteroient de l'encens & des sacrifices, & la fable des Géans nous apprend que la Terre a osé prétendre à la domination du Ciel. Il en est de meme des autres mauvais desirs. Personne ne sçauront estre heureux que celui qui les sçait régler; & comme il n'appartient qu'au Sage de le faire, aussi n'appartient-il qu'à luy de commander à l'Univers. Il n'y a que luy qui puisse tirer de la volupté de toutes ces choses, & c'est luy seul qui use sobrement des délices, & qui les mé-

méprise en les possédant. Pour toy qui déshonores la race d'Auguste, & qui es l'infamie du genre humain, auquel l'ire des Dieux te fait commander : fais ce que tu voudras, tu seras toujours malheureux : tu traîneras ta douleur par tout : tu ne te déroberas jamais un moment à ta conscience ; & dans le milieu de ta bonne chère, tu ne boiras point de vin qu'il ne terepresente le sang des innocens que ta cruauté a repandu.

Voilà, si je ne me trompe, ce qu'auroit pû dire Epicure : voilà comme il eût justifié sa Philosophie : voilà comme il eût repris les vices de l'Empereur.

Mais comme il est impossible que l'esprit qui est l'arbitre de la volupté, la puisse goûter parfaite, si le corps qui en est le ministre, endure quelque tourment, Epicure enseigne que la privation des douleurs du corps, aussi bien que celle des douleurs de l'ame, est nécessaire pour la consommation de ce souverain bien qu'il appelle la volupté.

Et à dire le vray, la liaison de l'esprit & de la chair est si étroite, qu'il est bien difficile de séparer leurs plaisirs & leurs souffrances,

Il est mal-aisé que l'ame puisse estre souverainement heureuse, pendant que les maladies affligent le corps ; qu'elle puisse songer à la joye, pendant que la violence du mal luy arrache

che des plaintes ; & qu'elle ressente de la volupté, pendant qu'elle est présente à tous les endroits où se porte la douleur,

Que les Stoïciens vantent tant qu'ils voudront l'insensibilité de leur Sage, & cette vertu rigoureuse qui se moque de la douleur : lors qu'ils viendront à la souffrir, ils trouveront que leur corps n'est pas de leur opinion ; & qu'encore que leurs discours soient magnifiques & sublimes, ils ne sont pourtant ny selon la nature ny selon la vérité.

Je ne veux point appuyer cette proposition par l'exemple du commun de ces Philosophes. Je ne veux point me servir d'un nom qu'ils pourroient ne pas recevoir, ny prendre un homme duquel la vertu leur parût douteuse. Le seul Hercule portera témoignage de ce que je dis.

Cet Hercule qu'on a mis parmi les Dieux, que tant de travaux ont rendu fameux, & que les Stoïciens choisissent pour un modèle parfait de leur force & de leur sagesse. Regardons un peu mourir ce Héros, & considérons les dernières actions de sa vie. Sans doute cet homme invincible en sortira comme il y est entré, en faisant quelque chose d'heroïque. Assurément il ne dira rien qui puisse déshonorer ses grandes actions,
ny

ny qui nous semble indigne de sa vertu passée.

Nous nous trompons si nous sommes dans cette opinion. La force de la douleur triomphe de son courage : sa constance cède à l'ardeur du venin qui le dévore. Il ne se plaint pas seulement, il pleure, il crie, il hurle.

At circum gemunt petrae

Locorum & alia Eubææ Promontoria.

Et c'est par les derniers effets de la rage & du désespoir qu'il sort de cette vie pour aller prendre place entre les Dieux.

Que les Stoïciens se rangent donc de notre party : Qu'ils ne nous parlent plus de leur insensibilité : Qu'ils ne nous disent point que le Sage peut être heureux, parmi les tortures, & qu'ils ne méprisent pas la douleur sous le poids de laquelle Hercule même a succombé.

Mais si l'on répond que le Poëte a eu tort de représenter Hercule de cette sorte, & si l'on s'obstine à vouloir soustraire ce Héros à l'autorité des Livres, & au consentement des Théâtres, Possidonius autrefois un des Maîtres de Cicéron, & le plus grand de tous les Stoïciens, (car c'est ainsi que ces Disciple
l'ap-

l'appelle) nous servira d'un exemple illustre, & nous verrons une des plus fermes colonnes du Portique ébranlée par l'effort d'une légère maladie.

La goutte qui attaqua, dans la suite, ce Philosophe, fut encore l'écueil de sa constance. Il se plaignit de sa violence aussi impatiemment qu'autoit fait un homme vulgaire; & quoiqu'il reprochât à la douleur, que tous ses efforts ne le contraindroient pas d'avouer qu'elle fût un mal, il ne laissoit pas néantmoins de s'en affliger & de s'en plaindre; & témoigna en cela plus d'opiniâtreté, que de constance & de raison.

Il semble même que Cicéron se scandalise de la foiblesse de ce Sage, ou du moins qu'il s'en étonne. *J'ay vu*, dit-il, *Possidonius, le plus grand des Stoiciens; avoir aussi peu de force à souffrir les douleurs de la goutte, que mon hôte Nicomaque le Tyrien, qu'il estimoit un homme commun.*

Et certainement, bien loin de croire que la félicité de la vie pût compatir avec la douleur, j'estimerois que ce seroit l'action d'un homme sage de sortir de la vie, s'il ne pouvoit la séparer de la douleur. Et parceque la mémoire de Mécène m'est en vénération, & qu'il me semble qu'on n'en doit jamais parler qu'on

ne l'honore; je voudrois, s'il estoit possible, qu'on eût effacé les vers qui nous restent de luy, & qu'il ne nous eût point appris qu'il estoit plus attaché à la vie, que ne doit estre, je ne dis pas un Philosophe, mais seulement un homme de cœur.

Vous ne luy sçauriez offrir de condition qu'il ne prenne pour vivre. Qu'il soit difforme, il n'importe: qu'il soit estropié, il se consolera en vivant. Qu'il endure tous les tourmens des maladies les plus violentes, il sera encore heureux, si elles ne sont point mortelles. Et quand vous l'aurez condamné à la plus cruelle des morts, ils ne se refoudra pas à quitter la vie pourvû qu'il la puisse conserver même parmy les plus affreux supplices.

Debilem facio manu,

Debilem pede, coxâ

Tubber, astrue gibberum,

Lubricos quâte dentes,

Vita dum superest, bene est.

Hanc mihi, vel acutâ

Si sedeam cruce, sustine.

La molesse assurément luy dicta ces vers pendant qu'il goûtoit tous les plaisirs de la vie. Il n'avoit jamais auparavant fait l'expérience

rience de la douleur ; & s'il se fût trouvé dans le triste état qu'il propose , je soutiens hardiment , qu'il auroit souhaité la mort , afin d'en sortir.

Par là il est aisé de connoître que Mécène fut voluptueux ; mais non pas Epicurien , puisque ces Philosophes ont l'ame trop courageuse pour se relâcher à des sentimens si foibles : eux qui apprehendent bien moins la mort que les douleurs , & qui renoncent quelquefois à la volupté pour la douleur même.

Et la raison est qu'Epicure jugeant bien que la plupart des hommes corrompus par la jouissance des voluptez , & se laissant emporter aveuglément & sans règle au courant de leurs appetits , ne seroient pas en état de prévoir les douleurs & les afflictions qui leur viendroient ensuite de ces désordres : Et d'ailleurs craignant que l'amour de l'oïveté , & la mollesse de l'esprit , joints à la crainte du travail & de la peine , ne les obligeassent à manquer à leurs devoirs , & à se rendre inutiles dans la vie ; il fut d'avis qu'au tems où le Sage auroit la pleine liberté de choisir , & où rien ne l'empêcheroit de se satisfaire , il pût s'abandonner à la volupté ; & s'éloigner entièrement de la douleur : mais qu'il y avoit de certaines rencontres où l'obligation de ses devoirs

& la nécessité des affaires le devoient porter à ne refuser point la douleur, & à rejeter la volupté.

Ce fut cette généreuse maxime qui obligea Caton d'Utique à la mort. Car quoi qu'il eût pû demeurer ferme sur les ruines de son party, & que César se fût fait un grand plaisir de luy accorder la vie, néanmoins la honte de survivre à la perte de la liberté publique; & l'infamie de la servitude ne permirent pas à ce grand cœur de délibérer s'il choisiroit la douleur de mourir glorieusement, pour éviter la volupté de vivre d'une manière qui luy sembloit indigne d'un Romain.

Ce fut cette maxime qui obligea Régulus à se remettre entre les mains de ses ennemis, où les cruautés des bourreaux luy auroient esté moins sensibles que n'auroit esté le remords d'avoir manqué de parole.

Ce fut cette maxime qui faisant mépriser à Fabricius les trésors du Roy d'Epire, luy fit aussi mépriser les mauvais desirs, qui suivent la possession des richesses, & conserver le repos de l'ame & la souveraine volupté.

Ce fut enfin cette maxime qui contraignit Cicéron à déclamer contre Antoine, & à se dévouer pour le salut de la République, dans

un tems où il eût pû demeurer en paix dans sa maison, & jouir tranquillement de l'oïfiveté de la vie & des délices de ses études.

Il n'y a rien de louable qui ne se puisse rapporter à cette maxime ; & quelques actions héroïques que ces grands hommes aient jamais faites, vous trouverez que s'ils ont couru vers la douleur, ç'a esté pour en éviter une plus grande, & au contraire, s'ils n'ont point touché à quelques voluptez, ç'a esté pour en acquiescer par cette abstinence, de plus satisfaisantes & de plus solides.

Car quelle autre cause voudriez-vous que nous donnassions à leurs actions illustres ? Pensez-vous qu'ils fussent sortis de la vie avec tant d'indifférence ? qu'ils eussent rejeté la possession de l'or ? qu'ils eussent cherché des inimitiez périlleuses ? & qu'ils n'eussent point songé en même tems si ce qu'ils faisoient leur estoit utile ou agreable ?

Ne leur faisons pas cette injustice. N'imputons pas aux efforts du dérèglement de leur ame les effets de leur sagesse. Croyons qu'ils ont agy, en toutes choses, avec délibération. Et ne les faisons pas de pire condition que les animaux les plus sauvages, lesquels ne s'empportent jamais de sorte qu'il ne soit aisé de connoître où va l'impétuosité de leurs mouvemens.

Caton sortit de la vie : elle luy estoit ennuyeuse : il trouvoit bien moins de douleur à quitter le monde, qu'à obeir à César qu'il ne croyoit pas homme de bien ; & bien plus de volupté à ne vivre plus, qu'à vivre dans une servitude ignominieuse.

Régulus retourna à Carthage : s'il ne l'eût pas fait, on l'eût accusé de perfidie.

Fabricius ne put estre corrompu par Pyrrhus : en cela il témoigna son intégrité, il servit sa patrie, & dans la seule volupté de refuser des richesses, il se satisfit plus que s'il les avoit acceptées.

Enfin, Cicéron dit des injures à Antoine, & se déclara son ennemy capital. Si ce fut sans sujet, il mérite beaucoup de blâme : mais si par son propre péril il eut dessein d'établir le repos de la République, & s'il entreprit de perdre Antoine pour sauver Rome, outre qu'en cela il prit soin du salut de ses citoyens, dans lequel le sien estoit renfermé, il mérita de plus les louanges de tout le monde, & l'amour du peuple Romain.

Ces grands hommes, à la vérité, ne sont pas de la famille d'Epicure, & l'un d'eux a même tâché par ses écrits d'en renverser les opinions : mais il suffit que l'autorité de leurs exemples se trouve dans la doctrine de ce Philosophe, & que

que le monde connoisse que ce n'a pas esté la vertu seule qui a esté leur motif, ou qu'au moins ce qu'ils ont appelé vertu, devoit estre nommé volupté.

Ce n'est pas pourtant que de cette Ecole il ne soit sorty des ames héroïques, & qui dans un siècle corrompu ont fait des actions aussi fortes que celles des anciens Romains dans la fleur de leur République.

Sous l'Empire de Neron l'on admira la mort de Pétrone comme l'on avoit fait celle de Sénèque. Le Précepteur de l'Empereur n'acquît point de gloire en mourant que l'on ne donnât ensuite à l'arbitre de ses voluptez; & le sentiment commun fut, que ce Stoïcien qui avoit toujours enseigné le mépris de la vie, n'en sortit pas plus généreusement que Pétrone qui en avoit recherché tous les plaisirs.

Il faut, pour l'honneur d'Epicure, que je retrace icy quelque chose de la mort & de la vie de ce Courtisan, qui fut son grand disciple: aussi bien il me seroit impossible de passer sur cet endroit sans vous en entretenir; & comme vous entendez volontiers ce qu'ont autrefois fait les hommes illustres, vous ne serez pas fâché de mettre Pétrone de leur nombre, & de revoir en passant des marques de sa générosité & de sa sagesse.

Ce fameux Epicurien, bien loin de ressembler à ces débauchez & à ces yvrognes qui d'ordinaire mangent tout leur bien, faisoit profession d'un luxe poly, & n'avoit que des voluptez étudiées. Et comme l'industrie & le travail donnoient de la réputation au reste des hommes, il estoit le seul qui en avoit acquis par son oisiveté. Ses paroles & ses actions estoient fort libres & fort negligées; & comme elles montroient la candeur & la bonté de son ame, & qu'elles paroissoient sous une apparence de simplicité, on les recevoit toujours avec beaucoup de satisfaction & de plaisir.

Cet excellent homme néanmoins sçachant bien qu'il est des tems où le Sage doit quitter le repos & la tranquillité de la vie pour servir à la République, abandonna cette heureuse maniere de vivre lorsqu'il fut élu Proconsul de la Bithynie, & ensuite Consul; & s'acquittant dignement de ces illustres emplois, il montra par sa vigueur & par sa conduite, qu'il n'y avoit point d'affaire, si grande qu'elle pût estre, qui fût au dessus de luy.

Au sortir de ces charges il rentra dans sa premiere façon de vivre; & puis estant devenu des plus grands amis de Néron, quoique ce Prince

Prince n'eût que de mauvaises inclinations, il fut néanmoins si fort enchanté de son mérite, qu'il le fit l'arbitre de tous les plaisirs, & crut que parmy l'affluence de ses voluptez il n'en estoit point qu'on dût estimer douces & agreables, si Pétrone ne les avoit approuvées.

Je ne parle icy que des plaisirs permis, & des voluptez honnestes; puisque bien loin de participer aux sales débauches de Néron, ce Prince fut très-étonné lorsqu'il scut qu'elles estoient venues à la connoissance de Pétrone, qui les luy reprocha par ses Codicilles; & fit punir Silia, parce qu'il croyoit qu'elle les luy avoit révélées.

Dés-lors Tigellinus le regarda comme son compétiteur, & craignant que par le moyen de la volupté sage & honneste dont il faisoit profession, il ne fît ce que Sénèque n'avoit pu faire par l'austérité de sa secte, c'est-à-dire qu'il ne retirât Néron des desordres de sa vie, il résolut de le perdre, s'imaginant qu'il ne pouvoit bien s'établir que par sa ruine.

Il remua donc la cruauté de ce Prince, à laquelle tous les autres plaisirs cedoient. Il accusa Pétrone d'avoir esté des amis de Scevinus, qui avoit esté de la conjuration de Pison. Il corrompit un de ses esclaves pour déposer con-

tre luy. Il luy osta le moyen de se défendre, & fit enchaîner dans la prison la plus grande partie de ses domestiques.

En cet état, un homme moins généreux, ou se seroit flaté de l'attente de sa grace, ou auroit prolongé sa vie jusqu'à la dernière extrémité.

Pour luy, il en usa tout autrement. Il crut qu'il y avoit de la foiblesse & de la honte à supporter davantage les longueurs de la crainte ou de l'espérance; & s'estant résolu à mourir, il chercha les moyens de le faire avec la même tranquillité avec laquelle il avoit vécu.

Ainsi ne voulant point quitter la vie avec précipitation, il se fit ouvrir les veines, & les faisant bander ensuite, & puis derechef ôtant les compresses, selon qu'il luy en prenoit envie, il entretenoit ses amis de choses agréables, sans affecter de leur faire des discours sérieux, par lesquels il eût pu prétendre à la gloire de la constance.

Il ne voulut point employer les dernières heures de sa vie à parler de l'immortalité de l'ame, ny des opinions des Philosophes: mais ayant choisi une sorte de mort plus voluptueuse & plus naturelle, il aima mieux imiter la douceur des cygnes, & se fit réciter des vers agréables & touchans.

Il se reserva néanmoins quelques momens pour disposer de ses affaires. Il recompensa beaucoup de ses esclaves, il en punit quelques-uns; & voyant que le tems de sortir de la vie approchoit, après avoir pris un peu d'exercice il s'endormit tranquillement, afin que sa mort qui estoit contrainte semblât néanmoins fortuite & naturelle.

Qu'on aille maintenant parler de Socrate: qu'on vante la constance avec laquelle il but le poison! Pétrone ne luy cède point, & peut même prétendre l'avantage d'avoir abandonné une vie infiniment plus délicieuse que celle du sage Grec, avec la même tranquillité d'esprit, & la même égalité d'ame.

Mais afin que vous sçachiez mieux combien est précieuse cette volupté que je défens, je veux vous donner le portrait d'un homme qui la possède parfaitement; & par la peinture de son contraire que je vous feray ensuite, vous ôter tous les sujets de douter que la volupté d'Epicure ne soit infiniment estimable.

Imaginez-vous donc un homme dans une parfaite santé, possédant beaucoup de richesses, goûtant honnêtement les delices, ayant l'ame paisible & contente, jouissant toujours & avec abondance des voluptez les plus agréables du

corps & de l'esprit, n'estant point troublé par la presence, ny menacé par la crainte d'aucune douleur.

Quelle condition pouvez-vous proposer plus excellente ou plus souhaitable que celle-là? Car il est nécessaire que cette personne, pour estre en cet état, possède une force d'ame à l'épreuve de la mort & de la douleur, qu'elle soit entierement détrompée des fausses opinions du vulgaire; quelle n'en ressente pas les terreurs impertinentes; qu'elle ne laisse pas même échapper les voluptez qu'elle a goûtées, & qu'elle s'entretienne toujours dans la douceur de leur souvenir: Et c'est estre au plus haut période de la felicité, & n'avoir plus rien à pretendre pour la consommation de son bonheur.

Figurons nous au contraire un homme accablé de tous les maux qui peuvent affliger la nature humaine; privé de tout espoir de les voir jamais diminuer; ne ressentant aucune volupté presente, n'en ayant jamais éprouvé, n'osant s'en promettre aucune à l'avenir. Et après avoir avoué que l'on ne se peut rien imaginer de plus miserable que cet état, confessons en même tems qu'il n'est rien de plus heureux que le voluptueux d'Epicure.

Que si vous pensez que cet homme heureux, duquel je fais le portrait, ne se trouve point ailleurs que dans mon imagination, & qu'une félicité si parfaite ne puisse estre parmy les hommes qu'en idée; j'avoüe que vous avez de mauvais sentimens de la condition humaine, & de la bonté du Ciel; & je suis obligé de vous tirer d'erreur, pour vous empêcher de murmurer plus long-tems contre nôtre misere & contre l'injustice de nôtre destin.

Il le trouve donc cet original fait de la main d'un des plus grands maistres, placé dans le cabinet d'un des plus curieux Auteurs qui ait jamais écrit. C'est la félicité même, peinte sous le visage d'Orata: car Cicéron l'appelle ainsi. Et voicy une traduction fidelle de ce qu'il rapporte de son bonheur.

Il ne manqua jamais rien à Orata (homme très-riche, très-ploy & très-délicat) de tout ce qui sert à vivre voluptueusement, à se faire aimer, & à jouir d'une santé entiere & parfaite. Car il possédoit un très-ample revenu; de très-belles Terres: il avoit toujours beaucoup d'amis, utiles, agreables & divertissans; & se servoit adroitement de toutes ces choses pour la douceur & l'agrément de sa vie. Et pour dire tout en peu de paroles, ses desseins & ses vo-

lon-

lontez eurent toujours un succès aussi heureux, & un accomplissement aussi favorable qu'il le pouvoit souhaiter.

Je ne pense pas qu'on puisse rien blâmer en cette condition, pourvu qu'il n'y arrive aucun changement, ny qu'on ne trouve Orata parfaitement heureux, s'il peut demeurer en l'état où on nous le montre.

Et voilà, si je ne me trompe, un portrait qui ressemble assez bien au premier dessein que je vous avois montré, & que vous preniez pour l'ouvrage de la fantaisie, & le jeu de l'imagination.

Cherchons maintenant des misérables pour les opposer à cet Orata. Comparons-luy, si vous voulez, ces infortunés que nous voyons sur l'ancien Théâtre, dont l'un se juge trop criminel pour prendre le sceptre des Grecs, qui craint de deshonorer la race de Pélops en avouant qu'il en est fort; qui n'ose se montrer aux hommes; qui n'ose entrer dans les Temples.

Comparons-luy cet autre qui faisant signe à ses amis de ne le point approcher, s'estime si malheureux qu'il appréhende que son ombre ne soit contagieuse. Ou plutôt ne nous souvenons plus d'Atrée ny de Thieste: oublions leurs crimes, dont la mémoire don-

ne de l'horreur; & n'arrestons pas les yeux
davantage sur une famille qui a forcé le So-
leil à retourner sur ses pas, & a fourny à
l'enfer un de ses plus fameux supplices

Occultè,
Noxistudo obliteretur Pelopidum.

Choisissons plutôt des Héros & des gens
aussi malheureux que le fut la race de Tan-
tale, Que le fils d'Amphiaraus vienne dire,
épouvanté de visions, & demandant secours
contre les Furies qui le pressent :

*Que vois-je, malheureux ! D'où naissent ces
flambeaux*

Qui me semblent sortir du milieu des tombeaux ?

Aide-moy, defens-moy de la peste brûlante

De ce feu violent dont l'ardeur me tourmente.

Les Filles de la Nuit s'avancent fièrement ;

Leurs bleuâtres serpens siflent horriblement.

*Elles viennent vers moy, je sens déjà leur fla-
me,*

Et le son de leurs fouets épouvante mon ame.

Qu'après qu'Alcmeon nous a fait voir les
tortures de la conscience & les gênes de l'ame
Philoctète nous entretienne des miseres où il
est

est réduit, qu'il parle, qu'il se plaigne de sa
mauvaise fortune. Aussi bien ne distingue-t-il
personne quand il dit,

*Mortel, qui que tu sois, que les vents & les flots
Poussent aux lieux sacrés de l'Isle de Lemnos,
Ne me méprise point pour me voir misérable,
Dans un état honteux, indigne & déplorable.
Contemple ces rochers vastes & découverts,
Où parmi les douleurs j'ay passé neuf Hivers,
Couché sur des cailloux, & dépourvu de gloire.
Icy, loin des combats, & loin de la victoire,
Sans pouvoir remuer, dans le vague de l'air.
Je perce les oiseaux les plus prompts à voler,
Et me couvre le corps de leurs plumes tissées*

Qu'il nous montre ensuite les douleurs du
corps, lorsque son ulcère s'enflammant, il se
désespère dans ces vers.

*Las! qui de vous, pitoyable à marage,
Du haut sommet de ce rocher sauvage
Me jettera dans les flots de la mer?
Déjà, déjà je me sens consumer.
Rien n'est égal au tourment que j'endure.
L'effort cruel d'une vieille blessure,
La fièvre ardeur d'un ulcère irrité,
Sont les bourreaux dont je suis tourmenté.*

Ou si ces malheurs ne suffisent pas encore, amassons, comme Ovide, tous les malheurs des Fables pour les souhaiter à un homme, & puis jugeons si sa condition est plus heureuse que celle d'Orata, ou de ce faux Vatia qui mérita autrefois cette exclamation: ô Vatia! vous seul sçavez vivre. Et concluons ensuite par une semblable exclamation: ô Epicure! vous seul avez sçu philosopher.

Par toutes ces vérités on peut connoître que la volupté n'est pas seulement digne des éloges de tous les hommes, mais qu'elle en est le souverain bien & la seule fin!

Néanmoins, comme cette première proposition fait le principal point de la doctrine d'Epicure, & qu'étant le plus véritable, il est aussi le plus contesté, ayant commencé à déromper ses ennemis, il faut achever de les instruire, & laisser la vérité de cette opinion si bien établie dans leurs esprits; qu'ils n'ayent plus lieu de la contester qu'avec une extrême injustice.

Je leur demanderay donc, afin qu'ils soient de cette opinion; qu'ils tournent seulement les yeux du côté de la nature, de laquelle les effets sont raisonnables, & les expériences certaines.

Non seulement ils trouveront qu'elle auto-
ri-

rise ce que nous disons, mais même elle leur en donnera des démonstrations si claires, qu'à moins de s'aveugler volontairement, ils seront contraints d'y acquiescer.

Qu'ils considèrent ce que fait cette mère commune dans la naissance des animaux, c'est-à-dire dans sa pureté toute entière, & avant sa corruption. Ils remarqueront qu'elle leur inspire l'amour de la volupté, & la fuite de la douleur: qu'elle les porte vers ce qui leur plaît, & les éloigne de ce qui leur nuit, qu'elle leur enseigne, s'il faut ainsi dire, le bien & le mal; & quand ils ont atteint le premier, elle fait qu'ils s'en réjouissent; & qu'ils s'y reposent.

C'est pourquoy, lorsque nôtre Philosophe, suivant les enseignemens de la nature, prononce que la vie voluptueuse est la fin de l'homme, il ne se met point en peine de prouver cette proposition.

Comme il pense que l'on n'a pas besoin de la force du raisonnement pour persuader que le feu est chaud, que la neige est blanche, & que le miel a de la douceur, parceque ce sont des choses sensibles; il croit aussi que pour faire comprendre l'amour de la volupté, qui se peut aisément connoître par les effets de la nature, on ne se doit servir que d'un simple

aver-

avertissement sur ces effets, & d'une réflexion médiocre.

Toutefois, quoique nous ayons la nature pour nous, c'est-à-dire une décision infaillible; quoique nous sentions bien dans nos âmes un certain mouvement naturel qui nous porte à fuir le mal, & à suivre le plaisir; quoique les commencemens de nos souhaits, de nos dégoûts & de toutes nos actions tirent leur origine de la volupté & de la douleur; néanmoins, parceque plusieurs Philosophes soutiennent que la douleur ne se doit point compter parmy les maux, ny la volupté parmy les biens, & que pour établir cette opinion ils apportent beaucoup de bonnes choses, il ne faut pas si fort nous confier en la nôtre, que nous devions nous en tenir à la simple vérité.

Il faut raisonner en faveur de la volupté d'Épicure, & montrer que la raison, aussi bien que la nature, autorise son party.

Et en effet, si les Philosophes qui blâment cette volupté, l'eussent bien considérée, s'ils l'eussent reconnuë avant que de l'attaquer, ils eussent découvert facilement que ce n'estoit pas à elle à qui ils en vouloient: qu'ils s'estoient mépris dans leurs invectives; & ne l'ayant rejettée qu'à cause des douleurs qui la

suivent quelquefois, ils eussent apperçû que ces douleurs ne venoient pas d'elle, mais du dérèglement de ceux qui en usoient mal. Et ainsi ils ne l'auroient jamais décriée.

Car il faut qu'ils me confessent qu'il n'y a personne au monde qui haïsse la volupté, entant qu'elle est volupté; ny qui aime la douleur, entant que douleur.

Mais parceque ceux qui usent mal des voluptez les plus modérées, éprouvent ensuite beaucoup de tourmens & d'inquietudes; & qu'au contraire il y a de certains tems auxquels le travail & la peine produisent & préparent quelques plaisirs: cela a fait que ces Philosophes n'ayant considéré que les suites de la volupté mal ménagée, & du travail utile & nécessaire, ils ont éfacé celle-là du nombre des biens, & mis ensuite la douleur parmy les choses désirables.

Mais il est tems maintenant d'employer toutes nos forces pour achever nôtre entreprise. C'est à cette heure qu'il faut combattre tout de bon, afin d'acquiescer une victoire illustre.

Il ne s'agit plus de défendre la volupté, ny de la considérer comme le souverain bien de la vie. Il faut l'élever sur le trône de la vertu même, qui lui dispute ce titre; & quoique nous n'en chassions pas cette vertu, de laquelle nous

nous faisons profession, il faut néanmoins la contraindre d'y céder la première place à la volupté.

En effet, comme tous les Philosophes demeurent d'accord que la dernière fin que l'homme se doit proposer en ce monde est la vie tranquille & agreable, beaucoup d'entre eux se trompent de mettre cette vie dans la vertu, & non pas dans la volupté; & de s'attacher seulement à la splendeur d'un nom qui leur impose, sans considerer une opinion à laquelle la nature même les force de consentir.

Et de vray, s'ils la veulent consulter & la croire, ils avoueront que ces vertus qu'ils appellent magnifiques & pompeuses, ne leur semblent estimables qu'entant qu'elles contribuent à la volupté; & que par conséquent n'estant pas considerées par elles-mêmes, ils ne les doivent pas aussi préférer à une chose de laquelle elles recoivent tout leur mérite & tout leur prix.

Car de la même sorte que nous approuvons la Médecine, non pas à cause de l'art, mais à cause de la santé, & que la science des Pilotes ne mérite d'estre louée que pour l'utilité de la navigation; de la même sorte nous ne souhaiterions point la sagesse, que nous pouvons ap-

peller l'art de la vie, si elle nous estoit inutile & qu'elle ne servist point à nous acquérir la possession de la volupté.

Il n'est pas besoin de vous repeter icy quelle est cette volupté, ny de vous prier de nouveau de ne mépriser pas ce nom que les hommes ont corrompu.

Vous connoissez assez combien Epicure la rend sévère, & vous devez m'avouër qu'il n'y a point de honte pour la Sagesse, de luy céder, & de n'estre considérée que par elle.

Nous vous confesserons aussi de nôtre côté, qu'à moins que d'estre Philosophe l'on ne peut devenir heureux, & que la sagesse est le seul chemin pour arriver à la volupté.

En effet, la foiblesse de la nature humaine estant affligée de l'ignorance du bien & du mal, flotant d'ordinaire entre ces deux choses sans les pouvoir discerner, & choisissant souvent avec joye ce qu'il faudroit qu'elle évitât avec soin, il arrive dans un aveuglement si étrange que les hommes, au lieu de rencontrer la félicité qu'ils désirent, s'en éloignent; qu'ils deviennent misérables, au lieu de se trouver satisfaits; & qu'en échange des voluptez qu'ils s'estoient proposées, ils se jettent eux-mêmes dans les douleurs qui les tourmentent & qui les troublent.

Il faut donc que l'usage de la sagesse les tire d'un si misérable état : il faut que son flambeau les éclaire dans de si fâcheuses ténèbres : il faut que sa force les arrachant de la servitude des mauvais désirs, des terreurs inconsidérées, & des opinions téméraires, à l'imitation d'Hercule, leur fasse un passage parmy tant de monstres, & les conduise seurement jusques à la volupté.

La sagesse seule fait ces grandes choses comme un guide fidelle & généreux. Elle oste les difficultez du chemin qu'elle nous enseigne.

Ce n'est pas assez que nous ne nous égarions point avec elle, il faut encore que nous y marchions en sûreté ; & pendant que les vents & la mer écartent & submergent les vaisseaux qui voyagent sans sa conduite, les autres desquels elle a pris le timon, entrent dans le port sans redouter la tempeste.

C'est dans ce port où le Sage rencontre la volupté. C'est de-là qu'il contemple en repos les travaux du reste des hommes : qu'il découvre toutes les erreurs impertinentes dont leur foiblesse est persecutée : qu'il remarque avec combien d'empressement ils tâchent de satisfaire leurs passions : qu'il les voit se presser en foule à qui s'avancera le

plus vers la puissance, vers la richesse, & vers la fortune.

*Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti praestante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.*

Et qu'il s'écrie ayant considéré toutes ces choses,

*O miseras hominum mentes! ô pectora caca!
Qualibus in tenebris vitae quantisque periculis
Degitur hoc ævi quodcumque est!*

Pour luy, rien ne l'inquiète; rien ne le fâche, rien ne trouble. Il est heureux, il suit la nature, il jouit d'une félicité accomplie; & dans cet état il rend grâces à la Sagesse qui luy procure la volupté.

Faisons comme luy, si nous voulons estre heureux comme luy: jettons-nous entre les bras de cette Sagesse: tâchons de parvenir à cette volupté: étouffons les mauvais desirs qui nous la dérobent. Ils sont insatiables & dangereux: ils ne perdent pas seulement les particuliers, ils renversent des familles entières: ils ruinent des Etats, ils font naître la haine, la division, la discorde, la sédition & la guerre: ils

ils font les tyrans des ames qui les nourrissent ; & si nous examinons bien les Poëtes, nous trouverons que par les tourmens des damnez ils ont voulu figurer ce ux dont ces pestes intérieures nous affligent.

*Cui vultur jecur ultimum pererrat,
Et pectus trahit, infimasque fibras,
Non est quem Tytium vocant Poëta,
Sed cordis mala, livor atque luxus.*

Et ainsi, y puisque c'est par le seul secours de la Sagesse que nous les pouvons surmonter ; qu'elle seule nous rend capables de résister à la fortune ; & que par elle nous apprenons tous les moyens d'acquiescer la tranquillité ; pourquoy craindrons-nous de conclure ; qu'elle n'est souhaitable qu'à cause qu'elle produit la volupté, & qu'elle résiste à la douleur ?

Il faut dire la même chose de la Tempérance, & ne la pas souhaiter seulement pour elle-même, mais parcequ'elle conserve à nos ames cette paix sans laquelle nous ne pourrions être heureux, & que par la concorde qu'elle inspire elle en apaise les troubles, & y entretient la volupté.

C'est cette vertu qui vient toujours au se-

cours de la Sagesse : c'est elle qui exécute ce que l'autre ne fait que résoudre, & comme celle-là nous montre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut suivre; celle-cy nous arreste lorsque nous allons contre les conseils de l'autre, & que nous croyons nos sens plutôt que notre raison.

C'est une bride qui nous retient quand nous nous emportons vers la mauvaise volupté : une main qui nous conduit seurement par le chemin de la véritable : Et enfin une vertu sans laquelle nous ne pouvons estre ny heureux ny sages.

Et de vray, que sert-il de connoistre le bien, quand on est trop foible pour le pratiquer? Que sert-il de voir un précipice, si on s'y laisse tomber? Et de donner toutes les paroles à la Sagesse, lorsque l'on luy dérobe toutes les actions.

La plupart des hommes en sont réduits là. Ils concluent tous pour la Sagesse : mais ils ne sçauroient tenir ce qu'ils ont conclu. Ils sçavent qu'il y a des voluptez dont les suites sont dangereuses, & détendues très-sévèrement par notre Epicure; mais ils se moquent de la défense de ce Philosophe, & s'abandonnent à l'empire de leurs mauvais desirs.

Ils

Ils font semblables au Phædria de Térence, & parlent par sa bouche sur le Théâtre de cet excellent homme.

Cet Amant outragé avouë bien qu'il fera une action indigne, s'il se remet bien avec sa Maistresse. Il reconnoist qu'elle est méchante, & qu'il est misérable: il s'en afflige, il s'en ennuye: mais quoy, il ne s'en corrige pas. Il brûle toujours d'amour, & lorsqu'il voit le mieux qu'il est prest de périr, c'est lorsqu'il périt de propos délibéré.

Ce n'est pas donc la sagesse qui manque à Phædria, c'est la tempérance. Il sçait ce qu'il faudroit faire pour trouver le repos & la volupté, mais il ne le pratique pas. Il voit le meilleur & l'approuve, & néanmoins il suit le pire.

Voilà les mœurs des hommes que nous décrivons, admirablement exprimées. Voilà l'image de leurs sentimens & de leurs foibleesses. Voilà comme quoy n'ayant pas la sagesse, ils ne peuvent trouver la volupté.

En vain vous leur reprochez que celle qu'ils suivent est déraisonnable: qu'elle n'est pas nécessaire: que sa privation ne fait naistre aucune douleur. En vain vous leur montrez les maladies, les dommages ou l'infamie qui suivent sa jouissance. En vain vous les menacez de la pu-

nition des Loix, & de la sévérité des Magistrats, Vous ne leur direz rien qu'ils ne sçachent & qu'ils ne disent. Mais quoy, ils sont esclaves de celle qu'ils détestent avec vous, & ressemblent à ces Philosophes Grecs auxquels on permettoit de parler magnifiquement des vertus, quoiqu'ils ne les pratiquassent pas.

Il se trouve encore un genre d'hommes qui véritablement ne sont point Philosophes, mais qui disputent pourtant avec beaucoup de vivacité.

Ceux-cy que nous pouvons appeller les prophaneurs de la volupté d'Epicure, ne veulent point reconnoître la tempérance pour une vertu, & disent tout haut, que la félicité dépend de la fantaisie.

Il ne faut pas s'arrêter à contester contre des gens aussi déraisonnables que ceux-là; & le plus grand mal qu'on leur puisse faire est de les laisser vivre comme ils désirent.

Il faut seulement se contenter de sçavoir que leur opinion est fautive, que la félicité n'est jamais que dans les desirs que donne la tempérance.

Car non seulement c'est une chose misérable de vouloir ce qui n'est pas honneste; mais encore il est plus avantageux de ne pas acquerir

rir ce que l'on désire, que d'acquiescer ce que l'on ne peut désirer qu'avec honte. De sorte qu'il faut estre de l'avis de cet Ancien qui jugeant de Camille banny de Rome, pendant que Manlius en estoit le maistre, estimoit plus la condition de cet exilé vertueux, que celle de ce mauvais citoyen.

Mais, à la vérité, ceux qui s'étudient à la tempérance, & qui ménagent si bien la possession de la volupté, qu'ils n'en ressentent aucune douleur: ceux-là certes se peuvent nommer heureux, & méritent le titre de Sages.

Leurs voluptez sont durables, parce qu'elles sont réglées; & toute leur vie calme & tranquille, parce qu'elle est innocente.

Ils n'ont garde de courir après les plaisirs désordonnez: leur félicité consiste à s'en abstenir. Ils vont même au devant des douleurs, afin d'en éviter de plus grandes: Et ne se servant de la sagesse que pour aller au plaisir, ils nous font voir très clairement que ce n'est que par la vertu qu'on peut jouir de cette volupté dans laquelle Epicure fait consister le souverain bien.

Vous vous étonnerez peut-estre, & peut-estre vous fâcherez vous, si poursuivant d'examiner les vertus & de les rapporter à la volupté, je dis encore, que la force dépend d'elle

le

le , aussi bien que la sagesse & la tempérance ; & que cette vertu qui terrasse les lions , qui méprise les périls , & qui verroit sans s'émouvoir la ruine entière du monde , ne produit rien d'illustre qui ne regarde la volupté , & qui n'en parte comme de sa source.

Car premierement il faut demeurer d'accord que les travaux que nous entreprenons ; & les douleurs que nous supportons , n'ont rien qui nous fasse envie , si nous les considérons simplement , & que nous les séparions des autres choses : Que le soin & la diligence qu'on loue si souvent dans la vie & dans les affaires , & que la force même , dont nous parlons maintenant , ne sont jamais pratiquées , si ne n'est à quelque dessein & pour quelque cause.

Mais il faut dire que ces choses ont esté introduites pour la tranquillité de la vie , & que nous les suivons seulement afin de vivre sans soin & sans crainte ; afin de délivrer , autant qu'il nous est possible , nôtre corps & nôtre esprit des maladies & des ennuis qui les pourroient affliger , & de goûter plus tranquillement cette indolence qui fait une partie de la volupté d'Epicure.

Et de vray , comment voulez-vous qu'un
hom.

homme vive heureux lorsqu'il craint la mort ? Comment voulez-vous que ce Sicilien trouve du plaisir au milieu des festins & de la musique, s'il appréhende perpétuellement la chute d'une épée qui menace sa teste & son diadème ?

N'est-ce pas une extrême misère de succomber aux douleurs, & de ne pouvoir souffrir des maux qu'il n'est plus en nôtre pouvoir de détourner.

Cette foiblesse de l'ame n'a-t-elle pas porté quantité de personnes à des extrémités qui font la honte de la nature humaine ?

Qui est-ce, à vôtre avis, qui donna lieu à la Poësie de métamorphoser Hécube en chienne enragée, si ce n'est la douleur qui la surmonta, & qui la contraignit d'imiter la furie de ces animaux ?

Si elle eût résisté à la douleur, qu'elle eût au moins tâché d'oublier les sujets qu'elle en avoit, elle n'eût pas, sans doute, passé des larmes au desespoir, & du desespoir à la rage.

Ecoûtez les plaintes qu'elle fait, & voyez par la peinture du misérable état où elle se trouve & de celui qu'elle a perdu, comme elle nourrit son deuil sur la scène, & provoque elle-même les mouvemens de la rage qui est prête à la saisir.

Hélas ! que dois-je faire en cet état funeste ?
 Qui me peut garantir ? Quel azile me reste ?
 Et quel sera l'endroit vaine ment désiré,
 Que la fuite ou l'appuy me rendront assuré ?
 Le Château d'Ilion & la Ville de Troye
 Sont du Grec insolent la malheureuse proye.
 J'ay perdu ces trésors. O Ciel ! où puis-je aller ?
 Qui me peut secourir, qui me peut consoler ?
 Les augustes Autels de nos Dieux domestiques,
 Restes infortunés des flâmes Argoliques,
 Gisent avec horreur rompus & séparés.
 Si les lieux les plus saints par le feu dévorez,
 Ne sont plus qu'un cahos de cendre & de fumée :
 Si d'horribles lambris, &c.

Elle se souvient après de la beauté de ces
 Edifices, & des richesses d'Asie, afin d'aug-
 menter & sa douleur & celle des spectateurs :
 car qui est-ce qui ne seroit pas touché de ses
 discours ?

O Père ! ô cher pais ! ô maison fleurissante
 Du malheureux Priam, autrefois si puissante !
 Temple riche, superbe & digne des grands Dieux,
 Je t'ay vû tout brillant d'ornemens précieux ;
 Sous de superbes toits, où l'or, l'azur, l'ivoire, &c.

Et à qui est-ce qu'elle ne donne pas de
 l'hor-

l'horreur & de la pitié, lorsqu'elle poursuit ainsi ?

*J'ay vu tous ces trésors devorez par la flamme :
J'ay vu le Roy Priam à mes yeux rendre l'ame ,
L'Autel de Jupiter de son sang profané ,
Hector sanglant , meurtry , dans la fange traîné ,
Et pour combler l'horreur de tant de funérailles ,
Son fils précipité du haut de nos murailles.*

De sorte que je ne m'étonne plus, si le peuple Romain a autrefois gémy lorsqu'il entendoit reciter ces vers, & si moy-même en les lisant je me sens tomber des larmes.

A la vérité, Hécube a de grands sujets de se plaindre. Elle a perdu son mary, son fils, son Empire & sa liberté. Si elle voyoit ces malheurs sans les pleurer, elle seroit insensible, & nous serions inhumains si après tant de véritables pertes nous voulions empêcher ses larmes.

Mais aussi, après qu'elle aura pleuré quelque tems, nous ne serons point injustes de prescrire des bornes à sa douleur ; de régler ses pleurs & son déplaisir ; & de l'avertir enfin d'opposer la force de la raison à celle du desespoir.

Quelqu'un touché de sa plainte dira peut-estre

estre, pour sa deffense, que ceux qui veulent borner sa douleur aux premiers mouvemens, luy donneroient eux-mêmes jusques aux derniers momens de leur vie, s'ils parta-geoient avec elle les déplaisirs dont ils ne font que juger; & que nôtre Philosophie, qui ne parle que de vaincre, succomberoit à tant de malheurs, si elle les voyoit presens & inévitables.

Je souhaite une grande continuité de bonheur à un homme si tendre: car sans doute s'il luy arrivoit quelque disgrâce, il feroit paroistre de grandes foiblesses; à condition que pour ce favorable souhait il me dispense de croire ce qu'il dit, & qu'il n'exige pas de moy que je juge de la force de la Philosophie par la foiblesse de sa raison.

Car sans perdre tems à refuter, mot à mot, ce raisonnement qui ne peut avoir du crédit que parmy des hommes efféminez, je me contente d'opposer à ceux qui s'en servent, deux exemples connus, qui les doivent couvrir de honte.

Ils sont de personnes que l'âge & le sexe devoient rendre extrêmement foibles, & qui néanmoins dans leur foiblesse ont eu cette force qu'on désespère de pouvoir trouver chez les Philosophes.

Que

Que l'on considère Astianax & Polixène qui vont mourir. C'est un enfant & une fille. Les Grecs les ont condamnez tous deux au supplice. Voyez même Ulysse qui s'avance, tenant le premier par la main, & marchant fièrement pour le précipiter. Mais voyez que l'enfant ne le suit pas moins assurément.

Sublimi gradu

*Incedit Ithacus parvulum dextrâ trahens
Priami nepotem; nec gradu sequi puer,
Ad alta pergit mœnia.*

Considérez que parmy tous ceux qui l'accompagnent, & qui le pleurent, il est le seul qui a les yeux secs, & qui refuse des larmes à sa mort.

Remarquez que pendant que ses bourreaux invoquent les Dieux à ce sanglant sacrifice; il se jette luy-même du haut de la tour d'où on le devoit précipiter, & met fin volontairement à une vie qu'à peine il voyoit commencer.

Mais tournons les yeux de l'autre côté: car Polixène est déjà placée sur le sepulchre d'Achille, & n'attend plus que le coup qui doit appaiser l'ombre du Grec, & rejoindre son ame à celles de ses parens.

Admirez encore sa beauté, qui paroist si brillante & si tranquille. Son visage n'est point troublé par les approches de la mort : au contraire il semble que ce soleil qui se va coucher pour jamais, ajoute un nouvel éclat aux derniers traits de sa lumiere.

Il y a même quelque chose dans son air de plus fort que ne devroient souffrir son sexe & l'état où elle se trouve.

Et de vray, elle ne se contente pas d'attendre le coup sans l'éviter, elle le voit venir avec une fierté héroïque.

Conversa ad ictum stat truci vultu ferox.

Et quand Pyrrhus l'a frappée; il semble encore que sa dernière action soit une action de courage; qu'elle ne se laisse tomber sur le sepulchre d'Achille qu'à dessein de luy en rendre la terre pesante, & de se vanger encore en mourant.

Dites à present s'il n'est pas honteux à Hécube de voir ses enfans plus courageux qu'elle :

Dites s'il luy est bienséant de verser tant de larmes, au même tems qu'Astinax & Polixène meurent sans en jetter une seule.

Dites si vous ne trouvez pas ces personnes très-heureuses au prix de cette miserable.

Ou,

Ou, si vous ne pouvez plus rien dire pour elle, avouiez enfin avec nous, qu'elle eut trop peu de courage dans ses infortunes, & qu'elle manqua de force pour les ressentir moins cruellement.

Que s'il est vray que la foiblesse est la seule chose qui nous rend les malheurs insupportables; & qui nous faisant abandonner le gouvernail dans les plus rudes tempestes, est cause ensuite des naufrages que nous faisons aux lieux où nous pouvons voguer sûrement: ne devons-nous pas chercher la force pour nous en servir comme d'un ancre, afin de l'opposer à la colere du vent & de l'eau, & nous garantir de la force de l'orage.

Il faut s'appuyer sur cette colonne qui sert de base à la volupté, & joindre cette vertu à la Tempérance & à la Sagesse; & pour vivre dans le repos & dans la privation de la misere, croire que par son moyen cet esprit ferme & courageux est toujours au dessus des chagrins & des peines, puisqu'il méprise la mort, & qu'il est tellement préparé à la douleur, qu'il se ressouvient toujours que la mort est le remède des plus violentes; que les moindres ont beaucoup de bons intervalles, & qu'il est le maistre des mediocres,

Ce qui estant ainsi , il faut dire que nous ne blâmons point la timidité , & la foiblesse , & que nous ne louons point aussi la Force & la Tempérance pour leur regard particulier , mais que nous rejettons celles-là , & que nous désirons celles-cy , parceque les unes font naître les douleurs , & que les autres nous en garantissent.

Il ne nous reste plus à examiner que la Justice , afin que nous ayons parlé des principales vertus : Mais les choses qu'on en peut dire sont presque semblables aux précédentes ; & elle n'est pas moins unie à la volupté que la Sagesse, la Tempérance & la Force , qui n'en peuvent estre séparées.

En effet , cette vertu , bien loin de porter aucun dommage à nos esprits , y nourrit toujours , par sa force , des sentimens qui les rendent tranquilles , & ne nous laisse jamais sans cette espérance qu'il ne nous manquera rien de tout ce que la nature désire quand elle n'est point corrompue. Et de même que la sottise, l'intempérance & la lâcheté nous affligent, nous tourmentent & nous troublent incessamment , ainsi l'injustice ne s'empare pas plutôt d'une ame , qu'elle y jette le desordre & la confusion , & qu'elle la rend malheureuse , quand elle ne la rendroit pas criminelle.

Mais

Mais si l'homme injuste se porte à faire quelque mauvaise action quoiqu'il la commette de telle sorte que ny les hommes, ny le Soleil n'en puissent porter de témoignage, jamais pourtant il ne s'assurera qu'elle soit toujours cachée; & quelque obscurité qu'ayent eu les ténèbres qui l'ont couverte, il apprehendera toujours que la vérité ne la dissipe.

D'ordinaire le soupçon suit les actions des méchans; & quand les Juges ne s'en mêleraient pas, leur propre conscience les force à se découvrir eux-mêmes.

Que si quelques-uns croient que leurs richesses & leur puissance les fortifient assez contre la justice des hommes, & les mettent au dessus des Loix & du châtiment, il est toujours certain qu'ils ne peuvent s'assurer contre la justice divine.

Ils n'élèvent jamais les yeux vers le Ciel, que leur conscience ne leur fasse horreur; & ces cruelles inquietudes qui les dévorent sans relâche, sont les bourreaux secrets du supplice que la Divinité leur fait endurer.

Car quelle puissance & quelles richesses, lors qu'on les a injustement acquises, peuvent tant diminuer des ennuis de cette vie, qu'au même tems les remoras de la conscience, la crainte du châtiment & la haine des

hommes ne les augmentent encore davantage?

Ces mauvais remèdes ne se changent-ils pas souvent même, en poison? Et ce que l'on choisit quelquefois pour éteindre la tristesse, n'est-ce pas ce qui l'allume encore davantage?

N'y a-t-il pas beaucoup de personnes qui ne sçauroient mettre de bornes au désir d'estre plus riches, d'avoir plus d'honneurs; de dominer plus absolument, de se montrer plus voluptueux, de faire des festins plus superbes & plus délicats, de pousser toujourns plus loin leurs mauvais sentimens?

Ne voyons-nous pas que quelques proyes que leur méchanceté leur amasse, au lieu d'appaîser ses mauvais desirs, elle ne sert qu'à les enflamer encore davantage; & que ces gens ont plus besoin d'estre châtiez par les Loix, que corrigez par les remontrances?

La raison donc invite les hommes qui ont le jugement sain, à conserver la justice que les Loix ont établie.

L'équité qui prend son origine de la nature, & qui se peut appeller le nœud de la société civile, fait assez voir que les actions injustes ne doivent jamais estre entreprîses, ny par les foibles, qui les tenteroient sans succez; ny par
les

les puissans ; qui les ayant achevées n'y rencontreroient pas ce repos ny cet accomplissement de leurs désirs.

Enfin elle nous force d'avouër que la Justice n'est pas souhaitable par elle-même , mais parce qu'elle nous procure beaucoup de contentement , & qu'elle rend nôtre vie plus assurée , & nôtre volupté plus accomplie.

Que si la loüange des vertus même , en laquelle principalement les autres Philosophes employent leurs discours les plus magnifiques , ne produit aucun autre effet que le plaisir & la volupté ; & si cette volupté , qui est la fin de toutes les vertus , est la seule qui nous apelle à soy , & nous attire par sa propre nature , il faut conclure hardiment qu'elle est le souverain bien & le plus parfait de tous les biens de la vie , & ne plus douter que la vie heureuse ne soit celle qu'Epicure nous a enseignée.

O volupté sainte & sévère ! ô admirable Philosophie ! Quel malheur vous a pû décrier parmy les hommes ? Qui vous a donc attiré l'aversion de tant de personnes vertueuses qui ne vous connoissent pas ? Qui les a empêchez de voir que leurs vertus vous estoient assujetties , & qu'ils vous disoient des injures lorsque vous faisiez leur félicité ?

Mais heureux les hommes qui ont esté de la secte du Sage qui vous a suivie : heureux ceux qui l'ont imité : heureux même ceux qui étant nez dans un siècle où plusieurs croient que le vice & la volupté d'Epicure ne sont qu'une mesme chose, ont eu assez de lumiere pour découvrir le contraire, & au moins assez de force pour la défendre, s'ils n'ont eu assez de courage pour la pratiquer.

L E T T R E

A Milord Saint-Albans.

J'AY failly à mourir, Milord, depuis que je n'ay eû l'honneur de vous voir; & en quoy je suis plus malheureux, c'est qu'il n'y a pas eu de maladie à Londres que la mienne, pas un rhûme, un mal de dents, ny un accès de goutte. Milord d'Harlinton, à qui vous cediez le rang de premier goutteux, pourroit faire aujourd'huy vingt tours de mail, aussi bien que la bonne femme qui vous sert. Pour moy, je ne suis pas encore bien guéry: mais sans les secours que j'ay trouvez, je serois mort.

A quoy pensez-vous , Milord , de passer l'hyver dans un país où les chevaux sont traittez plus soigneusement cent fois que nous ? Où il y a des Maïernes pour les maladies des chevaux de course , & des espèces de Maréchaux pour celles des hommes ? Si vous aviez de ces enthousiasmes de Religion qui rendent la vie odieuse à tant de fanatiques , je comprendrois quelque chose dans cette impatience que vous avez de mourir. Mais si vous estes homme comme nous , si vous conservez l'inclination naturelle de vivre qui est demeurée à Monsieur le M. de V. à Monsieur le P. à Monsieur de R. & à vos autres contemporains , pourquoy vous opiniâtrer dans un lieu où vous ne passez aucun jour qui n'en retranche cinq ou six de vôtre vie ?

Mais je m'arreste trop sur des discours que je devois passer légèrement : il faut venir à des idées plus agréables.

Madame de P. vous donnera telle part dans sa banque qu'il vous plaira.

Milord Heyde vous promet des honnestetez qui se distingueront mal-aisément de la confiance.

Monsieur l'Ambasladeur vous offre une pleine lumiere des affaires des Hongrie , & de la

guerre où les Princes du Nort se vont engager: Et ce que j'estime beaucoup, Monsieur d'Ormont est prest à jouer au Tric-trac avec vous sans avantage. Vous m'allez dire que vous ne voyez presque plus, que vous estes accablé d'incommoditez qui peuvent aisément dégoûter le monde de vous. Vous prenez mal la chose, Milord. C'est la Province qui se dégoûte de vous, & non pas le monde.

On juge de vous, à la campagne, par la foiblesse de votre veüe; vos infirmités y sont prises pour des défauts; & vous ne sçauriez croire le mépris qu'a un homme de la contrée, qui se porte bien, pour un homme de la Cour, qui se porte mal. Icy, Milord, on vous considère par la force de votre esprit; vos maux y son plaints, & vos bonnes qualitez révérees.

Quelle différence de séjour pour vous! Et cependant vous avez fait choix de celui qui est si contraire à votre santé & à votre réputation.

La plus grande peine des disgraces vous vous l'estes imposée vous-même. C'est la privation du commerce des gens du monde avec lesquels vous avez toujours vécu. On se console de la perte de ses biens: on ne se console point d'avoir perdu la douceur des societez agréables,
&

& de souffrir l'ennuy des importunes. Ayez tant de raison qu'il vous plaira, le secours de la raison ne peut rien où la délicatesse du goût est affligée.

Revenez donc, Milord, revenez à des gens qui connoissent votre mérite, comme vous connoissez le leur. Il n'y en a pas un qui ne contribué de tous ses soins à votre soulagement, ou à vos plaisirs.

La politesse de Milord S. vous fera trouver rude & grossier le genre de vie que vous aviez crû le plus naturel & le plus doux; & la facilité de la vie commode qu'il sçait établir à la Cour, vous détrompera pour jamais du faux repos de votre campagne.

Madame de M. vous otera le scrupule ordinaire de vos visites. Elle ne s'offensera point que vous soyez auprès d'elle sans la voir; & moins sensible à l'injure qu'elle en reçoit, qu'à la perte que vous en souffrez, elle vous fera goûter la douceur d'un entretien qui ne cède pas au charme de sa beauté. Pour vous elle suspendra la fureur de la Bassette, & rappellera cette raison pure & tranquille qu'elle nous refuse tous les jours.

Monsieur de L. B. vous garde une conversation délicieuse. Je ne suis pas si vain que de vous parler de la mienne. Il vaut mieux vous pro-

promettre mes services le jour du sabbat, & me laisser perdre aux Echets toutes les fois que Monsieur de Saissac pariera pour moy.

Je ne vous dis rien de Mademoiselle Crafz. Depuis qu'elle est Duchesse de Chastellerault je ne sçay point ce qu'elle veut estre au Comte de Saint Albans.

Si ces tentations sont trop légères, & que vous ayez résolu de vous retirer du monde présentement, songez, Milord, que c'est dans la Capitale qu'un honneste homme se doit retirer. Votre raison vous dérobe au monde dans la ville, quand il vous plaist : votre imagination vous y rend, à la campagne, même quand vous ne voulez pas.

Vivez icy en Philosophe dans votre maison. C'est un nouveau mérite dont vous serez estimé. Vivre en Philosophe au pais de Suffolch, c'est se rendre obscur plutôt que sage, & se faire oublier des autres, au lieu de se connoître soy-même.

Les plus grands Philosophes de l'Antiquité demeueroient dans la plus belle ville de la Grèce; & celuy qui conseilloit de cacher sa vie, avoit de beaux jardins à Athènes, où cinq ou six de ses amis philosophoient avec luy.

Je ne sçay comment revenir d'Athènes à Londres. Je souhaiterois pourtant que votre
re-

retour fût aussi prompt que le mien. M'y voilà, Milord, pour vous attendre, & vous supplier de nous amener Monsieur Germain. Rendez-le au monde malgré luy. Il ne sera pas longtems sans vous sçavoir gré d'une si heureuse violence, ny vous, Milord, sans nous remercier de la résolution que vous aurez prise par nôtre moyen.



T A B L E
DES
M A T I E R E S
PRINCIPALES.

Contenuës en ce Troisième Volume.

A.

De l'Amitié.

pag. 158

B.

*De la Complaisance que les femmes ont en leur
Beauté.*

p. 117

C.

*Conversation de Monsieur de Saint-Évremond,
avec Monsieur. d'A***.*

p. 154

Caractère de Madame la Comtesse d'Olonne. p. 190

E.

*Eloge de Madame de****

p. 202
Let-

T A B L E.

L.

<i>Lettre à Monsieur le Maréchal de Créquy</i>	p. 1
<i>Lettre à Monsieur d'Olonne</i>	p. 107
<i>Lettre à Monsieur le Comte de B. R.</i>	p. 126
<i>Lettre à M. J. G. E. C. D. P.</i>	p. 132
<i>Lettre à Monsieur D. L.</i>	p. 135
<i>Lettre à Mademoiselle L.</i>	p. 140
<i>Autre Lettre à la mesme personne.</i>	p. 142
<i>Lettre à Mademoiselle O.</i>	p. 143
<i>Lettre à Mademoiselle D. D.</i>	p. 145
<i>Lettre à N.</i>	p. 147
<i>Lettre à Madame de N.</i>	p. 149
<i>Lettre à S. A. Madame la Duchesse de Bouillon.</i>	p. 165
<i>Lettre à Monsieur de la Fontaine</i>	p. 173
<i>Lettre à Madame d'Olonne, en luy envoyant son Caractère.</i>	p. 197
<i>Lettre à Monsieur D. B.</i>	p. 199
<i>Lettre à Milord Saint-Albans.</i>	p. 282

M.

<i>Du Merveilleux qui se trouve dans les Poèmes des Anciens.</i>	p. 68
--	-------

T A B L E.

Nouvelle N. p. 85

P.

du Poëme Dramatique. p 54

R.

De la Retraite. p. 76

*Réponse de Monsieur de la Fontaine à Monsieur de
Saint-Euremont.* p. 181

Reflexions sur la Doctrine d'Epicure. p. 219



OEUVRES

MESLÉES.

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMONT.

TOME QUATRIÈME.

OEUVRES

MESLÉS

DE MONSIEUR

DE SAINT-ÉTIENNE.

TOME QUATRIÈME.

OEUVRES MESLÉES,

DE
MR. DE SAINT - EVREMONT.

Nouvelle Impression augmentée de Plusieurs
Pièces curieuses.

TOME QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M. DC. XCIX.

ORUVANS

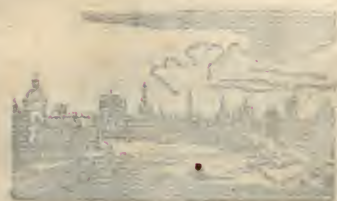
MESSEES

DE

Mr. de Gail - 1790

1790

1790



A. A. M. S. T. E. R. D. A. M.

Cher. Pierre. M. S. T. E. R. D. A. M.
No. 1. V. G. e. n. d. a. m.

1790

T A B L E
DES
M A T I E R E S
P R I N C I P A L E S.

Contenuës en ce quatrième Volume,

A.

Fragment de l'Histoire d'Attalanie. p. 90.

B

*A Sa Majesté Britannique Guillaume III. sur sa
blessûre au passage de la Rivière de Boine.* p. 197.

C

*Consolation à Mademoiselle L*** sur la mort de
Monsieur M***.* p. 47.

D

Des déplaîsirs de la vie. p. 25.

De l'existence de Dieu. p. 7.

Dialogue des Morts. p. 222.

E.

T A B L E T

E.

<i>Des Ennuis de la vie.</i>	p. 25
<i>De la vraye & de la fausse beauté des ouvrages d'Esprit.</i>	p. 109
<i>De l'honnesteté des Expressions.</i>	p. 123

H.

<i>Harangue de Germanicus à ses Soldats ensuite de leur sedition.</i>	p. 97
<i>Ce que l'on doit faire pour vivre Heureux.</i>	p. 160

I.

<i>De la Justesse du raisonnement.</i>	p. 134
--	--------

L

<i>Lettre d'Argenis à Poliarque.</i>	p. 105
<i>Traduction de la Lettre des Consuls de Rome, au Roy pyrrhus.</i>	p. 96
<i>Lettre à Madame D. D. B, C.</i>	p. 193
<i>Lettre au Comte de Saint Albans.</i>	p. 148
<i>Lettre à Monsieur Justel.</i>	p. 183
<i>Lettre à Monsieur le Comte de C.</i>	p. 190
<i>Lettre au Duc d'Ormond.</i>	p. 171
	Du

T A B L E

<i>Du grand nombre des Livres.</i>	p. 166
<i>De la Logique.</i>	p. 104

M.

<i>Maximes de Morale.</i>	p. 169
<i>Maximes pour l'usage de la vie.</i>	p. 177
<i>De la Morale.</i>	p. 167
<i>Motifs pour la paix Generale en 1678.</i>	p. 256

P.

<i>De la multitude des Paroles.</i>	p. 166
<i>De la Philosophie morale.</i>	p. 167
<i>Plainte d'Argenis sur l'absence de Poliarque.</i>	p. 102
<i>Des Plaisirs.</i>	p. 37
<i>Pour Madame P. après la perte d'un grand procès.</i>	p. 215

R.

<i>De la justesse du Raisonnement.</i>	p. 134
<i>Réflexions sur ce que l'on doit faire pour vivre heureux.</i>	p. 160
<i>De la Reputacion.</i>	p. 19
<i>Recit d'une Conversation de Monsieur le Marefchal d'Hocquincourt avec le Pere Canaye Je-</i>	
	suite,

T A B L E

suite, par M. D. S. E. p. 204

T.

Traduction de quelques endroits d'Argénis. p. 100

*De la Violence qu'il faut faire à ses desirs pour
vivre heureux.* p. 16

De l'usage de la Vie. p. 1

Vers libres contre Varillas. p. 218



OEUVRES



OEUVRES MESLÉES, DE L'USAGE DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'homme doit s'appliquer à la recherche de sa félicité, puisqu'il est de son pouvoir d'augmenter ses plaisirs, & de diminuer ses misères.



Près avoir longtems médité sur la condition des hommes, je n'ay trouvé que deux choses qui méritassent raisonnablement les soins du Sage. La première est l'étude

de la vertu qui fait l'honneste homme; & la seconde, l'usage de la vie qui le rend content, s'il peut le devenir; ou moins malheureux, s'il ne peut absolument se délivrer des souffrances.

Il est vray que c'est une folie de chercher le souverain bien icy bas. Toutes les idées qu'en ont donné les anciens Philosophes n'estoient que des images confuses de celuy qui peut remplir la vaste capacité de nos desirs; & l'incertitude de leurs sentimens qui varioient si souvent sur cette matiere, fait bien voir combien estoit douteuse cette félicité, qu'ils promettoient néanmoins avec tant de faste & d'ostentation.

En effet, le mouvement perpétuel des choses du monde, les révolutions continüelles de nôtre esprit, & l'inconstance de nos passions ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de nôtre vie. Et quand je considère l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la foiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, alors je renonce aux vaines poursuites de ce faux bonheur; & peu s'en faut que je n'entre dans une nonchalance générale de toutes choses. Car quelle douceur y a-t-il au monde qui ne soit mêlée d'amertume?

me ? Nos sens ne sont-ils pas souvent troublez dans leurs fonctions par le désordre de nos organes : & nôtre esprit n'a-t-il pas ses inégalitez causées par le dérèglement des sens ? Une maladie , un hyver , un mauvais jour , souvent même quelque chose de moins que cela , nous change , & change toutes choses à nôtre égard. Et quand il ne se feroit aucun changement en nous , ny en tout ce qui nous environne : dans la plus heureuse situation où puisse estre nôtre ame , & avec la meilleure constitution que puisse avoir nôtre corps , il est constant que nous sommes incapables de goûter une pure & véritable douceur.

Ny l'entretien d'un honneste homme , qui fait ma plus agreable satisfaction , ny les délices des repas , ny les charmes de la Musique ; qui sont mes plus sensibles voluptez , ne m'ont jamais fait goûter les plaisirs que mon imagination m'en promettoit ; & je puis dire , avec vérité , que parmy les plus grandes libertez de mes sens j'ay goûté le bien dont je jouissois avec si peu d'attachement , que d'ordinaire j'y méditois mes affaires les plus serieuses.

Le divertissement de la Comédie où l'on voit courir tant de monde , a-t-il fait sentir de véritables délices à ses partisans les plus dé-

déclarez ? Pour moy , je n'en ay pû voir une infinité qu'avec ennuy ; & les plus belles , qui sembloient ravir tout le peuple , n'ont point eu d'autre pouvoir sur mon esprit que de me faire soupirer pour les maux de quelque Heroïne qui ne souffroit plus , ce qui m'affligeoit ; ou pour ceux de quelque Héros imaginaire , dont les fausses douleurs m'arrachoient de véritables larmes , ce qui me remplissoit d'indignation contre moy-même.

Ny la beauté de nos Tuilleries qui enchantent tous les yeux , ny la magnificence du Cours , paré de l'éclatant embarras des plus superbes équipages , ny les plus brillantes assemblées des plus belles personnes , ny les spectacles , ny les Ballets , ny l'art , ny le luxe , ny les richesses ne scauroient donner un plein contentement à aucun homme du monde.

Ceux qui ne voyent que rarement les spectacles , en sont interdits , & ne scauroient digérer le fracas de ces grands divertissemens. Ceux qui y vont souvent , y sont insensibles ; & tous ensemble , par ravissement , ou par stupidité , n'en goûtent point paisiblement les charmes. Ceux qui dans l'abondance de toutes choses flattent leurs sens de ce qu'il y a de plus exquis , ne donnent-ils pas des marques de

de leur chagrin jusques dans leurs délices, se plaignant que la multitude des plaisirs les leur rend odieux ?

Mais si quelqu'un a jamais dû estre heureux, on m'avouëra que c'estoit ce grand Prince qui eut la sagesse en partage. Sans s'embarraffer l'esprit de chimères, il se porta à la recherche des solides biens. Sa puissance luy en fit bien-tost avoir la possession. Tout luy réussissoit au gré de ses vœux ; & la jouissance suivoit touûjours de près ses désirs. Cependant il déclare qu'il trouva tant de vanité dans les plaisirs ; qu'il eut peine à s'empêcher de haïr la vie, & d'avoir horreur de sa durée. Il ny a donc point icy-bas de félicité parfaite pour les hommes ; & ils doivent plutôt songer à s'y défendre des maux qui les pressent, qu'à soupirer après un bonheur qui n'est point à leur portée.

Mais encore qu'il soit vray que nous ne pouvons trouver en cette vie la béatitude imaginaire que nous y cherchons, il ne faut pas souhaitter la mort pour cela, ny nous abandonner comme par désespoir à nos misères : (car c'est là nôtre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne scaurions atteindre, & de mépriser ceux qui sont sous nos mains.) Nos plaisirs sont courts, il est vray,

ils ne sont pas même exemts d'amertume : mais ce sont toujours des plaisirs, ils valent beaucoup mieux que nos miseres ; & c'est un des plus grands usages de la vie, que de les ménager avec adresse.

Comme nous devons estre capables de supporter le mal, nous devons aussi sçavoir jouir du bien. Il faut pouvoir également assoupir nos sentimens pour la douleur, & réveiller nos appétits pour le plaisir. Car la tempérance est éloignée de tout excès. Elle n'est pas moins ennemie des jeûnes outrez, que des débauches excessives ; & celuy qui se laisseroit mourir de faim choqueroit autant ses loix, que celuy qui s'étoufferoit à force de manger.

Insensé que nous sommes nous nous plaignons, à toute heure, des rigueurs que nous souffrons en naissant, des inquietudes de nôtre vie, & des douleurs de nôtre mort. Cependant nous ajoûtons, tous les jours, de nouveaux maux à ces miseres ; & il semble que nous ne soyons ingénieux que pour nous rendre plus misérables.

Cette conduite est bien éloignée de celle du grand Sage dont nous venons de parler. Il fit comme un essay de toutes les choses du monde pour lesquelles nous avons de plus

Violens desirs, & il en reconnut bien-tôt la vanité: mais il ne se laissa pas aller, pour cela, à un dégoût général de toutes les choses qu'il avoit recherchées; & demeurant toujours dans la même assiette, il jouissoit paisiblement des plaisirs.

Mais revenons à nôtre sujet, & voyons comment nous devons ménager les biens & les maux pour l'usage de la vie.

CHAPITRE SECOND.

De l'existence de Dieu,

Lorsque je fais une exacte reflexion sur toute ma vie, je reconnois que j'ay eu des chagrins & des satisfactions selon les sentimens que j'ay voulu prendre. Mes pensées ont fait mes déplaisirs comme ma jôye; & j'ay toujours trouvé en moy-même la source de mes misères & de mon bonheur.

Je ne le dissimuleray point, la persuasion de la Divinité, & l'incertitude de nôtre condition après la mort, ont troublé, plusieurs fois, ma tranquillité. Dans ces momens d'agitation & de trouble, je considérois que toutes nos veilles, nôtre sçavoir, nos emplois, nos commo-

ditez & nos honneurs doivent prendre fin à la mort; & qu'aucune de ces choses n'estant éternelle, il falloit rechercher ailleurs quelque ressource. Mais je permettois souvent à mon esprit de penser licentieusement sur ces matieres; & ne respectant pas assez la premiere Vérité, je n'avois que des doutes & des difficultez sur l'immortalité de l'ame.

Comme je me reposois toujours, en cela, sur les raisons d'autrui, je n'en pouvois jamais avoir de connoissances certaines; & la confusion des sentimens de nos Auteurs me donnoit des peines insupportables. Jamais mon esprit & ma conscience n'estoient d'accord. J'estois contraint de souffrir la violence de ces deux parties qui combattoient sans cesse en moy-même; & rien n'égalait mon inquiétude, que la difficulté de résoudre la question qui en faisoit le sujet.

Enfin, rebuté de tant de secours étrangers, je me résolus à m'abandonner à mes propres recherches, comme ces malades qui se voyant abusez par les Médecins, entreprennent de se guérir eux-mêmes. Ce fut là que je rompis tout commerce avec les Livres où je n'avois trouvé que difficultez & incertitudes. Ce fut là que je résolus de rentrer en moy-même pour consulter mes propres sentimens sur la structure

re de l'Univers, & sur l'ordre admirable qui règne en toutes choses.

Lorsque je considérois les Cieux, la grandeur de ces voûtes merveilleuses me remplissoit d'étonnement & de je ne sçay quel respect. La beauté des Etoilles, le silence & la solitude de la nuit m'imprimoient une secrète horreur qui me dispoisoit insensiblement à la Religion.

Seroit-il possible, me disois-je à moy-même, que le mouvement des Cieux, si juste & si réglé, n'eût pas une Intelligence pour Principe? Si ces globes merveilleux connoissent & régulent eux-mêmes leur cours, ne sont-ce pas des Dieux, qui gouvernent ce monde comme il leur plaît? Et s'ils souffrent la violence de quelque pouvoir supérieur, qui peut commander à ces épouvantables machines qu'une souveraine puissance? Qui peut mouvoir ces grands corps qu'une force insurmontable? Qui peut accorder leurs divers mouvemens qu'une sagesse infinie? Ce Soleil, continuois-je, qui éclaire tous les hommes avec tant d'égalité, pourroit-il nous donner sa lumière au hasard? Et cette justesse que nous y remarquons, pourroit-elle venir d'ailleurs que d'une éternelle Intelligence?

Ensuite de ces méditations je considérois le combat perpetuel des Elémens, & je ne pouvois assez admirer cette heureuse guerre qui entretient le monde par tant d'admirables agitations.

Mais sur tout, je faisois ceder ma raison & ployer tout mon esprit au prodige du flux & reflux de la mer. La vaste étendue des eaux m'épouvantoit : mais quand je venois à considérer que les vagues les plus furieuses se brisoient contre de petits cailloux; & ne les avoient pas plutôt rencontrés, que malgré toute leur impétuosité elles estoient contraintes de retourner avec violence sur elles-mêmes; c'étoit là que je me recrisois transporté d'admiration, & saisi d'étonnement :

*La mer voit son onde arrêtée,
Malgré ses plus puissans efforts,
Elle roule dessus ses bords,
Le sable par lequel on la voit limitée.
Au lieu d'appaiser sa fureur,
Neptune sent avec horreur
Les propres traits de son injure.
Il quitte ces petits cailloux,
Et tournant sur soy son courroux,
Toujours gronde, & toujours murmure.*

Enfin

Enfin, quand j'avois longtems considéré ces objets, je prenois plaisir à descendre en moy-même pour y observer la structure du corps humain, & reconnoître tous les ressorts qui font mouvoir cette machine admirable. Je méditois sur l'assortiment de tant de parties diverses, & toutes nécessaires à la composition & à la conservation de nos corps. Tant d'os, de nerfs, de muscles, de sang & d'esprits. Je considérois l'économie merveilleuse de toutes ces pièces, & m'écriois avec admiration : Pauvre homme, qui ne connois ces choses que par le moyen de tes sens, pourrois-tu bien te dire l'auteur d'un si excellent ouvrage, toy qui ne le connois qu'après l'avoir fait ? Encore faut-il exposer toutes ces parties devant tes yeux pour t'en donner quelque connoissance. Il a falu que l'expérience de plusieurs siècles t'ait fait comprendre de quelle manière tu vis, tu digères tu remuës ; & malgré tes plus exactes observations, tu ne le connois encore que d'une manière très-imparfaite.

D'autre part, jettant la veuë sur le reste des créatures, j'examinois avec étonnement les différentes figures des animaux : les écailles de nos poissons, le plumage de nos oiseaux, les fourures des autres bestes ; & toutes ces choses
qui

qui regardées sans attention ne représentent rien de distinct à l'esprit, me découvroient sensiblement les plus grandes merveilles de la nature. Car appelez destin, nature, intelligence, ou divinité, ce qui fait & gouverne tout icy-bas, n'est ce pas toujours une souveraine puissance? N'est-ce pas toujours une sagesse infinie?

Alors je demcurois confus de l'ignorance où j'avois esté; & je ne pouvois assez m'étonner, ny de la malice des impies, ny de l'aveuglement des incrédules. Car il faut qu'un homme s'oublie entièrement soy-même, & perde la connoissance de toutes choses, avant que de perdre celle de son créateur.

Quelque part que nous jettions les yeux, nous appercevons le caractère de la divinité: & quiconque étudiera sainement la nature, y trouvera des marques sensibles de la puissance dont elle dépend.

Mais nous avons certains esprits lâches toujours portez à l'imitation des autres, qui sans s'estre examinez eux-mêmes, ny avoir médité sur ces choses, donnent dans l'impiété, seulement pour se déclarer partisans de quelque fameux libertin.

Il est même certains esprits qui par une for-

force d'ame extravagante ne veulent en rien dépendre de leur créateur : & s'imaginent que l'obéissance qu'ils auroient pour cette majesté infinie, choqueroit la liberté de leurs sentimens.

Ce n'est pas qu'on ne voye les plus honnestes gens du monde, & les plus sçavans tomber dans quelque sorte d'incrédulité ou d'incertitude. Ceux-cy ne se contentent pas de découvrir une intelligence éternelle par l'ordre de l'Univers, leur curiosité les pousse à rechercher ce que ce peut estre, & après avoir étonné leur entendement de ses qualitez infinies que l'esprit de l'homme ne sçauroit comprendre, ils demeurent souvent incrédules malgré qu'ils en ayent, & ne sçauroient accorder les sentimens de leur esprit avec ceux de leur conscience.

Or, comme il faut se moquer des fots, & abhorrer les méchans, je croy qu'on doit avoir compassion des derniers, & les plaindre seulement de ce qu'ils sont misérables.

Quelques-uns se gênent à se persuader ce qu'ils ne sçauroient comprendre. Les autres attaquent le Ciel par une malice épouvantable, & blasphément contre un Dieu dont ils n'ignorent pas le pouvoir. Aussi sont-ils toujours dans le trouble & le désespoir; & après avoir
esté

esté agitez par la rage de l'impieté, ils se trouvent déchirez par les remords de leur conscience, sur tout quand la lumiere les abandonne, & que la compagnie qui les assuroit, les laisse dans l'efroy de la solitude. Il n'y a passion fâcheuse dont ils ne ressentent les mouvemens. La crainte les trouble, l'inquietude & la fureur les travaillent tour-à-tour. Il vaudroit mieux pour leur repos, qu'ils ne rentrassent jamais en eux-mêmes, que d'avoir un moment de commerce avec leur conscience : car rien n'est égal au tourment de l'impie.

*S'il a poussé quelque blasphême,
On le voit bien-tôt soupirer.*

*L'esprit qui ne peut s'assurer,
Voudroit s'arracher à soy-mesme.*

Il fuit & le jour & la nuit :
Il craint seul, il hait qui le suit ;

*Il se trouble & s'agite avec impatience,
Pour fuir la verité qui luy sert de flambeau.*

*Mais il ne peut quitter sa conscience,
Qui luy sert, à la fois, de juge & de bourreau.*

Les incrédules, pour n'estre pas si criminels, ne sont pas moins misérables. Ils cherchent avec peine une chose qu'ils ne trouvent point, & accusent, à toute heure, la

nature d'estre cruelle seulement à l'égard des hommes,

De là sont venues les plaintes de ce grand homme qui portoit envie à l'avantage qu'avoient les animaux de vivre dans une commodité d'ignorance de toutes choses, sans s'inquiéter de la recherche d'aucune vérité. De là vient encore le chagrin de ces gens qui ne sçauroient penser sans envie à ceux des autres païs; ny voir aucune beste dans la douceur du repos, sans envier la tranquillité que luy donne la nature.

Il est donc vray que la créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs; & que le sentiment qu'on en a ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le bonheur; ny sans consolation dans la misère.

Un esprit bien fait ne goûte pas seulement des douceurs dans la jouissance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier son bienfaiteur, & chaque reflexion qu'il fait sur cela luy est un sujet de contentement.

C'est à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions; & il n'y a point de si grandes amertumes qui ne s'adoucissent par une parfaite resignation à la providence.

Que chacun juge donc combien nous importe

porte la Religion, combien il nous importe de connoître Dieu & de nous soumettre à ses volontez, tant par la considération du devoir, que par l'intérêt de nôtre repos.

CHAPITRE TROISIÈME.

Qu'il faut diminuer la violence de ses desirs par la considération de la véritable valeur des choses que l'on désire.

JE ne trouve rien de plus utile & de plus important à quiconque veut goûter quelque douceur dans la vie, que de rompre ses plus grands attachemens, & de réduire la violence de ses desirs aux simples mouvemens qu'on nomme souhaits.

Cependant, comme il n'y a point d'homme qui n'ait quelque inclination particulière, & quelque passion favorite, ce n'est pas une chose aisée que de parvenir à l'indifférence, mais on peut au moins affoiblir les chaînes, & il n'y a point de liens si forts que la raison & l'expérience ne puissent rompre avec le tems.

En effet, comme les objets les plus doux ont leur amertume, il n'y a point de doute que le

cœur

cœur ne perde beaucoup de la violence de ses desirs par quelque dégoût. Alors l'homme s'élève insensiblement au dessus du monde. Les plaisirs qu'il avoit coutume de rechercher avec tant d'empressement, luy paroissent insipides. Il voit alors combien il importe de connoître le juste prix de la gloire; quelle peine ou quelle satisfaction on trouve dans la science, afin de ne rien attendre d'où l'on ait à se repentir, & ne rien espérer dont on ne puisse jouir.

Avec ces vûes, ya-t-il quelqu'un du changement de qui on doive désespérer? Celuy qui n'eût jamais en partage que les soumissions & l'obéissance, n'elevera-t-il pas ses desirs à la gloire du commandement? Les nécessiteux n'établiront-ils pas leur félicité dans l'abondance, pressés qu'ils seront de la misère qui les travaille? Un infame qui souffre les remords de sa lâcheté, & les syn-dérèses d'une mauvaise vie, ne tiendra-t-il pas heureux celuy qui se verra dans l'estime des honnestes gens? Ceux qui seront embarrassés dans la foule souhaiteront-ils pas le repos des solitaires?

La pompe & la Cour nous ennuyent : les bois & les champs nous deviennent insupportables. Mais quiconque n'a point ressenty les

ennuis, ne scauroit presque se persuader de si étranges effets.

Nous pouvons enfin nous dégoûter de nos conditions, mais non pas de celles que nous n'avons point éprouvées. Voicy donc l'adresse dont on se peut servir en cette occasion pour reconnoître la vanité de toutes choses.

Quoiqu'on ne possède pas seul tous les biens, tout le mérite, & toutes les belles qualités, on peut pratiquer ceux qui les ont acquises ou par leur fortune ou par leur vertu, & découvrir les chagrins dont ils sont dévorés. Nous les verrons alors pressés de nos mêmes maladies, sujets comme nous à tous les maux dont la nature nous afflige. Nous verrons un sçavant ne pouvoir se défendre de son caprice & de sa sottise : un Héros foible, plein de défauts, aussi homme que ceux au dessus desquels il est élevé ; & les plus grands originaux de l'Europe sujets à des foiblesses particulières comme les moindres copies.

Nous verrons enfin qu'il est impossible de renoncer à la nature, & de s'élever au dessus de la condition où Dieu nous a mis. Car il est de grands hommes, à la vérité, si on les compare les uns aux autres : mais ils sont toujours en eux.

eux-mêmes foibles, inégaux & défectueux par quelque endroit.

La pompe & la splendeur ne contente pas tous ceux qu'elle environne. L'excès des délices nous dégoûte plus souvent qu'il ne nous satisfait; & tous les avantages de la nature & de la fortune, réunis ensemble, ne sçauroient former une pleine & entière félicité.

Cette considération tempérera la violence de nos desirs; & rompra peut-estre cet attachement que nous avons aux objets les plus aimables & les plus sensibles; & alors nous chercherons nos contentemens sans inquiétude; nous en jouirons sans empressement, & nous les perdrons sans regret.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la réputation.

IL n'y a point de passion qui fasse plus de misérables, que celle que presque tous les hommes ont pour l'estime universelle. Car à la réserve de quelques âmes véritablement fortes qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, & peut-estre encore pour l'approbation des honnestes gens, tous les hom-

mes font pour l'éclat, ce qui se devoit faire pour la vertu, & se laissent enchanter de l'ombre & de l'apparence d'une chose dont le véritable corps ne les touche seulement pas.

Ils veulent que toutes leurs actions soient estimées vertueuses, & non pas qu'elles le soient. Ils ne souhaitent que l'applaudissement du peuple, au milieu de la foule & de l'agitation duquel il est presque impossible de reconnoître la vérité: Et sans considérer le sentiment des sages, ils s'imaginent que toutes choses se doivent décider par le nombre; & que l'opinion des sçavans, qu'ils appellent des gens bisarres, ne sçauroit obscurcir leur renommée.

Les plus adroits font paroître, en ce point, assez de finesse dans leur conduite: car s'estant satisfaits eux-mêmes, & ayant contenté les honnestes gens par quelque qualité essentielle, ils s'accommodent grossièrement à l'humeur du peuple, & gagnent le vulgaire par la mine & par l'apparence.

Ils font des sottises volontaires pour agréer à de véritables sots. Ils paroissent sans esprit avec les stupides; subtils avec les personnes ingénieuses; généreux avec les hommes d'honneur; & se tournent enfin à toutes sortes de caractères avec tant de souplesse, qu'on

qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres.

Mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens, & que nous nous opposons au dessein de la nature qui nous a plus faits pour nous que pour les autres, je ne vois pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent. Au contraire, j'ay connu mille fois par expérience, que ces hommes si avides de réputation, la perdent presque toujours par le dérèglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent; & que rien ne les détourne tant de leur but, que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver.

En effet, qui est ce qui a jamais eu assez de mérite & de bonheur pour acquérir une estime vraiment générale? Qui est-ce qui a jamais esté assez puissant pour interdire la médifance à tous les ennemis? Et qui est-ce qui a pû, jusques icy, fermer la bouche à l'envie?

Je puis assurer que j'ay connu des personnes si agreables & si vertueuses, qu'on ne pouvoit les entretenir sans admiration & sans amour. Elles faisoient des partisans de leurs propres ennemis; & il falloit estre farouche jusqu'à l'excès pour résister aux charmes de leur con-

versation, ou ne se laisser pas gagner à la bonté de leur naturel.

J'ay vû pourtant quelques démons envieux opposer leur malice à une si haute vertu; & selon qu'ils avoient ou d'adresse ou de puissance, arrester le cours d'une estime si juste & si bien établie.

Or, puisqu'il est impossible d'attraper ce fantôme après lequel je vois courir tout le monde, quelle folie de travailler à l'acquérir avec tant de soins, & par des travaux si mal récompensez !

D'ailleurs un sot qui désire cette estime avec passion, ne la méritant pas; ne la scauroit long tems posséder. Un honneste homme au contraire fait bien-tost réflexion sur la foiblesse & la fragilité de ce petit bien; & connoissant ses misères au travers des applaudissemens qu'on donne à son bonheur, il ressent des chagrins & des inquiétudes, lorsqu'on se récrie sur ses avantages & sur sa félicité. *Vera gloria cupidi nulla ratione quiescere possunt, cum non inveniunt unde possint aliquatenus gloriari.*

En effet, n'a-t-on pas vû un Vespasien parmi les magnificences & les splendeurs s'ennuyer de la longueur du Triomphe, & connoissant la vanité de la gloire dont on le

le flattoit, paroistre triste & chagrin ; jusques dans les festes qu'on célébroit pour remercier les Dieux de sa fortune & de son bonheur ?

N'avons-nous pas vû ce grand & redoutable Roy de Suède mépriser les acclamations des peuples, & rejeter les panégyriques des Orateurs ?

Le Duc de Candale, que nous venons de perdre regreté de tous les honnestes gens, n'avoit-il pas autant d'aversion pour cette sorte d'estime, que nos courtisans ont d'ardeur pour elle ?

Il est donc constamment vray qu'il est impossible de l'acquérir, & que quand même nous l'aurions acquise, la possession nous en seroit absolument inutile ; que dépendant moins de nous que de la fortune, elle se trouve sujette à ses inconstances : que c'est un bruit qui ne frappe que l'oreille, & qui ne scauroit toucher sensiblement une belle ame.

Si nous voulons donc travailler à nôtre bonheur, tâchons de contenter l'esprit des sages, qui sont, à la vérité, en petit nombre, mais de qui nous pouvons recevoir de véritables approbations.

Hatillius ne vouloit pas qu'un sage ha-

sardât sa vie pour le repos des fous. Mais devant nos services & nous devant nous-mêmes à l'utilité de nôtre pais & au bien de nos amis, nous devrions toujours faire des actions dignes de la renommée publique, & mépriser cette même renommée, après les avoir faites.

Je ne voudrois pas conseiller toutefois un désintéressement qui allât jusqu'à ne faire trouver aucune satisfaction dans l'estime qu'on mérite: mais comme les censures suivent de près les approbations, épargnons-nous l'aigreur de la critique en nous défendant des fausses louanges qui nous la rendent plus sensible, tirons avantage de la bonne réputation, ne soyons pas si farouches que de nous interdire toute sorte de complaisance touchant nôtre mérite: & si le public a de nous des sentimens injustes, appelions-en de cette opinion au jugement des sages, & nous retirons ainsi en nous-mêmes pour nous consoler par le témoignage de nôtre conscience.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des ennuis & des déplaisirs.

C'Est un des grands secrets de la vie que de sçavoir adoucir nos ennuis, & si nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les atteintes.

Sans cela il faut nous résoudre à estre souvent misérables : car estant en butte à une infinité de malheurs, il ne se passe presque aucun jour où nous ne ressentions quelque nouvelle infortune.

Or, je ne sçache point de plus puissant remède à cela que la prévoyance; & quiconque aura fait une exacte réflexion sur les traverses de la vie, se trouvera au moins consolable dans ses disgraces. Car, comme on oppose toujours une vigoureuse défense à une attaque préméditée, l'ame qui se prépare à la résistance par la considération du péril, en est bien moins ébranlée.

Je voudrois donc que chacun prévist & s'attendist tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pust estre surpris par aucune disgrâce.

Qu'un heureux courtisan possède la faveur de son Roy, & jouisse tant qu'il luy plaira des délices de son bonheur : mais que l'exemple de tant de chûtes le porte à se défier de la fermeté de son assiette ; que pour estre au haut de la rouë il ne lève pas toujours les yeux, mais qu'il les abaisse quelquefois, qu'il regarde le lieu duquel il a commencé à s'élever, & qu'il considère le premier degré de sa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Qu'un Général d'armée ne s'assure pas toujours du commandement, & ne s'enfle pas de la gloire qu'il a acquise, autant par l'assistance de ses troupes, que par sa propre valeur. Un seul jour peut décider de sa fortune : mais aussi qu'après la perte d'une bataille, celuy qui se trouvoit auparavant environné de tant de personnes, ne s'imagine pas s'estre perdu avec elles. Il faut qu'il se possède, qu'il se retrouve, & qu'il puisse encore jouir de luy-même.

Qu'un Prince ne se fie qu'avec raison à son Empire, & que l'obéissance de tant de monde ne flaté pas témérairement son amour propre. En vingt quatre heures on a vû des Rois dans le trône & à la suite d'un chariot. En peu de jours on a vû le même Prince triompher & estre

estre mené en triomphe. La revolte des peuples, ou la perte d'une bataille luy peut ravir la Couronne, & mettre son sceptre en une main étrangère.

Il faut que j'en fasse un aveu public. J'adore les Romains, & je crois qu'ils sont quelque chose de plus que des hommes. Je ne puis considérer sans émotion les Brutus & les Cassius, connoissant la fragilité des grandeurs humaines, disposer de leur sang sur le point de la bataille, & dans l'incertitude de l'événement s'embrasser comme pour la dernière fois. Je m'imagine que je les vois se faisant leurs derniers adieux avec de si beaux sentimens d'affection & de courage.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance: & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, se persuade qu'on ne peut s'y jeter sans aveuglement. Mais comme c'est le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choses qu'il ne connoist pas, & d'y renoncer aussi tost qu'ils les a connues, il n'appartient qu'aux honnestes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de soutenir avec une même égalité d'esprit les faveurs & les disgrâces de la fortune.

Mais nous ne devons pas seulement nous préparer contre la perte des prospéritez de la vie,

vie, il est bien d'autres épreuves de nôtre confiance. La mort de nos amis, & la nôtre même, nous touche bien plus sensiblement. Aussi doit-on l'attendre avec bien plus de préparation, qu'une simple privation de toutes les choses étrangères, qui doivent estre indifférentes aux personnes sages.

Tous les jours je regarde combien de choses me sont chères, & les considérant ensuite comme mortelles & périssables, je me prépare à en souffrir la perte sans lâcheté.

Quand le Soleil commence à luire, je ne m'attens point à voir le soir. Le jour & le moment auquel je mourray ne ressemblera-t-il pas à celui que je passe aujourd'huy? On entendra également le bruit, on jouira de la lumière, on vivra de la même sorte. Or, puisque nous devons tous mourir, & que nous sommes dans une si grande incertitude du tems de la mort, préparons nous, dès ce jour, à nous quitter les uns les autres.

Il ne se passe aucune heure qu'il n'y ait quelqu'un qui perde un amy. Je puis donc aussi perdre, à tous momens, le mien; & dans quelque tems que ce soit, les circonstances de sa mort n'augmenteront point mon deuil ny mon affliction. Peut-estre qu'il répandra son sang sur un échaffaut; peut estre qu'un embrasement

ment le réduira en cendres, ou qu'il sera englouty dans les flots. Mais ne croyez pas que le genre de sa mort redoublât ma tristesse, & que je me plaignisse de rien tant à sa mort, que de sa perte. C'est luy seulement que je trouverois à dire, & il ne m'importeroit guères que ce fût l'eau, le fer, ou la flamme qui me l'eût ravy.

Ce n'est pas que je prétendisse que nous devinssions barbares pour nous exercer à la constance, & que la nature ou l'amitié ne pussent tirer de nous des larmes très-légitimes. Je soutiens au contraire, que ce seroit estre inhumain que de les refuser en certaines occasions.

On soupire & on pleure avec justice dans le trouble des premiers mouvemens: mais une ame forte doit rentrer elle-même aussi-tost, & se remettre dans l'assiette dont le désordre de la passion l'a tirée. Car un homme raisonnable peut-il considérer l'inutilité de ses pleurs, & la vanité de ses regrets, sans rougir d'une longue & violente affliction?

Que si nous pouvions réparer les mauvais succès, je serois d'avis que nous y employassions toutes sortes de remèdes: mais dans un accident sans ressource, que sert-il de s'affliger sottement, & de répandre des larmes, chères à
ceux

ceux qui les versent, & inutiles à ceux pour qui elles sont versées.

Ouy, R**, tous ces cris sont des soins superflus.
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées.
Un homme ensevely ne considère plus
Nos yeux ny nos pensées.

D'ailleurs les personnes les plus sensibles perdent enfin leur tendresse; & l'ame qui s'est d'abord excessivement affligée, s'épargne bientôt cette violence, & n'est pas longtemps à épuiser ses regrets.

Nos plaintes s'en vont avec les années, & comme l'objet s'éloigne de nôtre imagination, le déplaisir s'éloigne aussi insensiblement de nôtre esprit.

Que si nous étions sages, ne devrions-nous pas donner à la raison les sentimens que la foiblesse est contrainte de donner à la longueur des années?

Un père mort depuis peu d'heures, est aussi mort que nos bisayeux; & ce qui n'est plus pour nous, ne doit plus nous toucher.

Votre père est ensevely,

Et dans les noirs flots de l'oubly

Où la Parque l'a fait descendre,

*Il ne sçait rien de vôtre ennuy.
Ne fût il mort que d'aujourd'huy,
Puisqu'il n'est plus qu'os & que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre,
Et vous touche aussi peu que luy.*

Cette seule raison est capable d'adoucir nos
mortelles, & d'appaiser tous les mouvemens
de nos douleurs. Celuy que je viens de perdre
ne sent rien, n'a plus de part au jour, & n'a
plus de vie que ceux qui furent engloutis
dans le déluge. Pourquoi donc me tourmen-
ter vainement après une ombre qui n'a ny voix
ny sentiment?

*Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes,
Mais sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres
éteintes
Eteins le souvenir.*

Il faut considérer de plus, que dans cette ri-
goureuse séparation de l'ame & du corps, la
nature ne nous fait point de violence, qu'elle
ne fasse ressentir à tout le monde. De cette
basse épouvantable d'hommes que la terre
porte, en trouverez vous un qui s'exempte de
la cruauté de ses loix?

Je sçay bien que chacun est sensible à sa dou-
leur

leur, & que ceux dont j'apporte icy l'exemple endurent & se plaignent aussi bien que nous. Car, comme nous ne laissons pas de goûter nôtre bonheur pour connoître la félicité des autres, aussi la connoissance que nous avons des misères de nos semblables ne nous ôte pas le sentiment de nos infortunes. Et puisque les personnes privées ont part aux réjouissances publiques, comment est-ce qu'elles ne l'auroient pas aux tristes générales?

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes, mais chacun a ses sentimens entiers, & souffre ainsi seul toute sa douleur.

Avoüons la vérité. Ce qui nous touche le plus dans nos disgrâces, c'est de ne voir personne qui nous ressemble. Nous ne sçaurions nous voir seuls destinez à souffrir un mal dont tout le monde peut estre atteint comme nous. Et à parler sainement, rien n'augmente si fort les aigreurs de nos afflictions que la fierté & l'orgueil de ceux qui semblent les braver.

Or ce ne font pas seulement les hommes qui nous accompagnent au trépas, tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, arrivent au même terme, & subissent la même loy. La force, l'adresse & la prévoyance que

que la nature leur a données pour la conservation de leur vie, demeurant vaines & inutiles à la mort.

Les choses les plus insensibles ont leur fin, qui est une espèce de mort pour elles. Les ramparts qui se sont défendus des coups de canon & de la violence des hommes, auront leur part à cette ruine universelle. Les Elémens eux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits. Les Cieux seront renversés: le Soleil & les Etoilles perdont leur lumière, & toute la masse du monde sera confondue dans une ruine générale. Pourrions-nous donc demander avec justice le salut de nos amis, ou le nôtre? Et puisqu'il faut mourir nécessairement, n'est-ce pas une consolation pour nous de sçavoir que toutes les choses que nous avons vues périront, & auront la même destinée que nous?

Les Etoilles s'arrêteront,

Les Elémens se mêleront,

Et cette admirable structure

Dont le Ciel nous laisse jouir;

Ce qu'on voit, ce qu'on peut voir,

Passera comme une peinture.

L'impuissance de la nature

Laissera tout évanouir.

*Le Createur du Firmament,
 Celuy qui tira du néant
 L'air & le feu, la terre & l'onde,
 Renversera, d'un coup de main,
 La demeure du genre humain,
 Et la base où le Ciel se fonde
 Et ce grand desordre du monde.
 Peut-estre arrivera demain.*

Mais voici une affliction à laquelle je suis tellement sensible, que je ne trouve point de force dans toute la Philosophie qui me la puisse faire soutenir. C'est celle qui me vient des calamitez publiques, auxquelles mes sentimens s'intéressent malgré moy.

Je ne sçaurois ouïr les gémissemens des peuples, je ne sçaurois entendre leurs cris, ny voir couler leurs larmes, sans que je me sente atteint d'une véritable compassion.

Je ne puis estre spectateur des désordres de mon pais, ny considérer l'orgueil des oppresseurs, sans concevoir une violente aversion contre eux.

Nous éprouvons encore une autre sorte d'ennuy qui nous saisit au milieu des voluptez mêmes. Ce n'est bien souvent qu'un dégoût de l'abondance : car notre ame n'ayant pas assez de force pour la digérer, relâche beaucoup de

la vigueur de ses sentimens, & succombe enfin à la violence de ses excès.

A cela, je ne trouve point d'autre remède que de modérer nos passions, & de ménager nos plaisirs avec une ingénieuse & sage économie.

C'est ainsi qu'Epicure réveilloit ses appétits par l'abstinence, & fuyoit tous les excès pour éviter l'incommodité de la débauche.

Et comme la compagnie continuëlle même des plus honnestes gens devient ennuyeuse, ou insensible, les esprits délicats s'éloignent volontairement les uns des autres pour éviter le chagrin qui les menace, & goûter mieux les charmes de la conversation par la vigueur nouvelle qu'ils donnent à leurs sentimens.

Il ne me reste plus à parler que d'une autre sorte de chagrin dont je ne puis deviner la cause; & comme on n'en sçauroit bien connoître le véritable sujet, je trouve qu'il est malaisé de l'adoucir, ou de s'en défendre. C'est un ennuy secret qui se cache au fond de l'ame, & qu'on sent bien mieux qu'on ne le découvre. C'est luy qui se met au lit avec nous, qui s'éveille & que se lève avec nous, qui nous accompagne aux repas, qui nous suit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans

la solitude, & qui n'abandonne point ceux qu'il a une fois saisis, qu'après avoir épuisé sur eux toute sa puissance.

J'ay fait de fâcheuses épreuves de cet ennuy, & j'en ay souvent resenty toute l'amertume. Avec luy je suis entré à la Comédie, & j'en suis sorty de même. Je l'ay porté dans les meilleures compagnies, sans aucun fruit. J'ay pris durant les accès les divertissemens les plus agréables: mais j'y estois alors insensible. Et au milieu des réjouissances de tout le monde j'estois contraint de montrer ma mauvaise humeur, & de paroître dégoûté des plus doux contentemens de la vie. Et je n'ay enfin point trouvé d'autre remède pour le charmer, que la douceur des repas.

La bonne chère avec ses amis est le souverain remède contre cette sorte de chagrin il car outre que la conversation qui devient alors plus libre & plus gaye, l'adoucit insensiblement, il est certain, que le vin réveille des forces de la nature, & donne à nôtre âme une vigueur capable de chasser toutes sortes d'ennuis.

Je sçay bien que certaines gens farouches, au moins de la mine & de l'apparence, témoignent beaucoup d'aversion pour un remède dont néanmoins ils ne méprisent pas trop
les

les délices. Mais loin d'icy toutes grimaces. Je m'embarasse peu de leurs severitez mal entendues, puisque le plus sévère Philosophe de la terre nous a conseillé ce même remède; que les plus farouches de nos hommes illustres ont soumis, pour ainsi dire, leurs vertus les plus austères aux charmes de ce doux plaisir; & que les plus honnettes gens n'en dédaignent pas l'usage, mais se contentent d'en condamner l'excès.

CHAPITRE SIXIEME.

Des plaisirs.

A Prés avoir discours de nos ennuis & de la façon dont on en peut adoucir les amertumes, il est à propos que nous nous entretenions des plaisirs de la vie.

Quoiqu'à dire vray les choses étrangères contribuent beaucoup à nos plaisirs, & qu'il ne suffise pas d'avoir des sens, si nous n'avons des objets pour les contenter, cependant la multitude en estant presque infinie comme elle est, il semble que nôtre bonheur dépend en quelque façon de nous-mêmes, & que les grands divertissemens nous dégoûtent, si

nos sens ne sont dans une disposition propre à en jouir

Pour moy, je serois d'avis que nous tinssions toujours nôtre esprit present aux plaisirs innocens qui se rencontrent, exempt des regrets que donnent les choses passées, & libre des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir.

Le seul present est à nous, & si nous estions sages nous ménagerions chaque moment comme le dernier de la vie; mais rien n'est plus ordinaire que le mauvais usage que nous faisons du tems que la nature nous a donné.

Il est peu d'hommes qui ne véussent assez longtems, s'ils sçavoient bien vivre: mais il arrive presque toujours qu'en mourant nous nous plaignons de n'avoir pas encore vécu.

Si nous avons de longues années, nous les troublons par la crainte de ne les avoir pas; & quand nous sommes arrivez à nôtre, terme, nous n'avons que le regret de les avoir fort mal ménagées.

Ce plaisir qui se presente est peut-estre le dernier auquel je puis estre sensible. Une infinité de douleurs m'accableront un moment après. Qui m'empêche donc, insensé; de me réjouir innocemment pendant que je le puis en-

encore ? Faut-il que la différence des lieux, où l'inégalité des objets, me tiennent toujours dans le chagrin, lorsque je peux vivre content en tous les endroits de la terre ?

Je demeure d'accord qu'à la vérité certaines personnes nous sont plus chères & plus agréables que les autres ; que comme il y a de différens sujets de nous réjouir, il y a des délices plus & moins sensibles : mais pour un plaisir que j'espérois avec ardeur, dois-je mépriser tous les autres ?

La vie qui s'écoule à la campagne n'est pas moins à moy que celle que je passe à Paris. Les jours que je me réns ennuyeux par mon chagrin me seront comptez comme mes plus belles festes, & contribueront autant qu'elles à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Pourquoy donc troubler icy les charmes de mon repos par le souvenir des plaisirs que j'auray goûtez, où par l'imagination de ceux dont je prétens jouir ?

C'est folie que de vouloir se retrouver ainsi aux lieux que l'on a quittez ; & de s'efforcer de se rendre present à ceux où l'on ne peut pas encore si-tôt estre.

Si les plaisirs qui se trouvent aux champs sont différens de ceux de la Cour, tâchons d'y

accommoder nôtre ame : car qui est-ce qui nous peut empêcher de nous élever & de nous abaisser de cette sorte ? Nous n'avons icy ny la Musique, ny le Bal, ny les Comédies, mais aussi n'avons-nous pas à souffrir ny à craindre les disgraces & la servitude. La conversation ne s'y trouve pas si agréable. Hé bien, on aura commerce avec soy-même, & avec des gens qui pour le moins ne seront pas fâcheux.

Caton entretenoit les enfans après s'estre occupé, tout le jour, au service de la République ; & les meilleurs esprits de nôtre France ne dédaignent pas d'entendre les contes de leurs valets après les plus sérieux discours.

Il faut tâcher de vivre commodément par tout, & goûter les plaisirs que nous peut fournir le lieu de nôtre demeure.

Ne faisons pas si fort les Philosophes que nous condamnions par nôtre chagrin les magnificences de la Cour. Je veux bien que nous imitions la vertu des vieux Romains. Soyons justes, soyons généreux comme ils ont esté : mais nous pouvons nous passer de ces maximes outrées dont l'austérité corrige moins de personnes qu'elle n'en effraye.

Si nous n'avons pas le moyen d'estre splendides,

dides, n'accusons point les autres d'une splendeur immodérée : car certainement on ne sçauroit condamner tant de beaux ouvrages de l'industrie des hommes sans être farouche.

On peut admirer la pompe d'une belle Ville fort innocemment : on peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la Musique : on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la Peinture, sans violer les loix de la tempérance.

Que si, par contrainte, ou par inclination, nous avons établi nôtre séjour à la campagne, cessons alors d'admirer les travaux des hommes pour contempler les ouvrages du Créateur, & les merveilles de la nature : éloignons nos sentimens de l'orgueil & des pompes de la Cour ; & goûtons innocemment les douceurs qui se rencontrent aux lieux solitaires.

Les Cieux, le Soleil, les Etoilles, les Elémens n'ont-ils pas assez de beautez pour satisfaire l'esprit qui les contemple ?

L'étenduë des plaines, le cours des rivières, les prairies, les fleurs, les ruisseaux n'ont-ils pas assez de charmes pour enchanter le vûe ?

La musique des oyseaux manque-t-elle jamais

mais dans nos bocages ? Et s'il est vray que les hommes ayent appris la leur des Rossignols, quel avantage pour nous d'avoir un si grand nombre de ces petits maistres qui sont à nôtre service sans estre à nos gages ?

*Mon cœur, dans tous les tems, a paru limité.
On ne m'a jamais vû de sorte vanité.*

Je ne crains, ny ne brave.

Nul soin ne me paroist pesant :

Et ne me rends esclave

Ny des hommes, ny de l'argent.

Abhorrant l'émotion

Et la sale passion

Des ames intéressées,

Je laisse courir mes sens,

Et promèner mes pensées

Sur les objets innocens.

Le plaisir de sentir des fleurs,

De qui l'odeur & les couleurs

Enchantent mes esprits malades :

Et l'eau qui du haut d'un rocher

Se précipite par cascades,

Sont icy mon bien le plus cher.

Le doux concert des oyseaux,

Le mouvant cristal des eaux,
Un bois, des prez agreables,
Echo qui se plaint d'amour,
Sont des matières capables
De me charmer nuit & jour.

Enfin nous pouvons vivre contens par tout
& nous changeons seulement de plaisirs en
changeant de demeure.

Nôtre esprit trouve icy son plaisir dans
l'étude de la nature. Nos sens y rencontrent
leurs délices; & quiconque est capable de mo-
dération ny trouve que trop dequoy se con-
tenter.

Ny les bornes de la solitude, ny le petit
espace d'une prison, ne scauroient empêcher
que le sage n'y trouve sa tranquillité. Il y
peut méditer, s'y souvenir agréablement des
bonnes actions qu'il a faites, & se consoler
par de douces réflexions sur son innocen-
ce.

On n'a pas toûjours besoin de l'étendue des
campagnes pour estre heureux. Bien souvent
nôtre bonheur est en nous mêmes; & comme
nous nous trouvons quelquefois chagrins dans
la pleine jouissance de nôtre liberté, il peut bien
arriver que nous soyons satisfaits jusques dans
les prisons où l'on nous jette.

Les plus cruels Tirañs ne scauroient trouver de cachots pour nôtre ame; & ils n'en peuvent devenir les maîtres, à moins que nous ne voulions bien nous mêmes la leur asservir. Leurs chaînes ne la scauroient lier, & en quelque endroit que soit enfermé le corps, elle ne change pourtant ny de lieu ny de demeure.

Ainsi nous pouvons trouver des contentemens partout: tâchons seulement d'en jouir avec modération; & soyons persuadés que c'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, & non pas comme injustes & illegitimes.

A la vérité, quelque innocens qu'ils puissent estre, l'excès en est toujours criminel, & ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne bleste pas moins sa constitution que son honneur.

Que si nous nous trouvons insensibles aux charmes de nos douceurs, excitons nôtre goût & nos appetits par la considération des douleurs qui leur sont contraires.

Que ceux qui se trouvent dans les commoditez de la vie, goûtent leur bonheur par l'opposition des nécessitez des autres; & que la

pen-

pensée des infortunes les fasse jouir délicieusement de la félicité qu'ils possèdent.

Qu'un homme de bien fasse reflexion sur l'état de sa conscience, & se rejoüisse de ne trouver ny remords ny gesne au fond de son cœur.

Que la santé que l'on goûte ordinairement de la même sorte qu'un bien insensible, que ce riche present de la nature soit ressenty plus vivement par la comparaiton des maladies & des infirmitéz ausquelles tant d'autres sont sujets.

Qu'un homme de bonne santé ne se tienne pas seulement heureux dans la jouissance de son bonheur, mais que la pensée de ne rien souffrir parmy tant d'objets fâcheux qui l'environnent, le rende encore plus content. Qu'il ne se rejoüisse pas seulement des bonnes fortunes qui luy arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas. Que le plaisir qu'il goûte, & la douleur qu'il ne souffre point, contribuent également à luy donner de nouvelles satisfactions.

Au reste, bannissons cette vilaine passion d'envie, ce mouvement infamé qui corrompt tous nos plaisirs. Que nos yeux & nos oreilles ne deviennent pas intéressées parmy les possessions étrangères: mais goûtons, sans convoi-

tise,

tise, tous les charmes des lieux que nous visitons.

Tout ce qui se fait pour le plaisir de la vue n'est-il pas à moy durant qu'il est exposé devant la mienne ?

Le Louvre, le Luxembourg, les Tuilleries m'appartiennent autant, quand je considère leur beauté, qu'à ceux qui ont les titres de leur acquisition. Car, à parler sainement, rien ne peut estre à nous que par une actuelle jouissance.

La conclusion que je tire de tous ces discours, c'est qu'il nous faut jouir avec modération. A le bien prendre, tout ce qui se fait au monde se fait seulement pour le plaisir, & prenant diverses routes nous visons tous à un même but.

Celuy qui cherche de l'estime au travers des mousquetades, & qu'on voit couvert de feux & de plomb pour acquérir de l'honneur, ne s'exposeroit pas au moindre danger s'il n'espéroit la satisfaction qu'on trouve en soy-même, ou celle qui vient de la renommée.

Celuy qui vieillit dans un cabinet, parmy la crasse & la poussière des Livres, n'employeroit pas la moindre veille à l'acquisition des Sciences, s'il n'en retirait quelque volupté.

Tou-

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir. Sans luy les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs. C'est luy seul qui nous fait agir : c'est luy qui remuë tous les corps : c'est luy qui donne le mouvement à tout l'univers.

Que chacun prenne donc la voye la plus conforme à ses innocentes inclinations, & jouisse de tous les délices qui se présentent, lors qu'ils ne sont point opposez au sentiment de l'honneur, ny à celui de la conscience.

A.

MADemoisELLE. L***

CONSOLATION

Sur la mort de Monsieur M***

J'APPRENS, Mademoiselle, que vous pleurez la mort de Monsieur M***; & je sçay que vous la devez pleurer. Il avoit un mérite extraordinaire : il vous aimoit tendrement : il vous avoit rendu de grands services. Que vous seriez dure, que vous seriez injuste

juste, que vous seriez ingrate, si vous ne le pleuriez pas.

Je suis si persuadé de la grandeur de la perte que vous avez faite, que je suis même en peine si vous en avez pu sauver tout votre bon sens. Je souhaite que vous en soyez quitte pour abandonner vos yeux & votre bouche à la douleur. De quelque façon que vous vous échappiez, vous paroîtrez toujours assez sage si vous ne vous égarez pas.

Que les autres versent des larmes par comp-
te, & qu'ils mesurent leur tristesse par leur raison, je n'en feray pas surpris. Mais il feroit beau voir que vous vous affligassiez dans les règles, vous à qui il est si honneste d'estre affligée; vous ne sçauriez signaler votre reconnoissance que par votre affliction.

Peut-estre vous représentera-t-on que vous devez pleurer avec beaucoup de retenue, & que votre sexe, votre âge, votre état imposent une espèce de servitude à votre douleur. Mais, croyez-moy, ne vous privez pas pour cela du plaisir de pleurer. Satisfaites pleinement aux devoirs d'une juste amitié. Pleurez sans contrainte un homme dont vous étiez les chastes délices; & pleurez sans honte un homme qui ne devoit être que les délices des chastes.

En mou-

mourant il a mis tous vos sentimens en liberté; & sa mort vous affranchit des scrupules qui vous gênoient durant sa vie.

Ce seroit en vain que la médisance voudroit mal interpreter vos plaintes. Les rapports qu'il y avoit entre luy & vous ne vous justifient que trop. On voit bien qu'ils ne pouvoient établir qu'un commerce légitime.

Vous n'avez pû trouver chez luy, que de l'esprit, de l'honneur & de la sagesse. Ces qualitez n'accroissent pas trop les sens. Elles sont plus propres à faire naître de l'amitié, que de l'amour; & à servir d'entretien aux vertus, qu'à fournir de matiere aux passions.

Vous n'avez pû estre tentée, ny par la jeunesse, ny par la beauté, ny par les richesses, ny par l'éclat. Il n'avoit ny dequoy vous acheter, ny dequoy vous séduire; & la nature & la fortune luy avoient également dénié, & ce qui peut engager une fille de vôtre mérite à aimer, & ce qui peut l'engager à faillir. He! qui ne sçait que si vous aviez eu du panchant à l'un des deux, ou vôtre amour auroit pû choisir des demy-Dieux pour ses objets, ou vos fautes auroient pû trouver des trésors pour leur recompense?

Laissez donc, laissez parler ceux qui ne se peuvent taire. L'innocence & la vertu ne sont pas d'assez fortes sauve-gardes contre la calomnie.

La sainteté même n'en a pas défendu les Pauls, les Mélanies; & si les amitez canonisées ont esté suspectes, pourquoy la vôtre, toute pure qu'elle est, ne seroit-elle pas soupçonnée?

Que vous seroit-il d'ailleurs de vous contraindre? Vous avez également à risquer & par la dissimulation, & par l'éclat de votre douleur. Si vous éclatez, vous éveillerez peut-estre la colomnie; mais si vous dissimulez, vous l'irriterez sans doute; & comme elle s'attache toujours plus aux actions voilées, qu'aux actions ouvertes, elle imputera votre modération à votre artifice, & la sérénité de votre visage à la souplesse de votre ame.

Mais je veux qu'elle s'en tienne aux apparences, & qu'elle prenne un calme superficiel pour une tranquillité profonde. Qu'avancerez vous par cette conduite? Si elle ne vous trouve pas trop tendre, elle vous trouvera trop ingrat. C'est à vous à juger s'il vaut mieux estre accusé d'un vice que d'une passion; & s'il est plus honteux de paroistre susceptible d'amour, que capable d'ingratitude.

Mais pourquoy chercher des raisons pour encourager votre douleur? Serait-il possible que vous craignissiez de hasarder vos larmes sur la mort de vos amis, & qu'il falût vous rassurer contre les attentats de la médifance, pour vous

vous porter à rendre les derniers devoirs à l'amitié?

Cependant quel peut estre icy mon dessein, & qui m'oblige à vouloir que vôtre douleur soit & libre & violente, au lieu de la vouloir & contrainte & modérée? Je la veux libre, de crainte qu'elle ne soit dangereuse. Je la veux violente, de crainte qu'elle ne soit longue. Elle entreprendroit sur vous, si vous la teniez captive. Elle dureroit, si vous l'entreteniez modérée. Je consens qu'elle fasse paroître vôtre tendresse: mais je prétens aussi qu'elle laisse voir vôtre force. Vous satisferez au devoir d'une bonne amie, en pleurant vôtre amy: vous satisferez au devoir d'une fille forte, en ne le pleurant pas trop longtems.

Faites donc en forte, & que vôtre douleur ne soit pas indigne de luy, & qu'elle soit digne de vous. Pleurez-le, si vous voulez, comme un Héros: mais pleurez-le en Héroïne.

Je vous permets même davantage. Abandonnez-vous quelque tems à vôtre affliction: mais dans ce tems-là contentez-la si bien, qu'elle n'ait plus rien à vous demander.

Entretenez-la, tant que vous voudrez, de l'idée que vous avez de vôtre illustre mort, Représentez-vous ce visage noble, cet air sévère, ces rides vénérables, enfin cette teste de Socra-

te, qui marquoit si bien le soldat & le Philosophe.

Passé ensuite aux qualitez de son esprit. Remarquez cette élévation naturelle qu'il y rendoit les plus grandes choses tout-à-fait familières, Considérez avec quelle clarté il pénétrait les matières les plus obscures; avec quelle subtilité il examinoit les plus délicates; avec quelle fécondité il traitoit les plus stériles, & avec quelle solidité il faisoit le choix des plus importantes.

Passé encore, si vous voulez, jusques aux qualitez de son ame. Voyez la souveraineté qu'il s'estoit acquise sur ses sens, & la modération avec laquelle il se privoit de tous les plaisirs.

Mais après avoir considéré combien ses mœurs estoient réglées, considérez encore combien elles estoient faciles. Quelle indulgence n'avoit-il point pour tous les défauts qui peuvent estre supportables dans la vie civile? Ne sembloit-il pas qu'il se crût tout seul obligé à estre sage? Et (tout au contraire du reste des hommes) ne souffroit-il pas les plus grandes foiblesses de ses amis plus aisément que ses moindres imperfections?

Peut-on rien imaginer de plus vertueux?

Oüy

Oùy sans doute, Mademoiselle, la vertu alloit encore plus avant, puisqu'il ne se seroit pas fait moins de scrupule de découvrir les vices de ses ennemis, que de publier ses bonnes qualitez.

Vous sçavez qu'un des plus puissans hommes de l'Europe estoit son ennemy, & s'estoit rendu l'instrument de sa ruine; & vous sçavez que vôtre amy n'a jamais manqué de respect pour son rang, ny de discretion pour ses défauts.

Il falloit sans doute qu'il se fût bien acquis cette sagesse, de ne condamner personne, puisqu'il la conservoit même en faveur de ceux qui l'opprimoient.

Combien d'autres, en sa place, se seroient récriez contre les tems, & contre les mœurs! Combien d'autres se seroient du moins vangez de l'injustice par la vérité! Combien d'autres enfin auroient aiguisé leur langue pour mettre leur ennemy en pieces; pour découvrir les vices de son esprit, & les maladies de son ame: la bassesse de ses desseins, & l'iniquité de ses actions, le mauvais usage de son autorité, & le mauvais employ de ses richesses: l'égarment de sa conduite, & l'indignité de sa personne!

Vôtre amy avoit l'ame trop belle & trop forte

forte pour évaporer sa douleur en plaintes & en invectives. Il sçavoit que rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien. Il sçavoit que les persecuteurs ne deviennent jamais plus odieux que par la sagesse de ceux qu'ils persecutent. Il s'est contenté que son silence & sa retenue le declarassent digne d'un meilleur siecle.

Il n'a pas voulu dire une parole qui pût mériter sa disgrâce. Il n'a pas voulu faire une action qui en pût absoudre les auteurs. Enfin il n'a voulu opposer à leur ambition, que sa modestie; à leur violence, que sa fermeté; à leur autorité, que sa prudence. Et sans doute, la conduite qu'il a gardé dans sa disgrâce a esté un perpétuel exercice de ces vertus.

Je suis persuadé qu'il a excercé toutes les autres dans la prospérité. Mais quoique les ames grandes soient toujours grandes, dans l'une & dans l'autre fortune, je prens plus de soin de les observer dans la mauvaise, que dans la bonne. Je les regarde, dans la bonne, comme dans une carrière d'exercices & de jeux. Je les regarde, dans la mauvaise, comme dans un champ de fatigues & de combats.

Les vertus de l'homme heureux sont agréables

bles & faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles & fâcheuses. Enfin l'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus ; & il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

Je regarde donc vôtre amy par le plus bel endroit de sa vie , quand je le regarde par son adversité. Je vous laisse pourtant la liberté de rappeler les idées les plus agréables que vous ait jamais fourny sa fortune.

Vous pouvez faire encore plus, & vous le ferez assurément. Vous appellerez toutes les marques d'amitié qu'il vous a données : vous appellerez toutes ses tendresses & tous ses services. La douleur est trop ingénieuse pour ne pas rechercher exactement toutes les choses qui luy peuvent estre utiles. Elle est accoutumée à vivre aux dépens de la mémoire , & tant qu'elle pourra tirer de la vôtre dequoy se nourrir, je ne doute pas qu'elle ne fouille dans tous les recoins, & qu'elle ne remüe toutes ses espèces.

Mais après tout, il faut prescrire un tems à cette passion ; aussi bien le tems luy-même luy prescrira des limites.

Je sçay qu'il est des ames opiniâtres, qui font un serment de fidélité à leur douleur, & qui contractent avec elle pour toute la vie. Mais quelle offense leur a fait la nature pour

les jeter dans le party de son ennemie? Il est vray que sans les ménager elle leur a ravvy ce qu'elles aimoient. Mais quoy, si elle nous fait mourir sans nôtre consentement, pouvons-nous trouver mauvais qu'elle fasse mourir les autres sans nôtre permission? Les autres ne sont-ils pas moins à nous que nous-mêmes? Et puisqu'il faut que nous apprenions à mourir sans repugnance, ne faut-il pas que nous apprenions à voir mourir nos amis sans désespoir?

Donnons donc, & nôtre mort & la mort de nos amis à l'ordre de l'Univers. Considérons nos amis, tandis qu'ils vivent, comme des biens que nous devons perdre. Considérons-les, quand ils sont morts, comme des biens dont nous ne devons que jouir. Ainsi nous jouirons d'eux sans avoir trop d'inquiétude; & nous les perdrons sans en ressentir trop de douleur.

Vous me direz peut-estre, que des préceptes ne sont d'aucun usage; que la jouissance a toujours donné du plaisir, & que la privation donnera toujours de la douleur. Mais examinez bien, Mademoiselle, si vous ne vous trompez point en quelque façon sur la foy publique.

La plus grande partie du monde croit que la
priva-

privation d'un grand bien est un grand mal : la plus saine ne le croit pas. De grands hommes ont étably cette erreur : de plus grands hommes l'ont détruite. Je vous en fais juge. N'est-il pas vray qu'entre la jouissance & la privation il n'y a point de milieu ; & qu'entre le plaisir & la douleur il y en a un, qui est l'indolence ? Pourquoy veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur , comme nous tombons de la jouissance dans la privation ?

Les Philosophes qui n'ont point receu de douleur par les privations , & les Saints qui ont même receu de la joye par les pertes , justifient assez que la privation n'est pas une cause naturelle de la douleur.

Les aveugles, les mutilez & les imbécilles, que la raison ny la sainteté n'élèvent point au dessus de la sensibilité, le justifient encore mieux. On les voit se réjouir comme les autres hommes. Ils souffrent pourtant les plus cruelles de toutes les privations. Mais il ne faut pas s'en étonner. La nature leur enseigne à se dédommager des plaisirs qu'ils ont perdus, sur ceux qui leur restent ; & il leur en reste toujourns assez, pourvû que leur ame ne soit point distraite par la douleur.

Remarquez donc, s'il vous plaît, que dans les privations la douleur ne distrair point nôtre ame; qu'une main coupée ne nous empêche pas d'être voluptueux: mais qu'une main gouteuse nous rend insensibles à tous les plaisirs. Car il n'en faut pas davantage pour prouver que la douleur doit avoir une cause réelle, & que par consequent elle ne peut pas être un effet de la privation.

Je ne dis conviens pas que la perte de ce qui nous a donné du plaisir, ne soit pour nous une occasion de douleur. L'expérience de tout le genre humain combattroit une opinion si bizarre. J'aurois contre moy les larmes de toutes les vèuves, les cris de tous les orphelins, le deuil de tous les parens, & la voix de tous les affligés.

Mais il faut convenir aussi que la privation n'est pas une cause de douleur; autrement la douleur seroit éternelle comme la privation.

Vous sçavez, Mademoiselle, qu'il n'est point de privation qui ne soit éternelle, & qu'il n'est point de douleur qui ne soit passagère. Tellement que si pour prouver que la privation est une cause de douleur, vous avez pour vous l'exemple de tous ceux qui s'affligent; pour prouver que la privation n'est

n'est qu'une occasion de douleur, j'ay pour moy l'exemple de tous ceux qui se consolent. N'est-il pas vray que ceux qui se consolent sont dans la privation aussi bien que ceux qui s'affligent? Il y a donc quelque apparence que la privation n'est pas précisément une cause de douleur; & qu'il en faut admettre quelque autre qui souffre des degrez & des différences.

Il semble qu'il seroit à propos icy de vous découvrir cette cause, & de vous faire voir pourquoy elle n'agit point sur certains esprits: pourquoy elle agit sur d'autres: pourquoy elle cesse ou ne cesse point d'agir: & pourquoy enfin elle agit ou plus fortement ou avec moins de force: Mais cette discussion m'engageroit trop avant, & elle demanderoit de vous une application que vous n'estes pas en état de luy donner.

Je veux bien vous traiter comme une fille forte, & comme une fille sçavante: mais je ne veux pas vous entretenir comme une fille oisive, & comme une fille curieuse. Je veux bien laisser à vos amies le soin d'adoucir vòtre douleur par les larmes, & me réserver l'employ de la combattre par des raisons. Mais je prétens me renfermer dans les choses utiles, & ne m'arrêter que sur ce qui peut estre propre à vous guérir.

Pour

Pour cela, Mademoiselle, il ne faut que vous faire faire quelque réflexion sur les causes de la douleur. Vous sçavez que toute douleur naît immédiatement d'une séparation, & qu'il est de deux sortes de séparations: (car on sépare les choses continuës, & on sépare les choses unies) Mais il vous reste peut-estre à sçavoir que la séparation des choses continuës fait la douleur du corps; & que la séparation des choses unies fait la douleur de l'ame.

Cependant il n'est pas encore d'une grande utilité de s'arrêter à cette cause, parcequ'il n'est pas possible d'empêcher que les séparations ne produisent de la douleur, & qu'il n'est pas même possible d'empêcher les séparations.

Il faut remonter plus haut, & imiter les Médecins, qui n'ont presque pas d'égard à la cause prochaine, mais qui s'attachent toujours à la cause éloignée; parceque c'est elle qui fournit à l'entretien du mal, & au cours des humeurs: & que c'est contre elle principalement que les remèdes ont de la vertu.

La cause éloignée de la douleur de l'ame est l'opinion. Mais qu'est ce que l'opinion? Quelques-uns disent que c'est un jugement indéterminé. Pour moy, je croy que c'est un mauvais choix

choix de nôtre jugement. Au moins je ne voy pas que l'indétermination convienne à ce qu'on nomme ordinairement l'opinion. Il n'y a rien de moins indéterminé qu'elle : car n'est-ce pas pour tous les biens de l'opinion qu'on s'expose aux dangers, aux déplaisirs & à la mort même ? Court-on tant de risques pour les biens véritables ? Quelle apparence donc que l'opinion nous engageât si avant si elle n'estoit qu'un jugement indéterminé ?

J'aurois encore icy de grandes découvertes à vous faire, si je me propoisois plus de conten-ter vôtre esprit, que de calmer vôtre cœur. Je tâcherois de vous montrer comment se forme l'opinion, & de quelle maniere elle ment l'esprit & le corps. Mais quand vous aurez bien considéré que l'opinion est la cause éloignée de la douleur, vous aurez presque toutes les connoissances qui sont nécessaires à vôtre guérison.

Le plaisir & la douleur sont des sentimens que nôtre ame a de ce qui nous est convenable ou nuisible. Mais parce que rien ne peut sentir, s'il ne touche, ny estre senty s'il n'est touché, il faut de nécessité que ce qui produit le plaisir & la douleur touche l'ame.

Il est donc certain que tous les estres sensi-
bles

bles la touchent nécessairement : mais tous les estres ne sont pas nécessairement sensibles. Il ny a que ceux qui nous conviennent, ou qui nous nuisent par eux-mêmes, qui le soient. Et ce sont les biens ou les maux de la nature.

Les autres, qu'on appelle indifférens, ne le sont que quand il perdent leur indifférence ; & ils ne la perdent que quand l'opinion leur attache l'idée du bien ou du mal, & alors ils deviennent des biens ou des maux de l'opinion.

Mais l'idée du bien ou du mal n'est pas plutôt attachée à un objet, que l'ame s'unit avec luy, ou s'en sépare. Cette union se fait par une espèce d'attouchement qui donne du plaisir à l'ame ; & cette séparation se fait par un mouvement qui luy donne de la douleur, & qui ne peut estre mieux exprimé que par ce mot de *divulsion* que la Médecine a rendu de son usage.

Vous voyez donc, Mademoiselle, que la séparation de l'ame d'avec ses objets est la cause prochaine de la douleur, & qu'il faut que l'opinion en soit la cause éloignée, puisqu'elle est la cause de cette séparation.

Ce principe estant une fois établi, il est aisé d'expliquer tous les degrez & toutes les différences

rences de la douleur, sur le plus & le moins de violence que l'ame souffre en se détachant des objets où elle estoit attachée.

Mais il faut passer à une considération plus utile. Il faut observer de quelle manière l'opinion agit contre nous, pour connoître de quelle manière nous devons agir contre elle.

Je trouve donc que l'opinion nous fait trois fortes d'impostures. Quelquefois elle nous donne une idée du bien & du mal toute fausse, souvent elle nous en donne une fausse en partie; & presque toujours elle attache mal leur véritable idée aux objets.

Elle nous donne une idée du bien & du mal toute fausse, quand elle nous les fait passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle nous en donne une fausse en partie, quand elle nous les fait passer pour plus petits, ou pour plus grands qu'ils ne sont. Elle attache mal leur véritable idée aux objets, quand elle l'attache, ou à un objet à qui elle ne convient pas, ou à un objet à qui elle convient moins qu'à un autre, ou à un objet à qui elle ne convient que comme à tous les objets semblables.

Ainsi, bien que l'estre & le néant, la vie & la mort ne soient ny des biens ny des maux, l'o-

L'opinion les a pourtant fait passer pour les plus grands biens & pour les plus grands maux du monde.

Bien que la santé soit le plus précieux present de la nature, les avarés luy préfèrent les dons de la fortune ; & craignent moins de devenir mal sains, que de devenir pauvres.

Après que l'opinion nous a donné ces idées, ou tout-à-fait fausses, ou fausses à demy, ou mal attachées aux objets, elle applique l'ame toute entiere à posséder le bien, ou à fuir le mal qu'elle luy présente. Elle la préoccupe si fort, qu'elle l'empêche de se porter à la contemplation & à la jouissance des autres biens ; & qu'elle ne laisse pas le loisir de prendre garde aux autres maux & de les fuir. En sorte qu'il semble que l'ame ne connoisse plus qu'un seul bien & qu'un seul mal ; ou du moins qu'elle ne connoisse plus qu'un grand bien & qu'un grand mal.

Cet état de préoccupation est une espèce de divorce que l'ame fait avec tous les autres biens pour s'unir plus étroitement au bien qu'elle épouse.

Ce bien de son choix luy paroist uniquement fait pour elle, & il la réduit à la nécessité
de

de ne pouvoir plus estre heureuse que par la possession.

C'est pour cela que les amans trop passionnez ne peuvent goûter d'autres plaisirs que ceux qu'ils reçoivent de leur amour.

Cependant ce bien de l'opinion , ce bien du choix de l'ame, n'est pas plus solide ny plus durable que les autres ; & dès qu'il vient à manquer, l'ame qui ne connoissoit que luy pour l'objet de sa félicité, ne sçait plus où se prendre.

Elle ne voit rien qui puisse remplacer ce qu'elle a perdu ; & jusqu'à ce qu'elle se soit fait une autre idée aussi forte & aussi agréable , elle demeure fixe dans la contemplation du changement qu'elle trouve dans son objet , ou elle s'agite dans la recherche des autres objets. Quand elle demeure fixe , sa douleur est stupide & muette : quand elle s'agite, sa douleur est inquiète & plaintive.

Pour nous garantir de l'opinion , & par conséquent de la douleur qu'elle nous cause , il faut faire contre elle le contraire de ce qu'elle fait contre nous. Il faut nous former une idée véritable du bien & du mal : ou corriger ce qu'il y a de faux dans l'idée que nous en avons : ou si nous en avons une juste, il faut la bien attacher aux objets.

On n'a, pour se former une véritable idée du bien & du mal, qu'à consulter la nature. Ce qu'elle fuit est véritablement mal : ce qu'elle cherche est véritablement bien.

Mais il faut prendre garde qu'il y a des choses qu'elle fuit ou qu'elle cherche pour elles-mêmes ; & qu'il y en a qu'elle fuit ou qu'elle cherche pour éviter ou pour en obtenir d'autres.

Les premières sont la douleur & le plaisir ; les secondes sont celles qui peuvent donner du plaisir & de la douleur.

Il faut prendre garde encore que les choses que la nature cherche pour elles-mêmes, sont celles qu'on peut nommer bonnes par elles-mêmes, & que toutes les autres n'ont qu'une bonté empruntée.

Examinez, tant qu'il vous plaira, tous les biens du monde, vous trouverez toujours à désirer au de-là, jusques à ce que vous soyez dans le plaisir. Examinez pareillement tous les maux, vous trouverez toujours quelque chose à craindre au de-là, jusques à ce que vous soyez dans la douleur.

Vous pouvez me demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature ; & vous pouvez ajouter même que la vertu ne doit pas estre appelée bien,

bien, si elle est contraire à l'essence du bien. Mais si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat, mais seulement l'espèce & l'excès du plaisir. Vous verrez encore que quand elle en combat ou l'espèce ou l'excès, ce n'est même qu'en sa faveur, & pour le rendre ou plus grand ou plus seur.

Toutes les vertus morales ne sont que des moyens de conserver, & le plaisir dans la nature, & la nature dans le plaisir.

Pour peu qu'il me fût icy libre de prendre l'écart, je vous ferois connoître que les vertus les plus sévères ne sont que d'honnêtes médiatrices entre la douleur & la volupté.

Mais que dirions-nous des vertus Chrétiennes, qui n'ont point d'autre objet, ou du moins qui n'ont point d'autre attrait que le plaisir, & qui ne nous conduisent à Dieu que comme à la source des voluptez éternelles?

Que dirions-nous de ces façons de parler des Prophètes, qui disent que Dieu nous abreuvra d'un torrent de volupté? Que ne dirions-nous pas enfin de l'opinion des plus grands Docteurs & des plus grands Saints, qui ont crû que la joye de voir Dieu feroit l'essence de nôtre félicité éternelle.

Tous ces avantages nous serviroient mer-

veilleusement à établir le plaisir pour le seul bien de la nature. Mais tenons-nous aux raisons les plus simples & les plus évidentes, & convenons que puisqu'il n'y a rien de bon que ce qui donne du plaisir, & rien de mauvais que ce qui donne de la douleur, il est certain que le plaisir & la douleur sont véritablement le bien & le mal de la nature.

Tout cela bien entendu, croiriez-vous, Mademoiselle, qu'un prétendu Prince des Philosophes ait dit que le néant estoit le plus grand de tous les maux; & que la mort en estoit le plus terrible? Ne soutiendrez-vous pas contre luy, qu'ils ne sont point des maux, puisqu'ils n'enferment aucune idée de douleur?

Le néant peut-il faire mal à ce qui n'est point; & la mort peut-elle faire mal à ce qui n'est plus? Le néant exclut le sujet de la douleur: la mort le détruit; & ny l'un ny l'autre n'en peut estre le principe, puisqu'ils ne sont rien tous deux, & qu'il faut estre pour produire.

Vous voyez donc qu'en vous faisant une juste & naturelle idée du mal, vous exterminiez d'abord les deux plus formidables monstres que l'opinion ait jamais enfantés.

Cependant il est une infinité de choses qu'on
ap-

appelle des maux. Démentirons-nous le genre humain, ou le forcerons-nous de changer de langage? Non, Mademoiselle, je sçay bien que la voix publique est en droit d'imposer des noms. Mais ne sommes-nous pas aussi en droit d'interpréter les noms qu'elle impose?

Nous pouvons donc dire que ce nom de mal, qui appartient proprement à la douleur, a esté transporté à toutes les choses qui la peuvent produire, On les a divisées en maux de la nature, de l'opinion & de la fortune.

Les maux de la fortune & de l'opinion ne diffèrent qu'en ce que tous les maux de la fortune sont des maux de l'opinion; & que tous les maux de l'opinion ne sont pas des maux de la fortune. C'est pourquoy on peut réduire tous les maux à ceux de l'opinion & de la nature.

Sous ce terme de maux de la nature on entend toutes les espèces de douleurs & de maladies, & toutes les incommoditez naturelles.

On les comprend en trois états de la vie, dans lesquels il est comme impossible d'estre sans douleur: Et ce sont l'indisposition du corps, la servitude & la pauvreté. Mais ces trois états nous laissent quelquefois tant d'indolence & de tranquillité, qu'on les peut moins nom-

mer des maux de la nature, que des maux de l'opinion.

Ce n'est pas assez de nous estre fait une juste idée du mal en général, il nous en faut faire encore une juste en particulier; & après avoir connu que tous les maux sont des douleurs, il faut connoître ce que sont ces douleurs qu'on nomme des maux de la nature; & ce que sont celles qu'on nomme des maux de l'opinion.

Il sera même d'une grande utilité d'apprendre à mettre de l'ordre entr'elles, afin que non seulement on ne coure pas risque de prendre les maux pour ce qu'ils ne sont pas; mais qu'on soit encore hors du danger de les prendre pour plus grands qu'ils ne sont.

Les maux de la nature sont ceux qui, sans que nous pensions à eux, excitent chez nous le sentiment de la douleur. Les maux de l'opinion sont ceux qui ne l'excitent que quand nous y pensons.

Nous pouvons dire encore, que les maux de la nature sont ceux qui non seulement se font sentir sans que nous pensions à eux, mais qui nous font même penser à eux, parceque nous les sentons: Et que les maux de l'opinion sont ceux que nous ne sentons & que quand nous pen-

penfons à eux , & que parceque nous y penfons.

Sur cette règle on jugera que la faim & la foif font des maux de la nature ; & que la mort d'un père ou d'un mary font des maux de l'opinion.

Vous pouvez tirer de là quatre conféquences qui vous ferviront à mettre de la différence & de l'ordre entre tous les maux ; à juger faiblement de leur grandeur , & à régler enfin votre fenfibilité.

La première eft, que les maux de la nature ne font que les maux du corps ; & que les maux de l'opinion ne font que les maux de l'efprit. Car il n'y a que les maux du corps qui ne dépendent point de nos penfées ; & il n'y a que les maux de l'efprit qui en dépendent.

La féconde eft, que les maux de la nature font en quelque façon les maîtres de nôtre efprit , puifqu'ils le forcent à eftre prefent à leur action , & qu'ils agiffent fur nous comme de plein droit : mais que nôtre efprit eft le maître des maux de l'opinion , puifqu'il n'a qu'à s'écarter d'eux pour les écarter de luy , & qu'ils ne fçauroient agir fur nous que par un droit emprunté.

La troifième, que plus les maux de la nature

peuvent estre les maistres de nôtre esprit, plus ils sont grands; & que plus nôtre esprit peut estre le maistre des maux de l'opinion, plus ils sont legers.

La quatrième, que les maux de la nature sont quelquefois si petits, qu'ils ne sçauroient dominer nôtre esprit, & qu'alors ils ne tiennent lieu que de maux de l'opinion: mais que les maux de l'opinion sont quelquefois si grands, que nôtre esprit n'en peut pas estre tout-à-fait le maistre; & qu'alors ils tiennent lieu de maux de la nature. C'est pourquoy on dit qu'il est naturel de pleurer son père; & quand quelqu'un s'occupe trop à penser à un petit mal, on luy reproche qu'il est malade de fantaisie.

Après avoir établi un ordre entre les maux de la nature, pourroit-on en établir un entre les maux de l'opinion?

Mais qui peut ordonner ce qui part d'une cause si déordonnée? N'est-ce point trop entreprendre que de vouloir donner des limites au caprice des hommes; & que de vouloir marquer jusques où doivent aller les douleurs, quand elles vont au de-là des maux de la nature? Non sans doute; & puisque nôtre esprit ne peut estre le maistre que des maux de l'opinion, ce n'est que contre eux qu'il

qu'il n'est pas inutile de fournir des préceptes.

Comment est-ce, Mademoiselle, qu'on console les affligés? Ne diminuë-t-on pas l'idée de leurs maux pour diminuer leur douleur? Cela se peut-il faire dans les maux de la nature? Peut-on tromper le sentiment d'un homme travaillé de la colique? Peut-on luy faire accroire que ses tranchées ne sont que des illusions? Peut-on même se promettre de le rendre attentif aux discours? Et s'il pouvoit estre capable d'écouter, qu'opéreroit-on par les remontrances, sinon d'ajouter la colère à la douleur, & une grande passion à une grande maladie.

Tout ce qu'on peut faire de mieux dans les maux de la nature, est de s'écrier sur la grandeur du mal, & sur la patience du malade; & c'est justement le contraire de ce qu'on fait dans les maux de l'opinion.

Il est vray que nous voyons des consolateurs qui commencent par l'exagération des maux; mais ce n'est que pour se faire une entrée libre dans l'esprit des affligés, & pour surprendre leur croyance.

On combat ainsi artificieusement la douleur des âmes foibles: mais on combat ouvertement & de bonne foy la douleur des âmes fortes. On

considère quel est le principe de leur affliction, & on l'attaque d'abord.

Mais de quelque façon que l'on procède, soit avec les forts, soit avec les foibles, ou on ne console point, ou on ne console qu'en diminuant l'idée des maux. C'est ce qui n'est possible que dans les maux de l'opinion.

Nous ne sommes donc pas trop téméraires de vouloir établir quelque ordre entre des maux contre lesquels on peut donner des préceptes.

L'ordre des maux de l'opinion n'est pas plus difficile à trouver que l'ordre des maux de la nature. Car, si les plus grands maux de la nature sont ceux qui nous exposent le plus à la douleur, les plus grands maux de l'opinion doivent estre ceux qui nous exposent le plus aux maux de la nature.

Je ne voy que deux sortes de maux de l'opinion qui nous exposent aux maux de la nature. L'une est la perte des personnes chères: l'autre est la perte des biens.

J'entens sous ces mots de personnes chères celles & que nous chérissions & qui nous chérissent. Car la perte de celles que nous chérissions & qui ne nous chérissent pas, n'est pas un mal qui ait de grandes suites, & aussi

ne prend on guères le soin de nous en consoler.

Dans la première de ces pertes nous comprenons la mort des parens, des amans & des amis.

Dans la seconde nous comprenons la perte des procès, les gréles, les stérilitez, les incendies, les pillages, & toutes les choses qui apportent quelque diminution à nôtre fortune.

Le dernier de ces maux nous expose à la pauvreté, mais le premier nous expose à tous les maux de la nature. C'est pourquoy nous luy pouvons donner le premier rang entre les maux de l'opinion,

Si nous devenons malades, par qui sommes-nous secourus que par les personnes chères? Quels sont les soins de nos Médecins & de nos Chirurgiens? Ces soins mercenaires n'aboutissent souvent qu'à un quart-d'heure de présence inutile, ou d'opération hasardeuse; de conseil aveugle, ou d'entretien frivole.

De quelle considération, de quelle utilité peuvent estre ces soins, en comparaison des offices charitables, des assiduez continuelles, & des inquiétudes salutaires de nos amis & de nos parens? Combien de fois sommes-nous de-

délivrez par leur zèle infatigable des pointes de la douleur, dans lesquelles nous laïſſe ſouvent l'infenſibilité ou la négligence des Médecins ?

Si nous devenons eſclaves, par qui ſommes-nous rachetez que par les perſonnes chères ? Les amis communs ouvrent-ils leur bourse pour nôtre rançon ? Entreprennent-ils de grands voyages pour nôtre délivrance ?

Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous ſa fortune que les perſonnes chères ? Les autres, ou nous laiſſent dans la miſère, ou ne nous aſſiſtent que foiblement, ou ne nous font du bien que par vanité, & quelque bien qu'ils nous faiſſent, il nous coûte toujourns & de la répugnance à le demander, & de la honte à le recevoir.

Un amy véritable, un amant paſſionné; courent au devant de nos beſoins. Ils ne ſçauroient ſouffrir que nous nous appercevions que nous ſommes miſérables. Ils employent toute leur adreſſe à détourner nôtre miſère, toute leur force à la combattre, tout leur pouvoir à la ſoulager, toute leur diſcretion à la couvrir.

Qu'avons-nous donc qui nous défende mieux des maux de la nature que les perſonnes chères ? Et qu'avons nous par conſéquent qui puiſſe

se passer pour un plus grand mal, dans l'ordre des maux de l'opinion, que la mort des personnes chères?

Mais, comme l'indisposition du corps, quoiqu'elle soit le premier mal de la nature, n'est pas un grand mal, si elle ne nous expose pas beaucoup à la douleur; la mort des personnes chères, quoiqu'elle soit le premier mal de l'opinion, n'est pas un grand mal, si elle ne nous expose pas beaucoup aux maux de la nature.

Examinons donc à présent quelles suites la mort de vôtre amy traîne après elle: si elle vous abandonne à l'indisposition du corps: si elle vous livre à la servitude: si elle vous réduit à la pauvreté. Et je croy que nous reconnoissons d'abord qu'elle ne vous attire aucun des maux de la nature.

Comment vous abandonneroit-elle à l'indisposition du corps. Vôtre amy estoit vieux, & vous estes jeune. Il n'auroit pû se passer de vos soins, & vous n'auriez pas eu besoin de ses assistances. Il eût atteint le bout de sa carrière avant que vous fussiez arrivée au milieu de vôtre vie; & le tems de sa mort eût devancé celui de vos infirmités.

Il est vray qu'il n'estoit pas impossible que vous eussiez une jeunesse infirme. Mais tous les
maux

maux possibles ne sont pas des maux redoutables. La prudence humaine n'envisage point les objets trop vagues & trop éloignez. On ne doit pas craindre les maux qui ne menacent pas, & on ne doit pas même beaucoup craindre ceux qui menacent de loin.

Comment vous livreroit-elle à la servitude ? Graces à nôtre Religion, à nos Loix & à nos mœurs, nous sommes libres ; & si nous exceptons ceux que le service de Dieu & de l'E-tat engage à courir les mers, il n'y a presque plus que les vagabons qui puissent devenir esclaves.

Mais quand par la vicissitude des choses humaines la servitude viendrait vous chercher d'un bout du monde à l'autre, ou vous rencontreroit sur ses terres, n'auriez-vous pas dequoy vous consoler sur toutes vos grandes qualitez ? Ne vous attireriez-vous pas aisément le respect de vos maîtres ? Et vos maîtres ne reduiroient-ils pas tout leur pouvoir à vous empêcher de leur ravir votre presence ?

Oüy, Mademoiselle, vous pourriez toujours vous rendre votre condition supportable. Mais quand elle vous paroistroit dure, votre amy ne seroit pas en état de la changer. Votre rançon excéderoit sa puissance. Votre mérite seroit obstacle à votre liberté ; & si l'on exigeoit ce
que

que vous valez, on vous mettroit hors d'état d'avoir des libérateurs.

Enfin, comment vous réduiroit-elle à la pauvreté? Votre amy n'estoit pas riche; & il est difficile que vous soyez pauvre. On ne le scauroit estre avec les graces, les vertus, les sciences & les arts que vous possédez; & le monde n'est pas encore devenu assez insensible au mérite pour vous donner lieu de craindre des extrémités qui déshonoreroient vôtre siècle.

N'appréhendez donc point, Mademoiselle, des suites fâcheuses de la mort de vôtre amy. Rien ne vous manquera dans la vie, non pas même des amis tels que celui que vous venez de perdre. Il en naîtra de la cendre de celui que vous pleurez, & nul homme n'aura autant d'honneur & autant d'esprit que luy, qui comme luy ne vous aime, & qui comme luy ne se consacre à vôtre service.

Mais vous estes peut-estre en peine s'il est encore des amis aussi parfaits. N'en doutez pas, Mademoiselle. La vertu ne perd rien, non plus que la nature. Les semences du bien circulent éternellement, & passent sans cesse d'un sujet dans un autre; & les principes qui contribuent à la production des sages ne s'anéantissent pas plus

plus que ceux qui concourent à la génération des hommes.

Vôtre amy a fait place à une infinité d'autres, & il ne tiendra qu'à vous de luy choisir un successeur dans la plus nombreuse Cour qui ait jamais sacrifié aux Graces.

Vous verrez que le Ciel vous rendra bien autant qu'il vous a pris. Que sçavez-vous même s'il ne vous rendra pas davantage? Vous trouverez dans celuy que vous choisirez tout ce qui estoit dans celuy que vous avez perdu, & peut-estre quelque chose de plus: peut-estre plus de jeunesse & plus de bonne mine: peut-estre une vertu moins chagrine, & une amitié plus enjouée

De quelque prix que soient les choses que nous perdons, nous ne sommes pas trop à plaindre, quand nous ne perdons que ce que nous pouvons recouvrer.

Vous n'avez qu'à vous défendre de cette erreur populaire; qui nous fait craindre dans les secondes amitez, ou la jalousie des morts, ou la censure des vivans.

Les morts ne s'offensent de rien, & les vivans se scandalisent de tout. Mais les vivans sont de bien méchante humeur, quand ils veulent que l'on se sacrifie aux morts.

Si les morts aimoient les sacrifices, ils prendroient

droient la peine de nous les demander. Il faut qu'ils aient perdu le goût des choses de ce monde, puisqu'ils n'entretiennent aucune correspondance avec nous. Et s'ils se passent si bien de nous, pourquoy veut-on nous réduire à ne vivre que pour eux.

Assurez-vous, Mademoiselle, que leur état est un état d'insensibilité, ou un état de repos; & que nous ne saurions rien faire qui les rende ny heureux ny misérables.

Qui est-ce, à votre avis, qui nous a fait un devoir de garder la fidélité aux morts, si ce n'est la foiblesse & la tyrannie des vivans?

Chacun veut se flater de la pensée qu'on sera encore attaché à luy, quand il ne sera plus attaché à personne.

Nôtre vanité est si grande, qu'elle exige de la révérence pour nos cendres; & qu'elle tâche à faire triompher nos ombres de nos rivaux.

Il n'est pas juste, Mademoiselle, d'avoir égard à cette manie. Du moment que nous sommes ensevelis, on est quitte de tout envers nous.

Les devoirs de la sépulture sont appelez les derniers devoirs; & au de-là des funérailles, tout ce qu'on donne aux morts, on le dérobe aux vivans.

Les douleurs trop longues ne blessent pas seulement la nature, elles blessent encore la société. Elles nous rendent incapables des offices de la vie civile: & on peut dire que pour ne nous pas faire manquer aux amis que nous avons perdus, elles nous font manquer aux amis qui nous restent.

Voyez tous ces gens qui se piquent d'estre affligés, & qui cherchent de la réputation par la douleur. N'est-il pas vray que leur affliction semble suspendre leur amitié, ou que du moins elle les dispense d'agir en faveur de leurs amis. On diroit même qu'il y ait de l'incivilité à leur faire une prière, & à leur demander un service tant la douleur les dévouë aux morts, & les rend inutiles aux vivans.

Mais quoy, ne faut-il point avoir de douleur de la mort de ses amis? Non, Mademoiselle, il n'en faudroit point avoir, s'il estoit possible. Cette passion est purement ruineuse; & si elle estoit bonne à quelque chose, ce ne seroit qu'à faire connoître que nous savons aimer.

Mais si les larmes estoient des marques certaines de l'amour, les plus grandes pleureuses seroient les plus fermes amantes, & nous savons le contraire. Les femmes faibles pleurent plus que les femmes fortes, &

les femmes fortes aiment plus que les femmes foibles.

Je ne m'étonne pas si les larmes ont paru précieuses aux Poètes, & méprisables aux Philosophes. La Poésie emprunte ce qu'elle a de plus beau des passions & de la foiblesse de la nature. Et la Philosophie tient ce qu'elle a de plus noble des vertus & de la force de l'ame.

Un Poète nous représente une Niobé qui fond en larmes pour la mort de ses enfans. Un Philosophe nous représente une Cornélie qui voit d'un oeil sec la mort de toute sa famille. L'une est bien tendre, l'autre est bien courageuse: toutes les deux sont bien mères. Pour laquelle tenez-vous? Sans doute vous avez de l'admiration pour Cornélie, & de la compassion pour Niobé. Vous plaignez Niobé, & vous louez Cornélie. Vous avez raison, Mademoiselle. Niobé cède à la douleur: la douleur cède à Cornélie. Il faut plaindre ceux que la douleur surmonte: il faut louer ceux qui surmontent la douleur.

Mais s'il ne nous est pas possible de n'avoir point de douleur, nous est-il possible d'en avoir autant & si longtems que nous voulons? Vous me faites une grande question, Mademoiselle:

mais pour me dispenser de la résoudre à fond, je vous répondray, que si nous ne pouvons pas nous défaire, quand il nous plaît, de notre douleur, nous pouvons du moins ne la pas retenir. Elle s'éloigne d'elle-même, quand on ne la retient pas.

Je puis vous dire encore davantage. Nous pouvons nous éloigner-d'elle, puisque nous pouvons transporter nos pensées des objets fâcheux aux objets agréables; & que toutes nos douleurs dépendent de l'application de nos pensées.

Mais enfin est-il honneste de ne plus penser à ses amis dès qu'ils sont enterrez? Je pourrois vous dire qu'il est indifférent d'y penser, ou de n'y penser pas. Toutefois, pour ne pas trop heurter le sentiment de tout le monde, je vous diray qu'il n'est du moins pas honneste d'entretenir sa foiblesse par ses pensées.

On se souvient honnestement des morts, quand on s'en souvient sagement; & on s'en souvient sagement, quand on en conserve un souvenir tranquille.

Tout ce qui trouble la tranquillité n'est point sage, & tout ce qui n'est point sage n'est point honneste.

Jusqu'à ce qu'on se soit donc accoutumé à se

se souvenir tranquillement de la mort de ses amis, il est bon d'en détourner son esprit; & de l'amuser ailleurs. Aussi bien ce n'est pas une conséquence que parce qu'il y a de l'honnêteté à aimer, il y en ait à bien pleurer ce qu'on a aimé; puisque l'amitié est une vertu qui ne peut estre qu'honneste, & que la douleur est une passion qui, tout au plus, ne peut estre qu'excusable.

Pourquoy donc, direz-vous, se figure-t-on qu'il soit honneste d'estre affligé, & pourquoy les Romains avoient-ils prescrit un tems aux femmes pour pleurer? Ecouûtez un de vos bons amis de l'antiquité. Nôs ancestres, dit-il, ont donné une année aux femmes pour pleurer, non pas afin qu'elles pleurassent tout ce tems-là, mais afin qu'elles ne pleurassent pas plus longtems. Il ajoute, qu'on n'avoit marqué aucun tems pour pleurer aux hommes, parce qu'ils ne peuvent jamais pleurer honnestement.

Ainsi vous voyez que les Sages & les Législateurs n'ont pas jugé les larmes trop honnestes; qu'ils les ont en quelque façon interdites aux hommes; & qu'ils ne les ont permises aux femmes que par une espèce de précaution contre leur opiniâtreté, & que par une espèce d'indulgence pour leur foiblesse. Je

vous laissez à penser si cette différence fait honneur aux femmes, & si une femme forte se doit servir d'un tel privilege.

Une femme forte s'afflige comme un honneste homme. Il luy échappe des soupirs plutôt qu'elle n'en pousse. Elle laisse aller des larmes plutôt qu'elle n'en verse. Elle donne quelque chose à la nature, sans rien ôter à la raison. Enfin elle employe les premiers jours d'après la mort de ses amis, à faire connoître qu'elle est femme: mais elle employe tout le reste de sa vie à faire connoître qu'elle est forte.

Voilà, Mademoiselle, comme une fille de votre sorte doit estre affligée. Il n'est pas possible que vous ne sentiez pas la mort de votre amy: mais il est possible que vous ne la sentiez pas trop longtems.

Vous devez sçavoir que vous ne feriez rien ny pour vous ny pour luy, quand vous passeriez tous vos jours à le pleurer. Il est dépoüillé de sa sensibilité, & il ne s'apperçoit plus de la vôtre.

Malgré toutes les expressions Romanesques, & toutes les fictions Poétiques, on n'aime point après la mort; & on ne conserve point son feu sous ses cendres.

Monsieur M*** n'est plus, ou du moins il n'est

n'est plus votre amy. Que vous serviroit-il donc de vous opiniâtrer sur une douleur dont il ne vous sçait point de gré? Que vous serviroit il de perdre de beaux jours dont il ne vous tiendra jamais compte?

Voulez-vous imiter les femmes médiocres, qui ne pouvant se faire valoir par de grandes vertus, veulent se signaler par de grandes passions? Laissez-les tendre des pièges à leurs amans; laissez-les pleurer les morts pour attendre les vivans; laissez-les faire souhaiter leur amitié à ceux qu'elles convainquent de leur douleur.

Une fille aimable comme vous, est au dessus de ces artifices. Elle ne pleure point pour obtenir de l'amour. Elle ne veut pas devoir à la réputation de sa tendresse, ce qu'elle peut emporter par la force de son mérite.

Il vous est donc inutile, Mademoiselle, d'estre affligée; mais il ne vous est pas aisé de ne l'estre pas. La douleur est entrée chez vous à main forte. La reconnoissance & l'amitié l'ont introduite dans votre cœur. Vous n'avez pu vous dispenser de l'y recevoir. Hé bien, faites votre personnage, donnez à la douleur tout ce que la reconnoissance & l'amitié veulent, que vous luy donniez: mais faites en sorte que la

raison règle ce que la reconnoissance & l'amitié doivent vouloir.

Prenez garde, Mademoiselle, qu'elles sont souvent indiscrètes; & elles le seront si elles font trop séjourner la douleur dans votre ame. C'est assez qu'elles ayent eu le crédit de la faire entrer. Il faut qu'elles vous laissent celui de la faire sortir. Elles ont montré jusques à présent ce qu'elles peuvent; montrez à votre tour ce que vous pouvez.

Il y a près d'un mois que votre amy est mort, & il y a près d'un mois que vous estes mourante. Que veulent de vous la reconnoissance & l'amitié? Veulent elles que vous le suiviez? La raison ne le veut pas.

Ne voyez-vous pas que le Ciel n'a pas eu dessein d'unir vos destinées? Il s'en est assez déclaré par l'intervalle qu'il a mis entre vos naissances. Il vous a donné votre amy déjà vieux pour vous enseigner à vivre, & non pas pour vous engager à mourir; & il a voulu vous faire jouir quelque tems de sa conversation, pour nous faire jouir longtems de votre sagesse.

Disposez-vous donc à suivre les decrets du Ciel. Mettez-vous en état de faire valoir les instructions que vous avez reçues. Faites honneur à votre amy, de votre constan-

ce, après luy avoir fait hommage de vôtre douleur.

Imaginez-vous que vous avez à le pleurer en sa présence, & ne le forcez point à délavouer vos larmes. Jusqu'icy elles ont esté honnestes; mais bien-tôt elles ne le seront plus. Vôtre douleur commence à paroître un peu longue. La terre qui couvre les cendres de vôtre amy est presque raffermie. Songez à rappeler vôtre fermeré. La raison & la bienséance s'opposent maintenant à vostre douleur. Vostre amy s'y oppose luy-même; & si vous vous servez de ses préceptes, il ne vous sera plus libre désormais que de vanter son mérite, que de considérer ses parens, que de chérir ses amis, & que d'honorer sa mémoire.



FRAGMENT DE L'HISTOIRE D'ATTALANTE.

*Traduit sur le Grec de la premiere Histoire du
13^{me} Livre d'Ælian.*



'Est une tradition qui passè pour constante en Arcadie, qu'aussitost qu'Attalante, fille de Jason, fut néé, son père, qui ne le soucioit point de filles, résolut de s'en défaire: mais celuy à qui il la donna pour la mettre à mort, eut horreur d'exécuter sa commission, & porta l'enfant sur le mont Parthénie, près d'une fontaine, où il y avoit un antre sous un rocher, & au dessous un bois de chesnes fort épais.

Ainsi Attalante fut destinée à la mort; mais la fortune luy fut favorable. Car par une pro-
vi-

vidence divine il survint, peu de tems après, une Ourse, à qui des chasseurs avoient ravy ses petits, & ayant les mamelles enflées de lait, elle prit plaisir à regarder cet enfant, luy donna à téter, & sentit du soulagement à sa douleur. Ses mamelles se remplissant de nouveau, elle retournoit; & ne pouvant plus se montrer mère de sa propre race, elle devint nourrice de celle d'autrui.

Les mêmes chasseurs qui auparavant avoient attaqué cette pauvre bête en s'adressant à ses petits, la cherchoient encore de tous côtez; & un jour, après avoir fureté tous les endroits du bois durant qu'elle estoit allée à la pâture & à la proye, ils trouvèrent & ravirent Attalante, qui alors ne s'appelloit pas ainsi: car ils luy donnèrent ce nom, & l'élevèrent parmy eux dans une nourriture champêtre.

Son corps croissant avec son âge, elle aima la chasteté, s'éloigna de la compagnie des hommes, se plut à la solitude, & se retira dans les lieux les plus élevez des montagnes d'Arcadie.

Là il y avoit un vallon arrosé de plusieurs ruisseaux, un vent agréable, quantité de grands chesnes, & une profonde forest. Mais pourquoy ne seroit-on pas bien aise d'entendre aussi la

la description de la grotte d'Attalante, comme nous voyons dans Homère celle de Calipso.

Il y avoit dans un détroit fort creux une caverne profonde, dont l'avenüe estoit comme tortifiée par de grands précipices. Les lierres qui rampoient à l'entour, s'entrelassoient avec des arbres encore tendres, & par leur moyen s'élevoient plus haut. Le safran y croissoit accompagné du hyacinte & de quantité d'autres fleurs de différentes couleurs, qui réjouïssient la vüe, & parfumoient l'air. Il y avoit aussi plusieurs lauriers, dont les feuilles sont toujors vertes & agréables à cause de la vigueur de cette plante; & les vignes qui chargées de raisins croissoient avec une extrême fertilité à l'entrée de la caverne, rendoient témoignage des soins d'Attalante. On voyoit là couler sans cesse en abondance de claires eaux; & cet arrosement continuël estoit si utile aux plantes, qu'il sembloit combattre avec la terre à qui contribueroit davantage à la conservation de leur vie.

Ainsi le lieu estoit tout ensemble plein de grâces & de majesté, & faisoit connoître la sagesse & l'industrie de cette vierge. Les peaux des animaux qu'elle prenoit à la chasse luy servoient de lit, leur chair de nourriture, & l'eau
de

de breuvage. Son vêtement estoit sans artifice, & peu different de celuy de Diane, qu'elle disoit vouloir aussi bien imiter en cela, qu'en la resolution de conserver inviolablement sa virginité.

La nature l'avoit renduë si prompte à la course, qu'il n'y avoit point de beste assez vite pour se sauver devant elle, ny d'homme qui en luy dressant des embûches la pût atteindre, si elle eût voulu prendre la fuite.

Non seulement ceux qui la voyoient en devenoient passionnément amoureux, mais aussi ceux qui entendoient ce que la renommée publioit d'elle.

Dés son enfance sa grandeur surpassoit déjà celle des femmes, & entre toutes les vierges qui estoient alors dans le Péloponèse il ny en avoit aucune dont la beauté fût comparable à la sienne. Son regard estoit mâle & sévère, tant à cause de la nourriture sauvage, que des exercices âpres & difficiles auxquels elles s'occupoit dans les montagnes. Elle n'avoit rien de mou ny d'efféminé, parce qu'elle n'estoit point du nombre de celles qui sont élevées délicatement par leurs mères ou par des nourices. Son corps n'estoit point appesanty par trop de chair ou de graisse; & ses exercices & ses chasses le maintenoient dans

un

un parfait tempérament. Ses cheveux estoient blonds, sans que les artifices dont usent les femmes, la peinture ny le fard y eussent rien contribué. La nature seule leur avoit donné cette couleur; & les rayons du Soleil luy avoient rendu le visage si vermeil, que quand on la considéroit attentivement il sembloit qu'elle rougit. Or quelle fleur peut estre aussi belle & aussi agréable que le visage d'une fille que l'on voit rougir par une chaste honte?

Deux choses se trouvoient ensemble en elle qui donnoient de l'étonnement: sa beauté incomparable, & le pouvoir de se faire craindre. Jamais, en la voyant, un homme lâche n'en devint amoureux, ny n'osa seulement la regarder fixement, tant son éclat, joint à sa beauté, éblouissoit les yeux de ceux qui les arrestoient sur elle.

Sa rencontre donnoit de l'épouvante pour plusieurs raisons, & principalement parce qu'elle estoit fort rare: car on ne la voyoit pas facilement, mais elle paroissoit soudain & à l'improviste, soit en poursuivant une beste, ou en se défendant de quelque autre; & passant avec vitesse elle brilloit comme une étoille, on plustôt comme un éclair, jusques à ce que des chesnes, des touffes d'arbres,

bres, ou quelque'un de tant de lieux obscurs qui se rencontrent dans les montagnes, la dérobaient à la vue.

Un jour deux jeunes hommes du pais voisin, nommez Hiclas & Rhéas, descendus des Centaures, vinrent la chercher au milieu de la nuit : hardis amoureux, dont l'insolence osoit tout entreprendre par le transport de leur passion.

Ils n'employèrent pour exécuter leur dessein, ny des Musiciens, ny rien de ce dont la jeunesse des Villes se sert en de pareilles occasions : mais des flambeaux ardens capables d'épouvanter d'abord par leurs flammes tout un grand peuple, & à plus forte raison une fille seule.

Ayant donc rompu & ployé à l'entour d'eux des branches de pin nouvellement arrachées, ils s'en revêtirent comme de couronnes, & en cet état mirèrent le feu aux arbres de la montagne, & faisant retentir le son de leurs armes ils s'avancèrent vers Attalante.

Mais cette tromperie fut découverte par notre Héroïne, qui, de son antre, avoit aperçû le feu, & connoissoit ces insolens. Elle ne se troubla nullement, elle banda son arc, & tira une flèche qui rencontra le

premier si à propos, qu'elle le porta par terre.

Alors le second, non plus comme amant, mais comme ennemy, s'avança pour tirer vengeance de cette mort: mais il fut arresté par une autre flèche qui le fit tomber mort aux pieds de cette vierge, & acheva d'épouvanter tous ceux qui auroient pû avoir la témérité de luy venir faire aucun outrage.

Traduction de la Lettre des Consuls de Rome au Roy Pyrrhus.

LE généreux ressentiment que nous avons de la guerre injuste que vous nous l'avez déclarée nous anime contiuellement à la vengeance. Mais l'exemple que nous devons aux autres nations, & nostre horreur pour l'infidélité, nous font désirer que vous viviez afin de vous pouvoir vaincre par les armes. Nicias, l'un de vos gens, nous a offert de vous tuer en trahison, si nous l'en voulions récompenser: mais nous l'avons refusé, & luy avons déclaré qu'il ne devoit rien attendre de nous pour un tel sujet. Nous vous en avertissons, afin que si vous tombiez dans un semblable péril, toute la terre sçache que nous n'y avons aucu-

ne part, & que ce n'est ny par l'argent, ny par les promesses, ny par les tromperies que nous voulons combattre nos ennemis. Prenez donc garde à vous, si vous ne voulez estre assassiné.

Harangue de Germanicus à ses Soldats, ensuite de leur sédition.

Traduite de Tacite.

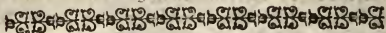
NE vous imaginez pas que ma femme & mon fils me soient plus chers que mon père & que la République : mais la majesté du Prince le défend assez ; & les autres armées ne manqueront pas de défendre l'Empire Romain. Quant à ceux-cy, que je sacrifierois de tout mon cœur pour votre gloire, je les dérobe maintenant à votre fureur, afin qu'un aussi horrible crime que celui qu'il semble que vous méditez, se termine à m'ôter la vie, & que le meurtre du petit-fils d'Auguste & de la belle-fille de Tibère ne vous rende pas encore plus coupables. Car que n'avez-vous point osé entreprendre depuis quelques jours ? Quel nom donneray-je à votre revolte ? Vous appelleray-je Soldats, vous qui les armes à la

Tom. IV. G main

main assiégez le fils de vostre Empereur? Vous appelleray-je Citoyens, lors que je vous vois fouler aux pieds l'autorité du Sénat? Vous avez même passé plus avant, vous avez violé ce qui entre les plus grands ennemis est inviolable, la sainteté des Ambassades, & le droit des gens. César, par une seule parole, apaisa la sédition de son armée, en traitant de Bourgeois ceux qui refusoient de luy prestere le serment. Auguste, par un seul regard, étonna les Légions à Actie. Et quoique je ne me puisse pas comparer à eux, néanmoins comme étant descendu deux, si l'armée d'Espagne ou de Syrie me manquoit de respect, on n'en concevrait pas moins d'indignation que d'étonnement. Mais vous, ô première & vingtième Légions, vous qui avez reçu vos premiers drapeaux de la main même de Tibère, & vous qui l'avez accompagné en tant de combats, & été honorées par luy de tant de récompenses; sont-ce là les actions de graces que vous luy rendez? Faut il que lors qu'il ne reçoit que des nouvelles agréables de toutes les autres Provinces, je n'aye autre chose à luy mander sinon que je ne puis, ny par le licentialement contenter ses vieux Soldats, ny satisfaire les jeunes par l'augmentation de leur solde? Qu'icy l'on tué les Ca-
pi-

pitaines, on chasse les Tribuns, on assiége les Ambassadeurs? Que le camp & les fleuves sont teints de sang, & que ma vie est à toute heure exposée à la rage des scditieux? Pourquoi, le premier jour que je vous parlay, mes amis, par une imprudente affection, m'arrachèrent-ils l'épée dont je voulois me tuer? Certainement celuy qui m'offrit la sienne, témoignoit m'aimer davantage. Je serois mort avant que d'avoir vû mon armée se souiller de tant de crimes; & quoique celuy que vous auriez mis en ma place, eût laissé ma mort impunie, il auroit au moins vängé celle de Varus & de nos trois Légions. Car les Dieux ne permettront pas, s'il leur plaist, que les Gaulois qui s'y offrent, ayent la gloire de relever l'honneur du nom Romain, & de reprimer les Allemans. Mais plustost, ô divin Auguste, vostre ame qui est maintenant dans le Ciel; vostre image, ô Drusus mon père, & le souvenir de vos grandes actions, effaceront cette tache avec ces mêmes Soldats, qui commencent d'estre touchez de honte de leur revolte, pour reprendre leur ancienne générosité; & feront que ces discordes civiles tourneront à la ruine de nos ennemis. Et vous, dont le cœur & le visage me paroissent si changez, si vous voulez rendre au Sénat les Ambassadeurs

deurs , à vôtre Empereur l'obéissance que vous luy devez , & à moy ma femme & mon fils, séparez-vous d'avec les féditieux pour n'avoir point de part à leur crime ; & je ne pourray plus douter alors ny de vôtre repentir pour le passé, ny de vôtre fidélité pour l'avenir.



TRADUCTION

de quelques endroits d'Argénis

Harangue de Lycogène , à l'imitation de celle de Germanicus , qui est rapportée cy-dessus.

DE quel nom, dit-il à ses Soldats, vous appelleray-je ? Sera-ce mes compagnons, ou, ce que j'abhorre, mes ennemis ? Mais quelque titre que je sois obligé de vous donner, je vous permets de vous retirer, afin que vous ne passiez point pour des infames & des déserteurs de vos drapeaux. Quittez les armes, Citoyens, retournez dans vos maisons. Car ce n'est point pour l'amour de moy que vous vous estes engagez dans cette guerre, mais

mais pour vous servir en cela de mes conseils & de ma conduite. Maintenant je vous dispense de votre serment, & cesse de vous protéger, parceque le bien que l'on procure à ceux qui le reçoivent à regret, passe souvent pour tyrannie. J'avois voulu vous garantir du péril qui vous menaçoit, & vous rendre victorieux, ainsi que vous étiez sur le point de l'être. Aujourd'hui, par une confession publique de votre lâcheté, vous vous soumettez au pouvoir d'un ennemi irrité, & que vous aviez déjà fort ébranlé. Quelle fureur, quelle terreur panique, ô Soldats, vous trouble le sens? Le droit d'une très-bonne cause vous justifioit, & à cette heure vous vous rendez coupables par votre repentir. J'ay plus de compassion de votre malheur, que de honte de votre légèreté. Allez donc, allez comme des victimes, soit que Méléandre dans la chaleur de sa colère vous fasse mourir, ou qu'il vous réserve pour exercer sur vous une punition qui luy soit plus avantageuse. Quant à moy, avec ceux dont la fidélité ne peut être ébranlée, je n'abandonneray point la République; & oubliant le crime que vous avez commis aujourd'hui, je vengeray sur Méléandre la perfidie dont il usera envers nous. Je rends grâces aux Dieux de ce qu'avant le combat ils ont bien voulu

séparer les gens de cœur de ceux qui témoignent d'en avoir si peu. Vous eussiez pû dans le péril ébranler les plus vaillans, au lieu que vous les signalerez par vôtre retraite. Car Dieu nous garde que la Sicile soit si malheureuse qu'il ne reste encore en plusieurs un courage invincible. Déjà je les reconnois aux mouvemens de leur visage. & je les voy plus touchez de l'indignation de vôtre faute, que de la perte de ceux qui ne méritoient pas d'estre leurs compagnons.

*Plainte d'Argenis sur l'absence de
Poliarque.*

MEléandre & Radirobane parloient ainsi lors qu'on leur vint dire qu'Argenis estoit arrivée dans l'armée. Cette Princesse estant le jour précédent sur les murailles d'Epircte, d'où l'on pouvoit appercevoir le combat, n'avoit non plus épargné ses larmes, que les Soldats avoit fait leur sang. Le visage tout plombé, & n'estant jamais plus heureuse que lorsque la crainte avoit assoupy ses sens, tantôt elle cédoit aux douleurs, & tantôt elle reprenoit courage, selon les divers rapports qui luy estoient faits de l'état des combatans par ceux qu'elle

qu'elle envoyoit à toute heure pour luy en apporter des nouvelles. Mais au milieu de tant d'agitations Poliarque estoit toujours présent à son esprit ; & quelquefois toute hors d'elle-même , quelquefois comme se prenant à luy , elle luy parloit de cette sorte : „ Lequel aime-
„ rois-je mieux , mon cher Poliarque , ou que
„ vous sceussiez les pleurs que je répans , & les
„ déplaisirs que je souffre ; ou que vous conti-
„ nüassiez à les ignorer ? Certainement vous
„ succomberiez au recit de mes malheurs.
„ Pourriez-vous entendre dire qu'Argénis est
„ prisonniere , ou qu'en répandant son sang
„ par ses propres mains elle s'est garantie du
„ mépris & de l'outrage de ses ennemis ? ô dé-
„ fastre ? ô amour infortuné ! N'estant-pas en-
„ core morte , je commence à mourir une se-
„ conde fois en pensant à vostre perte. Mais
„ quoy , vous estes absent , Poliarque. M'en
„ prendray-je aux Dieux , ou à vous , de ce que
„ vous différez si longtems à revenir ? Quel
„ oubly , quel charme dans l'Afrique empêche
„ vôtre retour ? Vôtre bon génie ne vous a-t-il
„ donc point averty des choses qui se se passent
„ icy ? Ou bien la haine de mon père a-t-elle
„ plus de pouvoir sur vôtre esprit , que le droit
„ de nostre amitié ? Et ce grand cœur qui ne
„ scauroit demeurer en repos , auroit-il trouvé
„ des

„ des périls qui luy fussent plus agréables? Si
„ vous estiez présent, Poliarque, si vous com-
„ batiez contre nos ennemis, je serois assurée
„ de la victoire; & mon père vous seroit rede-
„ vable de la Sicile & de moy-même, dont
„ vous souffrez maintenant la perte. Car, si
„ vous vouliez, les élémens, les accidens de la
„ fortune & la nature même ne seroient pas ca-
„ pables d'empêcher vôtre retour.

Après cette plainte, Argénis toute confuse
comme si elle avoit commis un sacrilège d'a-
voir osé se fâcher contre Poliarque, portoit
son esprit à des pensées toutes contraires. El-
le se representoit que ce luy estoit assez d'af-
fliction de voir son père engagé dans ce com-
bat; & que si Poliarque couroit la même for-
tune, elle ne pourroit résister à tant d'appré-
hensions.

„ Vous avez sagement réglé toutes choses,
„ Destins, disoit-elle, en ce que dans un si grand
„ & si important péril, au moins je n'ay rien à
„ craindre pour Poliarque. Tandis qu'il sera en
„ vie, tandis qu'il sera en santé.... Mais que
„ dis-je, malheureuse! Ou quel sujet ay-je tant
„ de craindre? Peut-il jamais manquer à sa foy?
„ Et les Dieux estant justes peuvent-ils jamais
„ luy manquer?

Lettre d'Argénis à Poliarque.

Bien que nous soyons séparés, Poliarque, je sçay peut-estre mieux que vous-même comment vous vous portez. Car, encore que vous soyez en santé au lieu où vous estes, vous commencez à perir icy par ma mauvaise fortune, qui ne m'a laissé que le peu de vie que vous apprendrez par cette Lettre. Radirobane voyant qu'il ne me pouvoit porter à l'aimer se résolut à m'enlever par une méchanceté abominable, indigne de la majesté d'un Roy, & de ce qu'il estoit obligé de rendre au droit d'hospitalité. Il feignit pour cela quelques jeux qui se devoient faire sur le rivage, où il me traîna avec mon père; & il estoit tout prest à m'enlever, lorsque sa trahison estant découverte nous nous sauvâmes dans la Ville, & luy se retira sur ses vaisseaux. Là, transporté de fureur, il osa blesser ma réputation par des Lettres qu'il écrivit à mon père, voulant faire croire que je vous aime plus que les loix de l'honnêteté ne doivent permettre. Car Sélénisse luy avoit découvert nôtre amitié. Ce qui donna sujet à cet insolent de m'outrager de la sorte. Mais mon père a toujours

G 5

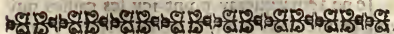
jours

jours esté pour moy & pour la vérité, & Sélé-
niste a expié sa perfidie en se tuant elle-même.
Quant à luy, il s'est retiré en Sardaigne, où,
s'il est vray que les Dieux soient justes, j'espère
qu'ils ne le laisseront pas impuny, J'estois heu-
reuse par ce départ, lorsque mon père, (je
crains de le dire, de peur que vous ne com-
menciez à le haïr. Ce sont les destinées qui
nous persécutent, ne vous en prenez qu'à el-
les. Poliarque) mon père, dis-je, me com-
manda d'aimer Archombrote, disant qu'il es-
toit de race Royale; que ses mœurs, son hu-
meur & son procédé luy estoient agréables; &
qu'enfin il vouloit qu'il fût son gendre. Je
craignis d'irriter son opiniâtreté par une resi-
stance imprudente, & me contentay d'obte-
nir de luy, sous un autre prétexte, quelque
terme durant lequel vous pussiez venir, ou,
si vous tardiez trop, je pusse me donner la
mort. Deux mois m'ont esté donnez pour me
disposer à ce mariage. Si durant ce tems vous
arrivez avec une armée, je me rangeray de
vostre costé; & si vous venez seul, nous ten-
terons toutes sortes de moyens pour nous sau-
ver, Que si vous m'abandonnez, je souffriray
que tout se prépare pour les nopces; & quand
mon père me demandera la main pour la don-
ner à Archombrote, je répondray qu'elle est
con-

consacrée aux Dieux infernaux, & en même tems je plongeray dans mon sein un poignard que je porteray sous ma robe. Si cela arrive, entendez dès maintenant, Poliarque, mes dernières prières, & representez-vous qu'elles sont faites par Argénis toute noyée dans son sang. Pardonnez à mon pere. Ce luy sera un assez grand supplice que l'horreur dont il sera saisi par le lamentable spectacle de ma mort. Ordonnez d'Archombrote tout ce qu'il vous plaira. Mais si vous souffrez que Radirobane demeure impuny, je reviendray des enfers pour vous faire souvenir de vôtre devoir. Exercez sur ce perfide le châtiment que mérite son horrible méchanceté: qu'il paye la peine d'avoir terny, autant qu'il a esté en son pouvoir, ma réputation; & qu'il connoisse, par la grandeur de vôtre vengeance, la grandeur de son crime. Je vous recommande avec passion de me rendre cette justice, & vous y oblige par ce testament. Après que vous vous en serez acquité, faites graver mon nom sur le sepulchre de vos ancestres; & que l'on y représente nos aventures dans des marbres, qui fassent louer nôtre foy, & plaindre nôtre mauvaise fortune par la postérité. Quant à cette Isle, fuyez-en la veüe, mon cher Poliarque,

liarque, si ce n'est que vôtre amour pour mes cendres vous porte à les venir enlever, & même (ce que les Dieux veuillent permettre) à les enfermer dans le tombeau où reposent celles de vos pères. Prévenez, s'il est possible, tous ces maux par vôtre retour : car le péril qui nous presse ne souffre point de retardement. Si vous ne le pouvez, prenez soin d'exécuter ce que mourante je désire de vous, & vivez afin de m'aimer.





DE LA VRAIE
ET
DE LA FAUSSE BEAUTE'
DES
OUVRAGES D'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.



I l'idée que tous les hommes ont naturellement de la vraye beauté des ouvrages d'esprit n'estoit effacée par un grand nombre de faux jugemens, il n'y auroit pas de si différentes opinions sur leur mérite : car cette idée seroit une règle certaine que l'on seroit obligé de suivre ; à moins que de vouloir s'exposer à la condamnation universelle des Lecteurs, qui découvroient aisément combien on s'en seroit écarté.

Je

Je ne remarqueray point icy les causes qui ont formé dans la plupart des esprits l'habitude si commune de porter tant de jugemens déraisonnables. Il y en a de générales, qui ont tellement éteint la lumière de l'ame sur tous les objets qui ne sont pas exposez aux sens, qu'il y a des erreurs infinies dans toutes les sciences, & même jusques dans le discernement du bien & du mal.

Il y a quelques autres causes particulieres, qui pourroient empêcher par elles-mêmes de connoître la vraie ou la fausse beauté des ouvrages d'esprit, quand la raison seroit d'ailleurs juste, exacte & éclairée.

Celle qui est la plus ordinaire, est la précipitation. Car on se flatte de juger, ou par orgueil, pour ne paroître pas ignorant, ou par affection & par haine, selon que l'on est engagé dans quelque party; ou par imitation ne jugeant ny pour ny contre, que selon que l'on a ouï parler dans le monde; ou enfin par caprice, par hazard, par emportement & saillie d'humeur, comme il arrive souvent aux personnes de qualité, qui prétendent que leur rang seul leur donne toutes les lumières nécessaires pour se connoître au prix & à la valeur des dons de l'esprit.

Mais

Mais, quoiqu'il en soit, de ces causes, générales ou particulières, la variété des sentimens est trop évidente pour douter qu'assurément on ne juge pas sur la même idée, ou sur la même règle, bien qu'il soit certain qu'il y en a une.

C'est à la former dans les esprits que l'on employe la Rhétorique, la Poétique & l'art d'écrire l'Histoire. Mais plus on a donné de règles, plus il paroît qu'on les a négligées; & c'est une merveille que les plus habiles Maîtres du monde, Aristote, Cicéron, Horace, Quintilien, ayent eu si peu de parfaits Disciples.

Il semble donc qu'il faut s'écarter de la voye des préceptes, & chercher ailleurs des veuës certaines & invariables, ou pour bien écrire: ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Ainsi, pour se donner un discernement juste & exact, il me semble, premièrement, qu'il seroit à propos d'examiner un ouvrage sur la comparaison que l'on en feroit avec quelque autre qui seroit dans une estime universelle.

Malherbe a excellé sous le regne précédent dans la beauté des Odes; & elles ont encore aujourd'huy les mêmes charmes pour les Lecteurs

teurs habiles & judicieux. C'est pourquoy lors que vous lirez une Ode à la gloire du Roy, faites comparaison de son stile avec celui là; & selon que vous verrez qu'il y est conforme, ou qu'il y est conforme seulement jusques à un certain degré de perfection, vous pourrez décider.

Mais il faut que la piece de comparaison ait une réputation universelle, & que même on prévoye que cette réputation durera. Il y a eu des Auteurs qui ont eu de fort grands applaudissemens, mais qui n'ont pas subsisté au de-là de peu d'années, pendant lesquelles l'entestement des Lecteurs, & les suffrages de leurs amis les faisoient valoir.

Il y a très-peu de vrais modèles. Voiture même ne l'est pas, & beaucoup moins Balzac. Les gentilleses de Voiture, & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaist naturellement. L'un veut estre agréable, & faire rire, de quelque humeur que l'on soit. L'autre veut estre admirable, & se faire estimer par le nombre de ses paroles, & l'excès de ses amplifications. Les deux Lettres écrites à Monsieur de Vivonne, en imitant les manieres & de l'un & de l'autre, sont une fine satyre de leur stile, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs si célèbres il y a quelques années.

Il est aisé de prévoir que telle sera la destinée de certain Auteur qui ne compose ses ouvrages que sur des mémoires des ruëllés, & des conversations galantes; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le sujet en seroit la vie d'un Saint, consiste à y amener quelque terme nouveau, quelque jolie maniere; & qui est très-content de luy lorsque la période, qui n'a ny profondeur ny solidité, roule agréablement jusqu'au point.

Mais, sans faire icy des prédictions offensantes, on sçait que Sénèque n'écrivoit autrefois qu'en semant tous ses ouvrages de pointes, d'entitheses & de paradoxes. Il surprit son siècle par le faste de ses décisions; & il y en a encore qui le prennent pour un modèle d'Eloquence. Mais on écriroit fort mal, si on écrivoit comme luy, & on seroit assuré d'ennuyer ceux qui ont quelque goût & quelque délicatesse.

Ce n'est point avec ces figures extraordinaires que la nature s'explique, Tout ce qui demande une attention continuëlle déplaist, parceque la plupart des hommes n'en sont pas capables. Il y a de la force & de la faiblesse dans quelque esprit que ce soit. Ce tempérament bizarre nous fait trouver naturellement désagréables les ouvrages où il faut

une intelligencé trop appliquée pour les concevoir, ou bien ce qui est trop au dessous de nous, & qui ne mérite pas assez que l'on y ait égard.

Cependant il y a peu d'ouvrages d'esprit où quelqu'un n'ait assez excellé, pour y pouvoir servir de règle. On a Homère & Virgile pour la Poësie Héroïque. Horace est un parfait original de Satyres, d'Epîtres & de Discours familiers. Je ne dis pas la même chose de ses Odes, & je m'en expliquerois plus au long, si la grande beauté de quelques-unes ne m'obligoit de garder un respectueux silence pour beaucoup d'autres. Si l'Auteur des longs Commentaires désapprouve mon sentiment, j'ajouterais, ce qui l'appaisera peut-être, que celles d'Anacréon sont plus naïves, plus douces, plus insinüantes, & par conséquent plus parfaites.

Revenons aux Auteurs de nôtre Langue. Corneille & Racine sont admirables en Tragedies. Il aüroit esté néanmoins à désirer que la netteté des expressions de Corneille pût estre unie avec la variété & l'abondante fertilité de ses pensées. Peu d'Auteurs parviendront à représenter autant de caractères différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raisonner les personnages avec autant de suite & de

de solidité. On assiste encore à l'action qu'il ne fait que représenter. On passe tout d'un coup de la figure à la réalité. C'est Auguste que l'on entend parler dans Cinna. C'est le Cid que l'on voit dans le premier ouvrage, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville, & qui fut comme le signal de la course où il devoit remporter tant de prix. Ce n'est que la plénitude de son sujet, qu'il pénétroit toujours dans toute son étendue, son imagination vaste, son génie inépuisable, qui a laissé dans ses expressions trop de confusion, comme s'il estoit impossible d'estre si profond & si solide, & assez clair en même tems. Mais de tels défauts n'empêchent pas que des Auteurs de cette réputation ne passent pour d'excellens modèles. Si j'estois obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour modèle, quand on écrit pour le Théâtre, je répondrois qu'il est plus difficile de suivre celui-cy, & qu'il est plus seur d'imiter celui-là.

En voilà assez, ce me semble, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter davantage sur cette première vue.

J'ajoute donc présentement, qu'au lieu de se demander à soy-même, Virgile écrivoit-il de cette manière? Ou bien, Malherbe chan-

toit-il ses belles Odes sur ce ton? Ou, si vous le voulez, Est-ce ainsi que Corneille ou Molière attiroient à leur Théâtre toute la Cour & tout le Royaume? Demandez vous, Y a-t il une disposition plus confuse que celle de cet ouvrage? Y a-t-il un dessein moins ingénieux? Les expressions en peuvent-elles estre plus imparfaites? Y a-t-il une imitation basse & servile pus visible que celle de cet ouvrage?

C'est un défaut bien commun que celui-cy; & il arrive souvent que l'on devient un fort mauvais copiste d'un très-bon original. Il faut bien se donner de garde de tomber dans le dessein burlesque de ce Peintre qui fit un portrait extravagant d'une Hélène qu'il vouloit représenter parfaitement belle, & qui s'avisa de luy donner ce qu'il avoit ouï loüer dans les plus belles personnes. En effet, en changeant ses lèvres en corail, ses jouës en roses, & ses yeux en Soleils, & assemblant mal toutes ces choses, il fit une figure semblable à celle que décrit Horace dans son Epître aux Pisons. Il est vray qu'il vouloit rire. Mais les Auteurs sont gens sérieux. Ils sont attentifs de bonne foy. Ils copient avec gravité.

Mais enfin, quelque bonne opinion qu'ils
ayent

ayent d'eux-mêmes, on arreste quelquefois les faillies d'admiration qu'ils ne peuvent s'empêcher de montrer à leurs amis, en les priant de faire plus mal sur le même sujet. Mais il faut estre sincère au de-là de nos mœurs pour s'expliquer avec tant de netteté contre le ridicule entestement d'un Auteur, toujours présomptueux, qui ne lit que pour attirer vôtre suffrage, & non vôtre critique, quelque raisonnable & juste qu'elle soit.

Cependant, on doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout ouvrage, & l'embellissement, si j'ose ainsi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis lorsqu'il veut que la manière de s'expliquer paroisse si naturelle, que d'abord on juge qu'il seroit fort aisé d'entrer dans le même tour, & qu'il n'y ait que la reflexion sur ce qu'il y a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur.

La vérité n'a rien de changeant. Le mensonge imite la vérité par toutes sortes de moyens. On le trouve toujours quand on va à elle; & l'on en est surpris, si l'on n'est pas assez attentif à le reconnoître. Mais lorsque l'on suit avec fermeté la raison, & que l'on

arrive à penser juste ; & à exprimer au vray sa pensée, il est impossible que le Lecteur ne soit pas touché ; parcequ'il y a dans tous les hommes un penchant naturel pour tout ce qui est vray : enforte que le faux ne peut plaire qu'autant de temps que l'on est ébloüï de l'apparence du vray, sous laquelle il se montre.

C'est pourquoy, si l'expression est basse, il s'en presentera sans peine, à vôtre esprit, un grand nombre de semblables : mais, si elle est simple, faites les efforts qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus belle, si ce n'est que vous soyez d'un esprit beaucoup supérieur, ou d'une expérience dans l'art d'écrire bien plus avancée que celle de l'Auteur. Car cette simplicité a de differens degrez de perfection, comme tous les objets qui se présentent à nous.

Mais si nous voulons mettre à profit les deux veües que nous avons proposées jusques icy, il faut nécessairement avoir quelque connoissance des défauts que l'on trouve dans les Auteurs les plus parfaits. Car on n'écrit point icy pour instruire des personnes du commun, & l'on ne veut donner que des remarques un peu curieuses.

La premiere est que l'on ne doit pas se servir

vir trop souvent, ny trop long-tems de métaphores. On s'en est beaucoup corrigé en ce siècle; & à mesure que l'on y a pris le goût de la vraie Eloquence, tout cet amas pompeux de faussetez éclatantes a disparu. Les sçavans du siècle passé, qui s'en estoient remplis dans la lecture de quelques Anciens, curent que leur stile en feroit embelly. Mais il y avoit alors, pour le moins, un aussi étrange caprice sur l'Eloquence, que sur les opinions.

Au sortir des ténèbres profondes où les siècles précédens avoient esté comme assoupis, on se réveilla tout d'un coup, & alors on ne sçut pas encore assez distinctement quel estoit le meilleur party.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a esté le premier aboly, dès le moment que l'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

Le génie François, qui est vif, naturel & sincère, ne pût supporter ces discours languissans, artificiels & embarrassés. Il nous est resté néanmoins quelques métaphores, & il ne nous déplait pas de voir des feux à la colére & à l'amour. Mais ces expressions sont devenues propres & littérales, & elles ne peuvent tromper personne.

La seconde remarque est que ce seroit une faute inexcusable de passer d'une métaphore, par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle, & d'allier ainsi des images qui n'ont nul rapport entre elles. Quand on est attentif à bien écrire, on sçait continuër & soutenir la même idée, *Je le plains*, a dit l'Auteur des Caractères. *Je le tiens échoué. Il s'egare, & est hors de route. Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune.*

Vous voyez qu'il a eu soin de ne mêler rien d'étranger à la première image qu'il a donnée pour exprimer ce que le riche pense quelquefois de la conduite du Philosophe. Celui-cy est représenté comme sur la mer. Le riche prevoit qu'il y échoüera. Il le voit hors de route. Il juge que ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & qu'il n'arrivera pas au port de la fortune. Il n'y a pas là un seul terme qui ne soit allié l'un de l'autre.

Il auroit fait naufrage au port, si, après toutes ces expressions tirées de la navigation, il luy estoit arrivé de dire, *Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent; & que l'on bâtit sa fortune.* Cette nouvelle image de bâtiment jointe à celles de marine qui précèdent, auroit produit un effet désagréable; au lieu que tout
estant

estant bien uny, le discours en devient clair & aisé.

La troisième remarque ressemble à celle-cy, & consiste à avertir que l'on ne doit jamais passer d'une personne à une autre dans la même période. Ce que l'on peut dire aussi des nombres, & de ce que les Grammairiens nomment les modes & les tems des Verbes.

Je veux bien donner un exemple de cette faute, tiré d'un Auteur extraordinairement régulier pour son sujet & pour son stile. *Tout ce qui est icy-bas*, dit cet Auteur si exact, *n'a point de consistance*. Il falloit en demeurer-là : mais on veut faire une période. C'est pourquoy on ajoute ; *& ce mouvement perpétuel des créatures*, (Vous remarquez déjà que l'on passe d'un sujet indéfiny, *tout ce qui est icy-bas*, à un qui est déterminé, *& ce mouvement perpétuel des créatures*, qui n'ont qu'une liaison apparente par la conjonction, & qui n'en ont point dans le sens.) On continue : *qui prennent la place les unes des autres* ; (ce qui ajoute une image tout-à-fait inutile, puisqu'elle estoit assez marquée par défaut de consistance, & par le mouvement perpétuel) *rend comme un hommage continuel à l'immutabilité de Dieu, qui est seul toujours luy-même*. Je dis que ces queues de périodes les

tendent embarrassées; confuses superflues, & que c'est là véritablement un stile de declamateur.

On pourroit dire la même chose de cette maniere: *Tout ce qui est icy bas n'a point de consistance, & rend comme un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu.* Et même il y a des gens assez exacts pour ne permettre pas que l'on joigne de si près une proposition affirmative avec une négative.

Je ne dis rien de cet hommage que *le mouvement rend à l'immutabilité.* C'est une pointe qui ne fait rien à mon sujet.

Pour y revenir. Si des Auteurs de l'exactitude de la plus accomplie tombent dans ces sortes de fautes, que sera-ce des Auteurs vulgaires? Ces remarques leur paroîtront trop severes, parcequ'ils sentiront peut-estre qu'ils ne sont pas en état de les pratiquer.

Tout ce que je puis faire présentement en leur faveur, c'est de ne leur en pas proposer un plus grand nombre. On ne parle que d'observations sur la Langue: mais on ne passe pas plus loin que d'examiner si un terme est du bel usage, & depuis quand on s'en fert. Dites-moy je vous prie, vôtres discussion ne peut-elle avancer plus loin? Un ouvrage sera-t-il parfait quand il ne sera composé que de mots fort choi-

choisis? Si c'est votre pensée, vous estes aisé à contenter: mais il y a beaucoup de gens plus difficiles, parce qu'ils sont plus délicats

CHAPITRE SECOND.

De l'honnesteté des expressions.

J'Estois autrefois trop indulgent, & je suis peut-estre devenu trop austère. Dans le feu de l'âge, en ces premiers embrasemens des passions, on ne sçait ce que c'est que cette sage froideur d'une vie un peu plus avancée. On voit avec plaisir que des Auteurs admirez chez les anciens & les modernes, ont aimé les mêmes folies où le penchant nous entraîne.

Le libertinage & les débauches du stile de Pétrone n'ont rien alors qui rebute. C'est avec la dernière impudence que l'on en représente encore les déréglemens; & comme si ce n'estoit pas assez de toutes les hardieses que l'on a dans ses Fragmens, on regrette la perte de ce qui y manque, de même que si l'on avoit perdu ce qui peut conserver l'honnesteté parmy les hommes.

Je m'avise peut-estre trop tard de faire ces
ré-

réflexions : mais c'est ordinairement lors que l'on est arrivé où l'on vouloit aller, & que l'on parle du chemin que l'on a fait, & de la route que l'on a tenuë, que l'on s'apperçoit de ses egaremens.

C'en est un, & je ne sçay s'il y en a quelque autre plus extrême, que de s'adresser à tous les hommes de son tems, & à tous ceux qui viendront dans la suite des siècles, sans avoir rien que de malhonnete à leur dire.

C'est ne sçavoir pas qu'il y a un orgueil secret au fond de l'ame, qui nous oblige de nous offenser de ces manieres trop libres, comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire, de la bienfaisance & de l'honnesteté publique.

Que si l'orgueil se taisoit, & que l'on eût l'art de luy imposer silence, ce qui est bien difficile, la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a pas encore abandonné tellement le genre humain, qu'elle ne luy ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un sexe s'armera toujours pour sa défense; & la plupart des emplois des hommes ne sont occupez que pour elle.

Le plaisir même, je dis le plaisir permis & indifférent, déshonore quiconque le cherche
avec

avec affectation, ou qui le procure à autrui. Ainsi je ne sçache pas de satire, renfermée en un seul mot, plus offensante que celle d'estre nommé l'Intendant des plaisirs de Néron.

Si je me déclare si franchement contre moy-même par le desaveu des loüanges que j'ay données à Pétrone, il faut s'attendre que je n'épargneray pas la plaisanterie de Cicéron dans son Orailon pour Cælius.

Je demeure d'accord qu'il estoit nourry dans le monde & dans les affaires; qu'il s'éleva par son mérite beaucoup au dessus de sa naissance; qu'il fut égal en dignité à Pompée & à César.

Mais certainement il s'oublia luy-même lors que se laissant aller au penchant de la raillerie, il reprocha, en plein Sénat, à Clodia qu'elle avoit fait coucher avec elle son jeune frere, *propter nocturnos quosdam metus*. On entendit fort bien l'équivoque; & je suis étrangement surpris qu'un si grand homme reprochât avec un seul trait d'ironie, un si grand crime à Cælius, s'il le croyoit véritable; ou qu'il se donnât la liberté de l'en accuser, s'il ne le croyoit pas.

Il seroit à désirer que ce qui a esté ordonné à l'Orateur, le fût à tous les Auteurs, & même

même aux Poètes. *Virum bonum Oratorem esse oportet.*

On avoit extrêmement oublié ce précepte dans nôtre Langue. Nos anciens Poètes François estoient presque tous dans le défaut d'écrire fort impurement. Desportes est un de ceux qui y sont tombez avec le plus d'affectation & d'éfronterie.

Mais depuis que Voiture, qui avoit l'esprit fin, & qui voyoit le monde le plus polly, eut évité cette basse maniere avec assez d'exactitude, le Théâtre même n'a plus souffert que ses Auteurs ayent écrit aucune parole trop libre. Ainsi toute cette licence n'est plus supportée même dans les conversations les plus familières; & si nôtre siècle n'est pas plus chaste que les précédens, du moins il sçait sauver les apparences, & se parer des dehors de la vertu.

Nôtre délicatesse va plus loin, & on n'aime-
roit pas aujourd'huy la description d'un objet rebutant. C'est tout ce que l'on peut permettre à une personne malade de conter son mal, On la soulage en l'écoutant avec un peu d'attention. Mais cette complaisance que l'on a pour son infirmité, n'est pas une excuse pour elle, principalement si elle fait un trop grand détail.

Mais,

Mais excepté cette occasion, il n'est pas possible de faire une description supportable de choses pour lesquelles on a naturellement de l'aversion. Cependant ç'a esté un défaut de beaucoup d'Auteurs. Buchanan a décrit une vieille avec toutes les figures de sa Rhétorique. Saint-Amant a fait une chambre de débauchez avec toute la naïveté de son stile. C'est de la Rhétorique & de la naïveté perduës mal à propos.

Nous voicy encore à Cicéron. Ce Consul devoit-il, parlant contre Pison, en présence du Sénat, se servir de termes qui représentent le plus fortement les plus sales circonstances de l'yvrognerie? Sa description est chargée d'un détail qui ne peut estre que fort rebutant & très-désagréable.

Catulle pouvoit aussi donner aux Annales de Volusius un autre terme que celuy de *cacata carta*. Ce Poëte, qui prétendoit à la finesse du stile, devoit s'abstenir d'une épithète si grossière & si libre.

Martial a cherché un détour pour louer la netteté de sa chienne. Mais en le cherchant, il est tombé dans une expression fort mal propre. *gutta pallia nec fessellit ulla*. Il estoit plus à propos de n'en point parler.

Sans doute que ces Auteurs estoient gâtez
par

par leur mauvaise morale. Il y avoit en ces tems, quelques beaux qu'on nous les fasse, de si grandes obscuritez sur ce que c'est que la vraye bienséance, qu'il n'ont pas eu un Auteur qui l'ait observée exactement.

Mais, en voulant éviter ce défaut, prenez garde de ne pas tomber dans une faute fort commune en nos jours. On nous fait de si belles peintures des passions & des vices, jusque dans la Chaire, que l'on ne s'apperçoit presque point de ce qu'ils ont de plus difforme. On sçait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuses, pour ne laisser voir que ce qu'il y a de conforme à la foiblesse & à la fragilité du cœur.

On seroit trop effrayé d'en connoître l'impiété. Personne ne veut s'attirer la vengeance du Ciel. On seroit humilié d'en pénétrer l'extravagance. On ne veut point estre ridicule. Mais d'estre foible, d'estre fragile, ce n'est qu'estre né homme; & personne ne pense à avoir honte de sa naissance, ny de sa destinée.

Jaimerois donc mieux encore un portrait qui représenteroit fidèlement les choses, que ces portraits flatteurs qui fortifient les hommes dans leurs fausses opinions, ou dans leurs défordres ordinaires.

N'allez

N'allez pas néanmoins, sur les traces de Juvenal, présenter les traits les plus grossiers des plus grands dérèglemens. En vain un Auteur si libre & si impudent me veut faire haïr les excès de Messaline. Je le hais encore plus qu'elle ; & les débauches de son esprit, marquées dans la hardiesse de son stile, me scandalisent plus que celles des femmes les plus emportées par la fureur de leurs passions.

J'aime mieux son Traducteur que luy. Il a eu grand soin de conserver l'honnesteté de son stile en une si mauvaise compagnie. Il n'a osté aux Satyres de son Auteur que ce qui pouvoit empêcher de les lire seurement. La belle indignation contre les vices de Rome, le feu du Poète, sa vivacité, jusques au ton de déclamateur, qui estoit le vray caractère de Juvenal, il l'a laissé tout entier. Et qu'on ne me dise pas que la Satyre dépouillée de ces emportemens en seroit moins agréable : car il est constant que le sel de la fine raillerie en fait seul tout l'agrément ; & qu'au contraire, la grossièreté d'un déchaînement sans mesure, ne peut manquer de déplaire aux esprits qui ont quelque délicatesse. Ce qui est aisé à justifier par l'exemple de Monsieur Despreaux : car y a-t-il quelque Ancien qu'on lise avec plus de plaisir ? Cependant

Tom IV. I peut.

peut-on porter plus loin que luy la discretion & la retenuë?

Sa Muse toujours chaste, toujours honneste a sceu poursuivre le vice, & le condamner comme la vertu le condamne elle-même; par sa lumière, par son éclat. Car ce seroit outrer les choses, & les pousser jusqu'à la dernière rigueur; que de remarquer qu'il pouvoit bien ne donner aucun rang à *la Neveu* dans ses Ouvrages. Ce qu'il en dit est si bref, qu'il mérite d'estre excusé, si c'est une faute, & si ce n'en est pas, il faut avouer qu'il a appris que l'on peut quelquefois parler d'une telle personne, mais avec tous les tempéramens dont il se sert à propos, en un ou deux mots, & encore fort honnestement.

Ce n'est pas ainsi que *Lucrèce* en a usé sur la fin d'un de ses Livres. Il falloit avoir les veines allumées du flambeau de l'Amour, un bûcher tout entier embrasé dans le fond de l'ame, ou, sans me servir de ces grandes expressions, il falloit estre fou, comme en effet il l'estoit, pour nous peindre fort au long, & avec des circonstances extravagantes & sales, les songes & les illusions d'un jeune homme.

Plus j'y fais d'attention, & moins je trouve

ve les causes pour lesquelles on s'enteste d'un Auteur si emporté. Quand il veut faire le sérieux & le discoureur, d'abord c'est un homme perdu, qui ne sçait ce qu'il dit. Témoin ce vers que j'ay ouï citer souvent si mal-à-propos.

Primus in orbe Deos fecit timor.

La crainte a fait accoïre aux hommes qu'il y avoit des Dieux. Car si on luy demandoit, qui est ce qui a fait naître cette crainte? Ne feroit-il pas obligé de répondre, que c'est l'idée naturelle que les hommes ont de la Divinité? Car la crainte & les autres passions ne font en nous que par les objets qui les excitent par le moyen de l'imagination ou de la pensée.

Que si je trouve en moy l'idée de la Divinité, avant que j'y trouve la crainte que je dois avoir pour elle, c'est donc cette crainte qui est l'effet, & non pas la cause de la pensée que j'en ay. Ne faut-il pas avoir bien peu de pénétration, & d'étendue d'esprit, pour n'aller pas jusques-là?

S'il veut descendre de cet état, qui ne luy convient pas, pourquoy faut-il qu'il aille perdre d'assez belles expressions pour représenter

des choses impertinentes, pour s'y arrester longtems, & pour ne laisser point sans l'épuiser un aussi ridicule sujet que celui des longes d'un âge qui n'a rien, même pendant le jour qui mérite un peu d'attention?

Si c'est là de la beauté, de la délicatesse, de l'érudition, j'applaudis à la grossièreté de nos jours, qui ne supporteroit pas certainement une licence si déréglée, en quelque Auteur que ce fût.

Je voudrois bien pouvoir excuser Aufone, & cet illustre Consul Gaulois : mais la suite de cette remarque me porte, malgré que j'en aye, à parler de luy, & à en parler mal. Qu'y avoit-il de plus beau que son action de grâces à l'Empereur sur le sujet de son Consulat? Pline second luy auroit envié cet ouvrage. Qu'y avoit-il de plus ingénieux que le supplice de Cupidon aux champs Elysiens, & que ces peines & ces reproches que luy firent souffrir les Héroïnes, qui avoient toutes quelque sujet de se plaindre de luy?

Il a fallu pour le malheur de sa réputation qu'il se soit amusé à l'occupation du monde la plus indigne d'un honneste homme. Jugez quelle perte de tems il a faite en s'amusant à rassembler tantôt un commen-

ce-

cement de vers de Virgile, tantôt une fin; à lier toutes ces parties si différentes les unes des autres, pour en composer un ouvrage tissé de textes.

Que diray-je de ces expressions de Virgile, où il ne fait entrer que tout ce que l'imagination la plus déréglée peut se représenter de plus malhonneste.

A dire vray, voilà une peinture étrange de l'homme. Celuy qui est Auteur d'un ouvrage sérieux, qu'il adresse à un grand Empereur, qui a de l'esprit & de l'érudition, comme on le voit assez en beaucoup d'autres endroits de ses Livres, est le même néanmoins qui prostituë ses Muses, & qui forme un ouvrage infame avec des morceaux d'une Poësie fort honneste en elle-même.

Ce n'est point estre trop farouché, que de condamner toutes ces insolences. Ce le seroit estre au gré de beaucoup de gens, que de condamner Virgile luy-même sur l'entreveuë d'Ænée & de Didon dans cette caverne du 4^e de l'Ænéide.

*Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem
deveniunt.*

Ce seroit ne l'estre pas moins que de con-
dam-

damner Homère sur ce qui se passa entre Junon & Jupiter sur le mont Olympe.

Ces deux grands & illustres Auteurs ont évité mille occasions où tout autre se seroit perdu. Si Pâris & Héléne se parlent dans l'Iliade, ce n'est que pour se faire des reproches. Calypso, Circé, les Syrénes de l'Odyssée, n'ont rien qui allarme la pudeur. Ulyse n'abuse point des bontez de la Princesse Nausicaa.

Quand on a l'ame grande, élevée, noble, que le génie est vaste, que l'imagination est nette & bien arrangée, on ne descend point aux bassesses que je condamne icy.

CHAPITRE TROISIÈME

De la justesse du raisonnement.

LEs qualitez par lesquelles on prétend se faire valoir, sont ordinairement celles que l'on n'a pas. Louer une perfection qui vaut son prix par elle-même, n'est point un titre sur lequel on ait droit d'en avoir la propriété. L'orgueil se forme à luy-même ce titre specieux. Mais il y aura toujours beaucoup de différence entre estimer

ce

ce qui mérite de l'estre, & le posséder effectivement.

Les exemples n'autorisent point un défaut, & je ne veux point y tomber, quoiqu'il soit aisé de voir que les Auteurs du monde les plus estimez, & qui ont les premiers fait éclater si haut la gloire du bon sens, n'ont pas laissé de s'en éloigner toutes les fois qu'il y a eu occasion de faire valoir les opinions dont ils s'estoient déclarez protecteurs.

L'entêtement, qui est une disposition d'esprit la plus contraire à la raison, estoit néanmoins leur bon sens; & il n'y avoit pas de terme plus équivoque & plus embarrassant que celui-là dans leurs discours.

Le Cartésien regarde comme l'effet d'une lumière nouvellement descendue dans les esprits, tout ce qu'il médite sur le différent arrangement des parties; & il se représente le système ancien comme un amas confus de ténèbres.

Cependant, au même tems qu'il s'appiaudit de la découverte de la matière subtile, & des effets qu'il luy attribue, le Philosophe ancien le regarde en pitié, & dit en luy-même que tout ce qu'il avance n'a rien de plus évident que les qualitez occultes d'Aristote.

Ce qui m'a fait penser plus d'une fois, que l'on ne peut se flater d'estre parvenu à une assez grande justesse de raisonnement, jusqu'à ce que l'on se voye délivré du joug des opinions d'autrui, & de la dépendance servile d'un style attaché au caractère ou au party de certaines gens.

Il y a quelques années qu'il y eut dans la LangueFrançoise une espèce d'inondation générale de certaines manières de parler. On n'osoit plus se servir de la première personne; & un Médecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre réponse, sinon que l'on avoit passé mal la nuit, que l'on avoit senty de grandes douleurs, que l'on estoit dans une extrême foiblesse. Et comme l'intérest du Médecin l'obligeoit à avoir de la complaisance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre, *On vous ordonne, on vous conseille, on vous prie, &c.* En un mot, tout se traittoit par cette manière, non seulement dans les entretiens, mais encore dans les Livres.

C'estoit de la modestie & de l'humilité toute pure que de parler ainsi. Pour moy, je dis que c'estoit de l'hypocrisie & de l'affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus basse & de la plus servile imitation dans les subalternes.

Il y a une difference considerable entre les sentimens d'autrui & les miens ; & je suis obligé d'exprimer cette difference. Si j'ay à parler d'une disposition qui soit dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes , alors je puis dire , en parlant par exemple de l'estime que tous les hommes font de la vertu ; *On a tant de penchant pour revenir au premier état où l'on avoit esté destiné par le Créateur , que toutes les fois que l'on fait attention à la beauté de la vertu , on ne peut s'empêcher de l'estimer & de l'aimer.* C'est à représenter ces dispositions générales de l'ame que cette maniere est parfaitement bien employée. Mais lors qu'il s'agit d'un sentiment particulier , de mon opinion , de mon goût , je soutiens que ç'a esté une faute de bon sens de s'expliquer indéfiniment , & de n'oser dire quand on a reçu un bienfait , *je vous remercie ;* & au lieu de cela d'aller chercher , *on vous est extrêmement obligé.*

Cependant je hais beaucoup le Livre d'un Auteur nouveau pour la liberté qu'il s'est donnée de se mêler mal-à-propos dans tous les sujets qu'il a traitez. Un Livre est une conversation générale que l'on se propose d'avoir avec un grand nombre de Lecteurs.

Je ne puis souffrir que vous tiriez vos preuves d'une infinité de petites Historiettes dont
vous

vous me cachez toutes les circonstances, & dont vous déclarez même dans la Préface que vous supposez les noms.

D'ailleurs vous en contez de toutes sortes, de sérieuses, de plaisantes, de conscience, de galanterie: vous connoissez la Cour, la Ville, la campagne, sur tout les Communautez & les Prédicateurs. Enfin vous avez supprimé votre nom: mais il n'y a point de Lecteur habile qui n'ait reconnu votre profession.

Cette liberté que je reprends en ce Livre, est sans comparaison plus excusable dans les Essais de Montagne. Il est vray qu'il dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations, & que lorsqu'il a fait quelques digressions il en revient toujours à luy-même, qui est le sujet de son ouvrage. Mais en ramenant son Lecteur chez luy, il a toujours dequoy luy plaire & le réjouir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation luy manque, il a des amis qui la soutiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les Anciens, & même quelque Modernes; & il se fait par ce mélange vne variété qui plaist toujours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vû peu de certains Livres
où

où il ne soit extrêmement maltraité. Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-mêmes, & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre icy son Apologie. Qui est l'Auteur qui n'a point eu ses défauts? Celuy de parler franchement de soy-même n'est peut-estre pas plus grand que celuy d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la suite du discours y oblige.

Au lieu donc d'entrer dans une discussion plus étendue, j'aime mieux avancer présentement, que la force & l'origine de la justesse du raisonnement, soit pour les pensées, soit pour les expressions, consiste dans l'indépendance & la liberté de l'ame.

Il y a assez d'idées naturelles de la vérité, assez de manières naturelles de l'exprimer, si on vouloit avoir plus d'attention sur soy-même, que sur autrui.. C'est justement les regards sur autrui qui gâtent tout, jusques à la raison & au bon sens.

Comme chacun a un certain ton de voix qui luy convient, & qu'il seroit ridicule à un autre de suivre servilement, de même chacun a une certaine manière d'entendre & de parler.

Quiconque ne parlera que selon ce qu'il pense, ne dira pas toujours des choses merveilleuses.

veilleuses, mais il n'en dira point qui luy attirerent une censure raisonnable.

Personne n'est obligé de penser au de-là de ses lumières, & on ne sort jamais du bon sens que parceque l'on veut aller plus loin.

Je ne donne point icy des excuses à la paresse ou à la stupidité: car quand on sçait se servir de ce que l'on a reçu de la nature, il ne laisse pas de croistre avec le tems; & ce Docteur si vanté dans les Ecoles, dont il est devenu le chef, paroissoit stupide dans les premières années de ses études.

Son bonheur fut de n'avoir qu'à suivre une route qui estoit déjà tracée. Dans le tems grossier où il parut, il n'y avoit nulle connoissance des Langues ny des belles Lettres. C'estoit assez d'arranger à des Clercs & à des Moines chaque preuve, de proposition en proposition. On ne pensoit alors qu'à remédier à l'ignorance la plus épaisse.

Pour exceller dans ce genre de science un peu de maturité d'esprit servoit pour le moins autant que plus de vivacité. Le Docteur subtil, qui suivit de près, pensa perdre tout par trop de finesse; & je ne sçay ce que cet esprit n'auroit point entrepris, s'il ne s'estoit trouvé borné par la méthode de son siècle, qui consistoit à ne s'éloigner point des formules
de

de Pierre Lombard Maître de toutes les questions scholastiques, dont on a fait dans la suite si peu de cas.

Il est vray qu'il y a des révolutions dans la République des Lettres comme dans tous les Etats, & que les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée.

Il est du bon sens de s'accommoder au tems où l'on se trouve. Tous les sages l'on fait. Je ne parle que de la manière extérieure. On se presse par là à la société des hommes; mais on n'y engage jamais jusques à la liberté de son raisonnement.

Car, si l'on mesure bien le ton de sa voix à l'oreille de ses Auditeurs, & si ce seroit estre ridicule que de crier en présence d'un petit nombre de gens, aussi haut que devant une nombreuse assemblée d'Auditeurs; de même, la mesure des choses, ou des manières de les proposer, doit estre prise de la différente disposition des tems où l'on parle.

Je ne sçaurois rendre l'homme toujours constant. Il y a trop de choses qui contribuent à son inconstance. Le même mouvement qui fait succéder les siècles en la place les uns des autres, leur apporte de nouvelles manieres.

Il faut céder à cette impression puissante, si
ce

ce n'est que l'on soit né dans un rang assez considérable, ou que l'on se trouve dans une place assez illustre, ou que l'on sente en soy-même assez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de son siècle.

On a vû des Rois qui ont fait disparoître, de leur Cour, la raillerie, les amusemens, & tous les autres plaisirs badins, par la profonde sagesse qu'ils faisoient paroître dans toutes leurs actions. On a vû la vigilance & l'activité des Ministres réveiller la paresse des Courtisans les plus oisifs, & les appliquer, par émulation, aux travaux sérieux & utiles de l'Etat. On a vû enfin la solide éloquence des grands Orateurs de nôtre tems bannir des discours publics, les pointes, les jeux de mots, & les faux brillans, dont le goût avoit tant regné dans le siècle passé.

Mais il faut estre véritablement grand pour changer ainsi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'est une espèce de conquête qui vaut son prix; & la seule pensée de ne suivre que soy-même, & d'obliger les autres à nous suivre, est déjà héroïque.

Celle de ne soumettre son raisonnement à personne, en approche de bien près. Il faut de la hardiesse pour aller seul, principalement aujourd'hui que l'on ne parle dans les Livres de

morale que des défauts du genre humain & de ses égaremens. Il semble que la voye de la vérité est fermée, & que l'on ne trouve de tous côtez que des erreurs inévitables.

Mais que peuvent les erreurs contre un esprit un peu ferme, lequel desoccupé de tous les embarras des cabales qui partagent le monde, ne consulte, pour juger d'une chose, que ce qu'elle est en elle-même.

Quel plaisir ne goûte-t-il pas à découvrir la vérité, qui est enfermée dans l'idée que la nature nous donne de chaque chose?

Ce qui fait que tant de discours, ou prononcez ou écrits, ne persuadent point, c'est qu'il y a peu de gens qui les établissent sur les principes dont tous les hommes ont en eux-mêmes une conviction intérieure.

Tout le secret de la persuasion consiste à les appliquer à ces premières vérités. Il n'y a que l'homme qui puisse se convaincre luy-même. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet. Mais depuis que vous avez mis la lumière d'autrui dans vos intérêts, & que vous avez découvert à l'homme que c'est luy-même qui pense & qui juge de cette manière attendez tout de sa confiance & de l'exécution de ses desseins.

Mais évitez avec un grand soin la faute d'un

Au-

Auteur de la première réputation, qui veut que tous les hommes conçoivent les choses tout de même qu'il les a conçues luy-même. Je ne sçay si dans quelques autres occasions je n'en parleray point ; & je me suis déjà étonné qu'une société puissante, qu'il n'a pas épargnée, ait eu toujours de fort grands égards pour luy.

Ce que j'ajoutéray est que je ne puis le croire lorsqu'il dit que les hommes n'errent jamais en tirant d'un principe ou d'une définition, les conséquences qui y sont renfermées. Car c'est là, si l'on veut y faire attention, que la fausseté d'esprit paroît davantage.

Ainsi au lieu d'estre de son sentiment, & d'enseigner que l'on erre aux principes, & non aux conséquences, je soutiens que c'est aux conséquences que l'on se trompe, principalement lorsqu'elles ne sont pas immédiates, & non aux principes.

Mais il estoit de l'intérêt de son ouvrage des décrediter les règles de la Logique d'Aristote. Pour moy qui n'ay nul intérêt de les louer, je ne laisse pas de voir fort distinctement qu'elles peuvent servir beaucoup pour faire sentir aux esprits faux qu'il ne raisonnent pas conséquemment. Mais qui est-ce qui ne le voit aussi bien que moy ? N'est-ce pas la même chose que pensoit

soit autrefois Horace, en nous donnant pour le premier & le plus important precepte de l'art Poétique, d'où l'on peut tirer des règles pour tous les ouvrages d'esprit, qu'il falloit avec un grand soin conserver l'unité dans tout ce que l'on avoit à faire? *Sit simplex quodvis dumtaxat & unum.* Cette unité si chérie des Anciens est-elle autre chose que la justesse du raisonnement?

Que si vous voulez en estre plus persuadé, considerez un moment ce qu'il dit de l'image qu'il met à la teste de cette admirable Epître. Y trouve-t-il un plus grand défaut que celui de la disproportion qui est entre les différentes parties qui la composent?

En effet, si Descartes a mérité des loüanges en ce siècle, peut-on louer son système par un plus bel endroit que par la suite & l'arrangement de ses parties?

J'ay un Livre de Méditations Chrestiennes sur les vérités de la Foy. L'Auteur estoit un saint homme, je le veux croire sur sa réputation. Mais comme il l'avoit écrit en Latin, parce-qu'il parloit trop mal François, un de ses confrères eut ordre de le traduire, & il y réüssit assez bien.

Comme il se fait entre un Traducteur & son Auteur une espèce de familiarité fort particulière,

lière, on est plus en état d'en sentir les imperfections. Celuy-là s'apperceut bien tost qu'il n'y avoit pas un seul raisonnement attaché directement à son principe. Toutes conclusions indirectes, obliques, qui ne tiroient point leur vérité du principe dont on les faisoit venir Rectifier ce défaut n'est plus traduire, c'est faire un nouvel ouvrage.

On n'entend dans la Chaire autre chose que l'Apologie du dessein du Sermon, & de la division ou de la méthode que l'on prétend y suivre. Mais cette Apologie passée, le Predicateur est le premier à l'oublier: il s'écarte, il fait des digressions, & il arrive à la vie éternelle, sans qu'il ait encore commencé de suivre l'arrangement qu'il avoit promis.

C'est le défaut de ceux qui se sont entestez de ne parler que poliment, & d'avoir la dernière négligence pour la justesse du raisonnement.

Il n'y eut peut-estre jamais, sans en excepter le tems d'Auguste, une plus florissante élégance de Latinité que vers le siècle dernier. Mais il auroit esté à souhaiter que les Auteurs qui n'estoient en cela que des Grammairiens, ou tout au plus d'agréables Déclamateurs, ne se fassent pas mêlez de dogmatiser sur la Religion.

Appliquez à l'étude des Langues sçavantes, ils ne pûrent raisonner avec assez de justesse sur des matières élevées, dont ils n'avoient qu'une connoissance fort superficielle. Il falloit, s'ils avoient esté plus sages, borner leur jurisdiction aux Auteurs profanes. Le Fèvre de Saumur l'a fait de nos jours avec succès, & l'Auteur des R. sur H. ira jusqu'au douzième Volume impunément. Les Antiquitez de Rossin y seront leuës avec moins d'ennuy, parce que la lecture du Poëte viendra au secours du Lecteur. C'est un pais libre que celui de ces Antiquitez Romaines ou Grecques. Il est permis de perdre du tems à les écrire, ou à les lire, sans estre obligé d'en rendre compte qu'à soy-même.

Mais de se mêler des saints Livres, & n'avoir que de l'érudition puisée dans les profanes, c'est sortir de son caractère. Le bon sens veut que l'on se mesure avec son sujet & avec son Lecteur. Pour peu qu'il y ait de disproportion, n'attendez plus de justesse.

AU COMTE
DE SAINT-ALBANS,

Vous me demandez que je vous dise en peu de mots tout ce qui est nécessaire à un jeune homme de grande espérance, pour entrer avec avantage dans le monde, & s'y soutenir avec honneur, & vous voudriez bien, Milord, que de toutes les choses que j'ay pû apprendre sur cela par la fréquentation des honnestes gens, par mes lectures & par mes réflexions, je composasse une espèce d'art dans lequel on pût trouver comme en racourcy toutes les règles, tous les préceptes & toutes les maximes qui peuvent seconder l'industrie naturelle qu'un homme, déjà de bon esprit par luy-même, peut avoir, pour se rendre recommandable dans la société civile, & faire valoir, autant qu'il est possible, les talens qu'il a pour le monde.

A vous dire vray, Milord, je n'ay rien trouvé de difficile, jusqu'à présent, en tout ce que vous m'avez demandé, par l'inclination que j'ay à faire avec plaisir tout ce que vous souhaitez de moy: mais ce que vous me proposez

posez icy me paroist d'une difficulté si grande, que je suis persuadé que vous ne m'en auriez jamais fait la proposition, si vous l'aviez regardé par les mêmes endroits par lesquels je l'envisage.

En effet, jamais matiere ne fut si vaste, & vous me la demandez en racourcy : jamais préceptes ne furent plus détachés, & vous m'en demandez un art : jamais maximes ne furent moins leures, & vous en voulez des règles. La chose ne me paroist pas même possible. Je feray néanmoins tous mes efforts pour vous contenter. J'emprunteray des vivans & des morts; je tireray des autres & de moy-même : mais n'attendez ny abrégé ny méthode. Je vous diray, sans artifice, ce que l'envie de vous satisfaire, plutôt que l'étude & l'expérience, me suggérera sur cela.

Le premier pas qu'un homme fait dans le monde décide presque toujours de tous les autres, c'est un fondement de sa réputation, un présage de sa fortune; & par les premières démarches qu'il fait, ceux qui ont de l'expérience voyent jusqu'ou il ira. Il est donc très-important de faire ce premier pas avec beaucoup de mesure, & de signaler cette entrée par quelque chose de glorieux & de grand.

Il y a beaucoup d'adresse à se saisir de l'estime publique, & à faire éclater si à propos ses talens, que jamais le monde ne s'en dégoûte & ne s'en rassasie.

Le moyen de conserver la réputation, c'est de produire toujours des choses de plus en plus excellentes, & de fournir une nourriture suffisante à l'admiration générale qui semble croître avec nôtre mérite. Les grandes actions que nous avons faites en ont promis encore de plus grandes; & le bon doit estre suivy du meilleur.

Un grand homme ne doit donc pas laisser sonder le fond de sa capacité, s'il veut estre toujours admiré du vulgaire. Il faut au contraire, qu'il se conduise de telle sorte qu'il ne montre jamais tout ce qu'il sçait, & que personne ne puisse se vanter de pouvoir assigner les bornes de sa doctrine. Car, quelque sçavant que soit un homme, l'opinion que l'on a de son mérite, l'orsqu'on ne le connoist qu'à demy, va toujours plus loin que l'idée qu'on s'en forme, quand on le connoist tout entier.

Qu'on se garde donc bien de montrer tout d'un coup, toutes ses forces, & de se servir de toute son adresse. Il faut toujours se ménager des ressource pour se dégager des embarras où l'on

l'on peut tomber, & avoir un corps de reserve duquel on puisse tirer des secours capables de réparer les plus grandes pertes, & de se relever des plus grandes chûtes.

D'ailleurs, comme le succès des plus judicieuses entreprises dépend du concours d'une infinité de conjonctures dont il y en a beaucoup que le seul hazard peut rassembler, un excellent homme ne doit jamais commettre sa réputation au risque d'une conversation, d'une dispute, ou d'une entrevue : car, si elle ne luy réussit pas, il ne s'en relève jamais. Cependant il n'y a personne qui puisse s'assurer de ne pas manquer dans un essay & une tentative ; & rien n'est plus ordinaire que de voir échouer de premiers projets. Il ne faut donc jamais exposer sa renommée au hazard d'une seule action, quelque avantage qu'on pût retirer de son succès.

Au contraire le grand art consiste à ne pas étaler tout son sçavoir en une seule fois, mais à le développer, pour ainsi dire, par pièces, pour repaître & exciter toujours la curiosité, Il faut que la magasin réponde à la montre ; que la pièce ne démente pas l'échantillon ; & qu'on tienne toujours exactement tout ce qu'on promet.

C'est précisément dans ces vues que les

grands maistres ne découvrent jamais le fin de leur art dans les leçons qu'ils en font à leurs disciples. Par là ils demeurent toujours les maistres; la source de leurs enseignemens ne tarit point, & ne se communiquant que par proportion & avec mesurc, ils n'épuisent jamais ce fond de lumières d'où ils tirent sans cesse dequoy remplir l'attente des autres, & entretenir leur propre réputation.

Il y a encore une chose que je conseillerois à un habile homme, c'est de se rendre le plus rare qu'il pourra. Car comme la présence diminue l'estime, l'absence & l'éloignement l'augmentent. La renommée grossit toujours les objets, & l'imagination va bien au de-là de la vûe.

Il ne se faut donc jamais prodiguer. Il faut se faire attendre, pour estre bien venu. Le desir qu'on a de nous est ordinairement la mesure de l'estime qu'on en fait. Le bonheur en est bien mieux goûté, quand il a esté longtems attendu; & le plaisir qui coûte est bien plus ardemment désiré, que celui qui est facile. Ainsi les gens les plus délicats trouvent, dans la faim, un assaisonnement que tous les ragouts ne scauroient donner aux viandes; & c'est un raffinement de sensualité, que de ne satisfaire qu'à demy ses sens & ses appetits.

D'ail-

277 D'ailleurs on ne sçauroit se familiariser avec le vulgaire, qu'on ne perde cet air de dignité que la retraite & le sérieux donnent à ceux qui se montrent rarement; car la présence met au jour les défauts que l'éloignement couvroit. Les matières les plus précieuses perdent leur prix si-tost qu'elles deviennent communes. Ces grands empressemens qu'on avoit pour les choses rares, se convertissent en mépris si-tost qu'on les trouve par tout; & l'esprit est bien plus délicat & bien plus difficile à contenter que les sens, qui se dégoutent des viandes les plus délicieuses & les plus exquisés, quand on en fait une nourriture journalière.

Aussi voyons-nous que plus un grand homme est éloigné, plus on le désire; plus il se cache, plus on le cherche. Ce n'est pas qu'il doive se rendre inaccessible; il n'appartient qu'aux génies médiocres de se rendre d'un abord difficile, prévoyant bien que leur mérite ne seroit pas à l'épreuve d'un examen fait de trop près. Il y a en cela un milieu qui consiste entre une fierté par laquelle on rebutte les autres, & une familiarité par laquelle on s'avilit soy-même.

Il y a bien d'autres choses à dire sur cette matière, & plus je tâche d'en mesurer l'étendue

duë moins j'en découvre les bornes. Allons donc en cecy pied à pied. Débrouillons, s'il se peut, cette confusion d'idées qui se présentent en foule à l'esprit; & suivons quelque espèce d'ordre qui nous empêche de nous égarer.

La première chose, à mon sens, que doit faire un jeune homme qui veut s'établir avec succès dans le monde, c'est de connoître son étoille: car il n'y a personne qui n'ait la sienne; & c'est faute de l'avoir connue qu'une infinité de personnes n'ont pas fait la fortune qu'ils auroient pû faire dans le monde.

Combien voit-on de gens dans la faveur qui ne savent pas même comment ils ont pû estre connus des Grands, sinon par l'effet de leur destinée? Cependant, dès qu'on a une fois franchy l'entrée, & qu'on est arrivé à ces postes si enviez, il ne faut qu'une habileté médiocre pour s'y maintenir. C'est pour quoy il faut étudier avec beaucoup de soin son destin.

Celuy qui échouë à la Cour, réüssiroit peut-estre à la Ville; & tel qui se voit la fable de la Ville, auroit pû estre admiré dans les Provinces. En un mot, nul n'est Prophète en son pais.

Il faut donc scavoir se transplanter. ¹⁰Beaucoup de grands hommes n'auroient jamais esté connus s'ils estoient toujours demeurez dans le lieu de leur naissance. ²Il faut à certaines gens un point de vue pour paroître dans leur véritable jour.

On voit tous les jours des hommes qui auroient esté le scandale d'un Ordre, s'ils y estoient restez, devenir l'honneur de celui dans lequel ils ont passé.

On réuffit souvent mieux dans un état que dans un autre, quoiqu'on n'ait pas plus de capacité pour celui qu'on prend, que pour celui qu'on quitte.

Ce n'est qu'à leur étoille qu'on peut attribuer l'élevation ou la chute de quantité de grands personnages. C'est pourquoy chacun doit rechercher quel est son fort, s'y accommoder & le suivre: car de vouloir faire fortune par une autre route, c'est vouloir aller contre vent & marée.

La seconde chose qu'il faut qu'un jeune homme fasse, c'est de connoître les bonnes & les mauvaises qualitez. Car tout est mêlé de bien & de mal dans le monde. Il n'y a personne qui n'ait quelque chose de bon qui peut devenir excellent s'il est cultivé.

Tel seroit devenu un grand homme, s'il
avoit

avoit connu son fort, & qu'il eût perfectionné le principal de ses talens. Mais la plupart forcent leur génie, & perdent le prix de la course parcequ'ils se poussent beaucoup au de-là du terme qui devoit borner leur carrière.

Il faut de même connoître son défaut dominant : car tout le monde en a un qui contrebalance, en quelque sorte, sa bonne qualité dominante. Et si l'on prend à tâche de le détruire, on en viendra infailliblement à bout. Mais il s'y faut prendre de bonne heure, & y travailler avec beaucoup de courage & de persévérance : car ce n'est pas un petit ouvrage que de déraciner un vice qui est né & qui a crû avec nous.

Lorsqu'un jeune homme en est venu là, il ne faut pas croire qu'il doive aussi tost se jeter dans le monde, & s'embarquer dans les emplois. Il faut y réfléchir longtemps auparavant : il faut sentir ses forces, se ménager des Patrons, mesurer l'élévation des postes où l'on prétend : il faut, pour ainsi dire, tâter le pouls aux affaires, & estre capable d'attendre longtemps, s'il est nécessaire. Car il n'appartient qu'aux grands hommes de ne rien précipiter, & de ne s'impatienter de rien. Celuy qui ne s'empresse & ne se passionne

ne jamais, montre qu'il est maître de lui-même. Et quand une fois on est maître de soy, on l'est bien-tost des autres.

Il faut un certain terme pour porter les grands desseins à leur maturité. Ceux qui savent l'attendre, sont ordinairement payez avec usure, de leur patience : car en beaucoup de choses, le retardement fait plus que la force ; & le flegme de nos voisins l'a souvent emporté sur nôtre feu, La précipitation gâte les entreprises les mieux concertées. Au lieu que la patience meurt les desseins les plus difficiles, & en rend l'exécution aisée.

Ce n'est pas qu'il ne soit beau à un jeune homme de tenter la fortune par quelque chose de hardy & de courageux. Au contraire, ce n'est que par là qu'on a coutume de réussir ; & le caractère d'entreprenant est presque une caution seure du succès de quelque entreprise que ce soit. Rien ne ressemble tant à la bêtise que la timidité. Au lieu qu'un peu de hardiesse supplée souvent au défaut de l'habileté.

Il ne faut donc pas s'épouvanter si fort du mérite des autres, que l'idée qu'on en ait nous fasse trembler devant eux : car, quelque prévenu qu'on soit en faveur d'un homme de grande réputation, on ne l'a pas pratiqué longtems, qu'on

qu'on trouve qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations de la renommée, & que chacun a son foible qui le raproche du vulgaire autant qu'il en est éloigné par son mérite.

Un homme qui est dans l'élévation nous éblouit, si nous le regardons de loin: mais approchons-nous de luy, & ses défauts personnels tempéreront bien tost l'éclat étranger qu'il emprunte de son rang & de sa dignité.

Qu'on soit donc en garde contre l'empire que prend sur nôtre raison une imagination trop favorablement prévenue. Il ne convient pas plus à un habile homme d'estre timide, qu'à un ignorant d'estre hardy.

Il faut sçavoir entreprendre à propos: mais ce n'est pas le tout que de commencer, il faut sçavoir conduire une entreprise. Il y a bien des gens qui ne sont propres qu'à entamer une affaire, & à qui il est absolument impossible de la finir. C'est par ce défaut qu'on a souvent gagné de grandes batailles sans aucun fruit; parcequ'on s'est arrêté à jouir du fruit de la victoire, quand il falloit en poursuivre les avantages. Car c'est par le même principe qu'un homme d'Estat fait, dans les affaires publiques, les mêmes fautes où tombe un particulier dans celles de sa maison.

Que

Que si un homme, après avoir bien pris ses mesures de tous côtez, vient à réüïssir en quelque chose, qu'il se donne bien de garde de se laisser aller aux illusions flatteuses que l'amour propre inspire à ceux qui ont trop de complaisance pour quelque heureux succès. Car il faut autant de modération pour ne se pas corrompre dans la bonne fortune, que de patience pour ne se laisser pas abattre par la mauvaise,

D'ailleurs il faut avoir la force de s'arrêter au milieu des entreprises les plus favorables. Le torrent de la prospérité ne doit pas nous entraîner malgré nous. Il est souvent nécessaire de ne pas pousser sa victoire aussi loin qu'on le pourroit. Une sage retraite n'est pas moins glorieuse qu'une courageuse attaque. Ce n'est qu'en se retirant du monde à propos, qu'on peut mettre à couvert la gloire qu'on y a acquise; & c'est le caractère d'un mérite consommé de pouvoir vivre dans la retraite avec dignité, après avoir paru dans le commerce avec éclat.

Voilà, Milord, de quelle maniere il me semble qu'un jeune homme qui veut soutenir un rôle éclatant dans le monde, doit commencer, poursuivre & finir ses entreprises. Je suis persuadé qu'il y a bien d'autres choses à dire sur
cela :

cela: mais dans le peu que j'en viens d'écrire il y en a assez pour faire tout entrevoir à un homme qui a autant d'expérience que vous, & dont les idées sont si fort élevées au dessus de celles du vulgaire.

REFLEXIONS

*Sur ce que l'on doit faire pour vivre
heureux:*

I. **C'**Est un grand avantage pour le repos de la vie, que de l'envisager par ce qu'elle a de plus agréable. Il faut qu'une affaire soit bien fâcheuse, pour qu'on n'en puisse pas tirer quelque utilité. On se tourmente souvent, & on se donne beaucoup de peines pour une chose qui dans la suite du tems se tourne d'elle-même agréablement pour nous.

II. La satyre peut donner beaucoup de plaisir, soit qu'on la fasse soy-même, soit qu'on l'entende des autres. Mais il ne faut pas que ce plaisir inspire une espèce de chagrin que l'on remarque dans la conversation de certaines gens qui se fâchent sérieusement des sottises, ou des extravagances d'autrui; qui ne sont point contents de l'état où ils trouvent le monde

de

de, & qui ne considèrent les choses désagréables que pour en avoir du déplaisir. De quoy seroit-il à Héraclite de gémir & de soupirer? Reforma-t-il, par là, les mœurs de son siècle? Le plus sage party est de penser à soy-même, & de laisser aux autres le soin de leurs personnes. N'-t-on pas assez de ses propres affaires?

III. Quand on est dans quelque rencontre affligeante, on devrait bien se souvenir que l'on a eu de favorables momens, & imputer à sa bonne fortune tous les biens que l'on en a reçus. Enfin on est moins malheureux quand on peut charmer la tristesse présente, ou par le souvenir, ou par l'espérance d'un état plus heureux.

IV. La plupart des gens regardent les honneurs, les richesses, ou les plaisirs des autres, comme les adultères regardent les femmes d'autrui, en méprisant celles qu'il possèdent. Ne peut-on pas jouir de la vie avec plaisir, sans jouir de tous les biens qui peuvent s'y trouver? Pourquoi se faire une nécessité de cent choses, sans lesquelles on peut estre content, pourvu que l'on soit un peu raisonnable?

V. Quoique l'ambition s'y oppose, on est plus tranquille quand on considère ceux qui sont au dessous de l'état où l'on est. Elle veut

qu'on aspire aux premiers rangs, & dédaigne cette sorte de tranquillité; mais a-t-elle quelque meilleure récompense à substituer en la place?

VI. La mesure du bonheur se doit prendre de celle des passions. Celuy qui aura le moins de desirs, d'espérances, & de ces autres sortes d'agitations d'esprit, sera sans doute le plus content.

VII. Il n'y a pas jusques au désir de la vertu qui doit estre borné, si l'on veut vivre en repos. Car enfin combien y a-t-il de vertus incompatibles? Combien y a-t-il d'entreprises qui ne sont pas propres à toutes sortes de gens? Il doit suffire de s'acquitter de l'employ où l'on se trouve, & de borner là tout son devoir.

VIII. On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusques dans l'avenir. C'est un abysme si profond, que la seule veüe est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret très-rare. Ce n'est pas que l'on ne doive estre prest aux différens événemens de la vie. Cette préparation peut nous mettre à couvert des insultes de la fortune. Nul mal ne peut arriver, quand on a un assez grand fond de patience & de raison pour le vaincre.

IX. C'est se méconnoître beaucoup que de s'étonner & de se troubler quand on a failly. Il faut avoir bien de la vanité pour ne pas connoître sa foiblesse. Mais si on la connoissoit, au moins en pourroit-on tirer cet avantage de demeurer dans un état tranquille, après quelque fragilité que ce soit.

X. Il n'y a rien qui effraye plus le monde que la mort, comme si elle n'estoit pas le passage à une meilleure vie. Vivez bien, & la pensée de la mort ne vous donnera que de la joye.

XI. Que votre esprit prévenu par quelques maximes austères, ne vous empêche pas de prendre les innocens plaisirs de la vie. Il y en a qui se font un mérite de se refuser les plus petites & les plus naturelles douceurs dont le Ciel a voulu faire le mélange avec les amertumes de la vie, pour les rendre supportables.

XII. Le solide contentement vient de la bonne conscience. Sans elle il n'y a point de plaisir qui ne devienne insupportable. Car il n'y a personne avec qui il soit plus agréable d'estre bien, & plus fâcheux d'estre mal, qu'avec soy-même. Or c'est la pensée que l'on fait son devoir, qui nous rend contents de nous-mêmes; & au contraire il n'y a rien qui donne plus de peine & d'inquiétude à l'es-

prit que les scrupules, c'est à dire les réflexions que l'on fait sur la mauvaise disposition de son cœur.

XIII. Heureux celuy qui sçait bien juger du vray bien & du vray mal : car il y a cent faux scrupules qui donnent néanmoins de véritables alarmes. Mais pour y donner ordre, n'allez pas aussi rejeter les lumières naturelles que nous avons tous de ce qui est véritablement honneste. Ce repos de ceux qui ont perdu la conscience, est une funeste lèthargie qui conduit infailliblement à la mort.

DE LA LOGIQUE.

AU lieu du grand nombre de préceptes dont la Logique que l'on apprend au Collège est composée, & qui sont la plupart, ou inutiles, ou trop embarrassez, il me semble que ces quatre seulement suffiront à tous ceux qui veulent conduire sûrement leur raison dans la recherche de la vérité.

On ne doit jamais juger qu'une chose est, ou n'est pas : sans en avoir une raison qui soit expliquée en termes si clairs, qu'elle convainque naturellement l'esprit.

De peur de se laisser emporter à la précipi-

tation d'esprit, ou aux préjugés, dont on est plein, on doit examiner tous les termes dans lesquels une raison est exposée, la divisant en autant de parties qu'il se peut. Car il n'est pas possible, ayant l'esprit aussi borné qu'est le nôtre, de bien juger d'une chose un peu étendue, que l'on ne considère tout l'un après l'autre.

III.

De plus, il faut établir un ordre dans toutes les pensées dont un sujet est rempli, Ce qui est plus simple, plus général, plus aisé à connoître doit précéder ce qui est plus composé; parce qu'il n'y a rien qui soit d'un plus grand secours que cet ordre pour connoître si l'on ne se trompe point en raisonnant, c'est à dire en faisant suivre une chose d'une autre.

IV.

Enfin on doit bien prendre garde à faire des dénombremens si entiers, que l'on soit assuré de ne rien omettre. Si l'on oublie une seule chose, il est impossible, qu'il n'y ait du défaut dans ce que l'on avance.

Pour comprendre en moins de paroles ces quatre maximes, souvenez-vous,

1. De ne juger de rien qui soit obscur, ou sans évidence.

12. Divisez la chose dont vous devez juger.

13. Ayez soin de garder de l'ordre dans vos pensées.

14. Que le dénombrement que vous faites soit entier.

*De la multitude des paroles, ou du nombre
des Livres.*

JE ne sçaurois bien expliquer ma pensée sur ce sujet, sans me servir de cette demande, s'il n'est pas vrai que ceux qui devinent, ou qui conjecturent sur quelques affaires cachées, parlent bien davantage, disent bien plus de choses que ceux qui en sçavent le secret. Que ne dit-on point des affaires de l'Etat dont il n'y a que le Prince qui ait le mystère? Un mot qu'il en diroit expliqueroit mieux toutes les faces différentes des affaires, que tout ce que les Politiques ont coutume d'en dire.

De là il me semble que l'on peut bien penser que plus on voit de Livres sur une matière, plus peut-on juger que l'on n'y connoist rien. De chaque chose il n'y a qu'une vérité à connoistre; mais au défaut de cette connoissance il y a une infinité de conjectures.

D E L A P H I L O S O P H I E
M o r a l e .

LA Philosophie Morale doit tendre à nous conduire dans la recherche du bien, comme la Logique nous conduit dans la recherche du vray.

Ainsi, celle du Collège n'est point véritablement une Philosophie Morale : car enfin il est vray qu'elle ne propose que quelques questions assez inutiles touchant l'idée que l'on doit avoir sur l'ordre des choses qui font nôtre bonheur, sur le nombre des passions, & sur d'autres points Métaphysiques qui ne peuvent servir que de matière à la dispute.

La véritable Philosophie Morale doit nous apprendre,

1. Ce que c'est véritablement que d'agir en gens raisonnables, c'est à dire avec liberté. Elle traite donc d'abord des actions humaines, c'est à dire raisonnables ou libres.

2. Après avoir supposé qu'il n'y a que les actions libres qui soient bonnes ou mauvaises, elle recherche ce que c'est que cette bonté, ou cette malice de nos actions ; ou si elles peuvent estre indifférentes.

3. C'est pourquoy, comme la bonté de nos actions dépend de leur règle & de leur fin, elle recherche quelle est cette règle & cette fin.

4. Alors elle enseigne que nous n'avons point d'autres règles que la Loy de Dieu. Elle la considère en deux manières; écrite dans les Tables de Moïse & dans l'Evanglie, expliquée selon les Pères de l'Eglise; & en second lieu, dans la conscience de chaque personne.

5. Pour ce qui est de la fin, elle montre qu'elle ne consiste point dans l'honesteté que les Païens ont recherchée avec tant de passion, mais que Dieu seul le doit estre de tout nôtre amour, dont elle découvre l'absoluë nécessité.

6. Ensuite considérant que les passions en sont un obstacle certain, elle n'apprend pas tant à les connoître, qu'à les dompter.

7. Enfin, parceque les hommes sont obligez par les besoins de la vie de vivre en société, elle parle des devoirs de justice dont nous sommes obligez les uns à l'égard des autres, en quelque état que l'on soit.

Il me semble que si l'on suivoit ce plan dans l'étude de la Morale, on y feroit bien plus de progrès, & l'on y trouveroit beaucoup plus d'agrément que dans le système sec de la Philosophie de l'Ecole.

MAXIMES DE MORALE.

LA raison qui nous oblige d'estre souvent irrésolus dans nos jugemens, parceque la plupart des objets ne se présentent pas à nôtre esprit avec assez d'évidence pour se bien faire connoistre, nous oblige à ne l'estre point dans nos actions, puisqu'ayant à vivre les uns avec les autres, il est nécessaire de choisir enfin quelque espèce de conduite, dans laquelle on doit perséverer constamment jusqu'à ce que l'on en ait trouvé une meilleure.

.III.

Car de même qu'un homme qui abat sa maison pour en rebâtir une autre, fait choix par provision, de quelque lieu pour y demeurer pendant qu'il bâtit; ainsi, lorsque l'on veut examiner avec quelque soin ses pensées, & réformer son ame sur les préjugés dans lesquels elle peut estre, il se faut faire, par provision, une Morale qui nous serve de règle. Cette Morale se peut réduire à ces quatre maximes.

I. Obéir aux Loix & aux Coutumes du País de sa naissance, & suivre en toutes choses les

opinions les plus modérées, sans desapprouver ny condamner personne.

II.

Estre si ferme dans cette conduite que l'on a choisie, que l'on n'ait nul égard à tout ce qu'on pourra nous dire pour nous en détourner: semblables, en cela, à des voyageurs qui se trouvant en quelque forest ne doivent pas errer deçà ou delà, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers le même côté, & ne le changer point pour de foibles raisons. Car enfin ils arriveront quelque part où, vraisemblablement ils seront mieux qu'au milieu d'une forest.

III.

Se délivrer de toutes les inquiétudes qui ont coutume d'agiter ces esprits foibles & chancelans, qui se laissent tourner inconstamment par toutes sortes d'exemples: car ces agitations & ces inutiles & embarrassantes réflexions amusent l'esprit, & luy ostent tout ce qu'ils peut avoir de force.

IV.

De toutes les pratiques de la Morale il faut plustôt choisir celles qui nous apprennent à nous vaincre nous-mêmes, que celles qui ont pour but de triompher de la fortune; & changer nos desirs, sans prétendre rien changer à l'or-

l'ordre du monde. Je croy que c'estoit le secret de ces Philosophes qui, malgré les incommoditez de la vie, ont pû disputer de la félicité avec leurs Dieux. Mais il est impossible de pratiquer ce secret, à moins qu'on ne soit fortement persuadé qu'il n'y a rien véritablement en nôtre pouvoir, que nos pensées & nos desirs.

Avec ce peu de maximes on peut avoir une conduite régulière, jusqu'à ce que l'on s'en forme une autre par une longue expérience, s'il est possible d'en trouver une meilleure, la vie étant courte; & les occasions d'avancer fort rares.

A U

DUC D'ORMOND.

Tous les hommes veulent estre heureux: ce désir ne nous quitte point pendant tout le cours de la vie. C'est une vérité dont tout le monde demeure d'accord.

Mais pour se rendre heureux avec moins de peine, & pour l'estre avec seureté, sans craindre d'estre troublé dans son bonheur, il faut faire en sorte, Milord, que les autres le soient
avec

avec nous. Car si l'on prétend songer seulement à soy, on trouve des oppositions continuelles. Et quand nous ne voulons estre heureux qu'à condition que les autres le soient en même tems, tous les obstacles sont levez, & tout le monde nous preste la main.

C'est ce ménagement de bonheur pour nous & pour les autres, que l'on doit appeller l'honnesteté, qui n'est, à le bien prendre, que la-mour propre bien ménagé.

L'honnesteté donc doit estre considérée comme le désir d'estre heureux, mais de manière que les autres le soient aussi. Qu'on regarde, qu'on examine toutes les actions honnestes, on trouvera qu'elles sont toutes de cette nature, & qu'elles roulent toutes sur ce principe.

Pour avoir cette honnesteté au plus haut degré, il faut avoir l'esprit excellent, & le cœur bien fait, & qu'ils soient tous deux de concert ensemble.

Par la grandeur de l'esprit, on connoist ce qu'il y a de plus juste & de plus raisonnable à dire & à faire; & par la bonté du cœur on ne manque jamais de vouloir faire & de vouloir dire ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus juste.

Quand

Quand on n'a qu'une de ces deux parties, on ne sçauroit prétendre à la parfaite honnêteté: car la grandeur de l'esprit a beau connoître la raison & la justice, si la droiture du cœur n'est de la partie, rien ne s'exécute, ny ne s'achève; & pareillement si la droiture du cœur est toute seule, & que le secours de l'esprit luy manque pour la conduire, elle marchera toujours à tâtons, sans sçavoir précisément le party qu'elle devra prendre.

Ces deux pièces sont donc essentielles pour faire un honneste homme; & puisque c'est une chose si rare de les voir séparément, combien doit-il estre encore plus rare de les voir toutes deux ensemble? Mais, Milord, lorsqu'elles se rencontrent dans la même personne, que ne font-elles point voir de grand, d'équitable, de charmant & de raisonnable? Un homme de ce caractère remplit également bien tous ses devoirs, quelque étendus & quelque différens qu'ils soient.

Il est bon sujet, bon père, bon amy, bon citoyen, bon maistre. Il est indulgent, humain, secourable & sensible aux malheurs des autres.

Il est circonspect, il est modeste, il ne fait point l'homme important, ny le précieux. Il remarque les défauts d'autrui, mais il n'en

par-

parle jamais, & ne fait pas même semblant de les voir.

Il n'est point intéressé; mais comme il connoist les besoins de la vie, sa conduite est toujours réglée, & jamais il ne vit dans le désordre.

Il n'est touché que du vray mérite. Ce que l'on appelle grandeur, autorité, fortune, richesse, tout cela ne l'enchanté point; il en dé mêle parfaitement les plaisirs & les peines; & c'est ce qui l'empêche quelquefois de prendre le chemin qui mène à la fortune.

Quoiqu'il soit agréable & de bonne compagnie, il est assez retiré, & n'aime pas le grand jour. Aussi voit-on rarement qu'il cherche à monter sur le théâtre du monde. Mais si la naissance ou la fortune veulent l'y placer, comme il a l'esprit vaste, qu'il est intelligent, pénétrant, habile, il joue parfaitement bien son rôle.

L'honneste homme fait grand cas de l'esprit; mais il fait encore plus de cas de la raison. Il aime la vérité sur toutes choses. Il veut sçavoir tout; & ne se pique point de rien sçavoir. Il prend garde à tout, il examine tout, connoist le prix, le fort & le foible de tout. Il n'estime les choses que selon leur véritable valeur. Les erreurs & les préventions les plus délicates ne
luy

luy imposent pas, & ne font aucune impression sur son esprit.

L'honneste homme enfin ne dit & ne fait jamais rien qui ne soit agréable, juste, raisonnable, & qui ne tende à faire que tous les hommes soient heureux.

Il est donc évident, Milord, que pour rendre le monde heureux, il y faudroit rétablir l'honnesteté : mais pour en venir à bout il ne suffiroit pas de connoître ce monde en l'état où il est, il seroit encore nécessaire de sçavoir comment il devroit estre, & comment il seroit effectivement si tous les hommes estoient raisonnables.

En l'état où le monde est, tout est presque en désordre. L'honnesteté n'y tient aucun rang, & les honnestes gens y sont en quelque façon comme dans un pais étranger.

Le rétablissement de l'honnesteté parmy les hommes seroit facile aux Rois. Pour achever ce grand ouvrage ils n'auroient qu'à rendre les honnestes gens heureux, & les méchans malheureux.

Si tous les hommes estoient raisonnables, il n'y auroit parmy eux que les maux naturels & inévitables, comme les maladies, la vieillesse & la mort. Cependant on y voit mille autres maux. La prévention, la fureur
l'am-

l'ambition, la perfidie, l'ignorance, & le mépris du sçavoir.

Dans le monde il n'y a que la grande naissance & la gloire de la guerre qui attirent les yeux & l'estime des hommes. Tout autre mérite, s'il faut ainsi dire, est morne & languissant, à peine y prend-on garde.

Il est bien juste que le mérite de la guerre soit considéré. Les fatigues, les blessures, & la mort même, à quoy les braves gens sont si souvent exposez, méritent encore plus de distinctions qu'on ne leur en donne. Cependant, si l'on compare les honneurs qu'on leur rend à ceux des personnes qui se rendent illustres dans les autres arts, on trouvera qu'ils sont assez bien récompensez.

Il y a cela de malheureux dans le mérite de l'esprit; que peu de gens s'y connoissent; & que dans ce petit nombre même, il s'en trouve qui n'en font pas grand cas.

Il n'en est pas de même des richesses. Tout le monde les estime, les pauvres aussi bien que les riches. Les autres biens de la fortune ont le même avantage. Les hommes de la plus basse naissance estiment la grandeur, & font ce qu'ils peuvent pour s'élever. ***

M A X I M E S.

pour l'usage de la vie.

Les hommes ne loient jamais gratuitement & sans interest. Il faut que quelque bien leur en revienne, ou qu'il en coûte quelque chose à celui qu'ils veulent bien louer.

Ceux qui sont de très grande naissance sont incessamment respectez, leur nom seul est un grand éloge. Il n'y a point de plus grand privilège parmy les hommes.

Les conditions les plus malheureuses sont les plus méprisées. Ce n'est pas assez de leurs misères effectives, on y a encore attaché la honte & le mépris. Les hommes sont en vérité bien cruels.

Il ne faut jamais dire, Bourgeois, Provincial, Campagnard: tous ces noms sont injurieux, & des noms de mépris. Il faut tâcher de les abolir, ils ne font qu'entretenir la haine entre les hommes. Mais il faut bien conserver les noms de fourbe, de traître, d'ingrat, & les autres de cette nature, pour faire toujours honte à ceux qui les méritent.

Il ne faut pas mépriser ceux qui sont en nécessité; il faut au contraire leur donner des marques d'estime. Et comme le mépris est peut-estre un des plus grands malheurs de la pauvreté, on adoucira en quelque façon leur déplaisir, en témoignant sans affectation qu'on ne les en estime pas moins, quelque malheureux qu'ils soient.

Il faut estre doux & humain à ses domestiques, & les consoler par cette douceur du malheur de leur condition. C'est un effet de la fortune qu'ils soient en cet état, & que nous nous trouvions au dessus d'eux.

Il ne faut pas estre rigoureux dans ses intérêts. Rien ne sied mieux que de relâcher un peu de ses droits.

Il faut éviter le grand jeu, c'est un divertissement trop dangereux. La colére, l'emportement, les querelles, l'accompagnent ordinairement. Il donne souvent de méchantes nuits, & à la longue il incommode toujours. D'ailleurs il faut estre toujours sur ses gardes pour s'empêcher d'estre trompé; & c'est une chose bien fâcheuse que de marcher toujours comme en pais ennemy.

Il ne faut avoir rien de remarquable ny de trop brillant dans ses habits, dans ses discours, & dans ses manières. Il me semble que l'air

modeste sied beaucoup mieux que ce qu'on nomme le bel air.

Il est beau d'avoir dans l'air quelque chose de grand; cela attire de l'estime & du respect: mais l'air doux & honneste ne fait pas de moins bons effets. C'est par là qu'on se fait aimer. Pour l'air fier que l'on estime tant, il me semble qu'il n'est bon que dans les occasions de la guerre.

On doit apprendre à ne se point ennuyer; & bien étudier cette leçon. On est bien-heureux de trouver son compte avec soy-même; car on se trouve quand on veut.

La Cour est, s'il le faut ainsi dire, un extrait de tout le Royaume. Tout ce qu'il y a de plus fin & de plus pur s'y rencontre. Les façons de parler, les modes, l'air & les manières y sont excellentes. La plupart de ces choses ne s'apprennent que par le succès, comme la Médecine ne s'est apprise que par l'expérience. Il me semble pourtant qu'on devroit songer à les connoître par leurs causes. Ce seroit bien le meilleur & le plus seur. Il faudroit pour cela connoître la nature des choses qui doivent plaire, & connoître le cœur des hommes.

On ne s'étudie qu'à plaire dans les Cours des Rois, parce que l'on y fait sa fortune en se ren-

dant agréable. De là vient que les Courtisans sont ordinairement si polis. Dans les Villes au contraire, & dans les Républiques, comme les hommes ne font leurs affaires qu'en travaillant; le dernier de leurs soins est de plaire, & c'est ce qui les rend plus grossiers.

Ce que l'on appelle le goût dans un sens figuré, c'est une chose bien rare, & qui se trouve en peu de personnes. On ne sçauroit presque ny l'apprendre ny l'enseigner, il faut qu'il soit né avec nous. La haute intelligence semble être bien au dessus, & paroît avoir plus d'étendue: mais en vérité, pour le commerce du monde & de la vie, le goût vaut son prix & tient bien son rang. Quand on a cet avantage, il ne faut pas traiter de haut en bas ceux qui ne l'ont point. On n'a pas des pièces en main pour les convaincre, & pour leur faire voir qu'ils ont tort. On les ramène bien plutôt, qu'on ne les persuade.

Pour estre agréable & de bonne compagnie, il faut penser finement, & dans le moment, sur tout ce qui se dit dans la conversation: & cela ne se peut faire, si l'on n'a l'esprit excellent, beaucoup de memoire & d'imagination. Il faut aussi sçavoir bien sa Langue, en connoître toutes les fineses, tous les biais & toutes les délicatesses. Sans cela, quand on penseroit le mieux
du

du monde, on ne doit point s'attendre de dire les choses avec le dernier agrément.

Il faut s'accommoder à la portée de ceux avec qui l'on est, & prendre en quelque façon le point & le degré de leur esprit. On doit bien se garder d'affecter de vouloir toujours estre le maître de la conversation. On se rend agréable quand on écoute volontiers & sans jalousie, & qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres.

Il n'y a point de sujet si stérile, sur lequel on ne puisse trouver quelque chose de bien pris & de bien imaginé. Mais quand le sujet ne présenteroit rien, on a toujours, à coup seur, les façons de parler agréables, dont on est le maître, & qui ne peuvent jamais manquer.

Les bons mots sont rares, & dépendent de l'occasion & de la fortune.

Les récits & les contes ne réussissent pas toujours, il ne faut pas en faire souvent, & quand on s'y trouve engagé, il faut prendre garde qu'ils ne soient pas longs, & qu'il y ait toujours quelque chose de particulier & de piquant dont on soit surpris.

Il faut éviter les redites, on ne veut point entendre ce qu'on sçait déjà, on n'y a plus d'intérêt.

Les choses nouvelles, grandes, universelles, & celles qui ont l'air du grand monde, sont toujours agréables, parceque les hommes sont curieux, parcequ'ils méprisent les choses bornées & de petite conséquence, & qu'ils sont ordinairement fort touchez de la grandeur.

C'est par cette raison que ce qui sent les Provinces, les petites Villes, & les quartiers particuliers, est de méchant goût. On s'imagine que la politesse & le bon air ne s'y trouvent pas.

La même raison fait encore que les figures tirées de la guerre, de la chasse & de la marine sont si bien reçues, & qu'on ne veut point entendre parler de celles qu'on pourroit tirer des professions basses & dont on ne fait point de cas.

Il ne faut pas s'attendre que les conversations soient toujours égales; elles sont journalières, & dépendent de la fortune aussi bien que le reste des choses.

On ne sçauroit devenir habile ny agréable, si l'on n'aime la lecture; sans cela le plus beau naturel est ordinairement sec & stérile.

Il faut faire en sorte qu'il y ait toujours dans les actions, dans les discours & dans les manières un certain air de politesse qui ne les quitte

te point. Rien n'est plus honteux que d'estre grossier.

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance & de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit & ce qu'on fait. Et comme tant de choses sont essentiellement nécessaires pour avoir de la politesse, il ne faut pas s'étonner si elle est si rare.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire l'esprit s'élève & s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

L E T T R E

A MONSIEUR JUSTE L.

JE suis ravy de vous voir en Angleterre. Le commerce d'un homme aussi sçavant & aussi curieux que vous me donnera beaucoup de satisfaction. Mais permettez-moy de n'approuver pas la résolution que vous avez prise de quitter la France, tant que je vous verray conserver pour elle un si tendre & un si amoureux souvenir.

Quand je vous vois triste & désolé regretter

Paris, aux bords de nôtre Tamise, vous me remettez dans l'esprit les pauvres Israélites pleurans leur Jérusalem aux bords de l'Euphrate. Ouvivez heureux en Angleterre: par une pleine liberté de conscience: ou accommodez-vous à la Religion Catholique en vôtre païs, pour y jouir des commoditez que vous regretez.

Est-il possible que des images, des ornemens, des cérémonies, & d'autres pareilles choses sur lesquelles vous établissez des disputes si mal fondées, & dont vous vous faites si mal-à-propos des sujets de séparation, troublent le repos des Nations, soient cause des plus grand malheurs qui arrivent aux hommes.

J'avouë qu'il est beau de chercher Dieu en esprit & en vérité. Ce premier Estre, cette souveraine Intelligence merite nos spéculations les plus épurées. Mais quand nous voulons dégager nôtre ame de tout commerce avec les sens, sommes nous assurez qu'un entendement abstrait ne se perde pas en des pensées vagues, & ne se forme pas plus d'extravagances qu'il ne découvrira de vérité?

D'où pensez-vous que viennent les absurditez de tant de Sectes qui se trouvent répandus
par

par le monde, que des méditations creuses où l'esprit, au bout de sa rêverie, ne rencontre que ses propres imaginations?

Perdez, Monsieur, cette opposition chagrinée que vous avez contre nos Images. Les images arrestent, en quelque façon, cet esprit si difficile à fixer. D'ailleurs, il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'imitation; & de toutes les imitations, il n'y en a point de si légitime que celle d'une peinture qui nous représente ce que nous devons révéler.

L'idée des personnes vertueuses nous porte à l'amour de la vertu, & fait naître en nous un juste désir d'acquérir la perfection qu'ils ont acquise.

Il est des émulations de sainteté, aussi bien que des jalousies de gloire; & si le portrait d'Alexandre anima l'ambition de César à la conquête du monde, l'image de nos Saints peut bien exciter en nous l'ardeur de leur zèle, & nous inspirer cette heureuse violence qui ravit les Cieux.

J'avoie que le vieux Testament ne permettoit pas de rien former à la ressemblance de Dieu. Ce Dieu s'estoit peint luy-même dans le grand ouvrage de l'Univers. Les Cieux, le Soleil, les Etoiles, les Elémens estoient les images de son immensité & de sa puissance.

L'ordre merveilleux de la nature nous exprimait sa sagesse. Notre raison qui veut tout connoître, trouve chez elle quelque idée de cette Intelligence infinie ; & voilà tout ce qui pouvoit estre figure d'un Dieu qui ne se decouvroit aux hommes que par ses œuvres.

Mais il n'en est pas ainsi dans la nouvelle Alliance. Depuis qu'un Dieu s'est fait homme pour nôtre salut, nous pouvons bien nous en former des images qui nous excitent à la reconnoissance de sa bonté & de son amour. Et en effet, si l'on a condamné comme hérétiques ceux qui nioient son humanité, n'est-ce pas une absurdité étrange de nous traiter d'idolâtres, pour aimer à la voir représentée ? On nous ordonne de songer toujours à sa Passion, de méditer toujours sur ses tourmens ; & l'on nous fait un crime d'avoir des figures qui nous en entretiennent le souvenir ! On veut que l'image de sa mort soit toujours présente à nôtre esprit ; & l'on ne veut pas que nous en ayons aucune devant les yeux ?

Votre aversion pour les ornemens de nos Prestres, & pour ceux de nos Eglises, n'est pas mieux fondée. Ne scavez-vous pas, Monsieur, que Dieu prit le soin d'ordonner luy-même
jus-

jusqu'à la frange des habits du grand Pontife ? Et trouvez-vous que nos habits Pontificaux soient fort éloignez de ceux du grand Sacrificateur !

- Vous n'êtes pas moins farouche à retrancher nôtre Musique, qu'à condamner nos Images. Vous devriez vous souvenir, Monsieur, que David n'a rien tant recommandé aux Israélites, que de chanter les louanges du Seigneur avec toutes sortes d'instrumens.

La Musique de nos Eglises élève l'ame, purifie l'esprit, touche le cœur, & inspire ou augmente la dévotion.

Lorsqu'il s'agit d'un mystère ou d'un miracle, vous ne connoissez que les sens & la raison. Dans les choses naturelles qui conduisent à la pureté, les sens & la raison sont vos ennemis. Là, Vous donnez tout à la nature : icy, à la grâce. Là, on ne vous allégué rien de surnaturel que vous ne traitiez de ridicule : icy, on ne vous dit rien d'humain que vous ne trouviez profane & impie.

Les contrariétés n'ont duré que trop longtemps. Convenez avec nous des usages légitimement établis ; & nous écrirons avec vous contre les abus qui se sont introduits.

Quant à la doctrine de nos Eglises touchant la présence réelle du Corps de-Jesus-Christ au

Sacrement de nos Autels, vous n'avez pas plus de raison de la contester. Vous dites qu'il est difficile de convenir, avec nous d'un corps sans figure & sans extension. Mais est-il aisé de s'accommoder, avec vous, de votre manducation spirituelle ? De cette foy qui mange réellement la substance de ce même corps ? La difficulté de concevoir le mystère est-elle moins grande de votre côté ? Et un miracle n'est-il pas aussi nécessaire à votre opinion, qu'à la nôtre ?

Que si, malgré tout cela, l'amour de la séparation vous possède encore, & que vous ne puissiez vous détacher de l'habitude de vos sentimens, ne vous plaignez pas de ce qu'on vous ôte, comme d'une injustice. Remerciez de ce qu'on vous laisse, comme d'une grace. Le chagrin, le murmure & les oppositions vous nuiront plutôt que de vous servir. Au lieu qu'une conduite plus respectueuse, & des intérêts plus discrettement ménagés que violemment soutenus, pourroient arrêter le dessein de votre perte, s'il estoit formé.

Une des premières sagesse & des plus recommandées, c'est de respecter, en tout pays, la Religion du Prince. Condamner la créance du Souverain, c'est condamner le Souverain en même

même tems. Un Protestant François, qui, dans ses discours ou dans ses écrits, traite la Religion Catholique d'idolatrie, accuse le Roy, par une conséquence nécessaire, d'estre idolatre, & luy fait une insulte dans ses propres Etats. Ce que les Empereurs Romains n'ont jamais souffert.

Je sçay bien qu'avec tout cela je vous exhorte peut-estre vainement, dans la disposition où vous estes. Un sentiment comme naturel qui se forme des premieres impressions, l'attachement qu'on a pour d'anciennes habitudes, la peine qu'on souffre à quitter une créance dans laquelle on a esté nourry, pour en prendre une autre à laquelle on a toujours esté opposé, une délicatesse de scrupule, une fausse opinion de constance, sont des liens que vous romprez difficilement. Mais du moins laissez à vos enfans la liberté de choisir, que vos vieux engagements ne vous laissent pas.

Vous-vous plaignez de l'Arrest qui les oblige à faire choix d'une Religion à sept ans, & c'est là la plus grande faveur qu'on leur pouvoit faire. Par là, on leur rend la Patrie que vous leur avez ostée: on les remet dans le sein de la République d'où vous les avez tirez: on les fait rentrer dans le droits
des

des honneurs & des dignitez dont vous les avez exclus.

Ne leur enviez point, Monsieur, des avantages dont vous ne voulez pas profiter; & gardant pour vous vos opinions & vos malheurs, remettez le soin de leur Religion à la Providence divine, qui éclate si visiblement dans une telle conduite.

Où est le père qui n'inspire le zèle de son party, autant que celui de la Religion, à ses enfans? Et que sçait-on ce qui arrivera de ce zèle? S'il s'en formera de la tureur, ou de la piété? S'il produira des crimes, ou des vertus? Dans cette incertitude, Monsieur, remettez toutes choses à la disposition d'une Loy qui n'a pour but que le bien public, & l'intérêt particulier de vos familles.

L E T T R E

A Monsieur le Comte de C.

COMME je m'intéresse infiniment à tout ce qui vous regarde, le détail de vos affaires galantes m'a fait un véritable plaisir. Des personnes qui en sont parfaitement informées ont pris soin de me le mander; & j'aurois envie de
me

me plaindre à vous du secret que vous m'en avez fait, si je ne craignois de troubler une joye aussi grande que la vôtre, par des reproches d'amitié.

Que vous estes glorieux, Monsieur, après avoir si souvent donné des marques de votre valeur contre les ennemis de l'État, d'avoir dompté, dans les douceurs de la Ville, le cœur du monde le plus fier, & qui avoit défié toute la terre?

Je conçois cette charmante personne, dans qui la beauté, l'esprit & les manières semblent disputer à qui luy donnera un plus haut prix. Aimable, délicate, aujourd'huy, pour vous seul, devenuë amante; en vérité, Monsieur, j'entre dans les transports qui vous ont fait oublier tout le monde, pour ne laisser dans votre esprit que l'idée d'une personne si accomplie. Je vous pardonne cet abandonnement entier, & je conçois qu'il vous est difficile d'estre encore sensible pour Madame de L. qui est si fort au dessous de l'autre par les charmes de sa personne.

Mais enfin, Monsieur, votre oubly & votre abandonnement, excusables dans les commencemens d'une si grande fortune, ne le seroient plus, s'ils duroient toujours. Vous sçavez que Madame de L. a un mérite fort distingué. Vous sçavez

ſçavez tout ce que vous luy devez. Elle vous aime autant qu'on aima jamais. Son amour ne luy devoit-il point tenir lieu de beauté? Et la reconnoiſſance dont vous vous piquez tant ailleurs, ne vous oblige-t-elle point à quelque retour?

Pour moy, je vous avouë que la peinture qu'elle fait de vôtre inſenſibilité & de ſes douleurs eſt ſi vive & ſi touchante dans les Lettres qu'elle m'écrit là-deſſus, que je ne ſçaurois m'empêcher d'entrer dans ſes intérêts. Souffrez donc, Monſieur, je vous prie, mes remontrances. Vous devez cela à nôtre amitié; & je les dois à la confiance qu'a priſe en moy une malheureuſe.

Il ne s'agit point icy de quitter, en ſa faveur, cette beauté qui vous enchante. Il ne faut que vous donner la peine de tromper Madame de L. vous le ferez bien aiſément, puisqu'elle vous aidera elle-même. Et je ne crois pas que vous pouſſiez la bonne foy juſqu'à en faire ſcrupule.

Vous n'ignorez pas que vôtre nouvel amour ſera mêlé de quelques broüilleries, & de quelques froideurs. Vous donnerez ces tems à Madame de L. Elle s'en contentera; & vous vous ſervirez d'elle pour rallumer les feux de l'autre, que les incidens fâcheux,
ou

ou la tranquillité même, pourroient éteindre.

Encore une fois, Monsieur, ne négligez point une femme dont bien d'autres pourroient s'accommoder. Laissez-luy croire qu'elle a encore quelque place dans votre cœur. Alcibiade ne dédaigna pas de manger du pain grossier & du potage noir de Lacédémone, après avoir goûté les délices d'Athènes. Il sortoit d'entre les bras de l'aimable Aspasia, la plus charmante créature de la Grèce, où il avoit goûté tout ce qu'un amour tendre a de vif & de délicat : il s'accommoda pourtant, à Sparte, de la Reine, dont les manières estoient grossières, & qui estoit bien éloignée d'avoir les charmes d'Aspasia.

Voilà, Monsieur, un exemple à suivre. Considérez même, avec un peu d'attention, le caractère d'Alcibiade, & vous trouverez par tout une ressemblance de vous à luy, qui ne vous est pas désavantageuse.

L E T T R E

A Madame D. D. B. C.

A Ce que j'apprens, Madame; vous voulez devenir dévote. J'en rends grâces à Dieu,

de tout mon cœur ; ayant plus de besoin, en vos entretiens, de la pureté des sentimens que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous estre inspirés dans le commerce des hommes.

Je vous conjure donc, comme intéressé avec le Ciel, de prendre une dévotion véritable ; & pour la rendre telle qu'elle doit estre, prenez soin d'éviter les défauts dont celle des autres est si souvent accompagnée.

Il en est assez qui pensent avoir l'ardeur d'un beau zèle. Il en est assez qui se possèdent dans une bonne & solide piété. Il en est assez enfin qui seroient capables de mourir pour Dieu, par les sentimens d'une foy courageuse. Mais, en vérité, il en est bien peu qui veuillent vivre selon les loix de l'Evangile & de la Religion.

Attendez tout de leur ferveur, où il est besoin d'entreprendre. N'espérez presque rien d'elles, où il est besoin d'égalité & de retenue.

Il faut voir comment elles se comportent dans les choses que Dieu exige de leur soumission, & quand elles auront de la règle dans leurs mœurs, de la modestie dans le commerce du monde, & de la patience dans les injures, alors je seray satisfait de leur dévotion, par leur conduite.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres ; & voulant vous donner à Dieu, faites moins entrer, dans votre dévotion, ce que vous aimez, que ce qui luy plaist. Si vous n'y prenez garde, votre cœur luy portera ses mouvemens, au lieu de recevoir les impressions de sa grace ; & vous ferez toute à vous, quand vous penserez estre toute à luy.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre sa volonté & la vôtre. Vous pouvez aimer ce qu'il aime : vous pouvez désirer ce qu'il désire. Mais nous faisons ordinairement, par une douce & secrète impression, ce que nous désirons de nous mêmes. Et c'est ce qui nous doit rendre plus attentifs & plus appliquez à ne rien faire que par la considération de ce qu'il veut.

Il ne faut pas néanmoins, pour cela, Madame, vous assujettir à la conduite de ces Directeurs qui font entrer, dans leurs maximes, une certaine délicatesse de spiritualité que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent peut-estre pas eux-mêmes. Les volontez de Dieu ne sont pas si cachées, qu'elles ne puissent se découvrir à ceux qui les veulent suivre ; & presqu'en tout, vous aurez moins besoin de lumière, que de soumission. Celles qui ont du rapport à vos desirs sont agréablement entendues,

& agréablement suivies. Celles qui choquent vos inclinations s'expliquent assez : mais la nature y repugne, & l'ame indocile se défend de leur impression.

Jé désirerois donc, Madame, deux choses de vous, dans la dévotion où vous allez vous engager. La première est que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre cœur, parceque vous ne le croyez plus propre pour les passions des hommes. La seconde est que vous ne déguisiez jamais vos animosités sous une apparence de zèle ; & que vous ne persecutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de piété.



A S A

M A J E S T É
 BRITANNIQUE
 GUILLAUME III.

SUR SA BLESSURE

Au passage de la Riviere de Boine.

* * * * *

Mars, ce Dieu qui préside aux sanglantes
 allarmes,

N'inventa les canons, ces effrayantes armés,
 Que pour ceux que la peur éloigné trop des
 coups.

Eh! comment auroit cru le Dieu de la vail-
 lance si lancé,

Qui sçait qu'avec tant d'assurance.
 Vous affrontez la mort, & Bellone en cou-
 roux,

Que les coups de canon, duslent estre pour
 vous?

C'est des piques, & des épées,
 De ces armes de sang trempées,
 Où vous vous exposez toujours,
 C'est des coups tirez teste à teste,
 Quand un fier ennemi veut percer, ou s'arreste,
 Qu'il songeoit seulement à garentir vos jours.

Chacun sçait que des Rois les personnes sacrées
 Peuvent estre à couvert prudemment retirées;
 Pour donner un bon ordre aux plus pressans
 besoins,
Et haster les secours qu'on attend de leurs
soins.

Mais ces Rois sont pour vous peu dignes de
 mémoire.
 D'autres Rois, vrais guerriers, célèbres dans
 l'Histoire,
 Rois Héros, peut-on dire, à peu près comme
 vous,
 Paroissent à vos yeux au comble de la gloire
 Pour avoir sçu courir au gain d'une victoire.
 Ah! GRAND ROY, cet honneur peut
 faire des jaloux.
 Mais le bien du public n'a-t-il rien qui soit
 doux?

En Héros chaque jour la valeur vous expose.
En Roy juste & prudent, vous reglez chaque
chose.

Le Soleil, qui voit tout, jusqu'ici n'a pu voir
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir.

Ah! prenez plus de soin d'une si belle vie.
Tout combat, tout péril, fait votre empress-
ement.

Que nous serions heureux, si vous n'aviez
envie.

Que de vous exposer au canon seulement?

Encore avons nous fait la triste expérience
Que nous n'aurions par là qu'une foible assu-
rance.

Revenez. Revenez. Notre timide amour
Ne voit de sûreté qu'en votre seul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuse nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos esprits;
On pourroit voir ici plus de douleurs mortel-
les,
Qu'on n'a vû de riomphe & de joye à Pa-
ris.

Quand vous courez hazard, vos dangers sont
les nôtres.

Plus que nos propres maux, nous ressentons les
vôtres.

Et du coup, dont le Ciel a soin de vous guérir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Pourquoy toujours courir de victoire, en vi-
ctoire.

Quand nous pourrions tout dire à la postérité,
Nos Neveux ne voudront pas croire
Le fécit de la vérité.

N'ajoutez rien à votre gloire.
Tant d'exploits si guerriers ont déjà mérité,

Qu'on fasse passer votre histoire
Pour fable de l'Antiquité.

Suspendez l'ardeur sans égale
Qui vous porte dans les combats.

Ne verra-t-on point d'intervalle
Où le péril soit pour vous sans appas;

Qu'on n'a vu de triomphe & de joye à Pa-

**

En vertu, en travaux, vous passez les grands
hommes,
Et des siècles passez, & du siècle où nous som-
mes.

Vous aurez surmonté **LE HEROS DES
HEROS.**

Si vous gagnez sur vous un temps pour le
supérieur repos.
De vos Exploits l'agréable mémoire
Dans ce repos peut vous entretenir.

L'hiver est fait pour jouir de la gloire,
Comme l'Eté sert pour en acquérir.

**

Animé de l'ardeur qu'inspire un grand cou-
rage,
A la teste des siens un Roy passe à la nage;
Et tout blessé qu'il est, à peine a-t-il passé,
Qu'il charge, rompt, défait; qu'il a tout ren-
versé.

**

Du passage du Leck on perd ici l'idée:
Et celle de Gustave est aussi peu gardée;
On ne se souvient plus d'Adolphe, ni du Sond
Quand la glace tremblante y tenoit lieu de
pont.

**

Le Rhin trop orgueilleux d'avoir vu son ri-
vage.

Tout couvert d'escadrons qui passoyent à la
nage,

Du combat étonnant, dont on vient l'informer
Porte, triste & confus, la nouvelle à la Mer.

Qu'on ne me parle point du combat héroïque
Qu'Alexandre donna sur le bord du Granique:
Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard
Qu'au port d'Alexandrie a pû courir César.

Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre,
Cèdent aux beaux exploits de ce foudre de
guerre.

Pour le mieux préférer, ajoutons y ces mots,
On trouve en luy LE SAGE, on trouve
LE HEROS.

Le Grec, vain & léger, prenoit plaisir à dire
Tout ce qu'il avoit fait; le Romain, à l'é-
crire.

Ce HEROS a passé tous les deux par les
faits;
Et, modeste vainqueur, il n'en parle jamais.

* *

Tous deux ont combatu pour asservir le Monde.

Le malheur du public suiyoit tous leurs exploits.

Ici, l'on s'est commis sur la Terre, & sur l'Onde,

Pour assurer le peuple, & maintenir les loix,

* *

Là, le parti vainqueur soupire
De sa dure captivité.

Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la liberté.

* *

Ces vers sont au deslous du sujet, je l'avouë.

Mais qui peut n'y pas échouer?

Quand un Prince est tant à louer,

C'est sans grand succez qu'on le louë,



R E C I T

d'une

C O N V E R S A T I O N

De Monsieur le Maréchal d'Hocquincourt
avec le Pere Canaye Jésuite, par M.
D. S. E.

Comme je disnois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hocquincourt, le Pere Canaye qui y disnoit aussi fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion exige de nous, & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques revelations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits forts qui veulent examiner toutes choses par la raison.

A qui parlez-vous des Esprits forts, dit le Maréchal; & qui les a connus mieux que moy? Bardouville & St. Thibal ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagerent dans le party de Monsieur le Comte contre le Cardinal de Richelieu, Si j'ay connu des Esprits

prits forts ? Je ferois un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, & S. Thibal retiré en Hollande, je fis amitié avec Lafrette & Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des Esprits forts, mais de braves gens. Lafrette étoit un brave homme & fort mon amy. Je pense avoir assez témoigné que j'étois le sien dans la maladie dont il mourut. Je le voyois mourir d'une petite fièvre, comme auroit pu faire une femme ; & j'enragois de voir Lafrette, ce Lafrette, qui s'étoit battu contre Bouteville, s'esteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine Sauvebœuf & moy de sauver l'honneur à notre amy. Ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet pour le faire perir en homme de cœur. Je luy appuyois le pistolet à la tête, quand un B... de Jesuite qui étoit dans la chambre me poussa le bras & détourna le coup. Cela me mit en si grande colere contre luy, que je me fis Janseniste.

Remarquez vous, Monseigneur ; dit le Pere Canaye : remarquez vous comme Satan est toujours aux aguets. *Circuit quarens quem devoret.* Vous concevez un petit dépit contre nos Peres. Il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous devorer ; pis que devorer, pour vous faire Janseniste. *Vigilate, Vigilate.*

late. On ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemy du genre humain.

Le Pere a raison, dit le Maréchal. J'ay ouy dire que le Diable ne dort jamais. Il faut faire de même, & bonne garde; bon pied bon œil. Mais quittons le Diable, & parlons de mes amitez. J'ay aimé la guerre devant toutes choses; Madame de Monbazon après la guerre; & tel que vous me voyez la Philosophie après Madame de Monbazon. Vous avez raison, reprit le Pere, d'aimer la guerre, Monseigneur: & la guerre vous aime bien aussi; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi moy? Le Roy m'a donné la direction de l'hospital de son armée de Flandres: n'est-ce pas être homme de guerre? Qui eust jamais crû que le Pere Canaye eust dû devenir soldat? Je le suis, Monseigneur, & ne rends pas moins de service à Dieu dans le Camp, que je luy en rendrois au College de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre est servir son Prince; & servir son Prince, est servir Dieu.

Mais pour ce qui regarde Madame de Monbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente, Quoy,

Quoy, mon Pere, vous voudriez que j'aimasse comme un sot? Le Maréchal d'Hocquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne faire que soupirer. Je voulois, mon Pere, je voulois; vous m'entendez bien. Je voulois. Quels je voulois! En verité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de Saint Louis seroient bien étonnez de ces je voulois; quand on a été long-temps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, Passons, vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

Il n'y a point là de divertissement, mon Pere; sçavez-vous à quel point je l'aimois? *Jusque d'aras*, Monseigneur. Point d'aras, mon Pere. Voyez-vous, dit le Maréchal prenant un couteau dont il serroit le manche, voyez-vous, si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. Le Pere Canaye surpris de ce discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria Dieu secrettement qu'il le delivrât du danger où il se trouvoit; mais ne se fiant pas tout à fait à la priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable; & à luy voir le couteau toujours levé, on eust

eust dit qu'il alloit mettre son ordre à execution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque tems aux frayeurs de la Réverence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport ne rendist funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je luy fis souvenir que Madame de Monbazon étoit morte, & luy dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'estoit plus.

Dieu fait tout pour le mieux, reprit le Maréchal : la plus belle femme du monde commençoit à me lanterner, lors qu'elle mourut ; Il y avoit toujours auprès d'elle un certain Abbé de Rancé, un petit Janseniste qui luy parloit de la grace devant le monde, & l'entretenoit de toute autre chose en particulier. Cela me fit quitter le party des Jansenistes. Auparavant je ne perdois pas un Sermon du Pere Desmarez, & je ne jurois que par Messieurs de Port-Royal. J'ay toujours été à confesse aux Jesuites depuis ce tems-là ; & si mon fils a jamais des enfans, je veux qu'ils étudient au College de Clermont sur peine d'être desheritez. Oh que les voyes de Dieu sont admirables ! s'écria le Pere Canaye ; que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de Janseniste poursuit une Dame à qui Monseigneur

-vou-

vouloit du bien : le Seigneur misericordieux se fert de la jalousie pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicij tua Domine!*

Après que le bon Père eut fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'estoit permis d'entrer en discours, & je demanday à Monf. le Marechal, si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avoit eue pour Madame de Monbazon.

Je ne l'ay que trop aimée la Philosophie, dit le Maréchal, je ne l'ay que trop aimée; mais j'en suis revenu, & je n'y retourne pas. Un Diable de Philosophe m'avoit tellement embrouillé la cervelle de premiers Parens, de Pomme, de Serpent, de Paradis terrestre & de Cherubins, que j'estois sur le point de ne rien croire. Le Diable m'emporte si je crovois rien. Depuis ce tems-là je me frois crucifier pour la Religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de raison; au contraire moins que jamais; mais je ne saurois que vous dire, je me ferois pourtant crucifier sans savoir pour quoy.

Tant mieux, Monseigneur, reprit le Père d'un ton de nez fort devot, tant mieux; ce ne sont point des mouvemens humains, cela vient de Dieu. Point de raison; c'est la vraie Religion.

gion cela; point de raison. Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce? *Estote sicut infantes*. Soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence; & pourquoy? parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu*, Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Ils ne pèchent point: la raison est, qu'ils n'ont point de raison. *Point de raison*, je ne saurois que vous dire, je ne say pourquoy: les beaux mots? Ils devroient être écrits en lettres d'or. *Ce n'est pas que j'y voye plus de raison; au contraire moins que jamais.* En yérité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel. *Point de raison*; que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce!

Le Pere eust poussé plus loin la haine qu'il avoit contre la raison: mais on apporta des lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les leut tout bas, & après les avoir leuës il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. Si je voulois faire le Politique, comme les autres, je me retirerois dans mon cabinet pour lire les dépêches de la Cour: mais j'agis & je parle toujours à cœur ouvert. Monsieur le Cardinal me mande que Stenay est pris, que la Cour sera icy dans huit jours, & qu'on

qu'on me donne le commandement de l'armée qui a fait le siege, pour aller secourir Arras avec Turenne & la Ferte. Je me souviens bien que Turenne me laissa battre par Monsieur le Prince, lors que la Cour étoit à Gien : peut-être que je trouveray une occasion de luy rendre la pareille. Si Arras étoit sauvé, & Turenne battu, je serois content ; j'y feray ce que je pourray : je n'en dis pas davantage.

Il nous eust conté toutes les particularitez de son combat, & le sujet de la plainte qu'il pensoit avoir contre Monsieur de Turenne ; mais on nous avertit que le Convoy étoit déjà assez loin de la ville. Ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'eussions fait.

Le Pere Canaye qui se trouvoit sans monture en demanda une qui le pût porter au Camp. Et quel cheval voulez-vous, mon Pere ? dit le Maréchal. Je vous répondray, Monseigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre, *Qualem me decet esse, mansuetum*. Tel qu'il faut que je sois, doux, paisible. *Qualem me decet esse, mansuetum !* J'entens un peu le Latin, dit le Maréchal, *mansuetum* seroit meilleur pour des brebis, que pour des chevaux. Qu'on donne mon cheval au Pere, j'aime son Ordre, je suis son amy, qu'on luy

donne mon bon cheval. J'allay dépêcher mes petites affaires, & ne demeuray pas long-tems sans rejoindre le Convoy. Nous passâmes heureusement, mais ce ne fut pas sans fatigue. Pour le pauvre Pere Canaye, je le rencontray dans la marche sur le bon cheval de Monsieur d'Hocquincourt. C'estoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il machoit éternellement son mors, alloit toujours de costé, hannissoit de moment en moment, & ce qui choquoit fort la modestie du Pere, il prenoit indecemment tous les chevaux qui approchoient de luy pour des cavallés. Et que vois-je, mon Pere, luy dis-je en l'abordant, quel cheval vous a-t-on donné là? Où est la monture du bon Pere Suarez que vous avez tant demandée? Ah! Monsieur, je n'en puis plus. Il alloit continuer ses plaintes, lors qu'il partit un lièvre. Cent Cavaliers se débandent pour courir après, & on entend plus de coups de pistolet qu'à une escarmouche. Le cheval du Pere accoutumé au feu sous le Maréchal emporte son homme, & luy fait passer en moins de rien tous ces debandez. C'estoit une chose plaisante, de voir le Jesuite à la teste de tous malgré luy, Heureusement le lièvre fut tué, & je trouvay le Pere au milieu de trente Cavaliers qui luy donnoient l'honneur d'une
chasse

chasse qu'on eust pû nommer une occasion. Le Père recevoit la louange avec une modestie apparente. Mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du bon Pere Suarez, & se savoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le Barbe de Monsieur le Maréchal. Il ne fut pas long-têms sans se souvenir du beau dit de Salomon, *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas*. A mesure qu'il se refroidissoit, il sentoit un mal que la chaleur luy avoit rendu insensible; & la fausse gloire cedant à de veritables douleurs, il regrettoit le repos de sa Société & la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée. Mais toutes ces reflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au Camp, & il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout prest d'abandonner son Bucephale pour marcher à pied à la teste des fantasins.

Je le consolay de la premiere peine, & l'exemptay de la seconde, luy donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu souhaiter. Il me remercia mille fois, & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en Jesuite réservé qu'en homme libre & sincere. Je luy demanday quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hocquincourt. C'est un bon Seigneur, me

dit-il; c'est une bonne ame: il a quitté les Jansenistes, nos Peres luy sont fort obligez; mais pour mon particulier je ne me trouveray jamais à table auprès de luy, & ne luy emprunteray jamais de cheval.

Content de cette premiere franchise, je voulois m'en attirer encore une autre. D'où vient, continuay-je, la grande animosité qu'on voit entre les Jansenistes & vos Peres? Vient-elle de la diversité des sentimens sur la doctrine de la grace? Quelle folie, quelle folie, me dit-il, de croire que nous nous haïssons pour ne penser pas la même chose sur la grace! Ce n'est ni la grace, ni les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble. La jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les Jansenistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer.

Pour parvenir à leurs fins ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence: & ils affectent l'austerité & la rigueur. Nous consolons les ames par des exemples de la miséricorde de Dieu: ils les effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance; & veulent s'assujettir ceux que nous voulons qui nous soient sujets. Ce n'est pas que
les

les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes : mais chacun se veut donner du credit en les sauvant ; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celuy qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'estois purement Iesuite avec luy, & j'ay la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louay fort du nouvel Esprit que sa dernière profession luy avoit fait prendre, & il me sembloit que la louange luy plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus long-tems : mais comme la nuit approchoit, il fallut nous separer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procedé, que j'estois satisfait de sa confidence.

Pour

M A D A M E P.

après la perte d'un grand procès.

NE regrettez point, Uranie,
L'estat où vous avés esté ;

C n'est pas la prospérité
Qui fait toujours icy le bonheur de la vie.

Et bien souvent l'adversité,
Dont tost ou tard elle est suivie,
N'enleve au malheureux qu'elle a persecuté,
Que ce qui fournissoit de matiere à l'envie,
Et met le reste en sûreté.

La fortune à nos vœux à la fin exorable
Au rang de ses mignons à peine nous a mis,
Qu'un traitement si favorable
Du reste des mortels nous fait des ennemis.
Chacun d'eux contre nous s'irrite,
Et cette foule de jaloux
Ne songe qu'à venger sur nous
L'affront que cette aveugle a fait à leur me-
rite.
Ainsi loin de nous resjouir
Des grands que biens sur nous il luy plaist de
respendre,

Nous commençons lors à comprendre
Que la peine de les déffendre
Passe le plaisir d'en jouir.

Il faut du bien dans la jeunesse
Pour fournir à tous ses plaisirs;
Mais l'âge qui la suit, & fait nostre sagesse,
Fait aussi qu'on se passe aisément de richesse
En affoiblissant nos desirs.

Peu de chose fait l'opulence
De cette tranquille saison.
Quand la nature & la raison
Reglent seules nostre dépence,
On ne voit jamais l'Indigence
Troubler la paix de la maison.

Oubliés pour toujours vostre triste aventure.
Au lieu de tous ces biens qu'on vient de vous
Oster
Faites vous désormais une richesse sure
En vous accoustumant à ne rien souhaiter.

Vous croiriés, dires-vous vostre sort suppor-
table,

Si vos seuls intérêts faisoient vostre douleur,
Et vous n'estes inconsolable,

Qu'à cause que vostre malheur
Fait perdre à vos enfans un destin agréable.

Ne permettés jamais que cette illusion
D'un nouveau chagrin vous accable.

Cette innocente affection
N'est rien qu'un pretexte honorable,

Dont pour vous tourmenter se sert l'ambition.

Donnés à vos enfans ce qu'une mère sage
Peut encor leur donner quand elle a tout per-

du, En

En leur laissant Pour heritage
 L'exemple de vostre vertu.
 Apprenez leur qu'un gros partage
 N'est pas ce qui fournit les solides plaisirs.
 Il est si malaisé d'en faire un bon usage,
 Qu'un si dangereux avantage
 Ne doit estre jamais l'objet de leurs desirs

Vers Libres
 Contre Varillas.

Qui l'auroit pensé ! Varillas
 Sans montrer † sa figure épouvante la
 terre ;
 Car du haut de son galotas
 Livres sur livres il desferre.
 C'est de là qu'à Burnet, qui ne s'en doutoit
 pas,
 Il declare mortelle guerre,
 Et qu'il luy tombe sur les bras.
 Son audace d'abord a fait quelque fracas,
 Et surpris la fiere Angleterre ;
 Mais malgré le secours de son fameux Second,
 Le grand Florimond de Raymond,
 Il fuit devant Burnet qui le poursuit, le ferre ;

II

† Voy la dern. Crit. de M. Burnet. p. dern.

Il se voit abbatu sous un bras si pesant ;
Et ses armes enfin fressles comme le verre ;
N'ont fait de bruit qu'en se brisant.

De son ardeur Burnet m'anime
Et sa Prose appelle ma Rime
A ce même combat pour lui si glorieux.

Où, contre Varillas qui me blesse les yeux,
Il faut qu'à mon tour je m'escrime.

Aussi bien en ce temps Poètes, Orateurs
Au Parnasse attroupés se raillent en Breteurs
Depuis le pied jusqu'à la cime

On n'y void qu'Auteurs contre Auteurs.
(a) L'un des Chefs des Gladiateurs.

S'attaque aux Anciens ; (b) l'autre en veut aux
Modernes ;

Pour moy je n'en veux qu'aux Menteurs.
Et qu'aux diseurs de balivernes.

Ce n'est que Varillas que je cherche aujour-
d'hui ;

Varillas Successeur tres-digne
De Maimbourg menteur avant lui ;

Varillas l'heritier de sa plume maligne.

Par ces nouvelles qualités,
Déjà plus d'un Auteur au monde le designe.

Faisons voir avec eux tous ses vilains costés ;
Et vangeant le Public de ses temerités

Perçons de mille traits cet Imposteur insigne.

Ah !
(a) Mr. Perrault. (b) Mr. de Longepierre.

Ah! plustost retenons ces discours emportés;
 Suivons le doux penchant d'une humeur plus
 benigne;

Et pour toutes les faussetés
 Qu'en ses Livres divers il sème à chaque ligne,
 Disons lui sans aigreur toutes ses verités.

Lors que cet Ecrivain à gages,
 De son encre bourbeuse a falli bien des pages,
 Il pretend fierement que nos meilleurs Esprits
 Enflent les Revenus qu'il a de ses Ecrits
 D'un tribut d'encens & d'hommages;

Mais il reçoit tout le mépris
 Que les bons Connoisseurs doivent à ses Ou-
 vrages;

C'est là leur legitime prix.
 Ils ne sont admirés que de ces gens peu sages,
 Qui d'un indigne amour pour les Romains é-
 pris,

S'engagent par avance à donner leurs suffrages
 Aux sortes nouveautés dont ils seront surpris.

Qui dans ce vain Auteur ne cherche qu'à s'in-
 struire,

S'embarrasse & se trouve en un pays perdu.

Ce faux guide à l'Erreur vendu

N'est payé que pour y conduire.

On croiroit, à lui voir cent nouveaux faits

deduire,

Qu'enfin la Verité par lui sort du tombeau,

Et

Et qu'aux yeux des Mortels elle commence à
luire ;

Mais tout ce qu'il déterre & qu'on lui voit
produire

Sont tous Contes forgés au creux de son cer-
veau ;

Moins pour plaire que pour séduire

Il fait noircir le Cygne, & blanchir le Cor-
beau.

On méconnoist les gens lors que l'on les ren-
contre

Sous ce déguisement nouveau,

Il change tous leurs traits ; mais du même
pinceau

Il se peint lui-même, & nous montre
D'un Escrivain sans foy le fidelle tableau.

Tout ce qui lui deplaist sent sa haine cruelle ;

Et tout est violé par sa main criminelle.

On voit Auteurs, Heros de tout temps reve-
rés,

Arrachés de la tombe & par lui déchirés.

Quoy ! lui qui se vantait de marcher vers la
Gloire,

Connoist-il donc si peu quels en sont les che-
mins ?

Et cet Historien dont l'humeur est si noire,

Ne pense-t-il jamais qu'avec ces traits ma-
lins

Il fait une Satire, & non pas une Histoire?

Mais qu'il escrive contre, ou pour;
Contre les gens qu'il hait, ou pour les gens
qu'il aime,

Toujours Disciple de Maimbourg,

Toujours outrant sa haine & son amour

Il n'escrit que contre lui-même.

D I A L O G U E

des Morts

M I N O S.

† **M** Audit soit l'Avocat qui vient de plaider à l'Audience, il nous a ennuyés plus de deux heures. Il estoit question d'un meschant Drap qu'on avoit pris à un sayetier en passant la barque, & jamais on n'a tant allégué Quintilien, Cicéron, Aristote, J'en ay la teste si rompue que je ne m'en puis remettre.

P L U T O N.

Qu'as tu, Minos? Je te vois tout trouble.

M I N O S.

C'est que je sors de l'Audience, & que je n'ay, peu résister à l'ennuyeuse éloquence d'un Avocat qui a plaidé.

P L U T O N.

Quoy! (a) Huot ou le Mazier sont-ils morts?

M I N O S.

Non, mais c'est quelqu'un de leurs disciples. Il a pris l'histoire du monde depuis la Création, & jamais sur un drap on n'a tant cité d'Auteurs.

P L U T O N.

Il falloit le faire taire.

M I N O S.

Bon, y a-t'il eu moyen? J'ay eu beau dire plus de cent fois, Avocat, conclus; Conclus, Avocat: il ne nous a pas fait grace d'un seul passage; & quoy qu'il les dist tous de la plus méchante grace du monde, il n'a pas cessé de dire à toute heure, Aristote a bonne grace, Cicéron a fort bonne grace; enfin il n'a cessé qu'après nous avoir dit tout ce qu'il a appris depuis qu'il est sorty du College.

P L U

(a) Boileau Sat. 1. mechans Avocats de Paris,

P L U T O N.

Il est vray que les ombres n'ont jamais esté plus sottes qu'elles le sont présentement : depuis dix ans il n'en est pas descendu une sous terre qui eût le sens commun.

M I N O S. (a) ! vous

Cela commence à gagner jusque dans les Champs Elisées ; ils y parlent tous une langue qu'on n'entend point ; qu'ils appellent Galanterie ; & quand Radamante & moy les en voulons reprendre ; ils nous disent que nous sommes du vieux temps, & que nous ne savons pas nostre monde. Mais à propos ne voulez-vous pas donner ordre à un trouble de vostre Royaume ? Les criminels sont prêts à se revolter, les prisons crévent de tous costés, & vous estes sur le point de voir le plus grand désordre du monde dans vostre Empire.

P L U T O N.

Il y a long-temps que je le prévois, & pour cela je fais assembler aujourd'huy tous les Héros des Champs Elisées. Mais où est Radamante ?

M I N O S.

Il est allé faire recoudre sa soutane chez A-

tro

tropos. Vous sçavez que c'est la mesme qu'il avoit quand il descendit icy.

PLUTON.

Voilà un grand menage.

MINOS.

Il en a bien appris d'autres d'un (a) Juge criminel qui est descendu aux Enfers depuis peu avec des caleçons de satin.

PLUTON.

Dieux ! quelle magnificence !

MINOS.

Au contraire c'est un menage: c'estoit trois ou quatre Theses qu'on luy avoit dediées qu'il avoit cousu ensemble par le conseil de sa femme; & c'est elle qui avoit dérobé le drap pour lequel on plaide aujourd'huy.

PLUTON.

Quoy ! sa femme est-elle icy aussi ?

MINOS.

Vrayment, il n'auroit pas esté bien damné sans elle. On a eu toutes les peines du monde à lui faire rendre ce drap, & l'on n'en seroit pas venu à bout, si toute la justice ne l'y eust forcée.

Tom. IV.

P

R A.

(a) C'est le feu Lieutenant Criminel de Paris.

R A D A M A N T E.

Pluton, Minos, tout est perdu.

P L U T O N.

Qu'as tu, Radamante ? te voilà bien effrayé.

R A D A M A N T E.

Les criminels, l'Enfer, tout est perdu.

P L U T O N.

Mais encore, que nous viens-tu annoncer ?

R A D A M A N T E.

Je viens vous dire que les criminels ont forcé les prisons ; qu'ils ont rompu leurs chaînes, & que si vous n'y prenez garde, vous ne serez bien-tôt plus qu'un Roy en peinture. Ils se moquent tous de leurs supplices. Je viens de trouver Prométhée avec son vautour sur le poing ; Tantale est yvre comme une soupe. Siziphe joue à la boule avec son caillou, enfin tout est dans le plus grand désordre qui se puisse imaginer.

P L U T O N.

Il y a long-temps que je m'en doute, & je suis bien aise que ce soit aujourd'hui que nos Heros se doivent assembler. Allons voir tandis que nos revoltez n'ont encore personne à leur teste :

teste: & toy, Mercure, va là haut me querir l'artillerie de mon frere Jupiter. Mais qui est celuy qui s'avance le premier avec son bâton & sa besace?

D I O G E N E.

Quoy! Pluton, vous ne reconnoissés pas Diogene? J'ay ouy parler de la revolte de vos sujets, & je viens icy vous offrir mon bâton.

P L U T O N.

Bon, voilà desja un grand secours pour une guerre aussi considerable que la nostre.

D I O G E N E.

Ne vous en moqués point, je ne seray peutestre pas de ceux dont vous tirerés le moins de service.

P L U T O N.

Et n'as-tu pas veu tous les Heros que j'ay mandés?

D I O G E N E.

Je ne sçay pas ce que vous appellés Heros, mais jay veu un tas de fous dont je ne croy pas que vous puissies tirer grand'raison.

P L U T O N.

Tay-toy avec tes plaifanteries hors de saison.

Qui est celuy qui vient qui s'appuye sur le bras de son compagnon?

D I O G E N E.

C'est (a) Cyrus.

P L U T O N.

* Ah! c'est le grand Cyrus, ce maistre de l'Asie qui conquiert tant de Royaumes, & qui a transferé la Monarchie des Medes aux Perses.

D I O G E N E.

Ne l'appellés plus ainsi, ce n'est plus son nom.

P L U T O N.

Comment s'appelle t'il donc?

D I O G E N E.

(b) Artamène.

P L U T O N.

Je n'ay jamais ouy parler de ce nom là; mais je suis bien aise de voir ce grand Conquerant de l'Asie.

D I O.

(a) Satire du Roman de Scudery le grand Cyrus en 10 voll. &c. Boileau Sat. 2. Sat 9. 5. Chant. du Lutrin.

* Boileau parle encore de Scudery dans son Art Poétique. Chan. 3.

(b) Nom que Scudery donne à Cyrus dans son Roman. Boileau Art. Poet. Ch. 3.

D I O G E N E

Scavés-vous bien pourquoy il a conquis tant de Royaumes?

P L U T O N.

C'est que c'estoit un jeune ambitieux qui ne pouvoit se contenter des limites de son pays.

D I O G E N E.

Point du tout; c'est qu'il estoit amoureux.

P L U T O N.

Amoureux! & de qui?

D I O G E N E.

De la princesse Mandane. Mais savés-vous combien de fois elle a esté enlevée.

P L U T O N.

Voilà une belle question à faire au temps où nous sommes.

D I O G E N E.

Je ne vous laisseray point que vous ne l'ayés dit.

P L U T O N.

Que tu es importun? Et bien, quatre fois.

D I O G E N E

Vous n'y estes pas.

P L U T O N.

Et bien, fix.

D I O G E N E.

Douze. Mais ne vous mettez point en peine de son honneur, elle avoit à faire aux plus respectueux scelerats du monde, & ils l'ont tous rendue comme ils l'avoient prise.

P L U T O N.

Je ne voudrois pas m'y fier. Mais il parle, écoutons ce qu'il dit.

C I R U S.

Jusques à quand, ma Princesse, exercerez-vous tant de rigueur sur ce cœur qui vous adore? Mais quoy! adorerons-nous une insensible? mourrons-nous pour une ingrate? aimerons-nous la fille de nôtre ennemi? Ouy, Artamene, il faut adorer la Princesse des Perses. Ouy, Cyrus, il faut aimer la fille de Xerxés. Mais ne me flates-tu point, trop complaisant Scevola? Qu'est-ce que tu as remarqué dans ses yeux? Est-ce proprement une inclination, ou bien quelque legere disposition à ne me pas haïr?

P L U T O N.

Quittez, quittez ce langage, Cyrus. Souvenés

nés vous qui vous estes. Songés à la reputation
que vous avez acquise par vos grandes actions.

CIRUS.

Hé de grace, genereux Pluton, allons en-
tendre l'Histoire d'Aglatidas & d'Amestris;
nous devons bien cette complaisance au merite
de ces deux illustres personnes; ou si vous n'y
voulez pas venir, voilà mon Ecuyer Scevola
qui vous contera cependant l'Histoire de ma
vie; car enfin..

PLUTON.

Quoy! ne savez-vous pas que nous sommes
à la veille d'une bataille, & que je vous ay man-
dé pour me secourir?

CIRUS.

Oh! de grace, car enfin...

PLUTON.

Allés vous promener, si vous n'avez autre
chose à me dire.

CIRUS.

En mon particulier..

PLUTON.

Hors d'icy.

CIRUS.

De grace...

PLUTON.

Oh ! diable je croyois n'en estre jamais quitte. Qui est celuy qui s'avance ? Il ne sera peut-estre pas si importun que l'autre.

DIOGENE.

C'est (a) Antiochus.

PLUTON.

Il semble qu'il cherche quelque chose : Aura-t-il bientôt regardé par tous les coins de cette chambre ? Que cherchez-vous, Antiochus ?

ANTIOCHUS.

Si vous l'avez trouvé, ne me le faites pas chercher davantage.

PLUTON.

Et quoy ?

ANTIOCHUS.

Le recueil où les beautés de ma maitresse estoient en dépôt, qui me consolait pendant son absence, & qui a percé l'azile obscur où je croyois l'avoir mis en feureté.

PLUTON.

Que veux-tu dire ?

DIOGENE.

Je vois bien qu'il faut que je vous l'explique.

Ce

(a) Piece de theatre de Corneille le jeune;

Ce recueil où les beautés de sa maîtresse étoient en dépôt, c'est son portrait; qui a percé l'asile obscur où il croyoit l'avoir mis en sûreté, c'est sa poche qui est percée, par où il est sorty.

PLUTON.

Voilà d'étranges façons de parler pour dire une poche percée. Ah! Antiochus, songés aux grandes victoires que vous avez gagnées. Songés à l'occasion qui se présente d'en gagner de nouvelles.

ANTIOCHUS.

Je ne parleray point, si vous ne dites que vous l'avez trouvé.

PLUTON.

Oh bien; grand benefit, va chercher ton portrait, & le mets une autre fois dans ton coffre, puis qu'il n'est pas en sûreté dans ta poche.

ANTIOCHUS.

Helas!

PLUTON.

En voicy une qui n'aura pas comme je croy la même folie. Qui est-elle?

D I O G E N E.

C'est (a) Thomiris.

P L U T O N.

Ah! cette vaillante Reine des Massagettes qui seule borna les conquêtes de Cyrus; qui luy fit couper la teste, & la fit jetter dans un tonneau plein de sang, avec ces paroles si remarquables. *Soule toy de sang dont tu as été si avide.*

D I O G E N E.

(b) C'est une rêverie dont on a abusé le monde seulement pendant deux mille ans: mais depuis dix ans on est revenu, & ce fut la faute du Gazetier de Cyrus qui manda sur un faux bruit la nouvelle de sa mort.

P L U T O N.

Je croyois au moins que celle-cy ne cherchoit rien; mais elle regarde de tous côtez; il semble qu'elle cherche aussi quelque chose.

T H O M I R I S.

Que l'on me cherche un peu mes tablettes perduës.

P L U-

(a) Satire de la Tragedie de Quinault, la mort de Cyrus. Boileau parle de Quinault. Sat. 2. Sat. 3. Sat. 9.

(b) Quinault feint dans sa piece, que Cyrus ne fut pas tué dans la bataille, mais que Thomiris le prit prisonnier, & en devint amoureux.

PLUTON.

Et celle-cy cherche des tablettes.

THOMIRIS.

Et que sans les ouvrir elles me soient rendues.

PLUTON.

Des tablettes à Thomiris ! Et qu'y avoit-il, Thomiris, qui vous les rend si précieuses ?

THOMIRIS.

Un Madrigal pour l'aimable ennemy qui me persecute.

DIOGENE.

Je suis bien fâché de ce qu'elle a perdu ses tablettes ; je serois bien curieux de voir un Madrigal Maflagette.

PLUTON.

Laislès vos tablettes, Thomiris ; voicy la guerre qui se presente, reprenés le mesme courage que vous aviés du temps de Cirus.

THOMIRIS.

Je n'en ay point pour combatre un si aimable Prince.

PLUTON.

Elle est aussi amoureuse ; qu'on me la chasse.

Ja.

Jamais je n'ay veu tant de fous. Qui est cette
voix que nous entendons ?

D I O G E N E.

C'est ce grand borgne qui chante à l'Echo.

P L U T O N.

Quel borgne ?

D I O G E N E.

(a) Horace.

P L U T O N.

Ecoutons ce qu'il dit.

H O R A C E.

Et Phenice même publie.

Qu'il n'est rien si beau que Clelie,

P L U T O N.

Horace amoureux ! Estes-vous ce même
homme qui sauva par sa valeur la ville de Ro-
me, qui soutint seul sur un pont l'effort de
toute une armée, tandis qu'on coupoit une ar-
che derriere luy, & qui se sauva à la nage tout
armé à travers une gresle de flèches ?

H O R A C E.

Et Phenice même publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clelie

P L U.

(a) Sat. du Roman de Mad'elle Scuderi. Cette Satire s'é-
tend jusqu'à l'endroit où la Pucelle d'Orleans parle.

PLUTON.

Il n'est pas question de cela, Horace : ou-
bliés votre chanson. Je vous ay envoyé querir
pour me secourir dans une revolte de mes su-
jets. Vous qui fites seul tant de merveilles, que
ne ferés-vous point quand vous serez à la teste
de tant de braves Princes?

HORACE.

Et Phenice mesme publie.

Qu'il n'est rien si beau que Clelie.

PLUTON.

Qu'on me le chasse avec sa chanson, puis
que je n'en puis tirer autre chose? qu'on me le
chasse, qu'on me le chasse, qu'on me le chas-
se.

HORACE.

Et Phenice mesme publie,

Qu'il n'est rien si beau que Clelie.

PLUTON.

Quoy toujours des amoureux! Je croy
qu'enfin Lucrece ne s'en sauvera pas.

DIogene.

Je n'en voudrois pas jurer : elle passe tous les
jours à parler de galanterie. Je la vois qui s'a-
vance. Comme elle a desja le regard coquet!

L. U.

L U C R E C E.

⁴ Doux ⁶ si ⁵ d'aimer ¹¹ Helas ¹⁰ mais ³ seroit ⁷ l'on
¹⁵ d'éternelles ¹⁴ point ¹⁶ amour ⁸ aimoit ¹² il ⁹ toujours ² il
¹ que ¹³ n'est.

P L U T O N.

Quel langage parle t-elle ! C'est n'est pas là
 Lucrece, si vous l'aviez vüe quand elle des-
 cendit aux enfers toute échevelée, son poignard
 tout sanglant à la main, les yeux étincelans,
 & le visage malgré les horreurs de la mort en-
 core rouge de la honte qu'elle avoit soufferte,
 vous verriez que ce ne l'est pas, & qu'elle ne
 peut estre si fort changée.

D I O G E N E.

Ce l'est pourtant; elle parlera peut-estre au-
 trement, écoutez.

L U C R E C E.

De grace, sage Pluton, relâchez un peu de
 vos importantes occupations, & nous dites un
 peu en quel endroit vous estes dans le pays de
 Tendre: si vous estes à Tendre sur Estime,
 (a) à Tendre sur Reconnoissance, ou à Ten-
 dre

(a) La Carte de Tendre est un petit ouvrage dans le Ro-
 man de la Clelie.

dre sur Inclination ; & si vous estes desja parvenu au village des Billets doux ou des Billets galans.

PLUTON.

De quel país parle-t-elle ?

DIOGENE.

C'est un país que personne n'a jamais connu, mais on en a fait la decouverte en France depuis quelque temps. Ces villages de Billets doux & de Billets galans dont on vous parle, sont des lieux par où il faut passer pour arriver à Tendre.

PLUTON.

Je n'en avois jamais entendu parler. Je suis d'avis qu'avec les villages des Billets doux & des Billets galans, elle y ajoûte celuy des Petites Maisons : elle y arrivera bien plutôt qu'à Tendre, pourvû qu'elle continuë.

DIOGENE.

Pourquoy non ? Cotin (a) l'est bien. Mais voicy Brutus.

PLUTON.

Ah ! je suis au moins bien seur du bon sens de celuy-cy. C'est ce brave Romain qui mit Rome en liberté, qui chassa les Tar-

(a) Boileau parle de Cotin. Sat. 3. & 9.

Tarquins, & qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre la patrie.

BRUTUS.

D'aimer permettez nos jours & merveilles
 moy d'éternelles vous de amours est il que
 verrez.

PLUTON.

Il parle même langage que Lucrece: je ne m'en étonne pas, c'est qu'il fait le fou.

DIOGENE.

À contraire, il n'a jamais été plus sage; & c'est en parlant ainsi qu'il a fait voir à sa maîtresse, qu'il n'estoit pas fou. C'est que ces mots là sont les plus jolis vers du monde; il n'y qu'à les arranger.

PLUTON.

Belle raison? Le Dictionnaire par cette raison seroit le plus beau livre du monde; car il n'y a qu'à arranger les mots qui y sont pour faire d'admirables discours. Reprenez, Brutus, reprenez votre sens. Remettés vous devant les yeux la gloire de votre vie passée, & des immortelles actions qui vous font passer pour le modèle des grands Heros. Songés à la liberté que

que vous avés donnée à vôtre pays, & dans quelle veneration vous avés laissé vôtre nom à la posterité. Oh ! il ne m'entend pas, il semble qu'il soit sourd. Brutus, Brutus.

D I O G E N E.

Ne vous en étonnés pas, il est à une assignation d'esprit ; il doit tous les jours à une certaine heure songer à sa maitresse ; l'horloge vient de sonner, & sans doute c'est l'heure qu'il a prise pour songer à elle. Je vous conseille de le renvoyer, il ne vous parlera pas qu'elle ne soit passée.

P L U T O N.

Qu'on l'oste d'icy : en voicy bien de toutes les façons ; Qui est encore celle-cy qui s'avance ?

D I O G E N E.

C'est Clelie.

P L U T O N.

Seroit-elle bien aussi folle que les autres, cette vaillante fille qui passa le Tibre à la nage avec une fermeté qu'on trouveroit à peine dans les plus grands hommes ?

C L E L I E.

Quittés ce serieux, sage Pluton, & dites
Tom. IV. Q nous

nous qui est la belle personne qui vous a rangé sous ses loix: pas car enfin il n'est possible qu'un mérite & un discernement comme le vôtre soit long-temps sans aimer & sans se faire aimer.

P L U T O N.

Quoy! Clelie, estes-vous aussi amoureuse?

C L E L I E.

Il est vray que les grandes qualitez du vaillant Prince de Clusium ont pris sur mon ame un empire que je ne puis nier. En effet...

P L U T O N.

Oh! la voicy qui commence: qu'on me la chasse. Qui est ce petit bon homme qui descend là haut dans une machine? Ah! c'est toy, Scaron, que fais-tu là avec ton habit doré.

S C A R O N.

Je ne m'appelle plus Scaron, je m'appelle Scaurus, & on m'a habillé à la Romaine, quoy que ma taille n'y soit pas autrement propre; & je viens presentement de consulter les Sibylles avec Horace & Scevola.

P L U T O N.

Croy moy, mon pauvre Scaron, tu es bien
mieux

mieux avec (a) Ragotin qu'avec Horace & Scevola. Mets toy dans ta chaire auprès de moy.

S C A R O N.

Je le veux : je vous serviray à vous faire con-
nôtre le reste des Heros & des Heroïnes que
vous avés à voir. En voicy déjà une de ma con-
noissance.

P L U T O N.

Qui est cette grande decharnée?

S C A R O N.

C'est (b) Sapho.

S A P H O.

Donnés un peu de relâche, Pluton, aux
soins qui vous travaillent. Adonnons nous à la
conversation, & nous dites lequel vous croyez
le plus ferme; de l'amour qui vient de l'estime,
ou de celui qui vient de l'inclination. Il fau-
droit avoir pour cela nos plus illustres amis :
mais voilà Diogene qui prendra la place de
l'enjoué Amilcar, & Minos qui tiendra celle
du docte Herminius.

Q 2 P L U -

(a) Heros du Roman Comique de Scaron.

(b) C'est un des personnages de Clelie; aussi bien que les
précédens: mais l'Auteur en fait une maligne application à
Madelie Scudery même l'Auteur de ce Roman; que tous
les Poëtes qui la louent appellent Sapho.

P L U T O N.

Tu veux de la conversation : vraiment, c'est bien prendre ton temps la veille d'une bataille !

D I O G E N E.

S'il n'y a que cela qui vous contraigne , vous avés autorité pour le faire : car tous les Heros que vous venez de voir , dans le temps qu'ils devoient employer à ranger leurs troupes en bataille , & à haranguer leurs soldats , ils s'arretoient à entendre l'histoire de Thimante & de Sefostris , dont la plus importante aventure est un bracelet perdu & un billet égaré.

S A P H O.

En effet...

P L U T O N.

Puis que tu as si grande envie de parler , je m'en vais te donner quelqu'un avec qui tu le pourras faire tout à loisir. Qu'on m'appelle Tisiphone.

S A P H O.

Vous croyés donc que je ne la connois pas : c'est une de mes meilleures amies. Vous ne sçés peut-être pas fâché que je vous en fasse le portrait. L'illustre fille dont j'ay à vous parler

a quelque chose de si furieusement beau, elle est si terriblement agreable, que je suis épouvantablement empêchée quand il vous en faut faire la description. Elle a les yeux vifs & perçans, petits, bordez d'un certain incarnat qui en relève étrangement l'éclat. Comme elle est naturellement propre, aussi est elle naturellement negligée; & cette negligence fait qu'on peut voir souvent sa gorge, qui est toute semblable à celle d'une Amazone, à la reserve que les Amazones n'avoient qu'une mammelle brûlée, & l'aimable Tisiphone les a toutes deux. Ses cheveux sont longs & annelez; & semblent autant de serpenteaux qui se jouient autour de sa teste, & qui se viennent aussi negligemment jouier sur son visage.

PLUTON.

Je voy bien que tu luy ressembles à la description que tu en fais. Qu'on me l'oste d'icy: voilà la plus impertinente de toutes.

DIogene.

Vous l'avés offensée: elle n'a pas les yeux comme Tisiphone, & elle dit elle-même dans son portrait, que le contraire du blanc & du noir de ses yeux fait un effet tres-agreable.

PLUTON.

Par cette raison Cerbere est donc beau, car

il a les yeux auffi noirs & blancs qu'elle les peut avoir. Qu'on fasse venir les autres tous ensemble : je ne puis plus les voir séparément. Dieux, quelle foule ! qu'on les fasse sortir. Qui est cette grande, armée de toutes pièces, si maigre, qui marche si lentement ?

S C A R O N.

C'est la (a) Pucelle d'Orleans.

P L U T O N.

Elle est bien défigurée.

D I O G E N E.

C'est qu'elle a été long-temps en pension chez un Auteur qui luy a fait mauvaise chere, & à qui cependant elle a attiré d'autres (b) pensions.

P L U T O N.

Voilà des pensions bien mal employées.

D I O G E N E.

Elle vient, écoutez ; sans doute elle veut vous parler.

L A P U C E L L E.

O grand Prince, que grand des ceste heure j'appelle,

Il

(a) Sat. du Poëme Heroique de Chapelain.

(b) Chapelain a eu des pensions fort considerables de Mr. le Duc d'Orleans pour recompense de son Poëme.

*Il est vray le respect sert de bride à mon zele,
 Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
 Et me le redoublant me redouble la peur.
 A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
 Et grimpant contre mont la dure terre quitte.
 O que n'ay-je le ton désormais assez fort
 Pour aspirer à toy sans te faire de tort !
 Pour toy, puisse-je avoir une mortelle pointe,
 Vers où l'épaule gauche à la droite est conjointe ;
 Que ce coup brisast l'os, & fist couler du sang.
 De la temple, du dos, de la hanche & du flanc.*

P L U T O N.

Quelle langue parle-t-elle ?

D I O G E N E.

Elle parle François ; & si elle ne parle pas bien, il y a pourtant plus de 40. ans qu'elle est en pension chez le plus fameux Auteur pour l'apprendre.

P L U T O N.

Il n'y paroît pas. Quoy ! Pucelle d'Orleans, diroit-on à vous voir, que vous êtes cette même Pucelle qui defistes les Anglois, qui tirastes la France de dessous leur domination, & qui ne respirez que la gloire ?

LA PUCELLE.

(a) Un seul endroit y mene, & de ce seul endroit
Droit & roide à la coste est le chemin étroit

PLUTON.

Elle m'écorche les oreilles : au moins, si elle
veut parler davantage, je défens les vers.

LA PUCELLE.

De fleches toutefois aucune ne l'atteint,
Ou du moins l'atteignant de son sang ne la teint.

PLUTON.

Encore ! c'est de pis en pis. Qu'on me la
chasse. Qui sont tous ceux-cy ?

DIOGENE.

Ce sont les Heros imaginaires.

PLUTON.

Qui es-tu, toy, qui t'avances le premier ?

ASTRATE.

Je suis (b) Astrate.

PLU-

(a) Touchant les vers de la Pucelle d'Orleans, voyez
Boileau. Sat. 3. Sat. 7. Sat. 9. & touchant Chapelain. Sat.
4. & Sat. 9.

(b) Satire de la Tragedie de Quinault Astrate, Boileau.
Sat. 3.

P L U T O N.

à Diogene.

Qui est-il Astrate? Je ne l'ay jamais vû dans aucun livre.

D I O G È N E

Pardonnez moy, il y a un certain Auteur qu'on ne connoit gueres qui en a parlé.

P L U T O N.

Et qu'en a-t-il dit?

D I O G È N E.

Il a dit, *En ce temps-là vivoit Astrate.* On n'y trouve que cela.

P L U T O N.

Astrate, oh! que viens-tu faire icy?

A S T R A T E.

Je viens voir la Reine.

P L U T O N.

Quelle Reine? Elle n'est pas icy.

A S T R A T E.

Je veux voir la Reine.

P L U T O N.

Vien, vien voir sous mon manteau si elle n'y est point Qu'on me le chasse; puis qu'il n'a rien à dire. Et toy qui es-tu?

S E S O S T R I U S.

Le Grand (a) Sefoftrius.

P L U T O N.

Qui est ton pere ?

S E S O S T R I U S.

L'Abbé de (b) Pure.

P L U T O N.

Où as-tu passé ta vie ?

S E S O S T R I U S.

A l'Hôtel de Bourgogne.

P L U T O N.

Combien as-tu vécu ?

S E S O S T R I U S.

Deux jours.

P L U T O N.

Oh ! retournes t'en à l'Hôtel de Bourgo-
gne.

S E S O S T R I U S.

On ne m'y peut plus souffrir.

P L U T O N.

Ni icy non plus. Est-il possible que je n'aye
pû

(a) Piece Tragique de l'Abbé de Pure.

(b) Boileau, Sat. 2. Sat. 92

pû trouver un homme de bon sens parmy tous ces gens-icy? Qui est celuy qui parle tout seul.

D I O G E N E.

C'est (a) Pharamond.

P L U T O N.

Le vaillant Roy qui fonda l'empire des François? Ecoutons ce qu'il dit.

P H A R A M O N D.

Qui que tu sois, ma Princesse, traite avec moins de cruauté ce cœur qui s'est desja rendu à toy.

P L U T O N.

Et l'on disoit qu'il n'avoit jamais veu sa maîtresse.

D I O G E N E.

Vrayement non, il ne l'a jamais vuë.

P L U T O N.

Ah! bon, c'est qu'il est devenu amoureux sur son portrait.

D I O G E N E.

Encore moins, c'est seulement pour en avoir ouy parler.

P L U-

(a) *Satire du Romain de Calprenede Pharamond, Touchant Calprenede voir Boileau Art Poétique. Chant. 3.*

P L U T O N.

Voilà une étrange folie. Mais que nous viens-tu dire, Mercure?

M E R C U R E.

Je viens vous dire que l'artillerie de vôtre frere n'a pas plûtôt paru; que les revoltés sont rentrés d'eux-mêmes dans les prisons; que tout est calme dans vôtre Royaume; & que vous n'avez jamais esté Roy plus tranquille que vous l'estes.

P L U T O N.

Je te suis obligé de ta bonne nouvelle. Mais toy qui es le Dieu de l'éloquence, comment souffres-tu qu'on parle presentement comme on fait? On n'entend plus un mot de ce qu'ils disent aux Champs Elisées.

M E R C U R E.

Ce n'est pas ma faute. Il y a plus de dix ans qu'on n'invoque plus Apollon ni moy: on ne reconnoît plus qu'un certain Phébus qui parle un galimatias qu'on ne peut entendre. Mais je viens vous avertir d'une malice qu'on vous a faite: vous croyez avoir vû tous les veritables Heros; mais ce n'est qu'un tas de miserables qui ont pris leur nom & leurs habits, & les veritables sont à la porte pour vous demander justice.

P L U -

P L U T O N.

J'avois peine aussi à croire qu'ils fussent si fort changez : il n'y en a pas un qui ne soit fou à lier.

M E R C U R E.

Si vous voulez voir la vérité de ce que je vous dis, il n'y a qu'à les faire deshabiller : aussi bien meritent-ils cette punition pour la tromperie qu'ils vous ont faite.

P L U T O N.

Je m'en vay les faire fouïetter de bonne sorte. Qu'on les fasse tous rentrer, & qu'on commence par celui-cy.

A N T I O C H U S.

Quoy ! vous faites deshabiller le vainqueur de l'Asie ?

P L U T O N.

Oh ! je vais te faire chercher ton portrait. Qu'on me deshabille encore celui-cy.

A S T R A T E.

Quoy ! vous voulés faire deshabiller ce grand Conquerant ?

P L U -

P L U T O N.

Je m'en vay te faire voir la Reine. Allons,
à ccluy-cy.

H O R A C E.

Quoy ! ferez-vous deshabiller cet illustre
Romain qui sauva son pays ?

P L U T O N.

Je m'en vay t'envoyer chanter à l'écho.
Qu'on me les foïette comme il faut.

C H O E U R.

des Heros.

Ah Scudery ! ah l'Abbé de Pure ! ah Cha-
pelain ! ah Quinaut !

S C A R O N.

qui se leve.

Je vous demande grace pour eux ; je les re-
connois tous : ce sont de bons bourgeois de nô-
tre quartier, mes bons voisins & bonnes voisi-
nes. Bon jour Mr. Horace, bon jour Mad^e-
le Sapho, & bon jour ma belle Lucrece.

M E R C U R E.

Vous vous ferez vos embrasades une autre
fois. Cependant, Pluton, voulez-vous qu'on
fasse entrer les veritables Heros qui demandent
à vous parler ?

P L U-

Va leur faire mes excuses: ce sera pour dans une heure. Je suis si las d'avoir entendu tous ces misérables icy, que je m'en vay auparavant faire un petit somme. Qu'on me les fasse tous sortir.



MOTIFS

P O U R

LA PAIX GENERALE.

en 1678.



Il est difficile de connoître l'origine des vents & des flammes souterraines, il l'est aussi bien souvent de pénétrer les causes de la plupart des guerres; Quelquefois l'ambition & l'avarice font couvrir longtemps, des desseins que le moindre prétexte fait éclater.

Les déclarations du sujet qu'on allégué, ne sont, pour l'ordinaire, que des amusemens pour les Peuples, & souvent, pourveu que les raisons d'Etat & de Politique soient couvertes de quelque apparence de justice, on ne se soucie gueres d'en ruiner le fond, & de violer les droits les plus sacrés de la nature.

Ne cherchons point de preuves nouvelles de ce que je viens de dire, en la guerre malheureuse
qui

qui fait presentement gemir tous les Chrétiens ; gardons pour tous les Princes qui la font, un respect, où la Posterité manquera peut-être : Presupposons qu'ils agissent tous de bonne foy, & que la Justice est la regle de tant d'actions violentes : Il semble du moins qu'ils fassent paroître des sentimens équitables, puis qu'ils se sont accordés à choisir des Mediateurs, pour decider leurs differents, & que les principaux interessés paroissent vouloir accepter l'entremise même de celui que le Dieu de Paix a fait son Lieutenant en Terre.

Mais comme il se peut faire, que ces Princes ne sont pas tous portés également à vouloir promptement la Paix, il est bon de leur faire voir, qu'ils y sont obligés par des motifs de gloire, d'interest, & de conscience.

La gloire n'est autre chose qu'une haute estime qu'on acquiert parmi les hommes, laquelle passe à la Posterité. On peut dire qu'il n'y a rien de plus glorieux à un Prince que de faire la felicité des peuples. (a) La gloire de forcer des places & de remporter des victoires, est commune avec les Barbares ; mais de se surmonter soy-même, de renoncer à ses propres interests pour donner le repos & le joye

Tom. IV.

R

au

(a) Nulla major Principis gloria, quam fecisse felicem
& satisfecisse inopi.

au monde, c'est le propre caractère des Héros. On ne cessera jamais en France de donner mille bénédictions & mille louanges à la mémoire de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne; sa haine & sa vengeance paroissent justes, puis qu'il estoit armé contre le meurtrier de son Pere; La gloire & la raison d'Estat sembloient luy defendre de songer à la paix, il pouvoit se promettre des conquestes assurées par l'Union qu'il avoit avec un puissant Monarque; & néanmoins touché de la misere publique, il étouffa son ressentiment, & par une si grande bonté, il s'est rendu mille fois plus glorieux que son fils, qui fut si redoutable, & qui donna tant de batailles. Plusieurs Conquerans ont crû gagner une gloire immortelle par leurs Armes, lesquels dans les siècles suivans ont esté traités de Brigands & de Pirates. (a) La guerre n'est jamais glorieuse que lors qu'elle est fondée sur la justice, laquelle cesse, lors qu'on peut avoir d'ailleurs une satisfaction raisonnable, & que l'intérêt de l'Estat demande la Paix.

Il n'est pas difficile de prouver que tous les Princes qui se font présentement la guerre, ont grand intérêt à la paix, s'ils ont égard à celui de

(a) Dans Sénèque, Lucain & Quinte Curse, touchant Alexandre.

de leurs Sujets, qui est le véritable interest d'Etat. (a) La misere est generale; on se voit ruiné par des amis & par des ennemis; Pour prendre une place, il faut tirer le sang de tout un peuple, qui réduit aux dernières extremités gemit secrètement parmi les chants de triomphe, qu'on luy ordonne.

En effect, bien loin d'estre soulagé par les Conquestes de ses Princes, il est plus accablé de tailles & d'impôts que jamais. Les Villes & les Provinces conquises ne donnent pas le plus souvent la moitié de la depence nécessaire pour les munir & les defendre. Il faut contribuër à des ennemis, fournir des passages & des logemens aux gens de guerre, qui vivent presque par tout comme des Corsaires. De la maniere qu'on agit presentement, il semble qu'on tâche de nous donner des indices de l'approche du jour du jugement, dont Dieu seul s'est réservé la connoissance, que ce doivé estre la dernière guerre du monde, qui nous est predite dans l'Ecriture, & qu'on veuille oster pour jamais aux Princes & aux Peuples les moyens d'en soutenir d'autres. Ce n'est pas encore tout, il faut recevoir ou payer des quartiers d'hiver, qui consomment tout ce qui pourroit estre resté des brigandages de la campagne. Peut-estre

R 2

com-

(a) *Salus populi suprema lex esto.*

commet on tous ces excès pour apprendre les Peuples à ne craindre point la mort, en les depouillant de tout ce qui peut sustenter leur vie; Mais il est à craindre que ce desespoir ne produise enfin de mauvais effets (a), qu'ils ne cherchent d'eux-mêmes du soulagement à leurs maux; ou du moins qu'en cette conjoncture où le Pape veut travailler à la paix, ils ne secondent ses bonnes intentions, malgré celles de leurs Maîtres qui y repugneront. Quand les Papes se sont servis des foudres de l'Eglise pour des intérêts temporels, ou pour satisfaire à leurs passions, la plupart des peuples ne les ont pas suivis, parce que leur pouvoir ne se doit employer que pour edifier, & non pas pour détruire; Mais si aujourd'hui le Saint Pere se sert de censures contre les personnes obstinées à la guerre, qui est la source des plus horribles pechés, il est à presumer qu'une si sainte action attirera la benediction du Ciel & l'applaudissement des hommes.

On dira peut-être que l'intérêt de l'Etat & la Prudence veulent, qu'on diffère quelquefois la paix pour affoiblir un ennemi redoutable, dont on craint que la puissance ne s'accroisse à nôtre prejudice; comme par exemple les

Alliés

(a) Maximè metuenda desperantium audacia, tanquam acerrimi morientium belluarum morsus,

Alliés sembleroient avoir quelque raison de ne s'accorder pas si tôt avec la France, esperant que le temps leur donnera des avantages, qui la reduiront en un estat, où elle ne pourra plus leur nuire; Mais cette seule raison ne peut être valable, pour continuër la guerre, non plus que pour la commencer; c'est de la Providence Divine, & non pas de la violence, qu'on doit attendre du secours contre la crainte d'un mal incertain. (a)

D'ailleurs quelque interet qu'on puisse avoir à la guerre, & quelque justice qu'on ait eüe à prendre les Armes, on doit serieusement souhaiter la paix, par des mouvemens de Conscience, même en une guerre juste. C'est la dernière raison que nous avons mise en avant, qui devroit être la première & la plus forte, sans la malice des hommes.

Autrefois on a douté si les Chrétiens pouvoient se faire la guerre (b); mais quoy qu'on

R 3

n'en

(a) Illud verò minimè ferendum est, quod quidam tradiderunt, Jure Gentium arma rectè sumi ad imminuendam potentiam crescentem, quæ nimium aucta nocere posset. Sed ut vim pati posse ad vim inferendam Jus tribuat, ab omni æquitatis ratione abhorret. Grot. lib. 2. cap. 1. §. 17. de Jur. Belli, & Pacis.

(b) Non militandum Christiano, cui nec litigare quidem liceat. Tertull. lib. de Idololatria.

n'en fasse plus de difficulté, il est certain, qu'elle ne leur est permise, qu'à de certaines conditions, qui ne s'observent presque jamais. C'est une chose étrange, qu'un particulier soit puni du dernier supplice, s'il tue un homme, qui luy detient tout son bien; & que pour un intérêt médiocre, il soit permis à un Prince de mettre tout à feu & à sang. On fait bien la différence qu'il y a, & qu'un particulier n'a pas droit de se faire justice luy-même, comme les Souverains; mais du moins il devoit y avoir de certaines bornes aux prétensions, & à la vengeance. On devoit faire voir qu'on ne cherche que la paix, & son bien, & non pas un prétexte à ravir celui d'autrui (a). Mais passons plus avant, & montrons en quel cas la guerre même juste, fait tort à la Conscience d'un Prince; C'est premièrement, Quand son ennemy est aussi tort que luy, que par là il engage ses Sujets en de grands perils (b); Et qu'il

[a] Bellum ita suscipiatur, ut nihil aliud nisi pax quasi-
ta videatur. Cicero de Offic. I.

(b) In pœnis quoque exigendis, illud maximè obser-
vandum est ne unquam eo nomine bellum suscipiatur in
eum cui pares sunt vires, nam ut Judicem civilem, ita
qui armis facinora velit vindicare, multò esse validiorem
altero oportet, neque verò prudentia tantum aut suorum
caritas exigere solet, ut bello periculoso abstinenceatur, sed
sæpè etiam justitia rectoria scilicet, quæ ex ipso regiminis

qu'il voit que la guerre leur apporte plus de prejudice, qu'il n'en retire d'avantage (a).

Si l'on fait reflexion sur le succès des Partis qui la font présentement il seroit mal-aisé de decider, lequel prevaut à l'autre: On verra du moins qu'il n'y en a point, qui ne se fasse plus de mal, qu'à son ennemi, & que comme ceux, que la fable fait produire à Cadmus, ils se devorent eux-mêmes.

La seconde raison, qui doit porter un Prince à la Paix par un motif de Conscience; est qu'il est responsable devant Dieu de tous les desordres & dommages que les soldats font dans un pays amy, 1.^o lors qu'ils les commettent pour n'être pas bien payés de leurs soldes.

C'est le sentiment de tous les Theologiens, & les Politiques mêmes l'obligent à réparation (b)

R. 4

On

natura, superiorum non minus ad curam pro inferioribus, quàm inferiores ad obedientiam obligat. Grot. de Jur. Bell. & Pacis. cap. 24.

(a) Quod si plus damni evenit Reipublicæ quam compendii ex bello suscepto etiam justo, Princeps debet restituere detrimenta. C'est le sentiment des Casuistes & même du Jesuite Diana. Panormit. de Regular. part. 6. pract. 4. de Bello Reg. 7.

(b) Puto Regem qui quæ debet stipendia militibus non solvit, non tantum militibus teneri de damnis inde secutis, sed & subditis suis, & vicinis quos inedia coacti milites malè habuerunt. Grot, de Jur. Bell. & Pac. lib. 3. cap. 17. §. 2. num. 6.

On ne voit que trop tous les jours, que la plupart des soldats pretextent leur licence du défaut de payement, que tous les Partis sont presentement assés embarrassés de fournir à la subsistance de leurs Troupes, & qu'ils le feront encore plus à l'avenir. 2^o. Lors qu'un Prince souffre, ou permet les rapines, ou les violences des soldats, il est tenu à les reparer; on peut alleguer sur ce sujet ce qu'en dit autrefois Gerson (a), en presence de Charles VI. Roy de France, *Tu ea non agis mala, verum est, sed ea fieri permittis, & suffers. Sic Deus judicabit contra te, & dicet, non te alii, sed infernales Diables te cruciabunt.* Comment est-ce que les Souverains qui se font presentement la guerre pourront se dispenser de cette obligation ou de cette peine? Ils savent bien que par tout où leurs Troupes passent, même chés leurs Amis, elles ne laissent rien après elles de ce qu'elles peuvent emporter; qu'elles moissonnent le bled en herbe; qu'elles depouillent des femmes & des Enfans, & commettent souvent des Crimes encore plus énormes: On objectera peut-être, que tous ces desordres ne viennent pas à la connoissance des Princes; mais ils n'en sont pas moins coupables devant Dieu, parce qu'ils s'en doivent informer exactement, & y

(a) Tom. 4, cap. 13.

remedier même par leur presence. De quel front est-ce qu'un Prince peut offrir ses prieres à Dieu, lors qu'il songe qu'en relâchant quelque chose d'un point d'honneur chimerique, il feroit cesser tant de brigandages, de violemens, d'incendies & de sacrileges; qu'il mettroit toute la Chrestienté en repos & à couvert des insultes, dont son ennemi commun la menace; qu'il reestabliroit la gloire & le Culte de Dieu, si fort profanés par les violences de la guerre, & qu'il empescheroit qu'une infinité d'innocens ne fussent exposés aux derniers outrages.

Il n'est pas possible que de si puissantes raisons n'émeuvent les Princes Chrestiens à rechercher la Paix. Mais ce n'est pas assés d'y avoir des dispositions; la pieté les oblige à la vouloir avec empressement & de bonne foy, & à prendre les voyes qu'ils jugeront les plus propres & les plus promptes pour un si grand bien.

Il n'en paroist point de meilleure, ni de plus asseurée, que de dire franchement de part & d'autre ses griefs & ses pretensions, sans perdre le temps en la discussion des preliminaires & en des formalités; sans faire venir, quand on veut, une maladie à pro-

R 5 pos,

pos, ou un défaut d'équipage d'un Plénipotentiaire, pour retarder l'effect de sa Commission. Il faut que chacun dans le Tribunal de sa Conscience se fasse justice, aussi-bien qu'à son ennemy, & qu'il luy offre la reparation du tort qu'il luy a fait, à l'exemple de ce saint Prince, (a) qui ayant rompu l'Alliance qu'il avoit avec un Roy Idolatre, n'eut pas de honte de se condamner luy-même, & de se soumettre à rendre une juste satisfaction; ce qui fit que Dieu, qui l'avoit puni de cette infraction, le combla ensuite d'une très-grande prospérité.

De la maniere qu'on agit pour l'Assemblée, qui se prepare à Nimégue, il semble qu'on soit bien éloigné d'une si sainte intention. On est si lent à y venir, qu'il y a apparence, qu'on ne le fera pas moins à y agiter des questions, & qu'on le fera encore plus à les resoudre. On la fera durer autant, si l'on veut, que les Dietes de Ratisbonne, & peut-estre parmi ces longueurs y arrivera-t-il encore des incidens, qui aigriront davantage les esprits, & qui la rompront comme celle de Cologne.

Toutes les fois qu'on a eu bonne envie de traiter la Paix, les points en ont esté proposés auparavant, par des entremises secrètes & particulie-

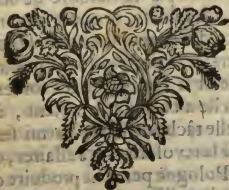
(a) Ezechias 4. Reg. c. 18. & 19.

ticulieres, & arrestés dans les Cabinets des Princes: L'Envoy des Ambassadeurs & Plenipotentiaires, les Conferences publiques n'ont esté ensuite que pour la parade, cela paroist par les Traités les plus importants de ce siecle, & nommément celui des Pirenées. De sorte qu'on peut connoître, que Nimegue, où l'on ne fait pas encore ce qui se doit proposer nous fera longtems attendre la Paix, tandis que chaque parti cherche à se prevaloir de la conjoncture du temps, & à se flatter des avantages qu'il croit remporter sur l'autre. Les Alliés s'imaginent peut-estre, que la France sera enfin accablée par le nombre de ses meilleurs officiers, & soldats, & que la pauvreté ou l'inconstance de ses peuples, causera bientôt quelque revers à sa prospérité. D'un autre costé la France se fie à l'union de ses forces, au bonheur qu'elle a eu jusqu'à présent, à la dissension qu'elle tâche de jeter parmi ses ennemis, & enfin à la revolution des affaires, que la Porte, & la Pologne peuvent produire du costé du Nort & dans l'Empire même.

Toutes ces conjectures sont fort mal-assurées de part & d'autre, sur tout par le mauvais ordre que tient l'un des partis. Il y a trois ans qu'on les forme inutilement, & selon le jugement des meilleurs Politiques, cha-

chaque parti a plus à craindre qu'à espérer.
Cependant pour des esperances incertaines
toute la Chrestienté est pleine de maux infi-
nis, qui ne peuvent cesser que par la fin de
la guerre. Il faut l'attendre du Dieu de la
Paix, & croire qu'enfin il touchera le Cœur
des Princes, pour leur faire escouter sa voix,
& les gemissemens des peuples.

F I N.



57435



